

La terre que Dieu donna à Abraham et à son peuple se trouverait-elle non en Palestine, comme on l'a toujours cru, mais en Arabie, près des côtes fertiles qui s'étendent au sud de La Mecque ?

C'est la thèse défendue par Kamal Salibi, chef du département d'histoire et d'archéologie de l'université américaine de Beyrouth.

Thèse révolutionnaire mais scientifiquement fondée sur des travaux linguistiques et géographiques minutieux, qui pourrait bouleverser une des pages essentielles de l'histoire du monde.

Traduit de l'anglais par Gérard Mannoni

98 FF

Michel Métine
psychologue

ISBN 2-246-35281-9
57 1371 6
86-VII

KAMAL SALIBI

LA BIBLE EST NÉE EN ARABIE

GRASSET

KAMAL SALIBI

LA BIBLE EST NÉE EN ARABIE

GRASSET

Photo Rapino



9 782246 352815

KAMAL SALIBI

LA BIBLE EST NÉE
EN ARABIE

Traduit de l'anglais par
GÉRARD MANNONI

BERNARD GRASSET

PARIS

LA BIBLE EST NÉE
EN ARABIE

KAMAL SALIBI

LA BIBLE EST NÉE EN ARABIE

Traduit de l'anglais par
GERARD MANNONI

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 1985 par Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg, sous le titre :
Die Bibel kam aus dem Lande Asir

La première publication en langue anglaise a été faite en 1985 par Jonathan Cape ed., London, sous le titre :
The Bible came from Arabia

- © 1985 by Spiegel-Verlag, Hamburg.
- © 1985 by Jonathan Cape Ltd, London.
- © 1985 by Kamal Salibi pour la version anglaise.
- © 1986, Éditions Grasset & Fasquelle pour la traduction française.

Clé pour la transcription de l'arabe et de l'hébreu

A Ahmad et John.

Note : L'hébreu biblique possède un alphabet composé de vingt lettres y compris les semi-voyelles *ayin* (א) et *awet* (ע), étant donné qu'une fois que le *ayin* est placé au début d'un mot, il se prononce comme le *ay* (א), et le *awet* comme le *ay* (ע), cela fait en tout vingt lettres. Pourquoi ne soit comment l'hébreu biblique était vocalisé, sa vocalisation traditionnelle étant sans doute fondée sur l'arabique. La valeur phonétique originale (ou les différentes valeurs) de certaines consonnes hébraïques, y compris les deux semi-voyelles, n'est même pas certaine.

L'arabe classique possède un alphabet de vingt-huit lettres, qui comporte aussi les deux semi-voyelles *ayin* (ا) et *awet* (ع). Le *ayin* arabe s'y ajoute (écrit *آ*, distinct de *أ*, le *ay* arabe). Cette lettre est reconnue comme l'équivalent du *h* *h*, paraissant uniquement comme suffixe féminin. Il y a aussi le *y*, prononcé comme la voyelle *y* (écrit *ي*), qui ne figure que comme suffixe féminin. La valeur phonétique des consonnes et des semi-voyelles de l'arabe classique ne diffère pas tout à fait de celle des consonnes et des semi-voyelles des langues sémitiques, et grâce auxquelles on peut contrôler la vocalisation classique.

Clé pour la transcription de l'arabe et de l'hébreu

Note : L'hébreu biblique possède un alphabet consonantique de vingt-deux lettres, y compris les semi-voyelles *w*(ו) et *y*(י). Étant donné qu'une consonne, le *s* (ש), peut être prise soit pour le *ś* (שׁ), prononcé comme le *sh* anglais, soit pour le *s* (שׂ), cela fait en tout vingt-trois lettres. Personne ne sait comment l'hébreu biblique était vocalisé, sa vocalisation traditionnelle étant sans doute fondée sur l'araméen. La valeur phonétique originelle (ou les différentes valeurs) de certaines consonnes hébraïques, y compris les deux semi-voyelles, n'est même pas certaine.

L'arabe classique possède un alphabet de vingt-huit lettres, qui comporte aussi les deux semi-voyelles *w*(و) et *y*(ي). Le *t* muet arabe s'y ajoute (écrit *ṭ*, distinct de *ṭ*, le *t* courant). Cette lettre est reconnue comme l'équivalent du *h* *ḥ*, paraissant uniquement comme suffixe féminin. Il y a aussi le *y*, prononcé comme la voyelle *a* (écrit *ʿ*), qui ne figure que comme suffixe féminin. La valeur phonétique des consonnes et des semi-voyelles de l'arabe classique est connue ; tout comme les différentes valeurs phonétiques des mêmes consonnes et semi-voyelles dans les formes d'arabe dialectal, toujours pratiquées et grâce auxquelles on peut contrôler la vocalisation classique.

Hébreu	Arabe	Transcription technique	Alternative courante (en arabe seulement)
א	ء	'(coup de glotte)	'(omis au début des mots)
ב	ب	b	b
ג	ج	g (arabe ġ)	j
ד	د	d	d
ה	ه	h	h
ו	و	w	w
ז	ز	z	z
ח	ح	ħ (fricative pharyngée muette)	ħ
ט	ط	ṭ (comme dans <i>table</i>)	ṭ
י	ي	y	y
כ/ך	ك	k	k
ל	ل	l	l
מ/ם	م	m	m
נ/ן	ن	n	n
ס	س	s (comme dans <i>soie</i>)	s
ע	ع	' (fricative pharyngée muette)	'
פ/ף	ف	p (<i>ṭ</i> arabe prononcé comme un <i>f</i>)*	f
צ/ץ	ص	ṣ (<i>s</i> comme dans <i>scie</i>)	ṣ
ק	ق	q (plosive vélaire muette)	q
ר	ر	r	r
ש	ش	š (<i>sh</i> comme dans <i>sheep</i>)	sh
שׁ	س	s (comme dans <i>soie</i>)	s
ת	ت	t (comme dans <i>toi</i>)	t
תׁ	ث	ṭ (comme dans <i>thaw</i>)	th
תׁ	ح	ħ (fricative vélaire muette)	kh
דׁ	ذ	ḏ (<i>th</i> comme dans <i>them</i>)	dh

ظ	ḏ (fricative alvéolaire sonore)	dh
ض	ḏ (plosive alvéolaire sonore)	dh
غ	ġ (fricative vélaire sonore)	gh

* Transcrit normalement *f* en arabe, mais transcrit *ṭ* dans ce livre, pour rendre plus facile la comparaison avec le *p* hébreu.

Note : Dans la vocalisation traditionnelle de l'alphabet hébreu, les *t*, *k*, *d* et *g* se prononcent comme l'arabe *ṭ*, *ħ*, *ḏ* et *ġ*, lorsqu'une voyelle les précède.

Transformations consonantiques

Hébreu	Arabe
' (coup de glotte)	w ; y
g	ğ ; q
d	ḏ ; z ; quelquefois ṣ ; ḏ ; rarement t
h (suffixe féminin)	t (normalement muet)
w	' (coup de glotte) ; y
z	ḏ ; ṣ ; z ; ḏ
ḥ	ḥ
ṭ	t
y	' (coup de glotte) ; w
k	q
m	n
n	m
ś	s ; ṣ ; rarement z
' (fricative pharyngée sonore)	ğ
ś	ḏ ; z ; ṣ ; quelquefois s
p	f (p) ; ṭ
q	ğ ; ḡ ; k
ś	s ; ṭ
s	ś ; quelquefois ṣ ; rarement z
t	ṭ ; ś ; ṭ ; f (p)

Note : Dans la morphologie diachronique des langues sémitiques, il faut toujours tenir compte des méta-thèses, la transposition de consonnes et de semi-voyelles. Dans les noms à la forme substantive archaïque masculine *yp'l* et féminine *tp'l*, le *y* initial disparaît fréquemment dans les formes modernes du nom, laissant *p'l* ; le *t* initial, par ailleurs, devient suffixe féminin *t* (généralement prononcé *h*), donnant *p'lt*. Dans le cas des noms anciens avec un *l* médian, comme *Galaad* (hébreu *gl'd*), le *l* est fréquemment rejeté à l'extérieur dans la forme actuelle du nom, comme article défini arabe préfixé *al* ('*l*). Ainsi *gl'd*, par exemple, devient '*l-ğ'd*, prononcé *al-Ja'd*.

En reproduisant consonantiquement en caractères latins les noms de lieux arabes, j'ai omis la transcription des suffixes féminins *ḥ* ou *ṣ*, ainsi que des semi-voyelles *y* et *ṣ* quand ils ne représentent que des voyelles. Cependant, dans certains cas, ces caractères arabes ont été transcrits pour permettre une comparaison plus précise entre les formes arabe et biblique du même nom.

conseilla sur plusieurs points concernant la flore arabe. Le Pr Otto Jastrow, de l'Université d'Erlangen, me prodigua ses encouragements et ses conseils, et je lui dois aussi une reconnaissance particulière. Je remercie également M. Volkhard Windfuhr, du *Spiegel*, pour le vif intérêt qu'il manifesta sans discontinuer pour mon travail. Les cartes du livre ont été dessinées par M. Ahmad Shah Durranai, le Dr Elfried Söker et Claus Carstens, tandis que le manuscrit final a été préparé par Mufida Yacoub, Saydeh Nimeth, Leila Salibi et Margo Matta.

En raison de la nature révolutionnaire de mon étude, je suis certain que ces mentors si amicaux seront soulagés d'apprendre que je les dégage de toute responsabilité quant aux éventuelles erreurs ou fautes de jugement que l'esprit critique de certains lecteurs pourrait relever. Je n'en chéris pas moins le souvenir de l'aide qu'ils m'ont apportée pendant la rédaction de ce livre. J'espère seulement que leur enthousiasme inlassable sera reflété dans un livre digne de leur généreuse coopération.

Je dois enfin citer avec reconnaissance les sources écrites dont mon travail a dépendu. En plus d'une version standard du texte consonancé de la Bible hébraïque, j'ai largement utilisé un catalogue des lieux publié par Sheikh Ḥamad al-Jāsir de Riyāḍ, en Arabie Saoudite, intitulé *Al-Mu'ğam al-ğugrāfī li'l-bilād al-'Arabiyyah al-Sa'ūdiyyah* (Riyāḍ, 1977). J'ai aussi consulté de bonnes cartes de la péninsule arabique et d'autres catalogues de noms de lieux et de tribus arabes : 'Atiq al-Balādī, *Mu'ğam ma'ālim al-Ḥiğāz* (Taif, 1978); Muḥammad Al-'Aqīlī, *Al-Mu'ğam al-ğugrāfī li'l-bilād al-'Arabiyyah al-Sa'ūdiyyah*; *muqāta'at Ġizān* (Riyāḍ, 1979); 'Alī ibn Sālīḥ al-Silūk al-Zahrānī, *Al-Mu'ğam al-ğugrāfī...*; *Bilād Ġamid wa Zahrān* (Riyāḍ, 1978); Ḥamad al-Jāsir; *Mu'ğam qabā'il al-Mamlakah al-'Arabiyyah al-Sa'ūdiyyah* (Riyāḍ, 1981); 'Atiq al-Balādī, *Mu'ğam qabā'il al-Ḥiğāz* (La Mecque, 1979).

Les travaux des géographes classiques arabes m'ont

aussi aidé, comme le *Mu'ğam al-buldān* de Yaqūt et le *Şifat Ġazīrat al-'Arab* d'al-Ḥamdānī. La plupart des autres sources que j'ai consultées sont citées dans les notes.

Pour aider le lecteur non spécialiste, j'ai rédigé des notes concernant la transcription en hébreu et en arabe et les transformations consonantiques les plus courantes entre les deux langues. On les trouve immédiatement avant cette préface.

Beyrouth, le 24 avril 1985.

Les travaux des géographes arabes au sujet

de la Bible en son lieu

Je suis enfin sûr de mon fait

Les travaux des géographes arabes au sujet

Les travaux des géographes arabes au sujet

Introduction

Je vais parler sans détour. Je crois avoir fait une découverte remarquable, qui devrait rendre possible une réinterprétation complète de la Bible hébraïque, que la plupart des gens désignent comme l'Ancien Testament. C'est, tout simplement, que la Bible vient d'Arabie occidentale et non de Palestine, comme l'ont cru des générations d'exégètes. J'expose la preuve qu'il faut abandonner cette affirmation géographique longtemps respectée, dans les chapitres qui suivent, ma démonstration s'appuyant essentiellement sur l'analyse linguistique de noms de lieux bibliques, qui, je crois, ont été traduits jusqu'à présent de manière tout à fait erronée. Ce procédé, dont le nom technique est « analyse onomastique » — ou peut-être de manière plus exacte « toponymique » —, forme la base de ma démonstration. Je reconnais volontiers que ma découverte doit rester théorique tant que des recherches archéologiques ne l'auront pas confirmée. Selon moi, pourtant, les preuves que je produis sont si écrasantes que seuls des traditionalistes obtus me refuseront le bénéfice du doute jusqu'à ce que d'autres arguments émanant de sources scientifiques viennent corroborer mes conclusions.

En ouvrant de nouveaux horizons, j'ai probablement commis quelques erreurs, que les critiques hostiles ne manqueront pas d'utiliser pour tenter de discréditer mes conclusions. Je ne crois pourtant pas que de telles

erreurs puissent être d'une importance ou d'une nature aptes à modifier ma démonstration. Beaucoup vont sûrement me reprocher de n'avoir fait qu'occasionnellement référence à l'abondante littérature concernant la géographie biblique. Je leur réponds simplement que n'étant pas du tout d'accord avec ce qui a été écrit, j'ai trouvé inutile d'ennuyer le lecteur en réfutant dans le détail les découvertes antérieures.

Je crains que, telles que je les présente, les listes de noms de lieux sur lesquelles s'appuient les principaux arguments de ce livre ne soient fastidieuses pour le lecteur qui n'est pas habitué aux transcriptions d'hébreu ni d'arabe. Comme je pense que les spécialistes pourront me suivre, je conseillerais aux autres de sauter ces passages-là et de porter leur attention sur les conclusions que je me suis efforcé d'exposer de manière concise et claire, pour défendre ma théorie avec autant de force que possible.

Pour la gouverne du lecteur moyen, il convient sans doute de fournir quelques renseignements de base sur la Bible hébraïque et la linguistique comparative concernant les langues sémitiques. En résumé, je dirais que la Bible hébraïque canonique comprend trente-neuf livres, qui furent en leur temps répartis en vingt-quatre rouleaux. Le premier livre, le Pentateuque (en hébreu la Tora, ou la Règle), comprend la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. Puis viennent les vingt et un livres des prophètes : les quatre livres historiques de Josué, des Juges, de Samuel (deux livres), des Rois (deux livres) ; les livres des trois grands prophètes, Isaïe, Jérémie et Ézéchiel ; puis les douze livres des prophètes mineurs, Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habaquq, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie. Viennent enfin les treize livres poétiques et sapientaux, les Écritures, comprenant les Psaumes, les Proverbes, Job, le Cantique des Cantiques, Ruth, les Lamentations, l'Ecclésiaste, Esther, Daniel, Esdras, Néhémie et les Chroniques

(deux livres). La version originale de tous ces textes nous est parvenue en hébreu, excepté les parties araméennes de Daniel (2, 4b ; 7, 28) et d'Esdras (4, 8 ; 6, 19).

Ce qui concerne la date et la composition des livres de la Bible hébraïque est trop complexe pour être pris en compte de manière détaillée dans ces pages et n'a de toute manière qu'un intérêt accessoire pour ma démonstration. Certains livres, par exemple, sont clairement des œuvres collectives, rédigées à partir de livres plus anciens, rassemblés peut-être aussi tard que le IV^e siècle avant J.-C., c'est-à-dire après la disparition de l'Israël antique. Il est pourtant certain que dans son ensemble, l'hébreu de la Bible sonne comme une langue vivante, contrairement à l'hébreu rabbinique, qui n'était qu'une langue savante. Autrement dit, les textes à partir desquels la Bible hébraïque fut rédigée telle que nous la connaissons — peu importe quand — existaient sûrement déjà antérieurement au V^e siècle avant J.-C., à une époque où l'histoire de l'Israël antique touche à sa fin et où l'hébreu et d'autres formes de la langue cananéenne ne se parlent plus. Cela veut dire que, au moins pour cette étude, on peut traiter la Bible hébraïque dans son ensemble comme un document sur l'époque israélite, sans tenir compte des dates, de sa composition, ni de ses auteurs.

Presque toute ma démonstration reposant sur l'affirmation que la Bible hébraïque fut mal traduite, un mot d'explication s'impose. Comme je le développe plus longuement au chapitre 2, la langue hébraïque cessa d'être employée couramment vers le V^e ou le VI^e siècle avant J.-C. Pour comprendre la Bible hébraïque, nous devons donc accepter l'interprétation juive traditionnelle de ses textes, ou bien nous guider sur des langues sémitiques très proches encore vivantes, comme l'arabe ou le syriaque, ce dernier étant une survivance de l'araméen antique. J'ai choisi la seconde possibilité de préférence à la première, car les savants juifs qui vocalisè-

rent et interprétèrent la Bible hébraïque entre le VI^e et le X^e siècle de notre ère ne connaissaient pas l'hébreu comme langue parlée et le reconstituèrent sans doute à partir de diverses suppositions. Pour suivre la voie que j'emprunte et tenter de déchiffrer à nouveau l'hébreu de la Bible, il faut cependant procéder à la lumière de la phonologie et de la morphologie comparatives des langues sémitiques. Conscient de nouveau que bien des lecteurs connaissent mal tout cela, le moment est peut-être venu de fournir quelques renseignements fondamentaux.

On considère en général que les langues sémitiques appartiennent à une grande famille de langues afro-asiatiques, comprenant l'égyptien ancien, le berbère et le hausa modernes. A la branche sémitique de ces langues appartiennent l'akkadien (langue de la Babylone et de l'Assyrie antiques), le cananéen (dont le vieux phénicien et l'hébreu sont des variantes), l'araméen (qui survit aujourd'hui sous la forme du syriaque) et l'arabe. Parmi les traits communs à ces langages se trouve un système de dérivation à partir de racines normalement composées de trois consonnes. Ces racines sont généralement conçues comme des verbes, et il existe des schémas de dérivation à partir de ces racines verbales par lesquels sont formés d'autres verbes, et aussi divers noms et adjectifs. Ces schémas de dérivation englobent les différents moyens par lesquels on vocalise ces racines en introduisant des voyelles et en ajoutant une ou deux consonnes à la racine originale. Dans les dictionnaires usuels des langues sémitiques, on cherche en général la racine d'un mot donné, à la suite duquel vient la liste des différents dérivés de la racine. Un certain nombre de ces racines sont communes aux différentes langues sémitiques, soit avec le même sens, soit avec des sens dérivés. Quand on a appris une langue sémitique, il devient assez facile d'apprendre les autres.

Parfois, une racine commune à plusieurs langues sémitiques n'est pas aisément reconnaissable comme

telle par ceux qui ne parlent pas de naissance une langue sémitique parce qu'une ou deux consonnes de cette racine peuvent différer d'une langue à l'autre. En hébreu, par exemple, la racine qui veut dire « s'établir » ou « habiter » est *hys*, alors qu'elle est *hds* en arabe. Tout s'explique par le fait que ceux qui parlent instinctivement cette langue sémitique reconnaissent une relation phonétique entre diverses consonnes qui deviennent interchangeable entre diverses langues sémitiques, pour ne pas dire entre différents dialectes d'une même langue. Par exemple, le *g* dans une langue ou dans un dialecte (que l'on peut prononcer comme le *g* anglais de « god » ou le premier *g* de « geography ») peut devenir un *q* (plosive vélaire muette) ou un *g* (fricative vélaire sonore) dans un autre. Ainsi le Négeb hébreu (comme nom de lieu) devient en arabe *Naqab* ou *Naḡab*.

Ces changements consonantiques entre langues sémitiques obéissent à certaines règles et, pour faciliter les choses, j'ai dressé un tableau des changements de l'hébreu à l'arabe dans la partie qui précède immédiatement la préface. Se pose aussi le problème de la métathèse, ou changement de place des consonnes de la même racine, en passant d'une langue sémitique à l'autre. La racine *acb*, par exemple, peut devenir *cab* ou *bca*. La métathèse n'est pas un phénomène linguistique caractéristique des seules langues sémitiques. On la trouve aussi dans d'autres langues, bien qu'elle soit particulièrement répandue dans les langues sémitiques et dans différents dialectes d'une même langue sémitique. Dans un dialecte arabe, par exemple, *zwḡ* (vocalisé *zawj*), signifiant « pair » ou « couple », peut devenir *ḡwz* (vocalisé *jawz*), cette dernière forme étant courante dans le dialecte libanais que je parle.

Il est tout aussi important, sinon plus, de rappeler que les langues sémitiques sont écrites avec des consonnes sans voyelles. Dans les traductions anglaises ou françaises de la Bible, cependant, les noms bibliques sont pré-

sentés sous forme vocalisée, dérivée du massorétique, vocalisation traditionnelle de la Bible hébraïque qui, comme je l'ai suggéré, peut très bien être erronée, dans la mesure où les savants massorétiques durent reconstituer la langue hébraïque alors qu'elle n'était plus couramment employée. Pour aider le lecteur, j'ai donc fourni à la fois le mot hébreu dans sa vocalisation traditionnelle et dans sa forme vocalisée, m'efforçant de démontrer comment le même mot, vocalisé différemment, pouvait avoir un sens autre que celui donné par la tradition massorétique.

Quant aux mots — notamment les noms de lieux — dérivés de l'égyptien, il est impossible de savoir comment ils étaient vocalisés. J'ai donc choisi en pareil cas de les présenter sous leur forme consonantique, tout en rendant possible une comparaison avec l'hébreu consonantique. De même, lorsque je cite des phrases entières de la Bible hébraïque, j'ai transcrit l'hébreu non vocalisé en latin non vocalisé. La compréhension n'en est pas plus facile, mais je ne trouve pas d'autre alternative raisonnable dans la perspective de ma démonstration.

En résumé, ce que le vocabulaire des différentes langues sémitiques a en commun est un grand nombre de racines consonantiques et leurs formes dérivées, ces dernières ne variant que peu d'une langue à l'autre. Pour comparer les mots de différentes langues sémitiques, il faut les écrire seulement avec les consonnes, sans quoi tout effort est vain. Je demande donc au lecteur de prendre patience quand je fais de telles comparaisons et de croire qu'elles ont été établies selon les règles de linguistique sémitique comparative appropriées.

Quant au problème de la méthodologie, pour des raisons qui devraient maintenant être claires, j'ai fondé mon étude sur le texte consonantique de la Bible hébraïque, doublant certains passages de noms de lieux en arabe occidental pour suggérer des alternatives aux traductions traditionnelles. Il est inutile d'en dire plus,

puisque je m'étends davantage sur le sujet au chapitre 2. Je voudrais seulement ajouter que je ne me suis pas seulement penché sur les textes et les cartes, mais que j'ai aussi parcouru l'Arabie occidentale, que je considère comme le vrai pays de la Bible, pour me familiariser avec les principaux sites mentionnés dans cette étude, et pour observer sur place comment les différents lieux que je mentionne sont topographiquement et géographiquement reliés.

C'est sur ces bases que la démonstration de ce livre repose. Reste à voir si je réussis à persuader les spécialistes de la Bible d'abandonner leurs notions traditionnelles sur la géographie de la Bible hébraïque. Je peux seulement dire que je suis totalement convaincu par les découvertes résultant de mon analyse toponymique, et que j'attends avec impatience le moment où les archéologues mettront au jour certains des sites que je mentionne, fournissant ainsi de nouvelles preuves que le pays de la Bible est bien l'Arabie occidentale et non la Palestine.

1

Le monde juif de l'Antiquité

Cette étude est le fruit du hasard. On m'avait donné une revue d'Arabie Saoudite, publiée à Riyāḍ en 1977, et je la consultais, à la recherche de noms de lieux d'origine non arabe en Arabie occidentale, quand il m'apparut peu à peu que je ne voyais pas seulement des noms de lieux d'Arabie occidentale, mais aussi ceux de l'Ancien Testament, que je préfère appeler Bible hébraïque. J'ai d'abord pensé me tromper, mais plus les preuves s'accumulaient, plus j'étais sûr d'être tombé sur un étonnant ensemble de coïncidences. Presque tous les noms de lieux bibliques auxquels je pensais étaient concentrés dans une zone d'environ six cents kilomètres de long et deux cents kilomètres de large, englobant ce qui est aujourd'hui l'Asīr (arabe 'Asīr) et la partie sud du Hedjaz (*al-Ḥiǧāz*). On y retrouvait toutes les coordonnées des lieux concernés, telles qu'elles sont décrites dans la Bible hébraïque — fait de première importance puisque ces coordonnées n'ont jamais été identifiées dans les pays considérés jusqu'à présent comme la patrie de la Bible. Je ne pouvais d'ailleurs guère trouver une telle concentration de noms de lieux bibliques, généralement sous leur forme hébraïque originale, en aucune autre région du Proche-Orient. Je fus obligé de prendre en considération la stupéfiante éventualité que le Judaïsme était originaire non de Palestine mais d'Arabie occidentale, et que l'histoire des anciens

Israélites telle que la raconte la Bible hébraïque se déroulait entièrement là et nulle part ailleurs.

Affirmer que mes suppositions sont correctes ne veut naturellement pas dire qu'aucun Juif ne vivait en Palestine ou dans d'autres pays d'Arabie occidentale à l'époque biblique. Cela signifie que la Bible hébraïque est essentiellement un récit de l'expérience historique juive en Arabie occidentale. Malheureusement, il est impossible de dire comment à l'origine le Judaïsme s'est introduit en Palestine, car il n'existe aucun récit pouvant fournir une explication. On peut cependant tenter une hypothèse scientifique.

Parmi les religions connues du Proche-Orient antique, le Judaïsme n'entre dans aucune catégorie; aucune tentative pour expliquer ses origines en relation avec les religions de la Mésopotamie, de la Syrie ou de l'Égypte antiques n'a vraiment été couronnée de succès, sauf au niveau des emprunts mythiques. On peut citer comme exemple l'histoire du Déluge, que l'on peut aussi trouver dans le texte mésopotamien ancien de l'épopée de Gilgamesh, pour ne pas mentionner d'autres mythes populaires dont un est chinois. Pourtant, même en pareil cas, on ne peut vraiment déterminer l'origine de tels mythes, ni dire qui a emprunté quoi à qui. Comme nous le verrons cependant plus loin, au chapitre 12, on peut raisonnablement supposer que les vraies origines du Judaïsme se trouvent dans une tendance au monothéisme dans l'Asîr antique, où un certain nombre de dieux des montagnes, comme Yahvé, Êl Sabaot, Êl Shalom, Êl Shaddaï, Êl 'Elyôn et d'autres, se sont identifiés les uns aux autres — sans qu'on sache comment — et ont finalement été reconnus comme divinité suprême, peut-être à la suite de la fusion de tribus locales. Adopté par une peuplade locale appelée « Israélite », ce monothéisme d'Arabie occidentale rudimentaire s'est ensuite développé en une religion hautement réfléchie, avec des règles écrites, engendrant une notion sophistiquée de divinité et un contenu social

et éthique exceptionnellement affiné. Tout bien considéré, une telle religion a sûrement pu entraîner des conversions dans les peuplades voisines de son lieu d'origine où existait un certain niveau de conscience intellectuelle et morale. Le fait d'être une religion munie d'un livre et développée par un peuple lettré a sûrement facilité son expansion.

Quant à la langue de ces écrits juifs, traditionnellement appelée « hébreu », elle pourrait être le dialecte d'une langue sémitique parlée de manière courante dans différentes parties de l'Arabie du Sud, de l'Arabie occidentale et de la Syrie (y compris la Palestine) pendant les temps bibliques¹. On peut déduire cela d'une étude étymologique des noms de lieux du Proche-Orient, en tenant compte de leur répartition géographique. Faute d'un terme meilleur, on appelle maintenant ce langage antique le « cananéen », d'après le nom d'un peuple biblique qui le parlait².

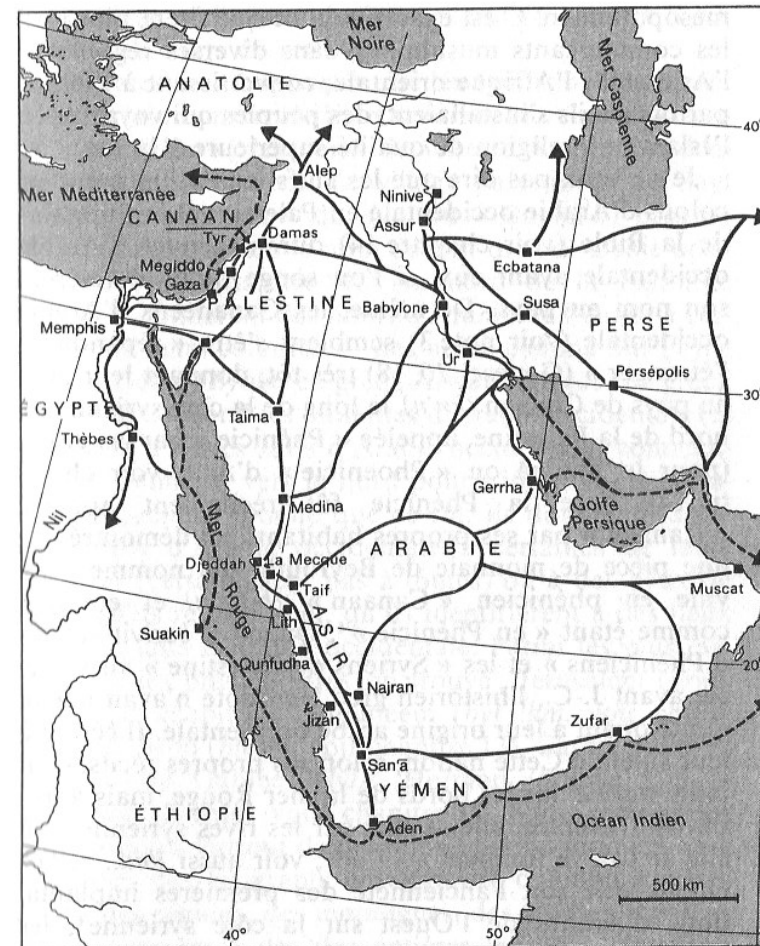
Avec le cananéen, on parlait, dans la péninsule arabe et en Syrie, une autre langue sémitique, l'araméen, comme l'araméen de la Bible. Je n'expliquerai pas ce qu'étaient réellement les Cananéens et les Araméens, sujet sur lequel je reviens au chapitre 4³. Le cananéen (ou hébreu) et l'araméen étaient certainement les langues de différentes communautés d'Arabie occidentale à une certaine époque, en Syrie par exemple. C'est clairement démontré dans un passage de la Bible si on l'examine à la lumière de noms de lieux d'Arabie occidentale qui subsistent encore.

Il s'agit de Genèse 31, 47-49. Il y est question d'un monticule ou « monceau témoin », érigé pour manifester l'alliance entre le Juif Jacob et son oncle maternel et beau-père araméen, Laban. Laban l'appelle « Yegar Sahadûta » (*ygrshdwt'* en araméen); mais Jacob l'appelle « Galéed » (*gl'd* en hébreu) et « Miçpa » (*h-mšph* en hébreu), ce qui veut dire « poste de guet ». Trois villages peu connus portent toujours ce nom dans le même secteur sur les pentes de la côte d'Asîr, dans la

région du Rijal Alma' (*Riḡāl Alma'*), à l'ouest d'*Abhā* (*Abhā*). Ils s'appellent Far'at Āl Shahdā (*'l šhd'*), ce qui veut dire « Dieu est le témoin » ou « Dieu du témoin », l'arabe *pr't* ou *pr'h* désignant un monceau ou une colline, avec le même sens que l'araméen *ygr*; al-Ja'd (*'l-ġ'd*), qui est une métathèse arabisée de *gl'd*; et al-Madhāf (*mḏp*; cf. *mṣph*).

Si grande était la proximité de ceux qui parlaient le cananéen et de ceux qui parlaient l'araméen dans l'Arabie occidentale biblique que les Israélites devaient être dans l'incapacité de savoir à quel groupe ils appartenaient à l'origine. Alors qu'ils se disaient eux-mêmes hébreux (voir chapitre 13), selon Deutéronome, 26, 5, on leur rappelait fermement que leur ancêtre était araméen. Cette apparente contradiction a longtemps intrigué les exégètes, mais tout s'éclaire si ma supposition est exacte.

Le Judaïsme s'étendit vraisemblablement de sa patrie en Arabie occidentale vers la Palestine et d'autres régions du nord en suivant la route du commerce des caravaniers traversant l'Arabie. Dans l'Antiquité, la région d'Asīr en Arabie occidentale était le lieu de rassemblement de caravanes transportant les marchandises des pays du bassin de l'océan Indien — c'est-à-dire de l'Inde, de l'Arabie du Sud et de l'Afrique orientale — dans un sens et celles de la Mésopotamie et des pays du bassin méditerranéen oriental — surtout la Syrie, l'Égypte et la région de la mer Égée — dans l'autre (voir carte 1). Située à l'angle méridional de la Syrie, près de l'Égypte, la Palestine était le premier terminus côtier du commerce de l'Arabie occidentale antique dans ce sens. Les premiers Juifs à s'installer là furent certainement les marchands d'Arabie occidentale et les caravaniers qui participaient à ce commerce. Ces hommes ne purent manquer de convertir certains autochtones à leur religion, qui, dans le domaine intellectuel, transcendait beaucoup les cultes locaux et même les religions évoluées des empires égyptien et



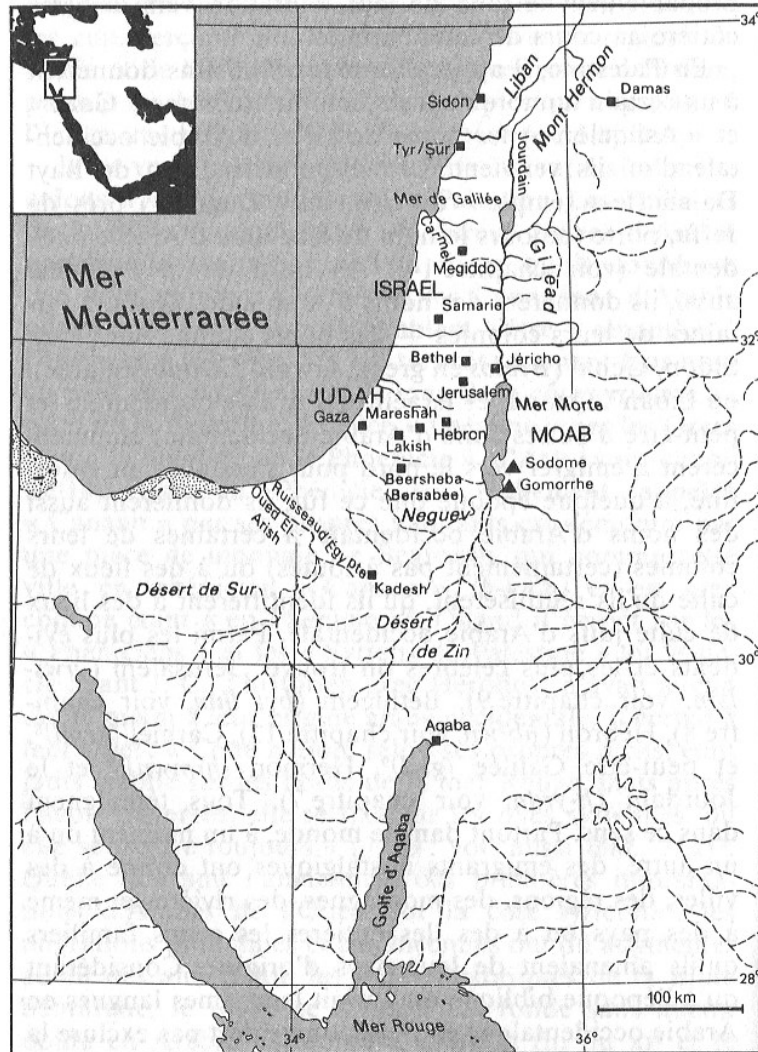
Carte 1 : Le Proche-Orient dans l'Antiquité

mésopotamien. C'est exactement ce que firent plus tard les commerçants musulmans dans diverses régions de l'Asie et de l'Afrique orientale, convertissant à l'Islam, partout où ils s'installaient, des peuples qui voyaient en l'Islam une religion de qualité supérieure à la leur.

Je ne veux pas dire que les Juifs étaient les premiers colons d'Arabie occidentale en Palestine. Les Philistins de la Bible (voir chapitre 14) durent arriver d'Arabie occidentale avant eux, si l'on songe qu'ils donnèrent son nom au pays. De même, les Cananéens d'Arabie occidentale (voir note 3) semblent s'être « répandus à l'étranger » (Genèse, 10, 18) très tôt, donnant leur nom au pays de Canaan (*kn'n*), le long de la côte syrienne au nord de la Palestine, appelée « Phénicie » par les Grecs (pour le *Fanīqā* ou « Phoenicie » d'Asīr, voir chapitre 14). Que la Phénicie fût réellement appelée « Canaan » par ses propres habitants est démontré par une pièce de monnaie de Beyrouth, qui nomme cette ville en phénicien « Canaan » (*b-kn'n*) et en grec comme étant « en Phénicie »⁴. Quand il écrivit sur les « Phéniciens » et les « Syriens de Palestine » au ve siècle avant J.-C., l'historien grec Hérodote n'avait aucun doute quant à leur origine arabe occidentale. Il écrivit à leur sujet : « Cette nation, selon ses propres récits, était jadis établie sur les bords de la mer Rouge, mais après l'avoir traversée, elle se fixa sur les rives syriennes, où elle se trouve toujours » (7, 89 ; voir aussi *ibid.*, 1, 1)⁵. Quelle que soit l'ancienneté des premières implantations d'Arabes de l'Ouest sur la côte syrienne⁶, les migrations philistines et cananéennes ont dû augmenter au fil des ans. Selon les livres historiques de la Bible hébraïque, le royaume d'Israël fut fondé sans aucun doute en Arabie occidentale, entre la fin du XI^e et le début du X^e siècle avant J.-C., en grande partie aux dépens des communautés, comme les Philistins ou les Cananéens, qui se trouvaient dans la région. Battus et démoralisés par les Israélites au cours de guerres successives, ces Philistins et ces Cananéens augmentèrent

probablement le taux de leur migration vers la Syrie côtière au cours de cette période.

En Palestine, il apparaît que les Philistins donnèrent à un certain nombre de leurs colonies (comme « Gaza » et « Ashqelôn ») les noms de villes d'Arabie occidentale d'où ils venaient. Le village palestinien de Bayt Dajan (le « temple » de *dġn*, ou « Dagôn ») près de Jaffa, porte toujours le nom de leur dieu d'Arabie occidentale (voir chapitre 14). Au nord de la Palestine aussi, ils donnèrent des noms d'Arabie de l'Ouest à certaines de leurs colonies — des noms comme Sūr (Tyr), Sidon, Gebal (*Byblos* en grec), Arward (*Arados* en grec), ou Liban⁷. Quand les Israélites d'Arabie occidentale (et peut-être d'autres Juifs d'Arabie occidentale) commencèrent à émigrer vers le nord pour s'installer en Palestine, à quelque époque que ce fût, ils donnèrent aussi des noms d'Arabie occidentale à certaines de leurs colonies (certainement pas à toutes) ou à des lieux de culte qu'ils réutilisèrent, qu'ils identifièrent à des lieux de culte juifs d'Arabie occidentale. Parmi les plus évidents et les plus célèbres on trouve : Jérusalem (*yrwš-lym*, voir chapitre 9), Bethléem (*byt lhm*, voir chapitre 8), Hébron (*hbrwn*, voir chapitre 13), Carmel (*krml*)⁸, et peut-être Galilée (*glyl*)⁹, Hermon (*hrmwn*)¹⁰ et le Jourdain (*h-yrđn*, voir chapitre 7). Tous témoignent dans ce sens. Partout dans le monde, à un moment ou à un autre, des émigrants nostalgiques ont donné à des villes, des régions, des montagnes, des rivières et même à des pays ou à des îles entières les noms familiers qu'ils amenaient de leur pays d'origine. Considérant qu'à l'époque biblique on parlait les mêmes langues en Arabie occidentale et en Syrie, on ne doit pas exclure la possibilité (ni même la probabilité) qu'un certain nombre de lieux dans ces deux régions furent appelés de la même manière à l'origine, surtout là où ces noms désignaient des particularités topographiques, hydrologiques ou écologiques, ou étaient rattachés au culte du



Carte 2 : La Palestine au temps de l'Ancien Testament

même dieu. La culture traditionnelle et la langue de la Syrie et de l'Arabie ne furent jamais très éloignées.

Les migrations d'Arabie occidentale vers la Palestine et la Syrie (et peut-être ailleurs) furent à toute époque renforcées par des facteurs extérieurs. Région aux ressources naturelles considérables, qui contrôlait plus ou moins l'un des carrefours commerciaux les plus importants du monde antique (voir chapitre 3), l'Arabie occidentale fut certainement très tôt la cible de conquêtes impérialistes. Au chapitre 11, il sera démontré par des preuves toponymiques que l'expédition du roi égyptien Sheshonq I^{er} contre Juda dans les dernières décades du x^e siècle avant J.-C. telle que la relate la Bible hébraïque et la confirment les récits égyptiens, était dirigée contre l'Arabie occidentale, et non contre la Palestine et la Syrie, comme on l'a cru jusqu'à présent. L'étude adéquate d'une autre expédition égyptienne mentionnée dans la Bible hébraïque, celle de Neko II dans les dernières années du vi^e siècle avant J.-C., montrait que cette expédition également, à laquelle participaient un roi de Juda tout comme les Babyloniens, était dirigée contre l'Arabie occidentale. La bataille de Karkémish (*krkmyš*, 2 Chroniques, 35, 20 ; Isaïe, 10, 9 ; Jérémie, 46, 2) où les Égyptiens et les Babyloniens s'affrontèrent, se déroula près de Taïf, dans le Hedjaz méridional, où deux villages voisins, Qarr (*qr*) et Qamāshah (*qmš*), se trouvent toujours. Je maintiens donc que le Karkémish biblique n'est certainement pas le Kargamesa hittite, aujourd'hui Cerablus, sur l'Euphrate, comme on le croit d'habitude¹¹.

Les premières expéditions militaires égyptiennes datant du second millénaire avant J.-C., que l'on dit généralement avoir été dirigées contre la Palestine et la Syrie, l'ont plus vraisemblablement été dans l'ensemble contre l'Arabie occidentale, si l'on examine à nouveau avec soin les récits égyptiens à la lumière des noms de lieux d'Arabie occidentale toujours existants¹². Peuple impérialiste, les Égyptiens de l'Antiquité étaient très

désireux de faire passer sous leur contrôle l'Arabie occidentale et ses routes commerciales¹³. Il en allait de même pour les Assyriens et les Babyloniens à leur époque. Dans le sillage de chaque invasion, venue de toute direction, une nouvelle vague d'émigration d'Arabie occidentale vers d'autres pays comme la Palestine a dû se produire.

C'est de fait à l'époque où l'Égypte entra dans une période de récession, entre la fin du XI^e et le début du X^e siècle avant J.-C., que le royaume d'Israël apparut sur les pentes maritimes d'Asîr (voir chapitres 8-10) sous Saül, se développa sous David et atteignit le zénith de sa puissance et de sa prospérité sous Salomon. Si David et Salomon à leur époque avaient été les maîtres de l'empire de Syrie, contrôlant le territoire stratégique qui séparait l'Égypte de la Mésopotamie, comme on l'affirme d'habitude (voir 1 Rois, 4, 21, dans n'importe quelle traduction courante), les récits égyptiens et mésopotamiens y auraient sûrement fait référence par un nom, et ce n'est pas le cas. Quand la puissance impérialiste de l'Égypte s'affirma à nouveau au cours du X^e siècle, de nouvelles interventions égyptiennes en Arabie occidentale engendrèrent la séparation du royaume d'Israël entre les dynasties rivales de Juda et d'Israël (voir chapitre 10). Les guerres civiles qui suivirent chez les Israélites, débutant dans les dernières décades de ce siècle, pourraient très bien avoir déclenché les premières grandes migrations juives vers d'autres pays, notamment la Palestine. Ces migrations ne purent qu'être accentuées ensuite par les invasions mésopotamiennes d'Arabie occidentale entre le IX^e et le VI^e siècle avant J.-C., d'abord par les Assyriens, puis par les Babyloniens (*i.e.* les néo-Babyloniens). En 721 avant J.-C., le royaume d'Arabie occidentale d'Israël fut anéanti par le chef syrien Sargon II, qui prit la capitale, Samarie (*šmrwn*, qui existe toujours sous le nom de Shimrân, voir chapitre 10), et emmena prisonnière en Perse sa classe dirigeante. Plus tard, en 586 avant J.-C.,

le chef babylonien Nabuchodonosor détruisit le royaume d'Arabie occidentale de Juda, déportant des milliers de ses sujets juifs à Babylone¹⁴. Les Babyloniens voulaient tellement garder le contrôle de l'Arabie occidentale et prévenir tout retour des Égyptiens dans la région (comme celui tenté environ un quart de siècle plus tôt par Neko II) que le successeur de Nabuchodonosor, Nabonide, transféra sa capitale de Babylone à Teim (*Taymâ'*), dans le nord du Hedjaz, y passant la majeure partie de son règne, comme on le sait.

La présence juive en Palestine s'était alors sans doute fortement établie. La situation des Israélites en Arabie occidentale a pu faire que les Juifs qui s'y trouvaient regardent avec espoir vers le nouveau pays de colonisation juive, vers la « fille de Sion » et la « fille de Jérusalem » (*i.e.* les nouvelles Sion et Jérusalem, distinctes des anciennes en Arabie occidentale, voir chapitre 8), comme les Européens au XVII^e et au XVIII^e siècle tournèrent leurs espoirs vers le Nouveau Monde d'Amérique. Ces rêves européens furent à leur époque exprimés par Goethe dans ces vers souvent cités :

*Amérique, tu es plus favorable
Que notre continent, l'ancien.*

Il est possible que les Juifs d'Arabie occidentale aient exprimé de semblables espérances beaucoup plus tôt, entre les VIII^e et V^e siècles avant J.-C., parlant peut-être de leur propre Nouveau Monde en Palestine en ces termes :

*Et toi, tour du troupeau,
Colline de la fille de Sion,
Elle viendra jusqu'à toi, elle te reviendra,
L'ancienne domination,
La royauté qui appartient à la fille de Jérusalem.*
(Michée, 4, 9¹⁵.)

Et aussi en ces termes :

*Elle te méprise¹⁶, elle se moque de toi,
La Vierge, fille de Sion ;
Elle branle la tête derrière toi, la fille de Jérusalem...
Ce qui aura été sauvé de la main de Juda, ce qui restera,
Poussera encore des racines par-dessous, et portera du
Fruit par-dessus. Car de Jérusalem il sortira un reste,
Et de la montagne de Sion des réchappés. Voilà ce que
Fera le zèle de Yahvé des armées¹⁷.*
(Isaïe, 37, 22b, 31-32 ; également 2 Rois, 19, 21b,
30-31.)

Et peut-être en ces termes également :

*Tressaille d'une grande joie, fille de Sion !
Pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem !
Voici que ton roi vient à toi ;
Il est juste, lui, et protégé de Dieu,
Il est humble, monté sur un âne,
Et sur un poulain, petit d'une ânesse¹⁸.*
(Zacharie, 9, 9.)

S'il restait quelque espoir de reconstituer une forme d'administration politique israélite viable en Arabie occidentale après les conquêtes assyriennes et babyloniennes, cet espoir fut indirectement anéanti par l'apparition de l'empire persan des Achéménides vers la fin de la deuxième moitié du VI^e siècle avant J.-C. Les Perses conquièrent Babylone ; en 525, ils avaient envahi la Syrie et occupé l'Égypte, réunissant ainsi tous les pays de l'antique Proche-Orient pour la première fois sous la même administration impériale efficace. Les Perses étendirent aussi leur domination sur la plus grande partie, sinon sur la totalité de la péninsule arabe, mais leurs conquêtes au nord portèrent un coup sérieux au commerce des caravanes traversant l'Arabie.

Celui-ci avait été le soutien principal des Israélites et des autres communautés d'Arabie occidentale. Les grands axes, parcourus de patrouilles, créés par les Achéménides pour relier la Perse et la Mésopotamie avec l'Égypte par la Syrie, eurent pour effet immédiat de faire dévier les principales routes commerciales hors d'Arabie, réduisant à la stagnation économique la péninsule et son réseau de pistes chamélières. A la fin du siècle, la construction par les Perses d'un canal pour relier la mer Rouge au Nil aida à promouvoir le commerce maritime, au détriment du commerce par caravanes qui traversait l'Arabie dans ce sens. Tout cela eut certainement des conséquences catastrophiques pour l'Arabie occidentale.

Les Perses étaient probablement sans hostilité envers les Juifs. On sait même qu'ils leur furent favorables. C'est donc avec l'autorisation des Perses que quarante mille descendants des Israélites captifs en Perse et en Mésopotamie retournèrent en Arabie occidentale avec leurs biens pour y reconstituer leur communauté. Ils furent malheureusement déçus par ce qu'ils trouvèrent. Partout autour d'eux, ils ne voyaient que pauvreté et ruines apparemment irrémédiables. On peut seulement imaginer ce qui s'ensuivit, car, parvenu à ce stade, le récit historique de la Bible hébraïque devient succinct. Cependant, une chose est certaine : aucune communauté israélite ne réussit vraiment à se reconstituer dans sa patrie originelle d'Arabie occidentale, bien que le Judaïsme, en tant que religion, y ait survécu jusqu'au siècle actuel, tout comme en Arabie du Sud. La plupart des Israélites revenus à l'époque achéménide durent finalement retourner en Mésopotamie et en Perse ou bien se disperser. Depuis lors, et jusqu'à la destruction de la Jérusalem palestinienne par les Romains en 70 après J.-C., l'essentiel de l'histoire juive reste axé autour de la Palestine. Les origines arabes occidentales du Judaïsme furent apparemment oubliées.

■ Ce qui aida probablement à effacer le souvenir de

Juifs en Arabie occidentale dans un laps de temps assez bref — peut-être guère plus que deux ou trois cents ans — fut un changement de langue, qui touchait déjà au VI^e siècle avant J.-C. l'Arabie, la Syrie et la Mésopotamie. Comme nous l'avons déjà mentionné, des dialectes cananéens, comme l'hébreu biblique, étaient parlés de manière courante en Arabie occidentale et en Syrie à l'époque biblique à côté des dialectes araméens. Les Écritures juives, excepté quelques passages dans les livres prophétiques de la fin, étaient rédigées en hébreu, pas en araméen. Vers l'an 500 avant J.-C., cependant, le cananéen était déjà une langue mourante, sinon morte, en Arabie comme en Syrie ; l'araméen prenait partout la relève, y compris en Mésopotamie. Sous les Achéménides, il devint le langage de l'administration de l'empire perse, et la *lingua franca* du Proche-Orient. Ce changement de langue devait se poursuivre plusieurs siècles dans cette région, tandis qu'une autre langue sémitique, appelée arabe, commençait à rivaliser avec l'araméen dans diverses régions du Proche-Orient¹⁹. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'arabe, à l'origine langue des tribus pastorales du désert syro-arabe, remplaçait déjà l'araméen dans presque toute l'Arabie, tout comme dans certaines parties de la Mésopotamie et de la Syrie, ne laissant que quelques groupuscules parlant l'araméen dans ces deux dernières régions, vers le VII^e ou le VIII^e siècle de notre ère. En Arabie occidentale, ces deux changements successifs de langue sont clairement illustrés par le changement qui toucha certains noms de lieux, notamment le « Çeboyim » biblique (*šbym* ou *šbyym*, duel ou pluriel hébreu de *šby*, qui signifie « gazelle », selon la vocalisation). Ce « Çeboyim », comme on le verra au chapitre 4, désignait des villes jumelles dans la région côtière de Jizan (*Ġizān*), au sud d'Asīr. Elles subsistent en fait toutes deux sous le nom de Sabyā (*šby'*) et de al-Zabyah (*zby*), la première étant la forme araméénisée de l'hébreu *šby*, avec l'article défini araméen en suffixe, et

la seconde une forme arabisée du même nom, avec en préfixe l'article défini arabe. C'est ainsi que les noms de lieux fossilisent les faits de l'histoire.

Avec la disparition de l'hébreu biblique comme langue vivante, la lecture des Écritures juives devint pour le moins problématique, ce qui est tout aussi significatif pour les conclusions que j'ai tirées sur l'identité des noms de lieux en Arabie occidentale et dans les pays bibliques. La situation n'a guère changé depuis. L'hébreu, comme la plupart des autres langues sémitiques, je l'ai déjà dit, était écrit dans un alphabet consonantique, et il fallait le vocaliser pour le comprendre. L'akkadien fait exception, langue de la Mésopotamie antique, dont l'écriture cunéiforme était syllabique plus qu'alphabétique. Il faut aussi se rappeler que l'hébreu antique devait être compris avant qu'on puisse le vocaliser avec les bonnes voyelles et le redoublement des consonnes, là où le sens supposé ou réel le demandait. Ainsi, quand débuta la période achéménide, les Juifs palestiniens et babyloniens, ne sachant pas comment on prononçait à l'origine l'hébreu de leurs Écritures, semblent avoir artificiellement modelé leur vocalisation sur l'araméen, langue qu'ils parlaient²⁰. Le texte de leurs Écritures était plein de noms de lieux qui ne leur étaient pas familiers, parce que ces noms concernaient des lieux d'Arabie occidentale qu'ils ne connaissaient pas. D'ailleurs, en Arabie occidentale même, les Juifs avaient tellement régressé vers l'an 500 avant J.-C. qu'il ne devait guère rester parmi eux d'érudits assez savants pour corriger la lecture géographique de leurs coreligionnaires palestiniens ou babyloniens. Les Juifs d'Arabie occidentale avaient survécu comme Juifs dans leur religion, mais ni ethniquement, ni politiquement comme Israélites ; de toute manière, ils ne parlaient plus l'hébreu de leurs Écritures, et leur langue allait sous peu devenir de l'arabe. Les Juifs d'Arabie occidentale avaient certainement conservé le souvenir de leur passé israélite²¹ ; vers la fin de la période achéménide,

cependant, leurs contacts avec les Juifs hors d'Arabie étaient sûrement devenus si irréguliers qu'ils avaient du mal à leur communiquer ce qu'ils savaient effectivement encore. Quand les Juifs palestiniens et babyloniens finirent par se mettre à standardiser la lecture de la Bible hébraïque en usant des voyelles écrites, vers le VI^e siècle de notre ère (voir chapitre 22), il s'était écoulé bien des siècles depuis qu'on ne parlait plus nulle part aucun dialecte hébreu ou cananéen, et l'origine arabe occidentale du Judaïsme était depuis longtemps tombée dans l'oubli.

Un autre facteur qui dut faire oublier aux Juifs leur passé en Arabie occidentale est lié aux développements politiques en Arabie occidentale et en Palestine, quand eut disparu l'ancienne Israël. En Arabie occidentale, l'affaiblissement progressif de l'empire achéménide, déjà manifeste vers 400 avant J.-C., engendra l'apparition de nouvelles communautés politiques, notamment celle des Minéens (*Ma'in*), dans la région où florissait jadis le royaume des Israélites. Éparpillés parmi ces communautés, qui étaient dans certains cas politiquement organisées en royaumes, les Juifs d'Arabie occidentale perdirent le sens de leur identité. Ce qui ne se passa pas, semble-t-il, en Palestine, où l'évolution fut différente. Vers 330 avant J.-C., les conquêtes d'Alexandre le Grand avaient mis fin à l'Empire persan. Après la mort d'Alexandre, ses généraux fondèrent de nouveaux empires sur ce qui était précédemment le territoire achéménide. L'un des empires hellénistiques était celui des Ptolémées, dont le centre était l'Égypte et sa capitale Alexandrie. Un autre était celui des Séleucides, qui finit par s'organiser autour de la Syrie, avec Antioche pour capitale. Avant de passer aux mains des Séleucides, le contrôle de la Palestine fut disputé d'abord entre les Ptolémées et les Séleucides ; les Ptolémées n'abandonnèrent pourtant pas tout espoir de reprendre contrôle et influence sur tout le pays. Au cours du II^e siècle avant J.-C., les Juifs palestiniens sai-

sirent l'occasion de cette perpétuelle querelle impérialiste autour de leur territoire et organisèrent avec succès une révolte (débutée en 167 avant J.-C.). Ils parvinrent à arracher leur indépendance aux Séleucides en 142 ou 141 avant J.-C. Les chefs de cette révolte juive, qui appartenaient à la lignée des prêtres asmonéens, prirent le contrôle de la Jérusalem palestinienne, dont le Temple, à cette époque, était peut-être déjà considéré par les Juifs du monde entier comme leur principal sanctuaire. Grâce à une série de succès militaires, les Asmonéens agrandirent le territoire juif en Palestine, si bien qu'il finit par comprendre non seulement tout le pays, mais aussi les régions méridionales de la Galilée, jusqu'au nord et aux hautes terres à l'est du Jourdain et de la mer Morte.

A leur époque, les Asmonéens se considéraient comme les héritiers de l'antique Israël, et leur règne dura jusqu'à l'arrivée des Romains, s'achevant en 63 avant J.-C. Le sénat romain, vers 37 avant J.-C., avait réorganisé leur territoire en royaume dépendant de Rome, le royaume de Judée, ce qui voulait dire « le pays des Juifs », avec pour roi Hérode le Grand (mort en 4 avant J.-C.). Cet Hérode restaura le Temple de la Jérusalem palestinienne, qui fut ensuite détruit quand les Romains mirent à sac la ville en 70 après J.-C., obligeant le peuple juif de Judée à se disperser. Peu après, les Romains, sous le règne d'Hadrien, reconstruisirent la ville et l'appelèrent *Aelia Capitolina*, d'après l'un des noms d'Adrien, *Aelius*. Il est cependant possible que ce nouveau nom vienne d'une forme sémite du nom *Aelia*, donné à cet endroit avant qu'il ne soit connu sous le nom de Jérusalem, pour rappeler la « Jérusalem » d'Arabie occidentale. *Aelia*, sous sa forme sémite originale, pouvait signifier « place forte » (voir l'hébreu *yl*, signifiant « force », bien que cela ne soit pas sûr. Il est pourtant certain que les premiers Arabes connaissaient la ville non pas comme Jérusalem, mais comme *Īliyā* (*'ly'*) avant qu'ils n'en parlent comme d'un lieu saint,

Bayt al-Muqaddas, Bayt al-Maqdis, ou simplement *al-Quds*.

Indépendamment de ce qu'était le nom original de la Jérusalem palestinienne, la ville était certainement reconnue comme la Jérusalem de David et de Salomon à l'époque des Asmonéens, sinon plus tôt. De même, la Palestine était déjà reconnue comme le pays d'origine d'Israël et de la Bible hébraïque canonique. Le contexte géographique des récits historiques de la Bible était alors défini comme englobant les terres du nord du Proche-Orient, c'est-à-dire la Mésopotamie, la Syrie et l'Égypte, plutôt que l'Arabie occidentale.

Il restait peut-être un royaume juif en Arabie à l'époque asmonéenne, celui de Ḥimyar, au Yémen, qui se développa de 115 avant J.-C. au VI^e siècle après J.-C. Les deux derniers rois d'Ḥimyar sont connus pour avoir été des Juifs convaincus, bien que leur Judaïsme n'ait jusqu'à présent trouvé aucune explication satisfaisante. Rien ne prouve vraiment qu'ils fussent des convertis, comme le suggère la tradition historique arabe. On ne peut pas exclure la possibilité que certains des premiers rois d'Ḥimyar aient été juifs. L'historien Flavius Josèphe, dont nous aurons à reparler plus loin, savait qu'il y avait depuis longtemps une présence juive en Arabie, mais il n'en donne aucun détail. Les Asmonéens peuvent très bien avoir délibérément favorisé la réinterprétation de la géographie biblique sous l'angle de la Palestine plutôt que de l'Arabie pour défendre leur propre légitimité judaïque, par crainte qu'elle ne soit mise en cause par les rois arabes juifs d'Ḥimyar. Cela n'est bien sûr qu'une supposition, mais elle semble très plausible à la lumière de ma démonstration.

Plus important que de savoir s'il existait vraiment un royaume juif au Yémen, il est clair, d'après la version des Septante — traduction grecque des Écritures juives faite à l'époque hellénistique et au début de l'époque romaine — qu'à l'époque des Asmonéens on ne considérait plus l'Arabie occidentale comme le pays de la

Bible hébraïque ; et cela est plus important que de savoir s'il existait vraiment un royaume juif au Yémen. On le voit dans la manière dont des noms topographiques d'Arabie occidentale comme *ksdym*, *nhrym*, *prt* et *mšrym*, sont transcrits respectivement en « Chaldéens » ; « Mésopotamiens », « Euphrate » et « Égypte »²². On peut d'ailleurs tirer des rouleaux de la mer Morte une autre preuve de cette affirmation. On y trouve la version araméenne d'un texte biblique, Genèse, 14, qui identifie un certain nombre de noms de lieux bibliques à des lieux connus dans la partie nord du Proche-Orient²³.

Telle fut la réussite politique des Juifs en Palestine, sur plus de deux cents ans, qu'il ne fallut pas longtemps pour effacer le souvenir de l'Arabie occidentale comme pays d'origine d'Israël. Josèphe, écrivant les *Antiquités judaïques* — c'est-à-dire sur l'histoire de son propre peuple — peu après 70 après J.-C., considère comme acquis que sa patrie historique a toujours été la Palestine et personne n'a depuis remis en question cette affirmation apparemment plausible. Pendant des siècles, les itinéraires des pèlerinages juifs et chrétiens ont suivi le parcours des patriarches et de leurs descendants israélites à travers les régions du nord du Proche-Orient, entre l'Euphrate et le Nil, identifiant les principaux sites bibliques à divers villages ou ruines palestiniens. Plus récemment, l'archéologie biblique s'est fondée sur les mêmes bases et, jusqu'à présent, les savants continuent leurs recherches sur l'histoire biblique — distincte de l'histoire juive — en Palestine, et non en Arabie occidentale.

En conséquence, quand on étudie la vaste littérature produite par les archéologues et les savants pendant ces deux cents dernières années environ, on est frappé par cette étrange constatation : alors que l'historicité d'un bon nombre de récits bibliques reste sérieusement sujette à caution, leur localisation continue à ne pas être mise en doute. Pourtant, les faits nous montrent

que si les régions du nord du Proche-Orient ont été étudiées et fouillées intégralement par plusieurs générations d'archéologues, et les restes de nombreuses civilisations oubliées déterrés, étudiés et datés, aucune preuve claire n'a jamais été trouvée qui puisse être classée comme étant directement reliée à l'histoire biblique²⁴. D'ailleurs, parmi les milliers de noms de lieux mentionnés dans la Bible hébraïque, une poignée seulement a été linguistiquement identifiée à des noms de lieux en Palestine. C'est particulièrement frappant si l'on se rappelle que les noms de lieux là-bas, comme en Syrie, remontent pour la plupart à la nuit des temps, car ils sont essentiellement de structure cananéenne et araméenne plutôt qu'arabe. Même dans les cas où des lieux palestiniens portent des noms bibliques, les coordonnées fournies par les textes bibliques pour des lieux portant ces noms, en termes de localisation ou de distance réelles ou relatives, ne coïncident pas facilement avec les sites palestiniens. Dans un cas notoire, celui de la Beersheba palestinienne (voir chapitre 4), ville dont le nom apparaît en évidence dans les récits patriarcaux de la Genèse, et dont l'origine doit donc remonter à la fin de l'âge de bronze au moins, les fouilles archéologiques sur le site n'ont révélé que des matériaux ne remontant pas plus loin que la fin de l'époque romaine.

L'histoire telle qu'elle apparaît aujourd'hui est aussi incertaine que la science biblique moderne, car tout ce qui concerne l'histoire du Proche-Orient antique a été examiné en grande partie dans sa relation avec l'étude de la Bible hébraïque. Les récits antiques égyptiens et mésopotamiens, lus à la lumière des textes bibliques dont les allusions topographiques sont considérées sur parole comme concernant la Palestine, l'Égypte ou la Mésopotamie, ont été déformés pour fournir des indications géographiques ou historiques conformes aux préjugés des savants spécialistes de la Bible. Le même

sort est réservé à l'interprétation des documents anciens (comme ceux d'Ibla, en Syrie du Nord), que les archéologues continuent à trouver dans les pays du Proche-Orient. Les anciens peuples du Proche-Orient, comme les Philistins, les Cananéens, les Araméens, les Amorites, les Horites, les Hittites (distincts du peuple historique du nord de la Syrie, appelé Hittites) et d'autres, se voient attribuer des zones géographiques sans que l'on ait clairement la preuve qu'ils y aient vécu. D'ailleurs, certains de ces peuples, dont tous les noms viennent des textes bibliques, sont censés avoir parlé des langues qu'ils n'ont peut-être jamais parlées, ou ne pas avoir parlé des langues alors qu'ils l'ont fait. Les savants modernes affirment, par exemple, que les Philistins de la Bible étaient un mystérieux peuple maritime non sémite, ce qui paraît étrange à la lumière de noms aussi clairement sémites (et même hébreux) que les textes bibliques donnent non seulement à leurs chefs, mais aussi à leur dieu Dagôn (*dgn*, « blé », « grain »).

Si tout ce qui précède peut sembler sujet à caution, deux choses sont raisonnablement certaines. D'abord, les traces de l'origine des Hébreux en Mésopotamie et leur prétendue migration vers la Palestine par le nord de la Syrie ont été diligemment recherchées depuis plus d'un siècle, mais jamais vraiment trouvées. Ensuite, aucune preuve incontestable de la captivité d'Israël en Égypte ou d'un exode israélite hors de ce pays à aucun moment de l'Antiquité n'a encore été découverte²⁵. On peut aussi noter, au passage, que les exégètes ne sont pas toujours d'accord sur le parcours de l'exode israélite hors d'Égypte vers la Palestine par le Sinaï, thèse qui n'a jamais été démontrée de manière satisfaisante (voir, par exemple, les observations sur le mont Horeb biblique dans le chapitre 11).

À la lumière de mes propres découvertes, cela ne me paraît guère surprenant. Ces savants exégètes cherchent des preuves au mauvais endroit. Ils considèrent comme certaine la géographie de la Bible hébraïque, et discu-

tent sa véracité historique. Je maintiens qu'une approche beaucoup plus fructueuse consiste à prendre pour certaine l'historicité de la Bible hébraïque, et à mettre en question sa géographie. C'est ce que j'ai fait dans les pages qui suivent. Parmi les peuples de l'ancien Proche-Orient, les Israélites semblent avoir été les seuls dotés d'un sens aigu de l'histoire, ou du moins les seuls qui se voyaient et s'exprimaient historiquement d'une manière à la fois cohérente et complète. Leurs Écritures sont essentiellement un autoportrait, aussi vivant et aussi détaillé que possible. Les récits de la Genèse, c'est vrai, sont plus protohistoriques qu'historiques, ne se présentant non pas tant comme une relation de l'origine des Israélites que de ce qu'ils croyaient être. On ne voit pourtant pas pourquoi mettre en doute que les prédécesseurs hébreux des Israélites aient été une peuplade tribale prisonnière et mise aux travaux forcés dans un lieu appelé *mşrym*, et qui n'était pas forcément l'Égypte ; qu'ils entreprirent de là un exode massif sous la direction d'un chef nommé Moïse, qui les organisa en communauté religieuse et leur donna leurs lois ; qu'ils traversèrent un endroit nommé *h-yrdn* — pas forcément le Jourdain — sous la direction d'un autre chef nommé Josué, pour s'installer dans un pays qu'ils finirent par dominer politiquement ; qu'ils y vécurent un certain temps en une confédération assez libre de tribus dirigées par des chefs nommés « juges », se livrant à des combats continuels avec les autres tribus et les populations alentour ; qu'ils finirent par s'organiser en royaume sous Saül ; que ce royaume fut développé et doté d'une organisation rudimentaire sous David, brillant guerrier et poète de talent, et qu'il atteignit son apogée sous le règne de Salomon, le fils de David, qui, rayonnant de richesse, de puissance et de sagesse, était le prototype du despote éclairé. A juste titre, personne n'a jamais douté que l'histoire des Israélites, après la mort de Salomon, se soit déroulée comme le dit la Bible hébraïque. Mais si l'on affirme que toute

cette histoire s'est passée en Palestine et que l'on étudie les textes bibliques en fonction de cela, une myriade de questions restent sans réponse, sans compter toutes celles qui surgissent de l'ambiguïté qui en résulte. Transposez la géographie biblique de Palestine en Arabie occidentale, et il ne subsiste pratiquement aucune difficulté. Reconsidérez les récits égyptiens, syriens et mésopotamiens dans ce contexte géographique, et tout concorde. Le panorama historique de la Bible hébraïque, qui raconte seul l'histoire complète d'un peuple antique du Proche-Orient²⁶, devient l'indice qui permet de résoudre le puzzle secret de l'histoire du Proche-Orient antique, au lieu de paraître soi-même le puzzle, ce qu'il n'est pas.

Toute l'argumentation de cette introduction repose sur le principe que le pays d'origine des Israélites et le lieu de naissance du Judaïsme étaient l'Arabie occidentale, et non la Palestine. Dans ce livre, des exemples de textes bibliques seront analysés toponymiquement pour démontrer la véracité de ce principe — véracité qui sera peut-être un jour confirmée par des découvertes archéologiques sur les sites mentionnés. L'idéal serait d'analyser ainsi tout le texte de la Bible hébraïque, mais il y faudrait une vie entière. Pour que le lecteur ne se méprenne pas sur la signification de ce livre, il faut encore souligner que le fait que la Bible hébraïque raconte l'histoire des Israélites anciens en Arabie occidentale ne veut pas dire que le Judaïsme n'était pas implanté en Palestine à l'époque biblique. C'était le cas. La Bible hébraïque, cependant, écrite en Arabie occidentale, concernait surtout les affaires des Israélites dans cette région, et pas celles des Juifs ailleurs.

Comme je l'indique par ailleurs, il y a dans la Bible de claires allusions au développement d'une forte communauté juive en Palestine, peut-être dès le *x^e* siècle avant J.-C. Il existe aussi hors de la Bible des documents prouvant la présence des Juifs dans d'autres pays du Proche-Orient — comme la Haute-Égypte²⁷ — à

une époque très ancienne. Les textes canoniques de la Bible hébraïque, quand ils parlent avec quelque détail des Juifs hors d'Arabie occidentale, ne le font qu'en relation avec la captivité babylonienne d'Israël. On ne peut reconstituer le début de l'histoire juive en Palestine à partir de ces textes, ni d'ailleurs à partir d'aucun autre document disponible à ce jour.

2

Une question de méthode

Tout vrai savoir comprend une part d'ignorance ; c'est essentiel dans le domaine des études bibliques. Parce que la langue de la Bible hébraïque sortit de l'usage courant peu après le VI^e ou le V^e siècle avant J.-C., il est impossible de savoir comment on la prononçait à l'origine, ni comment la vocalisaient le ou les peuples antiques qui la parlaient. On ne sait rien non plus de son orthographe, de sa grammaire, de sa syntaxe ni de ses idiomes. Le vocabulaire de l'hébreu biblique, dans la mesure où on le connaît, est limité à ce qui apparaît dans les textes bibliques. La tradition rabbinique, il est vrai, nous a fourni un vocabulaire extra-biblique fondé en partie sur le vocabulaire biblique existant et en partie sur des emprunts à l'araméen et à d'autres langues. N'oublions pas cependant que l'hébreu rabbinique ne fut jamais vraiment parlé ; c'était tout simplement une langue d'érudits. D'ailleurs, bien des mots que l'on trouve dans la Bible hébraïque apparaissent si rarement que leur sens est un sujet de discussion¹. Pour lire et comprendre la Bible hébraïque, il faut donc soit se référer à la tradition rabbinique, soit à d'autres langues sémitiques encore vivantes aujourd'hui. J'ai choisi la deuxième solution, fondant mon interprétation sur l'arabe et, parfois, sur le syriaque, qui est la forme moderne de l'ancien araméen : en bref, j'ai traité l'hébreu comme une langue virtuellement inconnue

devant être à nouveau décryptée, plutôt que comme une langue dont les principaux mystères ont été découverts.

Grâce à l'absolue honnêteté de l'exégèse massorétique, ou juive traditionnelle, le texte consonantique de la Bible hébraïque canonique nous est parvenu quasiment intact depuis l'Antiquité. Malheureusement, les savants modernes en ont rarement fait bon usage. Souvent, quand ils ne peuvent trouver le sens d'un passage biblique tel qu'il est, à cause de leurs préjugés sur son contexte géographique, ils ont décrété qu'il y avait des erreurs dans le texte, quand il n'y en a aucune, tout comme un mauvais ouvrier s'en prend à son outil. C'est vrai, certains livres de la Bible hébraïque sont en fait des compilations de diverses sources plus anciennes. C'est indubitable. D'après ce que l'on sait, pourtant, les différents livres du texte canonique biblique, plus ou moins tels qu'ils nous sont parvenus, avaient déjà cette forme avant la disparition de l'ancien Israël, c'est-à-dire au plus tard vers le ^{ve} ou le ^{iv^e} siècle avant J.-C. Le fait que la Bible hébraïque était déjà traduite dans son ensemble en araméen (les Targums) pendant la période achéménide et en grec (les Septante) au début de la période hellénistique l'indique clairement.

Les rouleaux de la mer Morte, qui ont suscité un tel intérêt dans les dernières décades, sont considérablement plus jeunes qu'aucune de ces traductions. En conséquence, ils peuvent éclairer l'étude du Judaïsme palestinien à l'époque romaine, mais ne sont guère utiles pour comprendre les mystères de la Bible hébraïque.

Sous sa première forme, la Bible hébraïque était donc consonantique. Elle fut vocalisée, avec des signes vocaux spéciaux, par des massorètes palestiniens et babyloniens entre le ^{vi^e} et le ^{ix^e} ou ^{x^e} siècle de l'ère chrétienne. Autrement dit, ceux qui la vocalisaient reconstituaient une langue qui n'était plus parlée depuis au moins mille ans. Ces massorètes, dont la langue naturelle était l'araméen ou l'arabe, firent ce travail

en utilisant au mieux leurs connaissances. Vénérant la Bible comme une écriture sacrée, on peut affirmer qu'ils prirent le plus grand soin de ne pas la falsifier, laissant son texte consonantique tel qu'il était, même quand ils s'apercevaient qu'un passage donné ne semblait pas avoir de sens. Vraies ou supposées, les erreurs d'orthographe ou de grammaire étaient relevées là où on pensait les trouver, mais il apparaît qu'on ne cherchait pas délibérément à les corriger. Si les exégètes modernes avaient été aussi scrupuleux et circonspects que leurs prédécesseurs massorètes, la science moderne de la Bible ne serait pas aussi confuse, et le développement des vraies connaissances en ce domaine aurait moins de travail pour rétablir la vérité.

Les textes sacrés, en général, sont soigneusement préservés dans leur forme originale par les fidèles et les dévots de toute religion, et ils traversent les générations presque sans changement. Transmis par la tradition, tout comme les textes sacrés, les noms de lieux ont aussi tendance à rester inchangés, au moins dans leur structure fondamentale, quelle que soit la durée du temps écoulé. Même dans les rares cas où on les modifie délibérément, les vieux noms survivent très souvent dans la mémoire populaire et refont surface plus tard dans la majorité des cas.

C'est la capacité de survie des noms de lieux qui a rendu possible mon analyse toponymique, fournissant en certains cas plus de renseignements sur la géographie de la Bible hébraïque que ne le fit jamais l'archéologie. D'une certaine manière, l'étude des noms de lieux va dans le même sens que l'archéologie de terrain, mais avec une importante différence. Alors que les découvertes archéologiques sont muettes, sauf quand elles comportent des inscriptions, les noms de lieux sont très parlants. Ils ne nous disent pas seulement ce qu'ils sont, mais aussi comment ils sont prononcés, ce qu'ils veulent dire et de quelle langue ou de quel type de langue ils proviennent. En l'absence d'inscriptions,

les découvertes archéologiques sont incontestablement difficiles à interpréter, au point que certaines dissensions entre archéologues sur la signification historique de quelques découvertes ont souvent dégénéré en haines personnelles. Si les noms de lieux ne nous fournissent pas autant de renseignements qu'un champ de fouilles, ceux qu'ils nous donnent ont au moins la vertu d'être d'une certitude absolue ou relative.

Je vais donner un exemple. Si l'on trouve un ensemble de noms de lieux en Arabie occidentale dérivant clairement d'une langue qui est consonantiquement identique à l'hébreu biblique ou à l'hébreu araméen, on peut conclure que des langues identiques ou semblables à l'hébreu biblique ou araméen furent autrefois parlées en Arabie occidentale, bien que l'arabe y soit une langue courante depuis plus de deux mille ans. Si l'on peut en outre démontrer qu'un grand nombre de lieux bibliques, quelle que soit leur origine linguistique, ont leur équivalent vivant en Arabie occidentale, tandis que très peu seulement de ces noms ont leur équivalent en Palestine, il est alors raisonnable de se demander si la Bible hébraïque n'est pas le récit d'événements historiques d'Arabie occidentale plutôt que de Palestine.

Pour m'efforcer de répondre à cette question, ma stratégie, dans les pages qui suivent, est de comparer des ensembles de noms de lieux sémitiques antiques, présentés en hébreu dans la Bible, avec des noms de lieux en Asir et dans le Hedjaz méridional, présentés en arabe dans les dictionnaires géographiques modernes d'Arabie Saoudite. Environ trois mille ans séparent la forme biblique de ces noms de leur équivalent actuel. En termes de linguistique diachronique, c'est une période extrêmement longue, au cours de laquelle a pu se produire plus d'un changement de langue dans les pays du Proche-Orient, sans parler des changements de dialecte à tous les stades. Je ne trouve pas surprenant que les noms bibliques aient subi des déformations dans ce processus, mais plutôt que la plupart d'entre

eux demeurent aussi reconnaissables sous leur forme arabe actuelle.

Il est parfaitement normal que les noms de lieux d'Arabie occidentale aient subi quelques changements de phonologie et de morphologie au cours de trois millénaires. Au début de ce livre, une note intitulée « Transformations consonantiques » indique comment certaines consonnes en hébreu peuvent changer en arabe, et vice versa. La même note attire l'attention sur la fréquence des métathèses (*i.e.* les transpositions de consonnes dans un même mot) entre langues sémitiques, et même entre dialectes de la même langue. En plus des changements engendrés par les glissements de langue et de dialecte, il faut prendre en considération les distorsions engendrées par le fait d'écrire les noms de lieux en question, à la fois en hébreu biblique et en arabe moderne. Aucune langue écrite n'a d'autre moyen (alphabétique ou autre) que de se rapprocher de la phonétique du langage d'aujourd'hui. C'est pourquoi les linguistes ont recours à tant de symboles extra-alphabétiques dans leur travail, sachant bien que même ces symboles compliqués ne constituent pas une représentation exacte des sons authentiques.

On ne peut pas savoir comment les noms de lieux dont il est question dans ce chapitre et ailleurs étaient prononcés. Déterminer avec précision comment on les prononce aujourd'hui impliquerait d'importantes recherches sur place. Cependant, en comparant les formes écrites de ces noms, à la fois en hébreu biblique et en arabe, il faut garder à l'esprit la nature de l'alphabet sémitique. A l'origine, cet alphabet ne comptait que vingt-deux consonnes (y compris le coup de glotte que les langues sémitiques considèrent comme une consonne, et les deux semi-voyelles *w* et *y*), bien que le sémitique parlé en utilisât toujours davantage. En hébreu rabbinique, on ajoutait une consonne supplémentaire à l'alphabet originel en pointant la lettre appelée *sin*, que l'on pouvait vocaliser comme un *s* ou

comme le *š*. Le *š* finit donc par remplacer le *s* et le *š* le *š*. L'arabe, empruntant son écriture à ses frères sémitiques, se servit d'abord de leur alphabet de vingt-deux lettres. Cependant, avec le temps, on introduisit six caractères supplémentaires, en ajoutant de nouveau des points à des caractères déjà existants. Ainsi le *t* (ت) reçut un point supplémentaire pour fournir un *t* (ت); le *h* (ح) fut pointé pour fournir un *h* (ح); le *d* (د) fut pointé pour fournir un *d* (د); le *s* (ص) fut pointé pour fournir le *d* (ض); le *t* (ط) fut pointé pour fournir le *z* (ظ); et la fricative pharyngienne ' ou 'ayn (ع) fut pointée pour fournir le *g* (غ) (voir la « Clé pour la transcription de l'arabe et de l'hébreu » au début de cette étude).

Dans ces six cas, les nouvelles lettres introduites représentaient des consonnes phonologiquement rattachées à celles représentées par les précédentes, qui recevaient un point supplémentaire.

Ainsi en arabe, tel qu'on l'écrivait à l'origine, toutes les consonnes entendues dans le langage parlé n'avaient pas de caractères indépendants pour les représenter dans l'alphabet. C'était sûrement vrai aussi pour l'hébreu biblique où la langue parlée et ses divers dialectes reconnaissaient sûrement des consonnes qui, dans l'écriture, étaient représentées par des caractères servant à d'autres consonnes, mais qui étaient instinctivement reconnues comme phonologiquement reliées. Par exemple, il n'y a aucune raison d'affirmer que ceux qui parlaient hébreu dans l'Antiquité en Arabie occidentale ou ailleurs ne prononçaient pas le *h* comme le *h* phonologiquement correspondant, tout en utilisant le *h* pour les deux consonnes quand ils écrivaient. Dans la vocalisation rabbinique de l'hébreu biblique (qui reflète l'influence de l'araméen), le *b* peut se prononcer comme un *b* ou un *v*; le *g* comme un *g* ou un *g*; le *k* comme un *k* et un *h*; le *p* comme un *p* et un *p* (ou *f*); le *t* comme un *t* et un *t*. Il est parfaitement possible que ceux qui parlaient hébreu dans l'Antiquité (au moins dans certains dialectes) aient aussi prononcé des

consonnes comme le *d*, *d* et *z*, pour lesquelles l'alphabet hébreu n'avait pas non plus de caractères spéciaux. Savoir comment ceux qui parlaient hébreu faisaient la différence en parlant entre leur *s* (*š* ou *šîn*) et leur *š* (ש, ou *sāmek*) est une question en suspens. Il est possible que le *š* ait représenté un croisement entre les sons *s*, *š* et *z*.

Sous cet angle, la ressemblance entre les prononciations hébraïques anciennes des noms de lieux d'Arabie occidentale et leur forme en arabe d'aujourd'hui a peut-être été plus grande qu'on ne le suppose. Une étude adéquate sur le terrain pour savoir comment les noms arabes écrits sont effectivement prononcés aujourd'hui éclairerait sûrement davantage le sujet. Il est pourtant certain que l'alphabet arabe, avec ses six caractères consonantiques supplémentaires, peut s'approcher plus près de la structure consonantique originale des noms que l'alphabet hébreu.

Naturellement, démontrer la correspondance entre les noms de lieux bibliques et ceux d'Arabie occidentale ne serait pas suffisant en soi pour prouver que l'Arabie occidentale était le vrai pays de la Bible hébraïque. Il faut commencer par s'assurer que la même correspondance toponymique n'existe pas dans d'autres régions de la péninsule arabique ou dans d'autres parties du Proche-Orient. Une fois cela vérifié, on doit essayer de découvrir si oui ou non les coordonnées bibliques données aux lieux dont les noms ont survécu, ou semblent avoir survécu en Arabie occidentale, correspondent à leur équivalent en Arabie occidentale. Autrement dit, si l'on identifie un lieu en Arabie occidentale dont le nom semble correspondre à celui du Beer Lahāi Roï biblique (*b'r lhy r'y*), il faut alors déterminer si ce lieu est situé le long d'une route menant à Shur (*šwr*), entre un Cadès (*qdš*) et un Béréd (*brd*) (voir Genèse, 16, 7, 14)². De là, pourrait-on dire, l'archéologie pourrait prendre le relais, cherchant à découvrir si le site d'Arabie occidentale portant le nom biblique

pouvait être habité à l'époque biblique correspondante et à quelle sorte de culture matérielle il était associé. Cet ouvrage est presque entièrement fondé sur la toponymie. Avant que la thèse qu'il présente puisse être considérée comme définitive, il faut cependant dire que l'archéologie devrait confirmer les découvertes sur lesquelles elle est fondée.

Il existe d'autres voies que l'archéologie pour vérifier si l'histoire biblique a pu se dérouler en Arabie occidentale et non en Palestine. Il faut prendre en considération ce qui concerne la topographie, la géologie et les minéraux, l'hydrographie, la flore et la faune. Autrement dit, si l'on trouve un fleuve ou un torrent appelé le Pishôn en Arabie occidentale, ce n'est probablement pas le Pishôn biblique, à moins qu'il ne borde une région où l'on peut trouver de l'or, où l'on en trouvait peut-être jadis (voir Genèse, 2, 11-12). Ce qui montre clairement que Sodome et Gomorrhe ne peuvent pas avoir été des villes antiques proches de la mer Morte est qu'il n'y a là aucun volcan ayant pu les détruire (voir Genèse, 19, 24-28). Si on trouve une Sodome et une Gomorrhe en Arabie occidentale, on doit chercher un volcan ou des restes volcaniques à proximité. De même, si le roi Salomon se fit construire un palais en « pierres coûteuses, qui furent taillées à la bonne mesure, sciées avec des scies, devant et derrière », et qui étaient aussi « de grandes pierres, de huit à dix mètres cubes » (1 Rois, 7, 9-10), ce matériau de construction ne pouvait guère être le vulgaire calcaire de Palestine. C'était plus probablement du granite, que l'on trouve et exploite encore en Arabie occidentale. Ce même matériau dut être utilisé pour construire les remparts autour du Temple de Salomon, étant donné que ces remparts furent faits avec de la « pierre préparée dans la carrière », « pour que, pendant la construction du Temple, on n'entende dans son enceinte aucun bruit de hache, ni d'outil métallique » (1 Rois, 6, 7)³. Bien que la « neige » ou *šlg* de la Bible désigne en certains cas la

saponaire (non pas la *Saponaria officinalis*, mais sans doute la *Gypsophila arabica*, voir note 1)⁴, en d'autres cas, elle désigne clairement de la vraie neige. Dans ces circonstances, il faut d'abord s'assurer que la neige tombe bien et tient dans les montagnes d'Arabie — ce qui est le cas — avant de s'aventurer à suggérer que le pays de la Bible puisse se situer là⁵. L'huile biblique aurait pu être de l'huile de sésame plutôt que de l'huile d'olive, vu que le sésame demeure l'une des principales productions d'Asir. Le fait que des oliviers sauvages poussent toujours en Arabie occidentale indique cependant que l'olivier biblique pouvait très bien y être cultivé dans l'Antiquité, avec le figuier, l'amandier, le grenadier et la vigne, tous mentionnés dans la Bible hébraïque et encore cultivés dans la région. De plus, on trouve encore l'olivier dans deux régions de la péninsule arabique, le nord de l'Hedjaz et l'Oman. Il semble donc raisonnable de dire qu'il s'agit plutôt d'huile d'olive que de sésame. Dans le Lévitique, 11, 29, le « grand lézard » (*šb*) fait partie des nourritures tenues en abomination. Le grand lézard ou monitor du sud de la Palestine et du Sinaï s'appelle *varal* (*wrl*) ou *varan* (*wrn*). Le *šb* biblique est clairement le monitor du désert d'Arabie ou *dabb* (*db*)⁶. Par ailleurs, alors que la Bible hébraïque parle de multiples espèces d'oiseaux, elle semble ne parler nulle part d'oies ni de poulets. Selon le géographe antique Strabon (16, 4, 2), les régions d'Arabie séparant la mer Morte de l'Éthiopie ont la particularité de posséder des « oiseaux [...] de toutes les espèces, sauf des oies et des gallinacés ».

Tout cela pousse à reconsidérer la localisation géographique du pays de la Bible, d'autant que ces éléments viennent à l'appui d'autres preuves.

Pour en revenir à la science quelque peu aride de la toponymie, dont dépend principalement la présente démonstration, il faudrait observer qu'une identifica-

tion adéquate des noms de lieux bibliques peut approfondir et dans certains cas révolutionner la connaissance actuelle de la langue hébraïque. Pour l'hébreu biblique, si on le traite comme une langue à redécrypter, les noms de lieux sont très semblables en nature à ce que les noms divins ou royaux en cartouches sont pour l'égyptien ancien : ils fournissent des indices pour décoder ce qui est en fait une langue morte⁷. Que l'on reconnaisse un nom de lieu biblique pour ce qu'il est, et tout le passage dans lequel il intervient commence à dévoiler son mystère et prend un sens nouveau. Le fait est que bien des mots courants (verbes, noms, adverbes, adjectifs, quelquefois avec en préposition *b*, *l* ou *m*) ont été traditionnellement lus de façon erronée dans leur contexte biblique en tant que noms de lieux. Par ailleurs, il existe un très grand nombre de noms de lieux bibliques qui ont toujours été pris pour des verbes, des adverbes, des noms ou des adjectifs. La bonne distinction entre ce qui est vraiment un nom de lieu et ce qui n'en est pas dans un texte biblique traditionnel peut changer plus d'une lecture traditionnelle (et de là sa traduction).

Les documents égyptiens et mésopotamiens anciens, si on les relit autrement (comme il faut le faire, voir chapitre 1), peuvent apporter beaucoup d'éclaircissements sur la localisation de la géographie biblique. Dans ces documents, on cite souvent les noms de lieux bibliques avec d'autres noms de lieux que l'on trouve toujours en Arabie occidentale. Les œuvres des historiens et des géographes classiques sont aussi d'un grand secours. Dans le chapitre précédent, on a cité une preuve prise dans l'œuvre d'Hérodote en relation avec l'émigration des Philistins et des Cananéens d'Arabie occidentale vers la côte syrienne ; au chapitre 14, une preuve prise dans la *Géographie* de Strabon sera utilisée pour identifier l'emplacement exact de la Beersheba d'Arabie occidentale, distincte de celle de Palestine. Il faut aussi prendre sérieusement en considération ce que

le Coran a à dire sur la géographie et l'histoire bibliques. C'est considérable, mais a toujours été ignoré.

Le texte du Coran fut compilé et rédigé à peu près à l'époque où les massorètes commençaient à vocaliser et à réaliser le texte de la Bible hébraïque canonique. Selon la tradition islamique, l'addition définitive du Coran, telle qu'elle existe encore aujourd'hui, fut réalisée pendant le règne du calife 'Uthmān, *i.e.* entre 644 et 656 après J.-C. Quand il parle des patriarches hébreux d'Israël, ou des prophètes juifs, le Coran cite un certain nombre de noms de lieux qui sont distinctement en Arabie occidentale. La correspondance entre les noms de lieux coraniques dans un contexte donné et les noms bibliques dans le même contexte est quelquefois très intrigante. Par exemple, quand la Bible donne le nom d'une montagne d'Arabie occidentale, le Coran ne le fait pas, mais cite plutôt une vallée, une ville ou un autre lieu du voisinage. Ainsi Moïse, selon la Bible (Exode, 3, 1 f), fut appelé par les anges dans le buisson ardent sur le mont Horeb (*hrb*). Selon le Coran (20, 12 ; 79, 16), l'appel divin de Moïse eut lieu dans la « vallée sacrée » de Ṭiwā (*tw*). Jusqu'à présent, on a cherché le mont Horeb dans le Sinaï, mais on n'y a jamais trouvé son nom. Le buisson ardent qui « brûlait sans se consumer » est considéré par les savants comme désignant un volcan, et pourtant on n'a trouvé aucune trace d'activité volcanique dans le Sinaï. Cela a conduit certains chercheurs à abandonner le Sinaï pour chercher un Horeb dans les régions volcaniques du nord du Hedjaz (voir Kraeling, pp. 108-110), mais toujours sans succès. Le Coran, cependant, nous dit exactement où se trouvait Horeb : une hauteur isolée dans la partie maritime d'Asir, un endroit appelé aujourd'hui djebel Hādī. Sur le djebel Hādī, se trouve encore de nos jours un village appelé Ṭiwā (*tw*) qui a dû autrefois donner son nom à un affluent de la vallée de l'oued Baqarah — la « vallée sacrée » de Moïse dans le Coran. Sur l'oued Baqarah, se trouve encore aujourd'hui un village nommé Ḥārib

(*hrb*), d'où la hauteur voisine du djebel Hādī a dû recevoir son nom biblique. Toute cette région est pleine de champs de lave où des volcans ont pu jadis être en activité⁸.

Quand il raconte des histoires bibliques, le Coran ne prend pas simplement le matériau biblique sous d'autres formes, comme le pensent couramment les savants actuels. Son contenu, quand il correspond à la Bible hébraïque (pour ne pas parler des Évangiles chrétiens), représente, à ce que je crois, une version indépendante des mêmes traditions historiques d'Arabie occidentale et doit être traité comme tel. Si la Bible représente la version hébraïque israélite de ces mêmes traditions, datant d'avant le IV^e siècle avant J.-C., le Coran, quand il traite les mêmes traditions, en donne la version arabe, datant d'une époque où l'arabe avait déjà supplanté l'araméen et l'hébreu comme langue parlée de l'Arabie occidentale. Les différences entre les deux versions peuvent à première vue sembler déroutantes : en les examinant mieux, cependant, elles peuvent apporter beaucoup d'éclaircissements.

Nous sommes donc en présence des éléments suivants : un texte hébreu consonantique que nous pouvons raisonnablement considérer comme exact et qui doit être soigneusement relu sans tenir compte de la vocalisation traditionnelle ; des récits anciens en égyptien, mésopotamien et autres, qui citent des noms de lieux bibliques qui doivent aussi être relus sans tenir compte des interprétations géographiques et topographiques acquises ; les œuvres de géographes et d'historiens classiques qui peuvent être utiles ; le texte consonantique du Coran demeuré inchangé depuis qu'il fut compilé et rédigé ; enfin, un paysage d'Arabie occidentale plein de noms bibliques, dans la plupart des cas sous leur forme biblique quasiment inchangée, ou au moins clairement reconnaissables sous les noms actuels. On décrira plus en détail dans le prochain chapitre la partie d'Arabie occidentale où sont concentrés

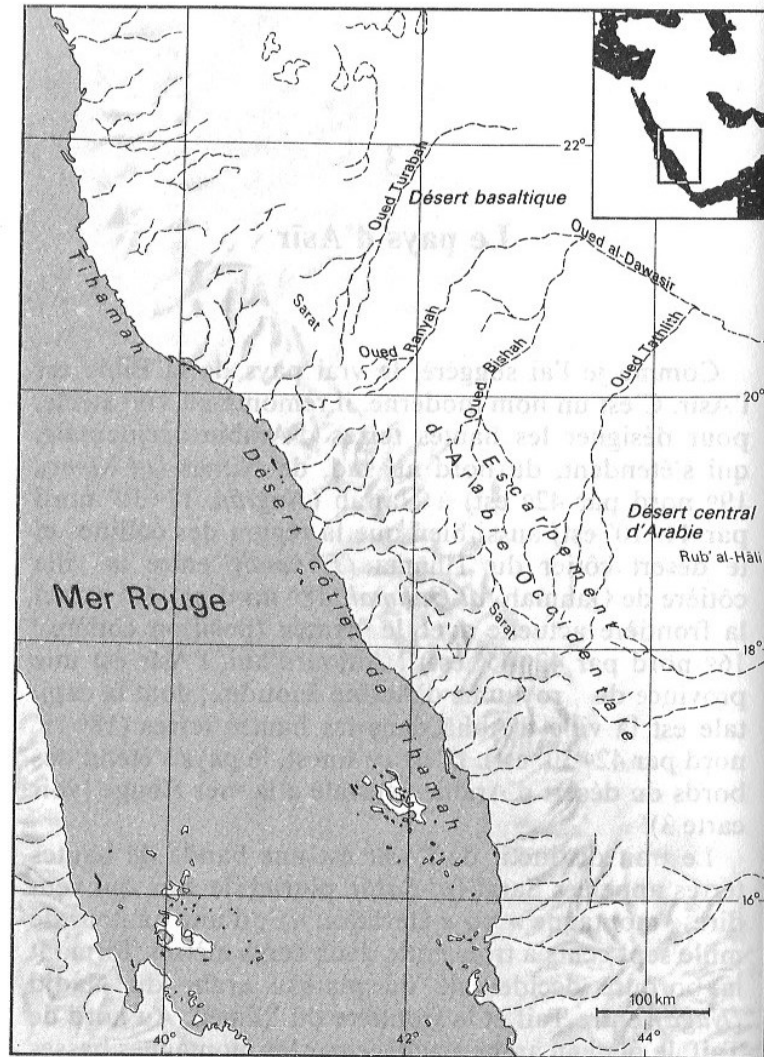
les noms bibliques. J'examinerai certains textes bibliques pour montrer avec quelle perfection leur géographie correspond à celle de l'Arabie occidentale. Les lecteurs pourront juger par eux-mêmes s'ils trouvent convaincante la démonstration centrale de ce livre. Quelles que soient leurs conclusions, il faut se rappeler que la Bible demeure la Bible, quel que soit le véritable lieu où on la trouva.

3

Le pays d'Asīr

Comme je l'ai suggéré, le vrai pays de la Bible est l'Asīr. C'est un nom moderne, il remonte au XIX^e siècle, pour désigner les hautes terres d'Arabie occidentale, qui s'étendent, du nord au sud, de Nīmas (*al-Nīmās*, 19° nord par 42° est) à Najran (*Nağrān*, 17° 30' nord par 44° 10' est) aussi bien que la région des collines et le désert côtier du Tihāma (*Tihāmāh*) entre la ville côtière de Qahmah (*al-Qahmah*, 18° nord par 41° est) et la frontière actuelle avec le Yémen (position côtière : 16° nord par 42° 45' est)¹. Aujourd'hui, l'Asīr est une province du royaume d'Arabie Saoudite, dont la capitale est la ville d'Abhā dans les hautes terres (18° 15' nord par 42° 30' est). D'est en ouest, le pays s'étend des bords du désert d'Arabie centrale à la mer Rouge (voir carte 3).

Le trait distinctif de l'Asīr est une bande de hautes terres appelées Sarat (*al-Sarāt*, pluriel de *sarī*, qui veut dire « montagne » ou « élévation »)², d'une hauteur de mille sept cents à trois mille deux cents mètres, formant la bordure occidentale du plateau arabe du Nadjd (*Nağd*), entre Taïf et la frontière du Yémen. Au nord de Taïf, le plateau arabe s'achève par les montagnes basses et les collines du Hedjaz, qui s'élèvent entre mille deux cents et mille cinq cents mètres. Au sud de Taïf, il s'arrête cependant de manière plus abrupte avec ce que l'on appelle l'escarpement d'Arabie occidentale. C'est une dénivellation d'environ cent mètres, de quatre-



Carte 3 : Caractéristiques physiques de l'Asir

vingts à cent vingt kilomètres de la côte de la mer Rouge à l'intérieur des terres, s'étendant à quelque sept cents kilomètres de Taif au nord et se perdant dans les hautes montagnes du Yémen du Sud. Le Sarat atteint son point culminant au-dessus de cet escarpement près de Abhā ; plus au sud, l'escarpement disparaît peu à peu à quelque distance de la ville de Dhahrān (appelée Dhahrān du Sud, *Zahrān al-Ganūb*, 17° 40' nord par 43° 30' est). Au nord, le Sarat s'arrête à Taif, à l'est de La Mecque, relié vers 21° nord à la chaîne du Taif.

On peut donc employer le nom d'Asir au sens large pour définir le territoire couvrant toute l'étendue du Sarat, de Taif au nord à Dhahrān, à la frontière du Yémen, au sud, sans oublier que les régions de ce territoire situées au nord de Nimas sont généralement considérées comme appartenant au Hedjaz. Tout le long du Sarat, la région de Nimas forme un col entre la partie plus élevée de la région d'Abhā vers le sud et celle de la région de Bahah (*al-Bāḥah*), qui englobe la région de Ghamid (*Bilād Gāmid*) et de Zahrān (*Bilād Zahrān*) au nord. Un col plus court sépare les hauteurs de Zahrān de la chaîne de Taif, et c'est là que l'on peut fixer la limite du Sarat (et donc de l'Asir géographique).

Un certain nombre de villes et de ports jalonnent la côte de Tihāma de l'Asir géographique. Du nord au sud, les plus importants sont aujourd'hui Lith (*al-Līṭ*), Qunfudhah (*al-Qunfudah*), Birk (*al-Birk*), Qahmah (voir plus haut), Shuqayq (*al-Šuqayq*) et Jizan. Les terres s'élèvent rapidement, à la limite du désert côtier de Tihāma, en une série de marches montagneuses abruptes, allant jusqu'à l'escarpement et la ligne de partage des eaux de drainage du Sarat un peu plus loin. Dans cette région, le paysage est découpé de gorges et de vallées, séparées par des arêtes montagneuses isolées. Ce versant maritime d'Asir est une région pleine de hauteurs et de dépressions (*wahd* ou *wahdah* en arabe, consonantiquement *whd* ou *whdh*; voir le *yhwdh* bibli- que pour Juda), d'où vient sans doute le nom de Juda



Carte 4 : Asir, zones administratives (provinces et districts) 1978.

qu'on lui donna à l'époque biblique (voir chapitre 8). Plusieurs lieux de la région s'appellent encore Whadah, portant des noms issus de la même racine (*whd*, « être allongé, être déprimé »). Jusqu'à une période récente, les vallées et les gorges de cette région d'Asir fournissaient leur nourriture aux criquets, ce qui peut expliquer les « famines » bibliques (voir chapitre 13).

Alors qu'en Asir, les régions à l'ouest de l'escarpement forment un labyrinthe complexe d'arêtes et de gorges, le Sarat, du haut de l'escarpement, descend en pente plus douce vers l'intérieur. En Asir proprement dit, au sud de Nimas, la pente suit les zones de fractures naturelles vers le nord, la région étant ici dominée, du sud au nord, par les deux grands ensembles d'irrigation de l'oued Tathlith (*Taṭlīṭ*) et de l'oued Bishah, chacun avec ses divers affluents. Le cours principal de ces deux oueds s'oriente vers l'est pour déverser leurs eaux dans l'oued Dawasir (*al-Dawāsir*), qui coule à l'intérieur des terres dans le désert. Des hauteurs de Ghamid et Zahran, cependant, les terres descendent vers l'est, dominées par le réseau hydrographique de l'oued Ranyah. Le cours principal de cet oued rejoint l'oued Bishah, avant que celui-ci ne tourne vers l'est pour rejoindre l'oued Tathlith au bord du désert.

L'Asir est la mieux arrosée de toutes les régions de la péninsule arabique. Situées un peu au sud du tropique du Cancer, les hauteurs du Sarat retiennent les pluies de deux climats : les vents du nord-ouest en hiver et les moussons du sud-ouest en été. Les précipitations s'élèvent de trois cents à cinq cents millimètres par an, assez pour que les nappes aquifères des terres les plus arides restent bien pleines sur les deux versants. Sur les sommets les plus hauts, les pluies d'hiver tombent et restent même parfois sous forme de neige. Dans certaines régions du Sarat, on trouve des cascades, et des torrents saisonniers jaillissent des hauteurs, coulant en oueds sur ses versants intérieurs et maritimes. Les denses forêts de génévriers sont caractéristiques du Sarat et des

hauteurs de l'arrière-pays de Tihāma, tandis que des bois de térébinthes, de tamaris, d'acacias, de cyprès et d'autres arbres poussent dans bien des régions. Là où les forêts sont absentes, les hautes terres d'Asīr ont été traditionnellement vouées à la culture en terrasses du blé et d'une grande variété de fruits, de noix, d'amandes et même de vignes. Le blé et les légumes sont cultivés sur de vastes étendues de terres arables dans les vallées côtières et les basses terres ; on trouve du blé et des dattes dans les régions intérieures, notamment dans les oasis du bassin de l'oued Bishah. Les différences climatiques de ce pays, côtes torrides, hautes terres tempérées et désert intérieur, se retrouvent dans la riche variété de la flore ; c'est pourquoi le miel d'Asīr est d'une telle qualité. Autour des zones cultivées s'étendent partout de vastes pâturages où les bédouins mènent depuis toujours leurs troupeaux de vaches, de moutons et de chèvres et élèvent des ânes, des mules et des chameaux³.

Les terres intérieures d'Asīr sont réputées depuis toujours pour leurs ressources minières. Jadis, on y a travaillé l'or, le plomb et le fer — l'or plus particulièrement dans la région de l'oued Ranyah — et l'on continue à y chercher des minerais, tout comme plus au nord, à Mahd al-Dhahab (littéralement : « Berceau de l'or »), au nord-est de Taif. Un affluent de l'oued Bishah est effectivement appelé oued Dhahab (littéralement : « Vallée de l'or »), ce qui laisse supposer que dans l'Antiquité on devait trouver de l'or dans les environs⁴.

En Asīr méridional, les hauteurs de Dhahrān sont divisées en deux régions aux caractères bien définis. L'une comprend les riches vallées de la région côtière de Jizan, à l'ouest et au sud-ouest ; l'autre, à l'est, est la région de l'oasis du pays de Najran. La plus fertile de toutes les régions d'Asīr est peut-être celle de l'oued Najran, qui coule vers l'est pour s'arrêter au Bilad Yam (*Bilād Yām*), le long de la lisière des grands sables de

l'« Empty Quarter » (*al-Rub' al-Hālī*). Une communauté juive y a prospéré jusqu'à notre siècle, peuple, je l'affirme, qui représentait l'ultime témoignage du Judaïsme dans son pays d'origine. Parallèles à l'oued Najran, vers le nord, se trouvent les vallées moins fertiles de l'oued Habuna (*Habūnā*) et de l'oued Idimah (*Īdimah*)⁵, avec leurs oasis habitées. Ces deux vallées, comme celle de l'oued Najran, aboutissent au pays de Yam.

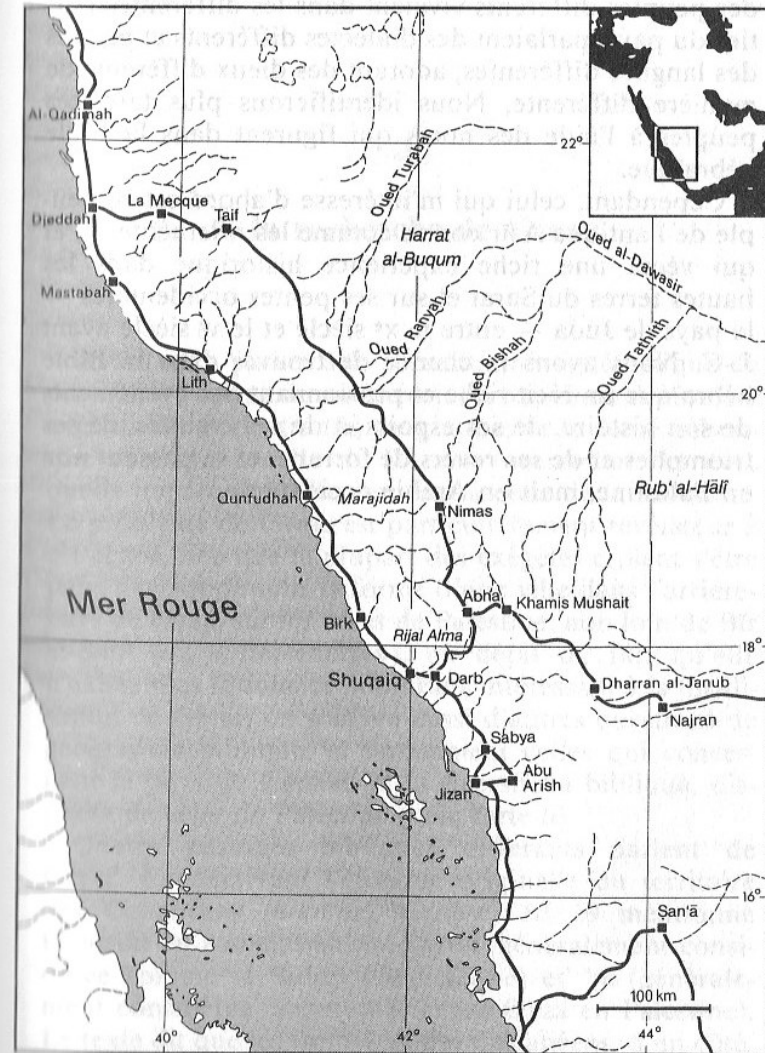
La plaine côtière de Jizan, au-delà des hauteurs de Dhahrān si l'on part de l'oued Najran, est également très fertile, irriguée par les eaux de nombreuses vallées, comme celle de l'oued Khulab (*Hulab*), de l'oued Jizan, de l'oued Dhamad (*Damad*), de l'oued Sabya (*Ṣabyā*) et de l'oued Baysh (*Bayš*). Ce qui pourtant distingue spécialement la région de Jizan, c'est un cercle d'arêtes pittoresques, qui séparent la plaine côtière des hauteurs de Dhahrān. Il y a aussi trois ensembles de cônes volcaniques (ceux de Umm al-Qumam, al-Qāri'ah et 'Ukwah), qui bordent la plaine côtière du côté des terres. On pense que la dernière éruption de l'un de ces volcans — celui de al-Qāri'ah — eut lieu vers 1820⁶. Il y a d'autres zones volcaniques ailleurs en Asīr, surtout au Yémen, plus au sud. Parmi les chaînes isolées qui entourent la région de Jizan, se trouvent le djebel Harub (*Harūb*), le djebel Faifa (*Fayfā*) et le djebel Bani Malik (*Banī Mālik*).

Depuis l'époque islamique, l'Asīr dans son ensemble est resté un pays d'importance marginale dans l'histoire de l'Arabie, malgré sa fertilité et ses richesses naturelles. Dans l'Antiquité, pourtant, comme je l'ai déjà exposé au chapitre I, ce dut être un pays de première importance, situé comme il l'était à la jonction des principales routes commerciales du monde antique. Les bateaux pouvaient aller et venir sur la mer Rouge entre les ports d'Asīr et ceux d'Abyssinie, de Nubie et d'Égypte. Les grands chemins caravaniers montaient vers le nord à partir de l'Asīr intérieur et côtier, traversant

sant le Hedjaz, jusqu'à la Syrie, jusqu'à la Mésopotamie, à travers l'Arabie centrale et du Nord. D'autres grands chemins caravaniers descendaient vers le sud jusqu'au Yémen, reliant aux ports maritimes de l'Arabie, ou, vers l'est, jusqu'à la côte arabe du golfe Persique par Yamamah (*al-Yamāmah*). C'est une longue zone d'oasis, dans le prolongement du cours de l'oued Dawasir, et s'étendant au nord des sables de l'« Empty Quarter », aux confins du désert, au sud de l'Asīr.

C'est pourquoi, dès l'époque des premiers échanges commerciaux entre les pays de l'océan Indien et du bassin de la Méditerranée orientale, et entre ceux du golfe Persique et du bassin de la mer Rouge, l'antique Asīr dut être un centre florissant de courtage, d'échanges commerciaux et de transactions. A l'intérieur des terres, ses villes s'épanouissaient en riches haltes pour les caravanes ; des marchands venus de toute part échangeaient leurs produits. A l'intérieur, les villes les plus importantes étaient celles situées le long des principaux chemins caravaniers qui suivaient la crête de la chaîne du Sarat, entre Dhahrān al-Janub et Taif. Entre ces villes et les ports, des pistes cahoteuses passaient les cols du Sarat, reliant le commerce maritime avec celui qui circulait à l'intérieur (voir carte 5).

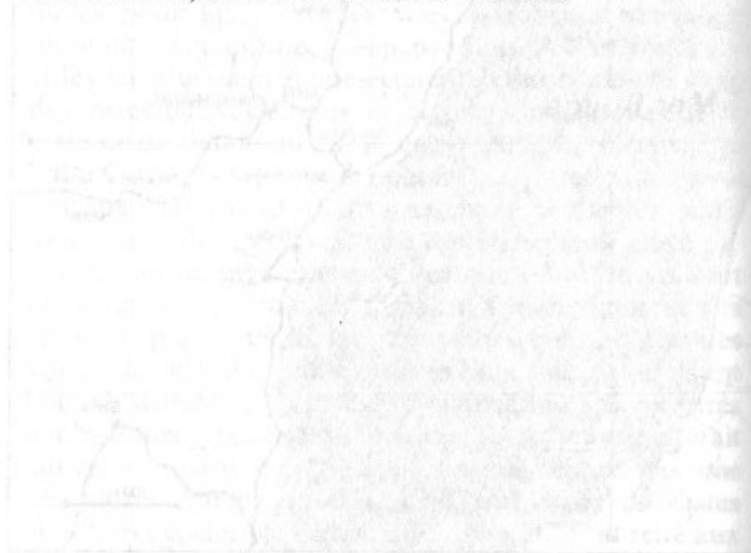
Bref, on ne peut guère douter que l'Asīr antique ait été un pays au commerce très actif, riche en produits agraires, pastoraux et miniers. Alors que ses grandes villes de marché intérieures s'imposaient sûrement comme de grands centres de civilisation urbaine très sophistiquée, la civilisation de l'Asīr antique était concentrée dans des groupes d'oasis, séparés les uns des autres comme du reste de l'Arabie par de vastes étendues désolées et désertiques. Bien qu'il fût relié aux autres pays par des routes commerciales terrestres et maritimes, le pays était isolé géographiquement. A l'intérieur, il manquait d'unité, ses différentes régions suivant leur propre évolution, non seulement politique, mais en d'autres domaines aussi. Dans l'antique Asīr,



Carte 5 : Itinéraires et zones de populations

des peuples différents vivaient dans les différentes parties du pays, parlaient des dialectes différents et parfois des langues différentes, adorant des dieux différents de manière différente. Nous identifierons plus tard ces peuples à l'aide des noms qui figurent dans la Bible hébraïque.

Cependant, celui qui m'intéresse d'abord est ce peuple de l'antique Asîr connu comme les « Israélites », et qui vécut une riche expérience historique dans les hautes terres du Sarat et sur ses pentes occidentales — le pays de Juda — entre le ^xe siècle et le ^ve siècle avant J.-C. Nous avons la chance de trouver dans la Bible hébraïque un récit riche et passionnant des événements de son histoire, de ses espoirs et de ses craintes, de ses triomphes et de ses revers de fortune, et se passant non en Palestine, mais en Arabie occidentale.



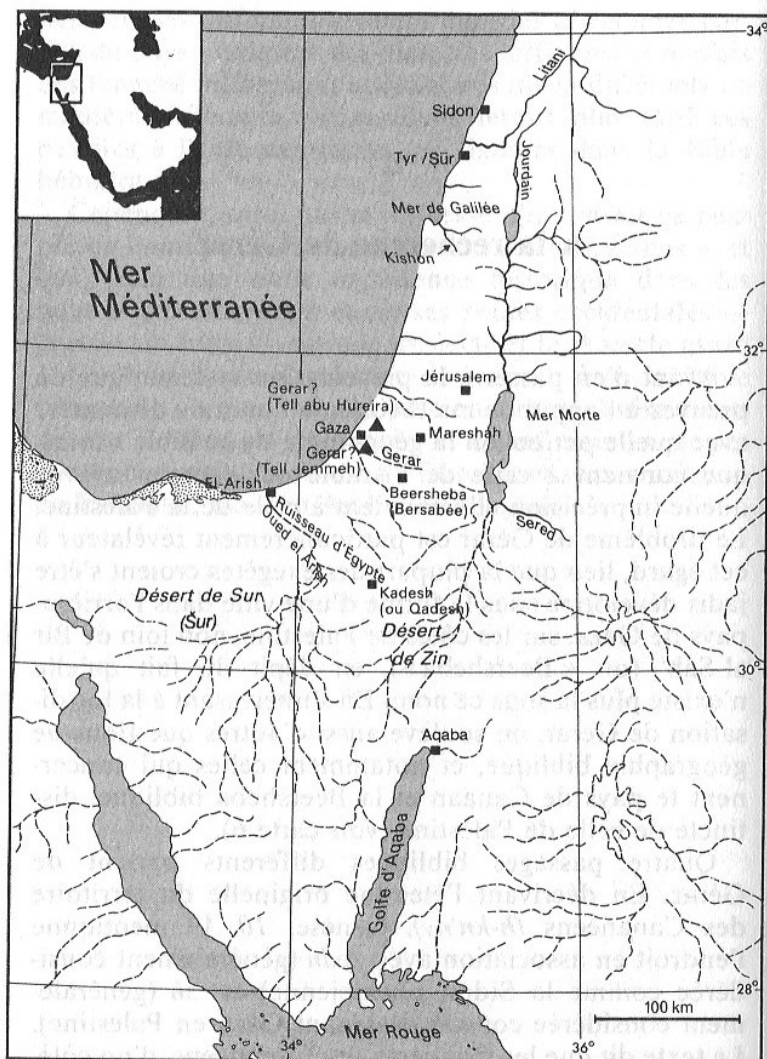
... d'autres circonstances aussi. L'antique Asîr...

4

A la recherche de Gérar

Avant d'en passer à la présentation systématique de preuves à l'appui de ma théorie, je voudrais démontrer avec quelle perfection la géographie de la Bible hébraïque convient à celle de l'Arabie occidentale et avec quelle imprécision elle convient à celle de la Palestine. Le problème de Gérar est particulièrement révélateur à cet égard, lieu que la plupart des exégètes croient s'être jadis développé sous la forme d'une ville dans l'arrière-pays de Gaza, sur les côtes de Palestine, non loin de Bir al-Sab' (ou « Beersheba »), en dépit du fait qu'elle n'existe plus là sous ce nom. En s'intéressant à la localisation de Gérar, on soulève aussi d'autres questions de géographie biblique, et notamment celles qui concernent le pays de Canaan et la Beersheba biblique, distincte de celle de Palestine (voir carte 6).

Quatre passages bibliques différents parlent de Gérar. En décrivant l'étendue originelle du territoire des Cananéens (*h-kn'ny*), Genèse, 10, 19 mentionne l'endroit en association avec *sydn* (généralement considérée comme la Sidon phénicienne) et *'zh* (généralement considérée comme désignant Gaza en Palestine). Le texte dit que les frontières des Cananéens, d'un côté, s'étendaient de *sydn* à *'zh*, ajoutant que cette dernière se trouvait dans la direction de Gérar, sans en préciser l'orientation. Il ne dit pas non plus si Gérar était situé entre *sydn* et *'zh*, ou s'il se trouvait au-delà de *sydn* en venant de *'zh*, aucune indication précise n'étant donnée



Carte 6 : Gerar en Palestine

sur la distance séparant Gérar et 'zh, ni Gérar et *sydn*. D'autre part, il dit ce qu'était la frontière cananéenne de l'autre côté, en venant de *sydn*, bien qu'à nouveau il n'en précise pas la direction (voir plus bas).

Dans Genèse, 20, 1 f, Gérar est mentionné en association avec 'r \check{s} *h-ngb*; soit « le pays de *ngb* », voulant dire le Naqab palestinien ou le désert du Négeb, soit « le pays du Sud » (cf. le *ḡnb* arabe, vocalisé *ḡanūb*), voulant dire de nouveau la Palestine du Sud, où se trouve le désert du Négeb. Ici, Gérar est cité comme se trouvant entre *qdš* (transcrit « Cadès ») et *šwr* (transcrit « Shur ») et ayant un roi appelé 'bymlk ('*by mlk*, transcrit « Abimélek »). Dans ce contexte, aucune référence n'est faite à 'zh.

De nouveau, dans Genèse, 26, 1 f, Abimélek de Gérar est cité comme étant le roi de *plšty*m (transcrit « les Philistins »), mention omise dans Genèse, 20. Une *nḥl grr* (rendue par « vallée de Gérar ») est aussi mentionnée dans Genèse, 26, en association avec les sites de quatre puits identifiés par le nom de 'sq (transcrit « Eseq »), *stnh* (transcrit « Sitna »), *rḥbwt* (transcrit « Rehobot ») et *šb'h* ou *b'r šb'* (transcrit « Shibah » et Beersheba). Il n'est de nouveau mentionné aucun 'zh.

Si l'on se tourne vers 2 Chroniques (14, 8 f ou 14, 9 f dans la version des Septante et dans les traductions habituelles), Gérar est mentionné en relation avec une guerre entre « Zérah le Kushite » ou « Zérah l'Éthiopien » (*zrḥ h-kwšy*) et le roi de Juda (vers 908-867 avant J.-C.)¹. On dit que dans cette guerre, les Kushites ou Éthiopiens (*h-kwšym*) ont envahi Juda et atteint *mršh* (transcrit « Maresha »), avant d'être vaincus par le roi Asa près de *gy' spth* (« la vallée de Çephata »). Après sa victoire, le roi Asa poursuivit les envahisseurs qui battaient en retraite à Gérar, pillant la ville et les terres agraires et pastorales alentour. On peut donc en déduire que Gérar et ses environs faisaient partie du territoire kushite.

En recherchant Gérar, les exégètes et les archéolo-

gues n'ont eu d'autre piste que ces références bibliques ; de même, ils n'ont rien eu d'autre que le matériau biblique pour identifier le territoire des Cananéens ou celui des Philistins, ou même celui des Kushites. Les noms de lieux *sydn* et *'zh*, qui apparaissent dans Genèse, 10, ont toujours été considérés comme se référant aux Sidon et Gaza syriens. Cela a tout naturellement conduit à affirmer que le pays biblique des Cananéens comprenait l'arrière-pays de ces deux villes, à l'exclusion de toute autre possibilité. Comme le *'zh* biblique paraît ailleurs dans la Bible hébraïque comme la ville des Philistins (voir chapitre 14), les exégètes ont aussi affirmé que le pays de ces Philistins comprenait la région côtière de Gaza. Ils ont considéré comme acquis qu'elle ne comprenait rien en dehors de la Palestine côtière, surtout parce que ce pays porte clairement leur nom (pour la Palestine syrienne et Canaan, voir chapitre 1). La mention de Gérar dans Genèse, 26, associée à *plstym* (invariablement pris pour « les Philistins »), ajoutée à sa présence dans Genèse, 10, en rapport avec *'zh* ou Gaza, leur parut suffisante pour prouver que cet endroit pouvait seulement se trouver en Palestine côtière.

De plus, indépendamment du fait que les *sydn* et *'zh* de Genèse, 10, parurent facilement identifiables avec les Gaza et Sidon syriens, la plupart des exégètes ont aussi affirmé que le *h-ngb* biblique n'était autre que le désert palestinien du Négeb (le *al-Naqab* ou *nqb* arabe), admettant parfois cependant que le *'rs h-ngb* hébreu dans le contexte de Genèse, 20, pouvait simplement signifier « pays du Sud », ce qu'ils prennent néanmoins pour la Palestine du Sud. Beersheba, ou *b'r šb'* (alias *šb'h*, ou « Shibah »), ne semblait se rapporter à rien d'autre qu'à l'actuel Bîr al-Sab', dans la même région. Cependant, quand les archéologues bibliques déterrèrent la Bîr al-Sab' palestinienne — nom distinctement arabe —, les restes les plus anciens qu'ils trouvèrent, comme on l'a dit plus haut, remontaient à la période romaine ou byzantine relativement tardive, où la plu-

part des régions de la Syrie rurale s'arabisaient déjà rapidement. Des fortifications présentées sans conviction comme étant israélites, et datant peut-être des temps bibliques, furent récemment découvertes dans cette région, mais seulement à une distance de plusieurs kilomètres de la ville.

En arabe, Bîr al-Sab' veut dire « puits de la bête sauvage », bien qu'on puisse aussi le comprendre comme « puits des sept ». Dans ce dernier sens, on peut le prendre comme une transcription arabe de l'hébreu *b'r šb'*, qui de manière indirecte peut signifier « puits de sept » (et non « puits des sept », qui serait *b'r h-šb'*). Un sens plus plausible du nom hébreu serait « puits d'abondance ». L'autre nom donné au même lieu dans Genèse, 26, qui est *šb'h* (au féminin), signifierait aussi « abondance, satiété ». Pour signifier « puits d'abondance », la forme arabe de *b'r šb'* devrait être Bîr Shaba' (*b'r šb'*) ou Bîr Shabā'ah (*b'r šb'h*), plutôt que Bîr al-Sab' (*b'r sb'*). Cela, ajouté aux preuves archéologiques négatives, va contre l'argument que le Bîr al-Sab' palestinien puisse être la Beersheba biblique.

Pour être juste, cependant, la plupart des exégètes admettent qu'il est problématique de situer Gérar entre les Gaza et Bîr al-Sab' palestiniens. Un ouvrage courant de géographie biblique (Kraeling, p. 80) en parle en ces termes :

« La situation de Gérar est toujours incertaine et dépend de la manière dont on localise d'autres villes dans la région. [...] Vers la fin de l'époque romaine, il existait un district nommé Geraritiké, ainsi appelé de toute évidence parce qu'il était à l'origine composé de l'ancien territoire de Gérar, où Beersheba était incluse à cette époque. Le tell Jemmeh, montagne importante au sud de Gaza, qui fut partiellement fouillé par Flinders Petrie en 1927, fut identifié par lui comme Gérar. Certains savants ont mis cela en doute [...] et ont préféré le tell esh-Sherī'a, au nord-ouest de Beersheba. Selon un rapport de 1961, cependant, des archéologues israélites ont trouvé qu'une montagne peu éloignée de là, sur la route de Beersheba à Gaza, le tell Abu Hureira, avec des

restes pré-Hyksos, a plus d'importance que ces deux tells, et peut être l'équale de Gérar (cf. Simons, paragr. 369). »

Le problème en cherchant Gérar entre Beersheba et Gaza est que la ville est décrite dans Genèse, 20, comme se trouvant entre Cadès (*qdš*) et Shur (*šwr*). On ne peut identifier aucun lieu portant ce nom aujourd'hui dans la région de Gaza-Beersheba, si l'on affirme que cette région était le Geraritké de la basse époque romaine. En fait l'identification des deux endroits indiqués avec des sites du sud de la Palestine et de la péninsule du Sinaï est particulièrement boiteuse. Kraeling résume :

« Cadès est probablement un point fixe (p. 69) (...) Cadès se trouve dans le triangle formé par el 'Arish-Raphia-Qoseimeh, qui, effectivement, est le seul district dans la région du Sinaï où un groupe nomade de quelque taille que ce fût ait pu vivre pendant quelque temps. L'étude du Négeb israélien par Nelson Glueck (...) depuis 1951 a établi le fait qu'il y eut une importante occupation de cette région pendant la période médiane de l'âge de bronze et de nouveau pendant l'âge de fer II, et ensuite pendant l'époque nabatéenne et basse romaine (...) Un lieu nommé 'Ain Qedeis fut découvert dans la zone adéquate en 1842 par J. Rowlands (...) Il fut redécouvert par H.C. Trumbull, qui l'annonça en 1884. Tout près, à 'Ain el-Qudeirât, qui est une source beaucoup plus abondante, se trouve un tell qui contient un agglomérat de tessons de l'âge de fer. Selon Glueck, c'est le principal site de l'âge de fer dans toute la région (p. 117) (...) On pense que Shur est le terme hébreu désignant la ligne de défense égyptienne de l'isthme de Suez, bien que ce mot, qui veut dire "mur", ne décrive pas très exactement ces défenses. Selon l'archéologue français Clédat, qui explora la région, il devait plutôt s'agir de postes fortifiés séparés. Quoi qu'il en soit, le chemin de Shur (*drk šwr*, Genèse, 16, 7) est probablement l'ancienne route de Beersheba à l'Égypte, appelée *Darb el Shur* par Wooley et Law-

rence, et allant vers le sud via Khalasa, Ruḥeibeh, Bîr Bireîn', Muweileḥ (p. 69). »

En bref, la localisation de Cadès et de Shur dans le sud de la Palestine et du Sinaï n'est rien qu'une supposition, plutôt aventureuse. On doit aussi noter que l'on ne trouve nulle part de Gérar entre 'Ayn Qudays et l'isthme de Suez. Même si Gérar s'était trouvé là, Gaza et Bîr al-Sab' auraient été très loin, ce qui nous ramènerait à notre point de départ.

Le problème de la localisation de Gérar en Palestine est encore compliqué par la référence qui en est faite dans 2 Chroniques, 14. La ville semble y appartenir aux Kushites (*h-kwšym*), traditionnellement identifiés comme étant les Éthiopiens, surtout parce que les textes bibliques associent fréquemment Kush, ou *kwš*, à *mšrym*, qui est invariablement pris comme signifiant « Égypte » (en considérant que l'Éthiopie est le voisin méridional de l'Égypte). Dans la version grecque des Septante, l'hébreu *kwš* est parfois rendu en transcription, et parfois plus librement interprété comme *Aithiopia* ou *Aithiopes*, et cela a encore encouragé les savants modernes à identifier le lieu comme se trouvant en Éthiopie. Admettant que les Kushites étaient des Éthiopiens, on peut raisonnablement se demander comment ils pouvaient contrôler un territoire dans la lointaine Palestine. Ces Éthiopiens pouvaient-ils être des Égyptiens de l'époque de la xv^e ou « éthiopienne » dynastie (716-656 avant J.-C.)? C'est peu vraisemblable, si l'on sait qu'ils firent la guerre contre Asa, dont le règne comme roi de Juda s'était achevé environ un siècle et demi avant. Voici de nouveau Kraeling (p. 272), expliquant comment ce problème a jusqu'à présent été résolu :

« Le récit des Chroniques (...) fait état d'une invasion par le Zérah kushite ou éthiopien à l'époque d'Asa (...) Les Éthiopiens ne prirent le pouvoir en Égypte qu'au siècle suivant, donc ce Kushite ne peut pas être un pharaon. Il peut cependant avoir été un gouverneur de la colonie du "ruisseau d'Égypte"² et du territoire sous

domination égyptienne remontant au nord jusqu'à Gérar. On nous dit aussi ailleurs que " les enfants de Cham " (*i.e.* les Kushites) vivaient près de la tribu de Siméon³, dans le sud du pays (1 Chroniques, 4, 39) et le Gédor mentionné ici doit se lire Gérar (en contradiction avec ce dernier point, voir Simons, paragr. 322). »

Il faut ajouter ici que le Maresha (ou *mršh*) que Zérah l'Éthiopien atteignit en envahissant Juda a été identifié avec le tell Şandāhannah, dans le sud de la Palestine, qui représente aussi le *Marisa* gréco-romain... Immédiatement à l'est de *hirbet mer'ash*, où survit le nom antique (Simons, paragr. 318). En fait, 'Mer'ash' (*mrš*) et 'Mares-hah' (*mršh*) ne sont pas du tout le même nom et ne peuvent sembler tels qu'à des gens ne parlant pas de langue sémitique et qui ignorent la fricative pharyngée vocalisée dans le premier nom parce qu'ils ne peuvent pas la prononcer. La « vallée de Çephata » (*ğy'spth*) a défié toute identification en Palestine, au point qu'aucune supposition sur sa localisation — aussi folle soit-elle — n'a été tentée. On peut en trouver une explication dans le fait que la forme hébraïque du nom peut n'être qu'un point obscur du texte (Simons, paragr. 254), ce qui est une solution peu satisfaisante au problème.

En résumé, on peut conclure ce qui suit :

1. Le site biblique de Gérar en Palestine n'a pas encore été identifié de manière satisfaisante, et aucun lieu dans cette région ne porte un nom lui ressemblant.

2. On a affirmé que Gérar devait se trouver dans le sud de la Palestine, parce que Genèse, 10, mentionne l'endroit en relation avec un 'zh, que l'on croit être la Gaza palestinienne, alors que Genèse, 26, le mentionne en relation avec un *šb'h* ou *b'r šb'*, que l'on pense être le Bir al-Sab' palestinien, maintenant appelé communément Beersheba.

3. Considérant que le Cadès biblique est l'oasis de 'Ayn Qudays, près de l'oued al-'Arīsh, et que Shur devait se trouver plus à l'ouest dans le Sinaï, près de l'isthme de Suez, Gérar ne pouvait pas se trouver entre Beersheba et

Gaza, et aussi entre Cadès et Shur, ce qu'affirme Genèse, 20.

4. Si les Kushites étaient vraiment des Éthiopiens, et Gérar en Palestine du Sud, le contrôle de Gérar par les Kushites, indiqué clairement dans 2 Chroniques, 14, ne peut être facilement expliqué.

Pour résoudre le mystère de Gérar, mieux vaudrait sans doute commencer par la preuve fournie dans 2 Chroniques, 14, en essayant de déterminer qui étaient vraiment les Kushites. Kush, comme je l'ai déjà dit, est associé dans les textes bibliques avec *mšrym*, qui désigne probablement l'Égypte dans certains passages (1 Rois, 14, 25 f; 2 Chroniques, 12, 2 f; également 2 Rois, 23, 29; 2 Chroniques, 35, 20 f; Jérémie, 46, 2). Ailleurs, comme on le verra (chapitres 13 et 14), le nom *mšrym* désigne dans la Bible plusieurs lieux d'Arabie occidentale, y compris le village de Mişrāmāh (*mšrm*) sur les hauteurs d'Asīr, entre Abhā et Khamis Mushait, ou celui de Maşr (*mşr*) sur l'oued Bishah, dans les terres intérieures. En cherchant par là un *kwš* (ou Kush), on le trouve vite sous la forme de Kūthah (*kwš*), près de Khamis Mushait. C'est une oasis située à peu de distance à l'est d'Abhā, et donc de Mişrāmāh. Elle est également en amont de l'oued Bishah et donc de la région où se trouve Maşr. Dans ces mêmes environs de Khamis Mushait, s'étendent les oasis de Qarārah (*qrr*) et de Ghurayrah (*ğryr* ou *grr*), dont l'une dut être le Gérar biblique (ou l'un des Gérar bibliques). On trouve également tout près l'oasis de Shabā'ah (*šb'h* ou *šb'*), qui dut être le Shibah biblique, ou Beersheba*. Si le lecteur

* Des trois puits (*b'r* au singulier) mentionnés avec Shibah (alias Beersheba, ou *b'r šb'*) dans Genèse, 26, Eseq (*'sq*) a survécu aujourd'hui sous le nom de 'Akās (*'ks*) près d'Abhā, à l'ouest de Khamis Mushait. Les deux autres puits semblent avoir été localisés de l'autre côté de l'escarpement, sur la rive maritime d'Asīr. On y retrouve encore aujourd'hui un Rehobot (*rhwt*), qui est Raḥabāt (*rhbt*), dans la région de Bani Shahr; également un Sitna (*štnh*), qui est Umm Shaṭān (*štn*, arabe pour « corde de puits »), dans la région voisine de Majaridah.

trouve cela trop simple pour être vrai, qu'il examine ce qui suit et qui vient à l'appui de mes arguments.

Comme je l'ai déjà mentionné, le *b'r šb'* veut probablement dire « puits d'abondance », mais on peut aussi penser qu'il signifie « puits de sept ». En racontant le voyage du général romain Aelius Gallus qui rentrait de ses campagnes arabes en 24 avant J.-C., Strabon (16, 4, 24) décrit avec soin les étapes par lesquelles procède Gallus de Negrana (Najran) au port de Negra (Nujayrah, près de l'actuel port de Umm Laji) sur la mer Rouge. C'est là que les troupes romaines embarquèrent sur les bateaux qui les ramenèrent en Égypte. Strabon raconte que onze jours après avoir quitté Najran, Gallus atteignit un endroit nommé les « Sept Puits », tentative évidente pour traduire *b'r šb'* ou *b'r šb'h*. Étudiant le texte de Strabon à la lumière des recherches arabes, H. St J. B. Philby (*Arabian Highlands*, Ithaca, N.Y., 1952, p. 257; dorénavant cité comme Philby) estime que « Sept Puits » devait être Khamis Mushait, à environ deux cent soixante kilomètres par route de Najran. Philby nota l'existence de Shabā'ah parmi les villages en aval de Khamis Mushait, dans une région en partie irriguée par les inondations, « en partie par les puits généralement largement ouverts (...) » (p. 132). Pourtant, il ne remarqua pas que le nom de *Shabā'ah* est le *šb'h* biblique, identifié dans Genèse, 26, comme le même endroit que *b'r šb'*. Il suppose que Khamis Mushait avait pu s'appeler jadis « Bir Saba' » (p. 257).

Selon Strabon, Gallus mit quarante jours pour faire le voyage de « Sept Puits » à Negra, qu'il situe près de la mer; la route qu'il prit passe à travers « Chaalla » et « Malothas », ce dernier étant situé sur un « fleuve ». Sans tenir compte du fait que Negra ne pouvait que se situer le long de la côte de la mer Rouge, considérant que les troupes romaines embarquèrent là sur leurs navires, Philby l'identifia au hasard avec Madā'in Šāliḥ, à l'intérieur des terres, au nord de Medina, identifiant mal « Chaalla » et « Malothas ».

Il pensa que le premier était Qal'at Bishah, sur l'oued Bishah, et que le second était Turabah ou Khurma, dans les terres intérieures du Hedjaz (p. 257). En fait, la route menant de Khamis Mushait à la côte suit le cours de l'oued al-Dila', dans la région de Rijal Alma', où se trouvent toujours deux villages appelés Qal'ah (Chaalla) et Malādhah (Malothas). Cette route continue de descendre jusqu'à Darb; là, elle rejoint une autre route qui va vers le nord à travers le désert côtier d'Arabie occidentale jusqu'à Umm Laji et Nujayrah (Negra). C'est exactement ce que dit Strabon: « Sa route continuait de là à travers une région déserte pourvue de rares points d'eau. » Le long de cette route, la distance entre les environs de Khamis Mushait et Umm Laji ou Nujayrah est à peu près de mille kilomètres, que l'on peut facilement couvrir en quarante jours de marche.

En bref, les Kushites (certainement ceux de 2 Chroniques, 14) n'étaient pas des Éthiopiens, mais des hommes des tribus des environs de Kūthah (*i.e.* les hautes terres du Khamis Mushait), entre les méandres en amont de l'oued Bishah, pas très loin en aval de Shabā'ah, le *b'r šb'* biblique ou Beersheba. Le Juda qu'ils envahirent, comme nous le verrons au chapitre 8, comprenait les pentes occidentales d'Asīr. En avançant contre ce Juda, Zérah de Kūthah atteignit un « Maresha » ou *mršh*, qui est aujourd'hui soit Mashār (*mšr*), soit Mashārī (*mšr*), dans les terres intérieures de Qunfudhah. Dans la même région s'étend la vallée de l'oued Ḥalī, où se trouve au moins un village nommé Šifah (avec le suffixe féminin *spt*), un répertoire géographique en cite deux, peut-être par erreur. Ainsi, la vallée biblique de Çephata (*gy' spth*) se référerait soit au cours principal de l'oued Ḥalī, soit à l'affluent de cette vallée où se trouve actuellement le village de Šifah. Zérah dut franchir les hauteurs principales d'Asīr en partant de l'oued Bishah pour atteindre Mashār (ou Mashārī) et l'oued Ḥalī à l'intérieur des terres du Qun-

fudhah. Vaincu, il battit en retraite à travers les montagnes jusqu'à l'oued Bishah, poursuivi par le roi Asa et ses troupes ; ils pillèrent Gérar et ses riches environs.

Selon Genèse, 20, comme cela a déjà été noté, Gérar était situé entre Cadès et Shur. Ce Gérar (qui paraît être aussi celui de Genèse, 26 et de 2 Chroniques, 14) devait être Qarārah, et pas Ghurayrah, dans les environs de Khamis Mushait, puisque ce Qarārah se trouve effectivement le long de la grand-route entre Kadas (*kds*, cf. hébreu *qds*), au Rijal Alma', et Āl Abū Thawr (*twr*, cf. hébreu *šur*), sur l'oued Bishah. Ici, la coordination est parfaitement claire, et il n'y a pas non plus le moindre problème pour identifier « Cadès » et « Shur » sous leurs noms respectifs. Il est certainement inutile de recourir à de simples conjectures ou à des interprétations forcées de découvertes archéologiques inadéquates pour tenter d'apporter des preuves. D'ailleurs, à la fois dans Genèse, 20 et Genèse, 26, on mentionne un roi de Gérar appelé Abimélek (*'by mlk*), que l'on désigne dans Genèse, 2, comme étant le roi des Philistins (*plšty*, *plšty* au singulier, génitif de *plšt*). Il convient ici de faire deux remarques. D'abord, toute la région à cheval sur la ligne de partage des eaux au nord-ouest de Khamis Mushait, y compris la partie de l'oued Bishah où se trouve Qarārah, porte le nom tribal de Banī Mālik (*mlk*). C'est également le cas d'un village dans la même région. Cela pourrait signifier que le Abimélek (littéralement « père de Mālik ») de Genèse, 20 et 26, n'était pas nécessairement le même, mais désignait peut-être une succession de chefs de la tribu Malīk de cette région, qui étaient aussi rois de Qarārah. En considérant la différence de générations entre les histoires racontées dans Genèse, 20 et 26, l'Abimélek des deux histoires peut difficilement avoir été le même. Ma deuxième remarque concerne Gérar (ou Qarārah) et les Philistins (voir au chapitre 14). Au nord de Qarārah, dans le bassin de l'oued Bishah, se trouve toujours un village nommé Falsah (*plst*), dont les habitants se

seraient appelés *plšty* en hébreu. Ce Falsah a pu facilement faire partie du territoire de Qarārah à un moment ou à un autre, ce qui expliquerait pourquoi les Abimélek de la Genèse sont évoqués comme des rois de Gérar aussi bien que des Philistins.

En se tournant vers Genèse, 10, on s'aperçoit que les coordonnées citées pour Gérar y sont entièrement différentes de celles citées pour Gérar dans Genèse, 20, Genèse, 26 et 2 Chroniques, 14. Ici on mentionne Gérar dans la direction vers laquelle allait une frontière du pays des Cananéens ou *kn'ny*, s'étendant de *šydn* à *'zh*, tandis qu'une autre frontière, partant aussi de *šydn*, s'étendait dans la direction de *šdm* (Sodome), *'mrh* (Gomorrhe), *'dmh* (Adma) et de *šbym* (Çeboyim) vers *lš'* (Lésha).

Le *šydn* en question n'est certainement pas le port libanais de Sidon (aujourd'hui *Šaydā*, ou *šyd*). Des quatre Sidon appelés Zaydān ou Āl Zaydān (*zydn*) que l'on trouve encore aujourd'hui dans différentes régions d'Asīr, celui de Genèse, 10, doit être Āl Zaydān, dans les hauteurs du djebel Shahdān — un pic du djebel Bani Malik, dans l'arrière-pays de Jizan, et qui contrôle un col stratégique le long de l'actuelle frontière entre le Jizan et le Yémen. De ce Āl Zaydān, la deuxième frontière du pays cananéen mentionnée dans Genèse, 10, s'étendait vers l'est, dans la direction des côtes de la mer Rouge, s'arrêtant à la dernière ligne de villages au bord du désert côtier, entre l'oued Sabya et la région du Bahr, au nord de l'oued 'Itwad. Comme on le verra au chapitre 7, le nom de la cité disparue de Sodome (*šdm*) survit aujourd'hui sous la forme de celui de Wadi Dāmis (*dms*), affluent de l'oued Sabya, qui coule directement au nord des deux volcans du djebel 'Akwah, et dans leurs champs de lave. Gomorrhe (*'mrh*) était soit une autre cité disparue de l'oued Dāmis, se trouvant, comme Sodome, sous la lave, ou bien l'actuel Ghamr (*gmr*), située sur les pentes du djebel Harub, en amont de l'oued Dāmis. Se faisant face par-dessus le cours

principal de l'oued Sabya, les actuelles villes jumelles de Sabya (*šby'*, hébreu *šby*, « gazelle », avec l'article défini araméen en suffixe), et al-Zabyah (*zby*, forme arabe du même nom, avec l'article défini en préfixe) durent être la Çeboyim biblique (*šbym*, duel ou pluriel de *šby*). Plus au nord se trouve Lésa (*lš'*), dans le bassin de l'oued Baysh, son nom déformé sous son actuelle forme arabe de al-'Ashshah (*l-š'*, le *l* initial prononcé comme un article défini arabe). Encore plus au nord, se trouve un Adma (*dmh*) de l'autre côté de l'oued 'Itwad, dans la région de Bahr, son nom subsistant comme al-Dūmah, avec le suffixe féminin (*dmh*, avec le coup de glotte initial de la forme originale du nom, a disparu, comme cela arrive couramment).

Tandis que la deuxième frontière du pays cananéen, définie dans Genèse, 10, s'étendait de Āl Zaydān au désert côtier de la mer Rouge à l'ouest, la première frontière s'étendait vers le nord, suivant la ligne de division des eaux, pour atteindre 'zh — non pas « Gaza », mais Āl 'Azzah ('zh). C'est un village pittoresque perché tout seul sur le haut d'une arête de la région de Ballahmar dans le Sarat, au sud de Nimas. En fait, il existe en Asīr plusieurs autres lieux du même nom, mais un seul Gaza, ou *gzh*, sur la côte palestinienne.

Cela nous conduit au problème du Gêrar (*grr*) de Genèse, 10, cité pour indiquer la direction suivie par la frontière cananéenne de *sydn* à 'zh. Le premier Gêrar que l'on trouve là est Ghurār (*grr*), dans le djebel Bani Malik. Le deuxième, plus au nord, est un al-Jarār (*grr*), dans le djebel Harub. Le troisième, encore plus au nord, est Ghirār (*grr*), au-delà de l'oued 'Itwad, dans le Rijal Alma'. Le quatrième, toujours plus au nord et plus près de Āl 'Azzah, est al-Qarārah (*qrr*), qui se trouve le long de la crête du Sarat, près de Tanūmah. Alors qu'il n'y a aucun Gêrar au Liban ou en Palestine, entre Sidon et Gaza, ou au-delà de Gaza en venant de Sidon, il n'y en a pas moins de quatre dans les hautes terres d'Asīr, entre Āl Zaydān et Āl 'Azzah, nous lais-

sant nous demander lequel est le Gêrar dont il s'agit vraiment et qui se trouvait juste le long de la frontière cananéenne.

A la lumière de ce qui précède, le pays des Cananéens bibliques, en Arabie occidentale plutôt qu'en Palestine, a dû couvrir les pentes maritimes d'Asīr, partant des environs de Ballahmar dans le Nord pour aller jusqu'à la région de Jizan dans le Sud, et comprenant toute cette dernière région. On y trouve deux villages du nom de Qinā' (*qn'*; cf. *kn'*, racine de *kn'n*) dans la région de Majaridah, au nord de la région de Ballahmar, où se trouve aussi un village appelé 'Azzah. De plus, il y a un village appelé Āl-Qinā', un autre Dhī al-Qinā', et un autre encore al-Qana'āt (*qn't*, féminin pluriel de *qn'*). Deux villages appelés Qan'ah (*qn'h*, féminin de *qn'*) se trouvent dans la région de Jizan, sans parler de trois lieux-dits de même origine dans d'autres parties de l'Asīr et dans le Hedjaz méridional. Enfin, il y a un village appelé Āl-Kun'ān (*l kn'n*, littéralement « le dieu de Canaan ») sur l'oued Bishah, après le partage des eaux en venant de la région de Majaridah. En bref, la preuve toponymique concernant la localisation des Cananéens de la Bible (distincts de ceux de Syrie) en Arabie occidentale pousse à reconsidérer totalement les idées reçues sur le sujet (voir plus loin chapitres 14 et 15 ; pour les Cananéens syriens, voir chapitre 1).

Il est évident que le Gêrar de Genèse, 10, ne peut guère être le même que celui de Genèse, 20, Genèse, 26 et 2 Chroniques, 14. C'est pourquoi Genèse, 10, 19, seule mentionne *grr* en association avec 'zh — le Āl 'Azzah de la région de Ballahmar, et non le 'Azzah de la région de Majaridah ou un autre 'Azzah plus au nord, sur l'oued Ađam (voir chapitre 14). Quant au Gêdor (*gdr*) de 1 Chroniques, 4, 39 f, son nom n'est certainement pas une erreur de lecture pour Gêrar (*grr*). Situé dans le sud du pays des Siméonites (voir appendice), ce devait être l'actuel village de Ghadr (*gdr*), dans

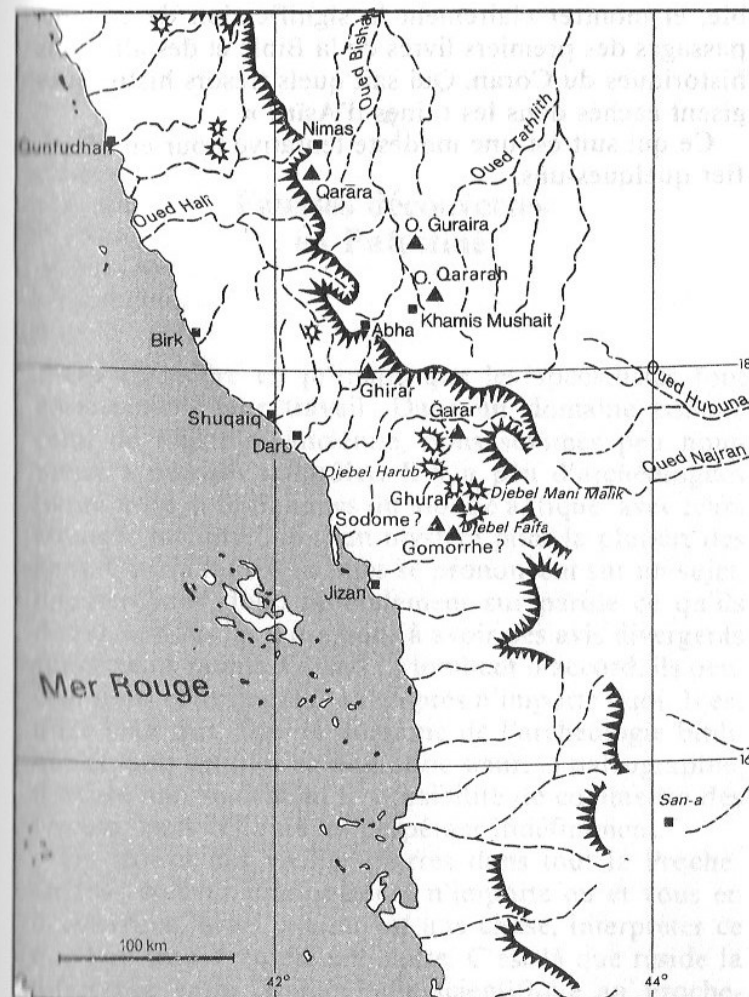
l'arrière-pays de Jizan, bien qu'il existe un certain nombre d'autres possibilités.

A la lumière de tout cela, la localisation du *'rs h-nqb* biblique entre Cadès et Shur, mentionné dans Genèse, 20, en rapport avec Gérar, ne peut qu'avoir désigné les environs de al-Naqb (*nqb*, avec l'article défini arabe), dans le Rijal Alma', de l'autre côté du partage des eaux après Qarārah.

La cause devrait maintenant être claire : il n'y a pas de Gérar près de Gaza en Palestine. Cependant, parmi ceux que l'on trouve en Asīr, l'un (al-Qarārah) est le Gérar de Genèse, 20 et 26, et de Chroniques, 14, et un autre (l'un des quatre appelés Ghurār, al-Jarār, Ghirār ou al-Qarārah) est celui de Genèse, 10 (voir carte 7).

Il faudrait enfin noter que l'identification du premier Gérar à l'aide de preuves toponymiques et bibliques, va de pair avec l'identification d'un Kush, d'un Philistin, d'un Beersheba, d'un Eseq, d'un Sitna, d'un Rehobot, d'un Cadès, d'un Shur, d'un Maresha, d'un Çephata et d'un Négeb dans le même voisinage, entre la région de Khamis Mushait et les parties de l'Asīr au-delà de la ligne de partage des eaux vers l'ouest. Celle du deuxième Gérar va avec l'identification des Sodome, Gomorrhe, Adma, Çeboyim et Lésha bibliques dans une direction, et de deux lieux jusqu'alors pris pour Sidon et Gaza dans une autre direction. En outre, il faudrait remarquer qu'il existe une preuve permettant d'identifier le Canaan biblique sur les rives maritimes d'Asīr, entre les régions de Majaridah et de Jizan. Les archéologues n'ont pas encore fouillé ces régions, ni aucune partie d'Asīr dans ce but ; quand ils le feront, ils auront sûrement bien des surprises. Comme le dit Gerald de Gaury, l'un des derniers Anglo-Arabs (*Arabia Phoenix...*, Londres, 1946, p. 119) :

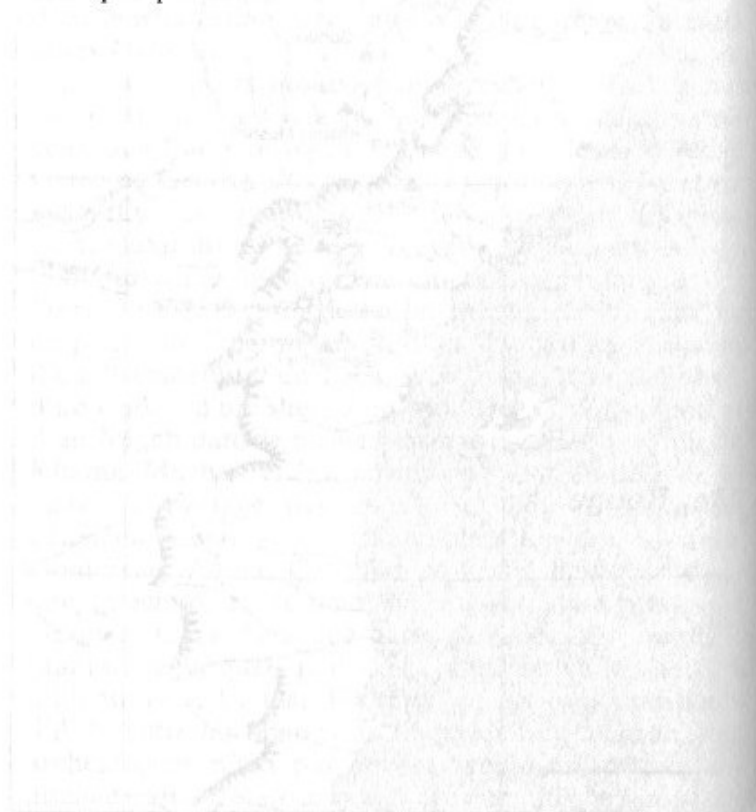
« Dans les vallées d'Asīr, du Yémen et du Hedjaz se trouvent des ruines qui peuvent un jour fournir aux historiens et au monde plus de renseignements sur les anciens États (...) et (...) les premiers royaumes d'Ara-



Carte 7 : Gerar en Asir

bie, et montrer clairement la signification de certains passages des premiers livres de la Bible et des allusions historiques du Coran. Qui sait quels trésors historiques gisent cachés dans les ruines d'Asîr? »

Ce qui suit est une modeste tentative pour en identifier quelques-uns.



« Dans les vallées du Hedjaz et du Hedjaz... »

« Dans les vallées du Hedjaz et du Hedjaz... »

5

Fausses découvertes en Palestine

On considère en principe que les spécialistes font correctement leur travail. Dans un domaine comme celui de l'histoire ancienne, nous sommes peu nombreux à pouvoir contrôler. Il y a peu d'archéologues parmi nous et les langues du monde antique, avec leurs étranges écritures, sont un mystère pour la plupart des gens. Quand les spécialistes se prononcent sur un sujet, nous croyons donc généralement sur parole ce qu'ils disent, et nous les autorisons à avoir des avis divergents sur certains points. Quand ils tombent d'accord, ils peuvent nous convaincre d'à peu près n'importe quoi. Il est donc clair que dans le domaine de l'archéologie biblique et dans celui de sa discipline sœur, la paléographie, il existe non seulement la possibilité de commettre des erreurs, mais celle de les perpétuer indéfiniment.

On trouve des vieilles pierres dans tout le Proche-Orient; creuser pratiquement n'importe où et vous en découvrirez. Mais creuser est une chose, interpréter ce que l'on trouve en est une autre. C'est là que réside la différence entre l'archéologie scientifique au Proche-Orient et ce que l'on appelle l'archéologie biblique. La première est une tentative systématique et objective pour étudier les cultures et les civilisations antiques de la région et retracer leur développement, stade par stade, sur la base de leurs restes matériels, en tenant compte, bien sûr, des limites de la discipline et de ses méthodes. La deuxième ne représente rien de plus que

la recherche de restes matériels dans les zones déjà déterminées selon des notions préconçues de géographie biblique, pour essayer de fournir une justification archéologique et paléographique à des notions d'histoire biblique également préconçues. Quand un archéologue biblique trouve les restes d'une vieille fortification près de la ville palestinienne de Beersheba (voir chapitre 4), il déclare donc que sa découverte est une fortification israélite, sans chercher d'autres possibilités. Quand il trouve des restes de mines de cuivre près de l'Elath moderne, et un anneau avec un sceau marqué de l'inscription *lytm*, dans le même coin, il conclut hâtivement que l'anneau a dû appartenir à Jotham, roi de Juda. Puis en un clin d'œil il annonce au monde la découverte du site exact des mines de cuivre du roi Salomon et de la cité biblique d'Ezion-Geber.

Je ne dis pas que la recherche archéologique de sites bibliques soit mauvaise dans son principe. Ce que je dis, c'est qu'on a tort de fonder des conclusions historiques sur la base de preuves archéologiques non concluantes. C'est là que les inscriptions ont leur importance. Par exemple, Nelson Glueck aurait eu tout à fait raison d'annoncer la découverte d'un site biblique près de l'Elath moderne, si l'inscription sur le sceau qu'il trouva était *lytm mlk yhw dh* (« à Jotham, roi de Juda »). Ayant trouvé l'inscription *lytm*, il n'y avait aucune raison pour qu'il la lise *l-ytm*, excluant toute autre possibilité. Même si on lit le mot *l-ytm*, il peut se rapporter à un Jotham qui n'était pas roi de Juda, et peut-être même pas juif. L'inscription sur l'anneau pouvait aussi se référer à un dieu nommé *ytm* — peut-être le dieu égyptien Atum, dont le nom s'écrivait *itmw* dans sa langue. Et puis, au-delà de l'oued Arabah, en venant d'Elath, se trouve une vallée qui s'appelle encore aujourd'hui oued Yutm (*ytm*). Est-ce que le nom de cet oued, comme l'inscription, se réfère au nom du même Jotham, quel qu'il fût, ou au nom du même dieu égyptien Atum ?

Prenez un autre exemple. En 1880, on trouva une inscription sur un rocher, à Siloé, près de Jérusalem, racontant comment un tunnel pour l'eau fut creusé là par des hommes postés aux deux extrémités. Cette inscription, d'ailleurs, est maintenant au musée de l'Orient antique à Istanbul. Si cette inscription avait dit : « Ce tunnel a été creusé sous le règne du roi Ezéchias », cela aurait clairement justifié les textes de 2 Rois, 20, 20 et de 2 Chroniques, 32, 30, qui parlent de la piscine et de l'aqueduc construits par le roi Ezéchias de Juda. Cependant, telle qu'elle se présente, l'inscription ne cite aucun nom de personne ni de lieu. L'attribuer donc au règne d'Ezéchias, comme l'ont fait les exégètes, n'est rien d'autre qu'une supposition sans fondement. On a construit des tunnels pour l'eau à toute époque, à tout moment et en tout lieu quand c'était nécessaire. L'inscription de Siloé ne montre même pas que la Jérusalem actuelle est bien la Jérusalem biblique, parce qu'elle ne nomme pas le site.

Les inscriptions d'Elath et de Siloé, de même que toutes les inscriptions dites hébraïques, ou plus correctement cananéennes en Palestine, ont été tenues par la science biblique moderne de fournir plus que leur vrai contenu informatif. Un exemple à citer est celui des tessons marqués d'inscriptions, trouvés dans les environs de Naplouse en 1910 et baptisés ostraca de Samarie, bien qu'il n'y soit pas question de Samarie (*šmrwn* en hébreu). Ces tessons, datés de 778-770 avant J.-C. (la précision de cette datation étant en elle-même très suspecte), donnent des récits de transactions commerciales entre individus, dont certains étaient peut-être juifs, d'après les noms propres cités. Ils ne mentionnent pas un seul nom de lieu, et ils ne font pas non plus référence au moindre personnage ni au moindre événement biblique. Même si leur datation est correcte, tout ce que ces tessons prouvent est que des Juifs ont pu vivre dans la région de Naplouse en Palestine au VIII^e siècle avant J.-C. Cela ne justifie aucune conclusion sur aucun

point de géographie ou d'histoire biblique. Ils ne prouvent certainement pas que l'endroit où ils furent trouvés était la Samarie biblique, ce qui signifie que même le nom donné par les savants doit être reconsidéré.

Encore plus significatif est l'exemple des Lakish Ostraca, trouvés à Tall al-Duwayr, dans le sud de la Palestine, en 1935 et 1938. On a généralement affirmé que ces tessons avec inscriptions fournissent une preuve indiscutable que Tall al-Duwayr était la Lakish (*lkyš*) biblique. En fait, il n'en est rien, comme je vais brièvement le démontrer.

Les Tall al-Duwayr Ostraca (comme on doit les appeler) sont un ensemble de rapports et de réclamations envoyés par un certain Hoshaiiah (*hws'yhw*), commandant des troupes juives stationnées à un endroit ou à un autre, à son supérieur Yaosh (*y'ws*), à qui il s'adresse en disant « monseigneur » et qui stationnait à Tall al-Duwayr, puisque l'ostracon qui lui était adressé fut découvert là. En lisant ces inscriptions, les savants comme W. F. Albright furent certains de reconnaître une allusion évidente à la Lakish biblique dans Ostracon IV ; une mention apparente de la Azéqa biblique sur le même tesson et une référence certaine à Jérusalem (la seule reconnue jusqu'à présent comme inscription palestinienne) sur Ostracon VI conduisirent ces savants à la même conclusion. Dans le cas d'Ostracon IV, il faut sérieusement discuter la lecture habituelle de l'inscription. Jusqu'à présent, on a décrété qu'il fallait lire : « Que mon seigneur sache que nous attendons les signaux de Lakish... » Une traduction plus minutieuse donnerait : « Que mon seigneur sache que nous attendons des livraisons de nourriture... » Dans le cas d'Ostracon VI, lire le nom de Jérusalem est quasiment malhonnête. Sur un fragment de ce tesson brisé, on peut distinguer les lettres *slm*. Comme mot hébreu, cela peut être lu de plusieurs manières avec des

sens différents, comme « étincelle », « paix », « bonne santé », « accord », « plénitude » ou « récompense ». Cela peut aussi être le terme de bienvenue sémitique (le *shālôm* hébreu) ou un nom quelconque de lieu ou de personne. Rien, par ailleurs, ne justifie de le lire comme « Jérusalem ».

Voici quelques détails sur cette question pour ceux que cela intéresse : dans Ostracon IV, la phrase prise comme se référant à Lakish (*lkyš*) et Azéqa (*'zqh*) est ainsi rédigée dans sa forme originale : « *wyd' ky 'l ms't lks nḥnw smrm kkl h'tt 'sr ntn 'dny ky l' nr'h 'zqh* ».

On a lu et interprété cette phrase pour lui faire dire : « et que mon seigneur sache que nous guettons (*ky [...]* *nḥnw smrm*) des signaux de Lakish (*'l ms't lks*), selon toutes les indications que mon seigneur a données (*k-kl h'tt 'sr ntn 'dny*), car nous ne pouvons pas voir Azéqa (*ky l' nr'h 't 'zqh*) ».

Cette interprétation est fondée sur les affirmations suivantes, que je vais réfuter une à une :

1. Que *ms't*, comme pluriel de *ms'h*, vient de la racine verbale *ns'* dans le sens de « lever », et se réfère donc sans doute à des fumées qui s'élèvent, d'où les signaux militaires. Le verbe *ns'*, cependant, veut aussi dire « porter ». Ainsi *ms'h*, plutôt que de signifier « fumée qui s'élève », peut beaucoup plus normalement être compris comme « portant », c'est-à-dire « une cargaison », « une charge ».

2. Que *lks* doit être lu en un seul mot, qui est le même que la Lakish biblique (*lkyš*). Si on lit *l-ks*, avec le *l* initial comme préposition, le sens serait « pour de la nourriture », si *ks* est interprété comme un nom venant de *ksh*, « être plein ou rassasié de nourriture » (cf. le *kš'* arabe, « arracher en mordant »).

3. Que *smrm*, comme pluriel de *smr*, veut dire « observant », mais il veut aussi dire « attendant ».

4. Que *'tt*, comme pluriel de *'th*, veut dire « indications » (du verbe *'th*, cf. *'ty* en arabe, « venir »). En arabe, un nom venant de la même racine *'yt'* se réfère à

l'acte de donner; un deuxième signifie « don », « munificence »; un troisième veut dire « récolte ». Dans ces trois cas, le sens est celui de « provision ». Dans le cas du présent 'tt, ce sens est fortement suggéré par le verbe qui suit et qui est *ntn*, ou « donner ».

5. Que *l'nr'h 'zqh* veut dire « nous ne pouvons pas voir Azéqa ». La possibilité de voir Azéqa n'est pas ici en question. Ce que dit le document originel est simplement une constatation : « Nous ne voyons pas Azéqa. »

6. Que Azéqa (*'zqh*) ne peut qu'être une référence à la ville biblique du même nom. Dans ce contexte, il est beaucoup plus plausible d'affirmer que c'est le nom d'une personne.

Toute la phrase peut donc être retraduite comme suit : « Que mon seigneur sache que nous attendons des cargaisons de nourriture, comme pour toutes les provisions que mon seigneur a données, nous ne voyons pas Azéqa. » Cela voudrait dire que Yaosh avait apparemment promis à Hoshaiiah et à ses hommes des vivres et d'autres provisions, qu'un certain Azéqa devait leur apporter. Hoshaiiah dit ici que lui et ses hommes attendent toujours ces fournitures, puisque Azéqa n'est toujours pas arrivé avec elles. Il n'est certainement question d'aucun signal de Lakish dans cette déclaration. Cela rend hautement discutable la preuve irréfutable qu'elle est supposée fournir sur l'identité de la Lakish biblique. Cela la rend même indéfendable.

On peut excuser les exégètes d'avoir pris les *lks* et *'zqh* contenus dans le quatrième des Tall al-Duwayr Ostraca comme des références aux « Lakish » et « Azéqa » bibliques. En revanche on ne devrait pas les excuser de dire qu'Ostracon VI parle de Jérusalem. Dans cet ostracon, très endommagé, les restes d'une phrase disent : « 'dny hl' tktb'... ht'sw kz't... *slm* ». Une traduction honnête de ce fragment de phrase (en supposant en fait qu'il y ait une phrase à l'origine) devrait être : « mon seigneur, n'écrivez-vous pas... vous faites ainsi... *slm* ». La traduction reconnue, cependant, prend

la liberté de remplir les blancs de manière à justifier la lecture du *slm* final comme les trois dernières consonnes de l'hébreu *yrwšlym*, pour Jérusalem. La transcription, faite encore par W. F. Albright, est effrontément dogmatique : « Et maintenant, mon seigneur, ne leur écriras-tu pas en disant : " Pourquoi faites-vous cela à Jérusalem ? " » Une telle interprétation, qui n'indique même pas correctement les interpolations du traducteur, ne peut être acceptée quand on attache de l'importance à l'intégrité. Le fait est que ni l'ostracon en question, ni aucune des inscriptions hébraïques découvertes jusqu'à présent en Palestine ne font la moindre référence à Jérusalem ni à aucun autre lieu ni personnage biblique.

Je ne traiterai pas ici le problème de la vraie place des Tall al-Duwayr Ostraca dans l'histoire de la Palestine, ou des Juifs de Palestine. Comme je l'ai mentionné plus haut, je ne nie pas qu'il y ait eu des Juifs vivant en Palestine à l'époque biblique; ce que j'affirme, c'est que le Judaïsme est originaire d'Arabie occidentale, et que le pays des Israélites de la Bible se situait là, et non en Palestine. Il existe pourtant une inscription que l'on peut considérer comme palestinienne et qui peut sembler contredire cette thèse. C'est la « pierre moabite », découverte dans la région montagneuse à l'est de la mer Morte en 1868, et conservée aujourd'hui au Louvre. La longue inscription de cette pierre concerne directement l'histoire biblique, puisqu'elle parle d'événements en liaison avec le texte de 2 Rois, 3, 4. Pourtant, sa lecture et son interprétation ont jusqu'à présent soulevé bien des problèmes, surtout parce que ceux qui l'ont lue l'ont approchée une fois encore avec de fausses notions géographiques en tête.

La « pierre moabite » (le nom lui-même est une fausse appellation) fut érigée à Qarhoh (*qrhh*) par Mésha, roi de Moab (*ms' mlk m'b*), comme le disent les

inscriptions qui sont dessus. Mésha régna d'abord sur Moab, mais son territoire y subit une série d'attaques de voisins agressifs, d'Omri, roi d'Israël (*'mry mlk ysr'l*), et après lui de son fils (Ahab, qui est resté sans nom). Ayant subi un certain nombre de revers de leur part et aussi de celle de leurs alliés, Mésha finit par s'enfuir à Qarhoh, où il créa une nouvelle capitale. La « pierre moabite » est donc en fait la pierre de Qarhoh, car Mésha ne résidait pas à Moab quand il l'érigea. La Qarhoh en question est apparemment l'actuelle Jaḥrā (*ḡhr*), dans la région où fut trouvée la pierre.

Rien n'indique sur la « pierre moabite » que Moab était le nom ancien de la région montagneuse à l'est de la mer Morte (le Bilād al-Sharāt des Arabes) et que le royaume d'Israël était établi en Palestine. En fait, quand on lit soigneusement les inscriptions dans le texte original et non dans sa traduction, comme celle faite en anglais par W. F. Albright, il devient très clair que les guerres entre Israël et Moab, dont elles parlent, eurent lieu non en Transjordanie, mais dans le Hedjaz. Cela veut dire qu'Israël et Moab durent être voisins en Arabie occidentale, et non en Syrie méridionale. Les lecteurs désireux de pousser plus loin la démonstration et de comprendre exactement les principes sur lesquels elle se fonde peuvent examiner les points suivants :

1. En parlant de la première attaque contre Moab par les « subalternes » (*sn'y (m)*, singulier *sn'*, cf. *tnwy* en arabe, prononcé *tanawī*) « membres d'une tribu d'un rang inférieur à celui des chefs » du roi Omri d'Israël, l'inscription décrit la ville comme étant *ymn rbn*. En lisant *ymn* comme le pluriel de *ym* dans le sens de « jour », et *rbn* comme le pluriel de l'adjectif *rb* dans le sens de « beaucoup », les transpositeurs ont jusqu'à présent considéré que l'inscription *ymn rbn* voulait dire « de nombreux jours ». Cela va mal dans le contexte. En réalité, l'expression veut simplement dire que Moab était situé au sud de *rbn*. Le seul endroit du Proche-Orient qui réponde au nom de *rbn* est le village de

Rābin dans le Hedjaz, près de La Mecque. Comme il sera indiqué au chapitre 7, note 5, le Moab biblique est aujourd'hui identifiable nominalement comme le village de Umm al-Yāb (*'m yb*), sur l'oued Aḍam. Ce Umm al-Yāb est en fait situé au sud de La Mecque, d'où *ymn rbn*, ou « sud de Rābin ».

2. Mésha se décrit lui-même dans l'inscription non seulement comme un roi de Moab, mais aussi comme un *dybny*, i.e. comme un natif de *dybn*. Dibyān (*dbyn*) est aussi aujourd'hui un village de l'oued Aḍam, non loin d'Umm al-Yāb. Jusqu'à présent, les lecteurs de la « pierre moabite » ont affirmé que *dybn* est l'actuel village de Dhībān (*ḍbn*), en Transjordanie, au nord de l'endroit où fut trouvée la pierre. Je suggérerais, cependant, que ce Dhībān tenait son nom du vieux Dibyān du Hedjaz, après que Mésha et son peuple furent arrivés pour s'y établir.

3. Sur l'inscription, une phrase dit : « *wyrs 'mry k... ṣ mhdb'* ». Jusqu'à présent, on a considéré que cette phrase faisait référence à une occupation de la ville de Medeba en Transjordanie par Omri d'Israël. S'il s'était vraiment agi ici de Medeba (la Mādabā arabe, ou *mdb'*), je doute qu'on ait écrit *mhdb'*, puisque le *h* médian dans les langues sémitiques ne tombe jamais avec la prononciation. Ce que la phrase dit probablement est : « et Omri occupa tout le pays (*kl h-rs*) de *hdb'* (*m hdb'*) », i.e. tout le territoire de Moab depuis *hdb'*. Ce *hdb'* est aujourd'hui le village de al-Hudabah (*hdb*), au nord de Umm al-Yāb, dans les hautes terres de Taif qui dominent l'oued Aḍam.

4. Sur des parties de l'inscription, *qr* figure comme le mot correspondant à « village », et *kms* à « Chemosh », nom du dieu de Moab. En d'autres parties, cependant, *qr* et *kms* se réfèrent clairement à des noms de villes ou de villages voisins du territoire de Moab. Les villages de Qarr (*qr*) et de Qamāshah (*qmš*) se trouvent aujourd'hui dans les mêmes régions des hautes terres de Taif que celles où est localisé al-Hudabah.

5. Parmi les autres noms de lieux cités par l'inscription, *srn* est aujourd'hui identifiable comme étant Sharyan (*šrn*); *mḥrt* comme al-Maḥrath (*mḥrt*); *nbh* comme Nabāh (*nbh*); *yhs* (le Jahaz biblique) comme al-Wahasah (*whs*). Ce sont tous des villages sur l'oued Aḍam, dans la région du Taif, ou des hautes terres de Zahran, dans le sud du Hedjaz.

Géographiquement, il me semble absolument clair que les guerres entre Mésha et les rois d'Israël, telles qu'elles sont racontées par la « pierre moabite », ne peuvent pas s'interpréter en termes de Palestine et de Transjordanie. Elles ne peuvent que se rapporter à l'Arabie occidentale, ce qui, bien sûr, va dans le sens de la démonstration contenue dans ce livre. Ce n'est qu'après avoir été plusieurs fois battu dans ces guerres par Omri et Ahab d'Israël que Mésha finit par abandonner son royaume de Moab, en Arabie occidentale dans le Hedjaz, et se décida à fonder un nouveau royaume transjordanien, dont le territoire ne fut pas appelé Moab — tout au moins pas dans l'inscription que raconte l'histoire. Ici, à une distance sûre de ses adversaires israélites, le « roi berger » — comme l'appelle la Bible hébraïque — put se refaire une prospérité, s'appropriant de bons pâturages pour son *bqrn* (bétail), *m'z* (chèvres) et *š'n* (moutons). Jusqu'à maintenant, les lecteurs de ces inscriptions ont fait de telles confusions qu'ils n'ont pas pu reconnaître ces trois derniers mots pour ce qu'ils sont. Alors que le mot *bqrn* est clairement *bqr*, ou « bétail », au masculin pluriel, ils lisent *b-grn*, croyant qu'il veut dire « dans des villages ». Les mots *m'z* et *š'n* furent omis à la transcription, à cause de la mauvaise interprétation générale du contexte de ces simples évocations de chèvres et de moutons.

L'affirmation que le pays de la Bible hébraïque était la Palestine n'a pas seulement brouillé les pistes dans le

domaine de l'archéologie palestinienne et dans celui de la lecture et de l'interprétation des inscriptions antiques cananéennes et autres trouvées en Palestine; elle a aussi porté préjudice à l'étude de tous les autres textes anciens du Proche-Orient qui ont une importance directe ou indirecte pour l'histoire biblique. Les listes topographiques égyptiennes de l'Asie occidentale en fournissent un exemple. Au chapitre 11, on examinera le contenu de l'une de ces listes, et j'espère convaincre le lecteur qu'il concerne l'Arabie occidentale et non la Palestine, la Syrie et la Mésopotamie, comme on l'a affirmé jusqu'à présent. Non seulement les autres listes topographiques égyptiennes, comme celles d'Assurbanipal II (883-859 avant J.-C.), de Shalmaneser III (859-824 avant J.-C.) et de Sargon II (721-705 avant J.-C.), mais aussi les listes topographiques mésopotamiennes présentent des récits de conquêtes en Arabie occidentale. Ils n'ont rien à voir avec la Syrie.

Dans les premières lignes de la liste de Sargon II, pour ne donner qu'un exemple, ce roi assyrien se décrit lui-même comme le « conquérant de Sa-mi-ri-na (*smrn*) et de tout Bit-Ḥu-um-ri-a (*ḥmry*) ». Ce n'était pas la Samarie (*šmrwn* en hébreu) et la maison d'Omri (*mry* en hébreu), bien que le royaume israélite d'Omri fût certainement en Asīr, comme cela sera montré au chapitre 10, et que Samarie existe toujours là avec son nom biblique originel inchangé (voir chapitre 10). En vérité, il s'agit ici de la région de Jizan, où se trouve un village du nom de al-Ṣarmayn (*šrmyn*) dans le djebel Harub, et un autre du nom d'Ḥimrāyah (*ḥmry*) dans le district d'Abū 'Arish. Le texte qui suit, et qui cite bien d'autres noms de lieux, indique que Sargon II avait dû conquérir tout l'Asīr géographique, *i.e.* tout le territoire d'Arabie occidentale entre Taif et les frontières du Yémen. Dans la région de Jizan, par exemple, il « pourchasse Mi-ta-a, roi de Mus-ku (*msk*) ». On se réfère ici au village de Musqū (*msq*), dans la région montagneuse d'Arīdah, à l'est d'Abū 'Arish. Au Rijal Alma', il

« pilla As-du-du (*'sdd*) », aujourd'hui le village de al-Sudūd (*sdd*). A l'extrémité orientale de l'oued Najran, il « prit les Ia-ma-nu (*ymn*) dans le Ia-mu (*ym*) comme des poissons ». Il se réfère ici au « peuple du Sud » (les Benjaminites bibliques, ou les Banū Yāmin (*ymn*) de la poésie arabe ancienne), qui ne vivaient pas dans la mer (*ym*), mais sur le territoire de Yām (également *ym*), entre l'oued Najran et le désert. Dans la région de Taif, il « battit Mu-ṣu-ri (*mṣr*) et Ra-pi-ḥu (*rph*) », qui sont aujourd'hui Āl Maṣrī (*mṣr*) et al-Rafkhah (*rph*); il « extermina aussi tout Ta-ba-li (*tbl*) », qui est aujourd'hui l'oued Tabalah (*tbl*), ainsi que Ḥi-lak-ku (*hlk*), qui est aujourd'hui al-Khalīq (*hḷq*). Tout près, il prit comme butin « Han-no, roi de Ḥa-za-at-a-a (*hz't* ou *hz't*) ». Jusqu'à présent, on a considéré qu'Ḥa-za-at-a-a se référerait à Gaza (*'zh* en hébreu). Mais c'est aussi indéfendable que de prendre Ḥu-um-ri pour Omri (*'mry*). En réalité, il doit s'agir de l'ancienne tribu d'Arabie occidentale de Khuzā'ah (*hz't*), qui survit encore dans son territoire d'origine dans le sud du Hedjaz (non loin de La Mecque et de Taif). Environ à deux cents kilomètres au sud de ce territoire de Khuzā'ah (*i.e.* « à sept jours de voyage », comme le dit l'inscription), Sargon II « battit les sept rois du pays de I-a' (*'Y'* ou *'Y'*) », qui est aujourd'hui l'oued 'Iya' (*'Y'*), sur le versant maritime d'Asīr. Alors que les noms de cette liste topographique subsistent inchangés en Arabie occidentale, pourquoi les savants devraient-ils persister à croire que la liste se réfère aux conquêtes assyriennes en Syrie et en Palestine, où l'on ne trouve aucun de ces noms ?

En plus des listes topographiques égyptiennes et mésopotamiennes, il existe d'autres récits proche-orientaux anciens qui citent des noms de lieux bibliques, le plus important d'entre eux étant celui que l'on appelle les « Amarna Letters ». C'est un ensemble de tablettes cunéiformes datant du XIV^e siècle avant J.-C., découvert en Égypte en 1887. Écrites en akkadien décadent, et dans certains cas en cananéen, ces tablettes parlent des

difficultés que des représentants du gouvernement égyptien avaient avec les chefs locaux de certaines provinces asiatiques, que l'on a longtemps cru être en Syrie et en Palestine. De fait, certains noms de lieux cités dans les « Amarna Letters » correspondent bien à des noms de lieux en Palestine et aussi en Arabie occidentale, les cas les plus nets étant Akka (*'Akkā*, ou Acre) et Yapu (*Yāfā*, ou Jaffa). Dans leur ensemble, pourtant, les noms de lieux de l'Amarna ne coïncident globalement bien qu'avec l'Arabie occidentale.

A la fin de ce chapitre, le lecteur qui le souhaite pourra consulter une table de trente de ces noms, identifiés un à un en fonction de leur localisation. Ce ne sont pas les seuls noms de lieux des « Amarna Letters » que l'on puisse trouver aujourd'hui en Arabie occidentale. J'ai retenu seulement ceux qui conservent, consonantiquement, l'orthographe exacte donnée par les tablettes. Indépendamment des noms eux-mêmes, la manière dont ils sont regroupés dans certains récits montre comment diverses « Amarna Letters » parlent de certaines régions d'Arabie occidentale, à l'exclusion des autres. Comme telles, elles ont un sens géographique totalement cohérent.

On a cru que tous ces récits et toutes ces inscriptions antiques concernent la Palestine parce qu'ils mentionnent des noms de lieux bibliques. C'est vrai, les noms de lieux qu'ils citent sont bibliques, mais, comme je me suis efforcé de le démontrer, cela ne veut pas dire qu'on doive les trouver en Palestine. Dans chaque cas, si on les examine avec soin, ces récits montrent leur relation avec l'Arabie occidentale, comme les textes de la Bible hébraïque. Je suis certain que si ces textes extra-bibliques, ainsi que la Bible hébraïque, étaient reconsidérés sous l'angle de l'Arabie occidentale, on pourrait clarifier bien des passages restés jusqu'à présent obscurs pour les exégètes.

Table 1

Noms de lieux des « Amarna Letters »
en Arabie occidentale

1. Aduru ('*dr* ou '*dr*) : al-'Adhrā ('*dr*), dans le Rijal Alma'; al-'Adharah ('*dr*), au Bani Shahr.
2. Akka ('*k* ou '*k*) : al-'Akkah ('*k*), près de Nimas; 'Ukwah ('*kw*), dans la région de Jizan.
3. Akšaf (*kšp*) : al-Kashafah (*kšp*), près de Jiddah; al-kashf (*kšp*), au Rijal Alma'.
4. Apiru ('*pr* ou '*pr*) : al-'Afrā ('*pr*), près de Nimas; 'Afrā', sur l'oued Aḍam; 'Afrā', près de Taif; également la tribu de al-'Afīr ('*pr*) ou al-'Afāriyah ('*pry*).
5. Araru ('*rr* ou '*rr*) : 'Arār ('*rr*), dans la région de Jizan; al-'Arārah ('*rr*), près de Dhahran al-Janub.
6. Azzati ('*zt* ou '*zt*) : Āl 'Azzah ('*zt*), au Ballahmar; al-'Azzah, dans le Majaridah.
7. Burquna (*brqn*) : al-Burqān (*brqn*), près de Khamis Mushait; al-Burqān, dans le Bani Shahr; Āl-Burqān, dans la région de Jizan.
8. Buruzilim (*brzlm*, apparemment *br zlm*) : Bara' (*br*) au Rijal Alma', identifié comme celui situé dans le territoire de la tribu Zālim (*zlm*) de la même région, plutôt qu'un autre *br* (aujourd'hui Dhī Barr), situé plus au nord.
9. Garu (*gr*) : al-Jarū (*gr*), dans le Sarāt 'Abīdah; Jarā' (*gr*), dans le Rijal Alma'; Āl al-Jarr (*gr*), l'un des deux villages du même nom dans le Rijal Alma'.
10. Gazri (*gZR*, cf. le « Gezer » biblique) : al-Ghazar (*gr*), sur l'oued Aḍam; al-Ghazarah (*gr*), dans la région de Jizan; Ghazīr (*gr*), dans les hautes terres de Ghamid.
11. Gi-im-ti (*gmt*) : al-Ḡamāt (*gmt*), dans la région de

Jizan; al-Jammah (*gmt*), dans le Bani Shahr; Jammah, près de Ghumayqah, dans l'arrière-pays de Lith.

12. Gintī Kirmil (*gnt krml*) : Janāt (*gnt*), identifié en rapport avec la chaîne voisine de Kirmil (*krml*), dans la région de Jizan.

13. Gubla (*gbl*) : associé à Buruzilim (n° 8) dans le même récit, ce Gubla-là doit être le Qublah (*qbl*) du Rijal Alma' et non le Qublah du district de Bahr, qui n'est de toute façon pas loin.

14. Harabu (*hrb*) : Harūb (Harūb al-Malqā, *hrb*), dans la région de Jizan.

15. Ḥazati (*hzt* ou '*hz't*, jusqu'à présent faussement pris pour une variante de Azzati, ce qu'il n'est pas) : le nom tribal arabe occidental de Khuzā'ah (*hz't*) est le même que le Ḥa-za-at-a-a de la liste topographique de Sargon II (voir plus haut).

16. Magdalu (*mgdl*, nom de lieu courant en Syrie et en Arabie) : dans le contexte, il s'agit sûrement de l'actuel village de al-Magdal (*mğdl*), près de Tanumah, au nord du Rijal Alma', plutôt que l'un des autres lieux du même nom.

17. Magiddu (*mgd*, cf. le « Megiddo » biblique, dont on n'a jamais trouvé le nom en Palestine, contrairement à ce que l'on croit d'habitude) : le contexte suggère que ce Magiddu est l'actuel Maqdī ou Maqaddī (*mqd*), dans l'arrière-pays de Qunfudhah, plutôt que le Mughadah (*mğd*) près de Taif, qui est aussi « Megiddo ».

18. Mešqu (*mšq*) : le contexte désigne al-Mashqā (*mšq*) au Rijal Alma', plutôt que al-Mashqā (*mšq*), sur l'oued Aḍam.

19. Muḥazzu (*mḥz*) : al-Maḥzī (*mḥz*), près de Dhahran al-Janub, ou l'un des deux villages appelés Maḥḍah (*mḥd*), dans la région de Najran; le contexte, cependant, désigne le village de Āl-Muzāḥ (*mzh*, métathèse de *mḥz*), au Rijal Alma'.

20. Pella (*pl* ou '*pll*) : al-Falal (*pll*), sur l'oued Aḍam; al-Fīl (*pl*), dans l'arrière-pays de Qunfudhah; al-Fīl, au Ballasmar-Ballahmar.

21. Qanu (*qn*) : Qanā (*qn*), dans le district de Bahr.
22. Rimuni (*rmn*) : al-Rīmān (*rmn*), au Ballahmar ; al-Rīmān, près de Taif.
23. Še-e-ri (*š'r*) : al-Sha'rā' (*š'r*), dans la région de Jizan.
24. Sile (*sl*) : le contexte désigne al-Siyūl (*syl*), dans le district de Bahr, plutôt que Siyāl (*syl*), dans l'arrière-pays de Qunfudhah.
25. Šunama (*šnm*) : Sanūmah (*snm*), au Rijal Alma'.
26. Sutu (*st*) : Āl Šūt (*št*), dans la région de Jizan ; à moins qu'il ne s'agisse de la tribu arabe occidentale de Sawāī (Sāī au singulier), dans les environs de La Mecque, ou de la tribu de Sūṭah, dans la région de Taif.
27. Udumu (*dm*) : probablement ici Adamah (*dm*), sur l'oued Bishah, plutôt que Wadi Iddām (*dm*), au sud de La Mecque, ou Wadi Īdimah (*dm*), au nord de l'oued Najran.
28. Urusalim (*rslm* ou *r slm*) : pour l'éventuelle identification de la Jérusalem biblique, ou *yrwšlym*, comme l'actuelle Āl Sharīm, près de Nimas, voir chapitre 9. Ici, Urusalim, pourtant, se réfère probablement aux villages jumeaux d'Arwā (*rw*) et Āl-Salām (*slm*), près de Tanumah, au sud de Nimas, Arwā étant identifié ici en relation avec le Āl Salām voisin, ce qui le distingue d'un autre lieu du même nom en Asīr.
29. Yapu (*yp*) : Wafiyah (*wpy*), dans la région de Jizan : al-Wafiyah, près de Khamis Mushait.
30. Zarqu (*zrq*) : al-Zarqa ou al-Zurqah (tous deux *zrq*), dans la région de Jizan.

6

En partant de Tehōm

J'espère à présent que le lecteur voudra m'accorder qu'il existe assez de preuves pour justifier au moins une remise en question de l'opinion, généralement acceptée jusqu'à ce jour, que les faits racontés dans la Bible hébraïque se rapportent surtout à la Palestine. Je dois maintenant montrer que le cadre arabe de la Bible hébraïque forme un tout, espérant ainsi achever de convaincre le lecteur. Peu importe où l'on commence ou quels exemples de topographie biblique on choisit d'examiner. De la Genèse à Malachie, tout va dans le même sens. Dans les chapitres précédents, j'ai suggéré que la terre biblique de Juda comprenait la région montagneuse de la chaîne maritime d'Asīr, qui s'achève au désert côtier appelé Tihāma¹. Je vais maintenant montrer comment le Tihāma est en réalité le *Tehōm*, mentionné dans plus de trente passages du texte de la Bible hébraïque. Cela fait, on aura défini un contexte qui peut servir de cadre à une géographie biblique globale.

Structurellement, le nom de Tihāma (*Tihāmah*, *thm* ou *thmh* consonantique) n'est pas arabe. Il vient d'une racine qui subsiste en arabe sous la forme de hāma (*hym*), dans le sens d'« assoiffé » ou, peut-être par extension, « errer sans but dans un désert » ou « se perdre ». Un dérivé arabe de cette racine est le substantif hayām (*hym*), qui désigne des sols poreux, sablonneux, incapables de retenir l'eau, c'est-à-dire des sols qui demeurent « assoiffés » et impropres à la culture. La

région côtière de Tihāma, qui s'étend sur toute la longueur de l'Arabie occidentale, a exactement ce type de sol *hayām*. Que ce soit dans le Hedjaz, l'Asīr ou le Yémen, les eaux descendant des hautes terres, emportées vers la côte par les innombrables oueds saisonniers ou permanents, disparaissent dans ce sol côtier poreux avant d'atteindre la mer, laissant leur trace dans les typiques deltas secs de la région.

En arabe, le nom du désert côtier d'Arabie occidentale aurait dû être *Hayām*. En fait son nom, *Tihāmah*, est une survivance du *Tehōm* (*thwm*) biblique². Tel qu'il apparaît dans la Bible, *thwm* est un substantif féminin de *hym* (ou une variante de *hwm*)³, le *t* initial du substantif étant le pronom de la troisième personne du féminin singulier. Ce pronom, comme celui de la troisième personne masculin singulier *y*, entre dans la formation de substantifs archaïques qui sont principalement topographiques, et dont beaucoup (comme Tadmur, Taghlib, Tānukh, Yathrib, Yanbu', Yakrub) subsistent dans des noms tribaux et géographiques arabes. Il est en réalité difficile de distinguer entre les noms tribaux et géographiques, puisque les tribus portent généralement des noms de pays.

Alors que les spécialistes d'hébreu biblique ont invariablement reconnu le *thmh* arabe comme l'équivalent du *thwm* biblique⁴, on a continué à dire que le mot, sous ses formes hébraïque et arabe, dérive d'une racine qui est *thm*, et qu'il veut dire « la profondeur », « l'océan préhistorique » ou « eau souterraine »⁵. Comme l'arabe *thmh*, nom géographique qui ne porte pas en préfixe l'article arabe *l* (vocalisé *al*), le *thwm* hébreu n'est mentionné nulle part dans les textes bibliques avec l'article défini *h* (traditionnellement vocalisé *ha*). Bien qu'il figure dans les dictionnaires standard d'hébreu biblique, ce fait est laissé sans explication — comme beaucoup d'autres, faute de connaissances plus approfondies. L'explication, naturellement, est que le *Tehōm* biblique, comme l'arabe *Tihāmah*, n'est pas un

nom commun qui peut prendre ou ne pas prendre l'article défini. C'est un nom géographique structuré sans lui. En fait, aucun des noms géographiques ou tribaux qui sont des substantifs archaïques formés avec les pronoms préfixés *t* ou *y* (voir plus haut) ne porte l'article défini. Si *Tehōm* avait été un nom commun signifiant « profondeur », ou tout autre sens qu'on lui a faussement attribué, il aurait paru non seulement comme *thwm*, mais aussi comme *h-thwm* quand le contexte l'exigeait, ce qui n'est jamais le cas.

En réalité, quel que soit l'endroit où on le trouve dans la Bible hébraïque canonique, *Tehōm* a vraiment un sens, comme vieux nom sémite des régions côtières d'Arabie occidentale que l'on appelle aujourd'hui Tihāma. Le fait que le nom soit écrit dans certains passages de la Bible au féminin pluriel (consonantiquement *thwmwt*, *thmwt* ou *thmt*⁶) indique deux choses : premièrement, que *Tehōm* était considéré comme un nom féminin (le *t* initial, comme on l'a déjà dit, étant un pronom féminin) ; deuxièmement, que le *Tehōm* de la Bible, comme le Tihāma arabe, se réfère non à une seule étendue continue de terre du désert côtier d'Arabie occidentale, mais à des bandes successives de ce désert, chacune connue sous un autre nom selon sa localisation particulière. Aujourd'hui, on distingue en gros le Tihāma d'Asīr, le Tihāma du Hedjaz et le Tihāma du Yémen. D'autres noms distincts sont donnés à ces trois Tihāmas par les habitants respectifs de ces régions. C'était sûrement aussi le cas à l'époque de l'Israël antique.

Comme *Tehōm*, tel qu'on le voit dans la Bible hébraïque, n'a pas encore été reconnu comme le nom géographique qu'il est en réalité, tous les passages de la Bible où il apparaît, au singulier comme au pluriel, ont été lus de manière erronée et par suite mal traduits. Voici, par exemple, ce que les traductions traditionnelles ont fait des « bénédictions de la tribu israélite de Joseph par Israël et par Moïse », dans deux célèbres passages du

texte de la Bible (la traduction erronée étant ici celle de la *Revised Standard Version*, dorénavant citée comme *RSV*) :

1. « Il vous bénira (*ybrkk*) des bénédictions des cieux en haut (*brkt šmym m-l*), bénédictions des profondeurs qui s'étendent en bas (*brkt thwm rbšt tħt*); bénédictions des mamelles et du sein (*brkt šdym w-rħm*) » (Genèse, 49, 25b).

2. « Que soit bénie par le Seigneur (ou par Yahvé) sa terre (*mbrkt yhwh ršw*), par les dons les plus précieux du ciel au-dessus (*m-mgd šmym m-l*), et les profondeurs qui s'étendent en dessous (*m-thwm rbšt tħt*) » (Deutéronome, 33, 13b)'. »

La tribu de Joseph occupait, semble-t-il, un territoire sur l'oued Ađam, dans la région vallonnée de l'arrière-pays de la région du désert côtier de Tihāma, près de la ville de Lith (la Laīsh de la Bible, ou *lys* : voir appendice). On y trouve aujourd'hui encore des villages du nom de Rakkah (*rkt*); Rabīđah (*rbđt*, cf. *rbšt*); Thadyayn (*tđynn*, « deux seins » en arabe, cf. *šdym* en hébreu, « sein » ou « deux seins », selon la vocalisation); Raħm (*rħm*); Barakah (*brkt*); et Miqaddah (*mđd*, cf. *mgd*); et aussi deux sommets jumeaux appelés chacun Samāyin (*smyn*, cf. *šmym* hébreu, vocalisé *šamāyim*). En prenant en compte le nom de ces lieux et en relisant les deux bénédictions de la tribu de Joseph à cette lumière, sans s'occuper de la vocalisation massorétique, on découvre qu'elles ne contiennent en fait aucune bénédiction, mais les définitions du territoire ou les revendications territoriales de cette tribu.

1. « Il vous établira (*ybrkk*)⁸ dans le Rakkah de Samāyin au-dessus (*b-rkt šmym m-l*), dans le Rakkah du Tihāma de Rabīđah en dessous (*b-rkt thwm rbšt tħt*), dans le Rakkah de Thadyayn et de Raħm (*b-rkt šdym w-rħm*). »

2. « Du Barakah partira sa terre (*m-brkt ršw*), du Miqaddah de Samāyin (*m-mgd šmym*); de l'arête

(*m-fl*); et du Tihāma de Rabīđah en dessous (*w-m-thwm rbšt tħt*). »

L'actuel hameau de Rakkah, apparemment principal lieu où s'était établie la tribu de Joseph sur l'oued Ađam à l'époque biblique, est identifié dans la première « bénédiction » en relation avec les arêtes de Samāyin et les villages de Rabīđah, de Thadyayn et de Raħm. On suggère aussi que Samāyin et Rabīđah se trouvent respectivement en amont et en aval, Rabīđah étant dans le territoire de Tihāma. Dans la deuxième « bénédiction », les limites du territoire de Joseph sont indiquées comme étant les villages de Barakah, de Miqaddah, près de Samāyin (il existe d'autres villages du même nom en Arabie occidentale), et le désert côtier de Tihāma près de Rabīđah.

Je concède que l'on puisse jouer avec les mots dans chacune de ces définitions du territoire de la tribu de Joseph. Des jeux de mots pour suggérer l'étymologie de noms propres, tribaux et géographiques abondent dans les textes bibliques, particulièrement dans ce que l'on appelle « l'Hexateuque », les six livres, de la Genèse à Josué, qui traitent de la préhistoire d'Israël. Il est donc possible que dans les deux passages cités, l'hébreu *ybrkk* (voir note 8) puisse signifier à la fois « il vous établira » et « il vous bénira ». Avec une vocalisation différente, *b-rkt*, dans Rakkah, peut être lu *brkt*, qui signifie « bénédiction » ou « bénédictions ». Tandis que *šmym*, selon la vocalisation traditionnelle, correspond exactement au nom des arêtes de Samāyin, avec le suffixe pluriel hébreu *m* changé en suffixe pluriel arabe *n*, le mot signifie également « ciel », ou « les cieux ». L'hébreu *rbš*, comme l'arabe *rbđ* dans Rabīđah, signifie « se coucher en attendant », si bien que *rbšt* peut signifier « en se couchant ». On a déjà remarqué que *šdym*, comme le nom de lieu arabisé Thadyayn, veut dire « seins » ou « deux seins », de nouveau selon la vocalisation. L'hébreu *rħm* et *mgd* (pour Raħm et Miqaddah) veut en fait dire respectivement « matrice » et « généro-

sité » ou « présent de choix ». On sait que l'hébreu *yhw* est une forme archaïque de la troisième personne masculin singulier du verbe *hyh*, ou « être », dont *yhyh* est une autre forme ; dans un sens entièrement différent, c'est aussi Yahvé (voir chapitre 12), nom du Dieu d'Israël, rendu d'habitude dans les traductions par « le Seigneur » (selon la tradition juive de ne pas prononcer le nom de Dieu)⁹. Tout cela est vrai. Le fait est pourtant que les deux bénédictions de la tribu de Joseph, dans la Genèse et le Deutéronome, citent bien des noms de lieux, et que leur sens est donc concret. Quel que soit le sens figuratif que les jeux de mots aient voulu donner, il ne peut avoir qu'une importance secondaire, s'il en a une.

Il faut maintenant revenir au sujet principal de ce chapitre ; dans ces deux bénédictions, telles qu'elles sont ici retraduites de l'hébreu biblique original, il est clair que *Tehōm* désigne une bande du Tihāma arabe occidental, identifié en rapport avec ce qu'est aujourd'hui le village de Rabīḍah, dans l'arrière-pays de Lith. Persister à lire l'hébreu *thwm*, au moins dans ce contexte, comme un nom commun signifiant « profondeur » perpétuerait une erreur entérinée peut-être par les ans, mais pas plus vraie pour autant.

Un certain nombre d'autres passages de la Bible, comme ceux que l'on vient d'examiner, mentionnent *Tehōm* en rapport avec les lieux existant encore sous le même nom dans une région ou l'autre du Tihāma d'Asīr dans le sud du Hedjaz. Il semble alors évident que tous les passages en question doivent être réinterprétés. Exode, 15, 5, par exemple, parle de *Tehōm* (*thmt*, avec un suffixe féminin singulier ou féminin pluriel) en rapport avec deux lieux sur l'oued Madrakah, au sud de Lith, les villages Miṣlāt et Bināyah du Tihāma (*mšlt* et *bny*, cf. les *mšlwt* et *bn* de la Bible). Psaumes 33, 7 parlent de *'wšrw* *thwmwt* (le *'wšrw* pluriel de *'wšrh*, des Tihāmas) ; il s'agit sûrement ici de Wadhrah (*wdrh*), dans les environs de Tihāma de Qunfudhah, et d'un

autre *'wšrh*, Wazrā' (*wzr'*), un peu au sud, dans les environs de Tihāma de Hali (*Ḥalī*). Dans Jonas, 2, 6, *npš thwm* se réfère sans aucun doute à l'actuel village de Tihāma de Nifsh (*npš*) dans les environs de Jizan. Amos, 7, 4 parle du « feu » du Dieu Yahvé dévorant *thwm rbh* et *h-ḥlq* — non pas « la grande profondeur » et « le pays » (*RSV*), mais le Tihāma de Rabbah (*rbh*), dans la région de Bahr, et le village d'al-Ḥuqlah (*ḥql*, avec l'article défini arabe au lieu de l'article hébreu), dans la région de Jizan. Le « feu » de Yahvé était certainement d'origine volcanique. Juste à l'ouest de Rabbah, dans la région de Bahr, s'étend le plus vaste champ de lave de la région d'Asīr. Quant à al-Ḥuqlah, il se trouve tout près du grand volcan de al-Qāri'ah (voir chapitre 2). On parle sûrement des tremblements de terre de cette région volcanique de l'Asīr côtier dans Psaumes, 77, 17, dans la phrase *'p yrgzw thmw*. Il faudrait donc traduire ceci : « Oui, les Tihāmas ont tremblé », plutôt que cette phrase ambiguë : « Oui, les profondeurs ont tremblé » (*RSV*).

A part les passages de la Bible citant les noms et les lieux le long de la côte de Tihāma au sud du Hedjaz et d'Asīr, il y a deux passages où figure l'expression *'l pny* (« faisant face » ou « donnant sur ») *thwm*. L'un de ces passages, dans Genèse, 1, 2 parle de *ḥšk 'l pny thwm*. Ici, il faut comprendre l'hébreu comme « obscurité de la face de Tihāma », et non « les ténèbres couvraient l'abîme » (*RSV*).

Un autre passage très intéressant (Proverbes, 8, 27) mentionne un *ḥqw ḥwg 'l pny thwm* — le Ḥaqū (*ḥqw*) de Hiyāj (*hyġ*) « dominait-donnait sur Tihāma », Ḥaqū et Hiyāj étant aujourd'hui deux villages du district du djebel Harub, au nord-est de Jizan, qui dominent effectivement Tihāma. Dans le texte hébreu, Ḥaqū est identifié en rapport avec Hiyāj tout proche, sans aucun doute pour le distinguer d'un certain nombre d'autres villages appelés Ḥaqū, qui sont toujours présents dans différentes régions plus au nord. Le vers suivant dans le

même passage (Proverbes, 8, 28) mentionne d'autres noms de lieux dans différentes régions d'Asîr, parmi lesquelles 'zwz 'ynwt thwm — le 'Azîzah ('zyz) du 'Uyaynât ('yynt) de Tihâma ; 'Azîzah et 'Uyaynât existent tous deux encore en tant que villages Tihâma dans le voisinage immédiat de Lith. Dans les traductions existantes, *b-hqw hwg 'l pny thwm* est rendu par « quand il fit un cercle sur l'abîme » ; *b-'zwz 'ynwt thwm* est rendu dans *RSV* par « quand il fixa les sources de l'abîme », quoi que cela veuille dire. On s'étonne à peine que les éditeurs trouvent nécessaire d'ajouter une note disant que « le sens de l'hébreu est incertain », se déchargeant de toute responsabilité pour cette traduction !

Le but de ce chapitre, comme de tout le livre, est de démontrer quelque chose. Donner trop de détails en rendrait la lecture impossible aux non-spécialistes et représenterait aussi un travail interminable. Il semble pourtant clair que le *Tehôm* de la Bible hébraïque était l'actuel désert côtier de Tihâma d'Arabie occidentale, et non un mystérieux abîme. La preuve toponymique le démontre sans l'ombre d'un doute. Par ailleurs, la traduction de passages parlant de *Tehôm* et qui prend en compte ce fait passe le test du pragmatisme en prenant une signification géographique parfaite.

7

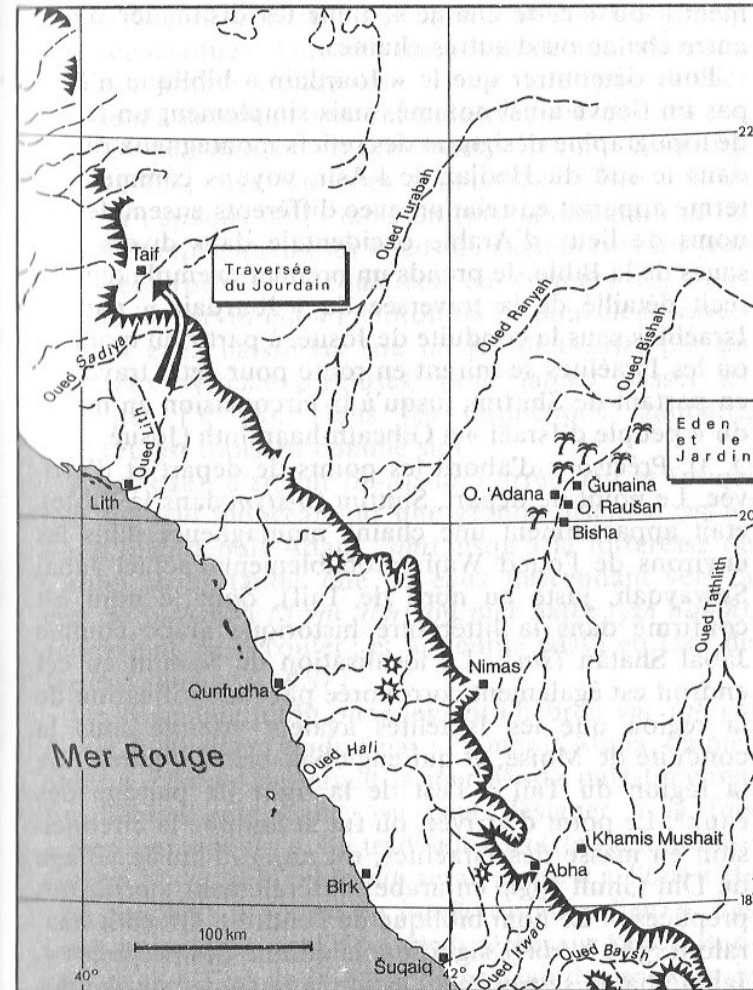
La question du Jourdain

Suggérer que le « Jourdain » (*h-yrdn*) de la Bible hébraïque n'était pas du tout un fleuve (*nhr* en hébreu et en arabe) doit paraître arrogant, sinon blasphématoire. Tous les exégètes savent pourtant qu'il n'est nulle part cité comme tel¹. On peut se demander comment le célèbre cours d'eau palestinien a été identifié sous ce nom, mais nous n'en parlerons pas ici². Mon propos est de déterminer ce qu'était vraiment le « Jourdain » de la Bible hébraïque s'il n'était pas un fleuve, et de montrer comment cette confusion a pu se faire.

Étymologiquement, le *yrdn* biblique est un nom venant de la racine *yrđ* (*rdy* en arabe, vocalisé *radā*), qui veut dire « descendre, tomber par terre ». De cette même racine viennent le substantif arabe *ryd* (*rayd*) et son féminin *rydh* ou *rydt* (*raydah*), le premier étant un terme général pour « horizon montagneux, escarpement » et le deuxième un terme particulier désignant un « massif montagneux » ou une « chaîne ». L'emploi de ces deux termes en rapport avec un terrain montagneux, malgré son caractère général, est d'un usage limité à l'Arabie de l'Ouest et du Sud. *Raydah* et *Raydān* (*rydn*, qui est *ryd* avec en suffixe l'article défini archaïque *n*, cf. *yrdn* dans la Bible) y sont des noms de lieux ou des termes topographiques courants qui entrent dans la formation des noms de lieux. Rien qu'en Asîr, au moins cinq villages de montagne dans différentes régions s'appellent *Raydah* (ou *Raydat* quel-

que chose); deux villages au moins s'appellent Raydān; et un au moins s'appelle Ridān (*rdn*, contraction possible de *rydn*).

Dans la Bible, *h-yrđn*, pris traditionnellement comme nom de ce fleuve en Palestine, n'est pas toujours un nom, mais, comme en arabe, un terme topographique signifiant « escarpement » ou « arête ». Dans la construction '*br h-yrđn* (« à travers », « au-delà » de *yrđn*) pris jusqu'à présent comme voulant dire « transjordanien » (*i.e.* le territoire à l'est du Jourdain palestinien), *h-yrđn* désigne invariablement le principal escarpement du Sarat en Asīr (voir chapitre 3) allant de Taif, dans le sud de l'Hijaz, à la région de Dharan, près de la frontière du Yémen. Dans la plupart des cas, '*br h-yrđn* se réfère à l'Asīr intérieur, distinct de l'Asīr côtier, qui était le pays israélite de Juda (voir chapitre 8). Sans le '*br*, cependant, *h-yrđn* peut se référer à n'importe quelle partie des montagnes d'Asīr, il se réfère aussi souvent à n'importe laquelle des arêtes isolées sur le versant maritime de la chaîne d'Asīr, et même à des chaînes de montagnes ou des escarpements ailleurs (par exemple celui du djebel Abū Hamdām dans la région de Najran; voir chapitre 15). C'est évident dans des constructions comme *yrđn yrđw* — non pas « le Jourdain de Jéricho » (*RSV*), mais « la chaîne de *yrđw* », *yrđw* étant ici l'actuel village de Warākh (*wrh*) dans les hautes terres du Zahran (voir plus bas). Le fait qu'il s'agisse de plus d'un *yrđn* (et non « Jourdain ») est également montré par l'expression « *h-yrđn hzh* » (« cette arête », pas « ce Jourdain »), qui n'apparaît pas moins de six fois dans l'Hexateuque (Genèse, 32, 11; Deutéronome, 3, 27; 32, 2; Josué, 1, 2; 11; 4, 22). Si *h-yrđn* avait été le nom d'un fleuve particulier ou d'une chaîne particulière, on ne comprend pas pourquoi il serait si souvent désigné comme « ce *yrđn* », sauf s'il y avait d'autres fleuves ou d'autres chaînes du même nom³. En réalité, l'expression *h-yrđn hzh* veut simplement dire « cet escarpe-



Carte 8 : Le Jourdain et l'Eden et son jardin

ment » ou « cette chaîne », pour les distinguer d'une autre chaîne ou d'autres chaînes.

Pour démontrer que le « Jourdain » biblique n'était pas un fleuve ainsi nommé, mais simplement un terme de topographie désignant des reliefs montagneux divers dans le sud du Hedjaz de l'Asīr, voyons comment ce terme apparaît en relation avec différents ensembles de noms de lieux d'Arabie occidentale dans divers passages de la Bible. Je prends un premier exemple dans le récit détaillé de la traversée du « Jourdain » par les Israélites sous la conduite de Josué, à partir du moment où les Israélites se mirent en route pour cette traversée en partant de Shittim, jusqu'à la circoncision en masse du « peuple d'Israël » à Gibeath-haaraloth (Josué, 3, 1 ; 5, 3). Précisons d'abord les points de départ et d'arrivée. Le point de départ, Shittim (*h-šty* dans la Bible), était apparemment une chaîne montagneuse dans les environs de l'oued Waji (probablement l'actuel Jabal Suwayqah, juste au nord de Taif), dont le nom est confirmé dans la littérature historique arabe comme Jabal Shatān (*štn*)⁴. La localisation de Shittim en cet endroit est également corroborée par l'identification de la région que les Israélites avaient atteinte sous la conduite de Moïse, et qui englobait bien les parties de la région du Taif à l'est de la ligne de partage des eaux⁵. Le point d'arrivée, où fut accomplie la circoncision en masse des Israélites, est aujourd'hui le village de Dhī Ghulf (*dḡlḡ* en arabe), littéralement « celui des prépuces ». Le nom biblique de l'endroit, Gibeath-haaraloth (*gb't h-rlwt*), signifie « la colline des prépuces ». Jabal Shatān se trouve à l'est de la ligne de partage des eaux d'Arabie occidentale, et Dhī Ghulf se trouve à l'ouest, dans la vallée de l'oued Aḏam, sur les hauteurs de la région de Lith. Pour aller à Dhī Ghulf en venant de Jabal Shatān, on doit se diriger vers le sud, puis tourner vers l'ouest pour traverser la ligne de partage des eaux au col de l'oued Buqrān, au sud de Taif.

De Jabal Shatān à Dhī Ghulf, la traversée du « Jour-

dain » par les Israélites, telle que Josué la décrit, peut être reconstituée dans ses moindres détails dans son cadre d'Arabie occidentale. Il ne faut pas oublier qu'elle n'a jamais pu être retracée avec succès dans son cadre palestinien traditionnel (voir Kraeling, pp. 132-134). Les Israélites sont censés s'être mis en route à l'époque de la moisson (probablement à la fin du printemps), quand les oueds de chaque côté du *yrdn* ou « escarpement » coulaient en torrents (3, 15)⁶. Quand ils parvinrent à l'endroit où ils pouvaient traverser, les eaux baissèrent (ou on les fit baisser par un astucieux système d'écluses) pour laisser passer les Israélites (3, 16). Dans les traductions standard, l'hébreu est transcrit comme suit :

« Les eaux d'amont (*m-l-m'lh*) s'arrêtèrent et formèrent un seul monceau sur une grande distance (*nd'hd h-rḡq m'd*) depuis Adam (*'dm*) jusqu'à la forteresse de Çartān (*šrtn*), tandis que les eaux descendant vers la mer de la Araba (*'l ym 'rbh*), ou mer Salée (*ym h-mlh*), achevaient de s'écouler ; et le peuple passa en face de Jéricho (*yryḥw*) » (RSV).

On considère traditionnellement l'hébreu *ym 'rbh ym h-mlh*, faussement traduit par « la mer d'Araba, ou mer Salée », comme désignant la mer Morte palestinienne. En hébreu cependant, *ym* peut désigner à la fois « mer » et « ouest ». La traduction exacte de la phrase entière *'l ym 'rbh ym h-mlh* serait donc « à l'ouest de 'rbh (un lieu), à l'ouest de h-mlh (un autre lieu) ». Les lieux en question sont Ghurābah (*ḡrbh*) sur l'oued Buqrān, juste à l'est de la ligne de partage des eaux, et le village voisin de al-Milḥah (*mlh*, avec l'article défini arabe). Les autres erreurs de traduction dans le passage juste cité sont les suivantes :

1. L'hébreu *m-l-m'lh* est une manière très étrange de dire « du haut », car cela veut dire littéralement « de vers le haut ». Il faut lire en fait *m-lm'lh*, ce qui veut dire « de *lm'lh*' », nom d'un lieu qui est aujourd'hui al-

Ma'-lāh (*'l-m'lh*), dans la région de Taif, près de Ghurābah et de al-Milḥah.

2. L'hébreu *nd 'hd*, dans son contexte, devrait être traduit « un barrage », au lieu de « un monceau ». Il est ici employé comme phrase adverbiale, voulant dire « dans un barrage ».

3. L'hébreu *h-rḥq m'd*, lu de cette manière, voudrait dire « la grande distance », ce pour quoi on l'a traduit par « au loin ». Lu *h-rḥq m'd*, cependant, il voudrait dire « celui qui s'étend à partir de 'd' », nom d'un lieu qui est aujourd'hui Wadd (*wd*), dans la même partie de la région de Taif que Ghurābah al-Milḥah et al-Ma'lāh.

Les lieux qui restent à identifier sont Adam, Çartân et Jéricho, sans perdre de vue la proximité mentionnée entre les deux premiers. Adam doit être aujourd'hui Aḍam (*'dm*, forme corrompue du *'dm* biblique), village à l'ouest de la ligne de partage des eaux qui a donné son nom à la vallée de l'oued Aḍam. Çartân (*srtn*) doit être l'actuel Raznah (*rznt*), également sur l'oued Aḍam. Quant à Jéricho (ici *yryḥw* et non *yrḥw*), c'est sûrement l'actuel village de Rakhyah (*rhy*), sur l'oued Aḍam. A la lumière de cela, Josué, 3, 16 doit être retraduit comme suit :

« Les eaux descendant d'al-Mal'āh se dressèrent, elles s'élevèrent en un barrage s'étendant de Wadd à Aḍam, la ville qui est à côté de Raznah, et celles descendant à l'ouest de Ghurābah, à l'ouest d'al-Milḥah, furent entièrement arrêtées ; et le peuple traversa en face de Rakhyah. »

Il est clair que les eaux qui reculèrent (apparemment retenues par un barrage) pour permettre aux Israélites de franchir la montagne au col de Buqrān étaient celles de l'oued Aḍam, qui coulait de la ligne de partage des eaux vers l'ouest, depuis les hauteurs de la région de Taif vers la mer. Dans cette traduction, la traversée devient très précise.

En traversant le col de Buqrān entre Ghurābah et Aḍam, les hommes d'Israël (si on lit correctement le

texte hébreu) « ramassèrent douze pierres » dans la montagne (*h-yrdn*) « comme le nombre des tribus du peuple d'Israël » (4, 18).

Quand ils atteignirent Gilgal (*glgl*), Josué prit ces douze pierres et les dressa en un mémorial de la traversée de *h-yrdn hzh* (« cet escarpement », « cette chaîne »). Telle qu'elle est racontée, cette anecdote tente certainement d'expliquer comment le monticule rocheux de Jabal Juljul (*ḡlḡl*) en est venu à se dresser dans la plaine de Sahl Juljul (*ḡlḡl* également), sur l'oued Aḍam. La plaine et le monticule subsistent aujourd'hui, sous leur nom biblique inchangé.

Pour atteindre la plaine de Juljul, ou « Gilgal », les Israélites descendirent vers l'oued Aḍam, « en face de Jéricho » (*yryḥw*) (3, 16), *i.e.* en face du village de Rakhyah, ce qui est géographiquement correct. Juljul (Gilgal), où ils dressèrent leur camp, était à la lisière est de Jéricho, comme on le lit dans la traduction habituelle de l'hébreu *b-qsh m-zrḥ yryḥw* (4, 19). Ici, l'hébreu *qsh*, que l'on traduit par « lisière », et *zrḥ*, que l'on traduit par « est », sont en fait les noms de deux villages de l'oued Aḍam : Qaṣyah (*qsy*) et Ṣarḥah (*srḥ*). Le deuxième village s'identifie en relation avec Rakhyah qui est à côté (comme *zrḥ yryḥw*), pour le distinguer d'un autre Ṣarḥah dans la même région. La bonne traduction du vers en question doit donc être : « Ils installèrent leur campement à Juljul, dans le Qaṣyah, en venant de Ṣarḥah de Rakhyah. » Les dimensions du campement sont ainsi tout à fait précises.

Comme l'histoire des douze pierres de Juljul ou « Gilgal », l'histoire de la circoncision en masse de tous les hommes non circoncis d'Israël à Gibeath-haaraloth (aujourd'hui Dhī Ghulf, voir plus haut) représente seulement une tentative pour expliquer un phénomène inhabituel — en l'occurrence le curieux nom d'un endroit appelé « la colline des prépuces ». La raison pour laquelle ce nom fut donné à l'endroit ne nous concerne pas ici⁷. Ce qui importe, c'est que l'actuel vil-

lage d'Arabie occidentale Dhī Ghulf — comme Rakhyah (ou « Jéricho »), Juljul (ou « Gilgal »), Qaṣyah et Ṣarḥah — se trouve sur l'oued Aḍam, ce qui coïncide avec la bonne interprétation géographique de la traversée du « Jourdain » par les Israélites sous la conduite de Josué. Incidemment, les coordonnées de l'endroit où ils traversèrent, le long du col de l'ouest Buqrān, au sud de Taif, sont 21° nord par 40° 30' est. Alors que le « Jourdain » de Josué était un col montagneux dans le sud du Hedjaz, le long du principal escarpement d'Arabie occidentale, celui de Lot (Genèse, 13, 10-12) était la chaîne du djebel Harub, à environ quatre cent cinquante kilomètres au sud-est, dans la région côtière de Jizan, où un village nommé Raydān (cf. *h-yrdn* en hébreu) se trouve toujours. Partant d'un point dans « le Négeb » (*h-ngb*), entre « Béthel » (*byt 'l*) et « Aï » (*h-'y*) (Genèse, 13, 2), on raconte que Lot se sépara de son oncle Abraham l'Hébreu (voir chapitres 12, 13 et 15) et alla s'établir dans une région décrite comme *kkh h-yrdn*, que l'on traduit généralement par « le cercle du Jourdain » ou « la vallée du Jourdain ». Si l'on considère que *kkh* veut dire « cercle », ce qui semble bien le cas, le *kkh h-yrdn* doit se référer à la vallée fertile et bien irriguée qui s'étend en rond autour de la chaîne du Harub, dont le nom original, comme *h-yrdn*, semble subsister dans celui du village de Raydān.

Que le *kkh h-yrdn* désigne en fait les vallées au pied du djebel Harub, dans la région de Jizan au sud de l'Asir, plutôt que la « vallée du Jourdain » en Palestine, découle de l'itinéraire des déplacements de Lot racontés par la Genèse. Le « Négeb » (*ngb*), d'où partit Lot pour atteindre le *kkh h-yrdn*, n'était certainement pas le désert du Négeb, au sud de la Palestine. C'était le village de al-Naqb (*nqb*), qui se trouve encore aujourd'hui sur les pentes du Rijal Alma', à l'ouest de la ville d'Abhā (voir chapitre 4). Les villages de Batilah (*btl*), le « Béthel » biblique, et al-Ghayy (*gy*, avec l'article défini

arabe, cf. l'hébreu *h-'y*), la « Aï » biblique, se trouvent également là encore aujourd'hui⁸. Pour atteindre le *kkh h-yrdn*, Lot dut d'abord se rendre au djebel Harub, puis descendre vers les vallées. Dans Genèse, 13, 11, on dit en réalité que Lot est parti « de *qdm* » (*m-qdm* en hébreu), pour arriver à destination, *qdm* étant aujourd'hui un point d'eau du nom de Ghamad (*ḡmd*), près de Raydān, sur la chaîne du Harub. C'est encore le principal abreuvoir de la tribu locale de Raydān (ou « Jourdain »). Les traducteurs de la Bible pouvaient difficilement savoir que *qdm* était un nom de lieu, et donc avaient de bonnes raisons de le confondre avec « est ». Cependant, affirmant que Lot était parti de Palestine et qu'il devait aller vers l'est pour atteindre *kkh h-yrdn*, considéré comme la vallée du Jourdain, ces traducteurs ont, semble-t-il, mal interprété le *m-qdm* hébreu dans le sens de « vers l'est » ou « est » (*RSV*), étant donné qu'il ne pouvait signifier « de l'est » si, de fait, *qdm* voulait dire « est ». Non par malhonnêteté mais par pure ignorance, ils ont toujours traduit l'histoire racontée dans Genèse, 13, 10-12 plus ou moins comme suit :

« Lot, levant les yeux, vit toute la plaine du Jourdain (*kkh h-yrdn*) qui était entièrement arrosée (*klh mšqh*), comme le jardin de Yahvé (*k-gn yhw*), comme la terre d'Égypte du côté de Çoar (*k-'rṣ mšrym b-'kh ṣ'r*); c'était avant que Yahvé ait détruit Sodome et Gomorrhe (*l-pny šht yhw*) t *šdm w-'t 'mrh*). Lot choisit pour lui toute la plaine du Jourdain et il s'avança vers l'orient (*m-qdm*) [...] Lot habitait dans les villes de la plaine (*'ry h-kkr*) et il dressa ses tentes jusqu'à Sodome (*w-y'hl 'd šdm*) » (*RSV*).

Non contents de prendre arbitrairement *kkh h-yrdn* pour la vallée du Jourdain et de traduire à tort *m-qdm* par « orient » plutôt que par « de l'Orient » (cela veut en réalité dire « de Ghamad »), les traducteurs de ce passage ont compris l'hébreu *yhw*, qui revient deux fois dans ce passage, comme un imparfait archaïque du

verbe « être » (voir chapitre 6, note 9), nom du Dieu d'Israël (Yahvé, généralement rendu par « le Seigneur »). De même, ils ont pris l'hébreu *šht* pour un verbe au passé du subjonctif signifiant « ait détruit », alors qu'il est là comme nom de lieu (voir plus bas). Bien que le texte hébreu original soit parfaitement logique, les exégètes, travaillant dans le cadre d'une structure géographique a priori, ont ensuite changé de place la phrase *l-pny šht yhw h 't šdm w-'t 'mrh*. Dans le texte original, elle vient directement après *klh mšqh*, ou « entièrement arrosée », mais ils l'ont transposée, la mettant après *k-'rš mšrym b-'kh š'r*, qui n'est pas à sa place. De plus, ils ont pris pour certain que *rš mšrym* veut dire « le pays d'Égypte ». Dans le dernier vers, ils ont toujours affirmé que *'ry h-kkr* veut dire « les villes de la vallée, cercle, plaine, district ». Cependant, le texte hébreu original se réfère aux « grottes » (*gr* en arabe, vocalisé *gār*, « grotte ») ou « vallées » (en arabe *gwr*, vocalisé *gawr*, « profondeur, vallée ») de l'endroit en question. « Grottes » est sans doute correct dans ce contexte, puisque l'on décrit Lot vivant dans une grotte, une *m'rh* dans ce cas⁹, dans Genèse, 19, 30.

Voici ma propre traduction du même texte, en gardant les noms de lieux mentionnés dans leur hébreu original pour les identifier ensuite : « Et Lot leva les yeux et vit que tout le *kkr h-yrdn* était irrigué dans la direction de *šht* (*l-pny šht*); c'est à côté de *šdm* et de *'mrh* (*yhw h 't šdm w-'t 'mrh*); c'est comme un jardin (*k-gn yhw h*); comme le pays de *mšrym* dans la direction de *š'r*. Ainsi Lot choisit pour lui-même tout le *kkr h-yrdn*, et Lot partit de *qdm* [...] Lot s'établit dans les grottes de *kkr*, et planta ses tentes jusqu'à *šdm*. »

Cette nouvelle traduction du texte hébreu consonantique présente deux ensembles de noms de lieux, l'un se référant à trois endroits dans le « cercle de Raydan » (*kkr h-yrdn*, i.e. dans les vallées qui entourent la chaîne du djebel Harub), et il s'agit alors de *šht*, *šdm* et *'mrh*, et l'autre se référant à deux autres lieux, *mšrym* et *š'r*, les

lieux du premier ensemble étant au moins aussi fertiles que *mšrym*. Ces cinq endroits subsistent nominalement dans l'Asir moderne : les trois premiers dans la région de Jizan, où il est normal de les trouver ; les autres dans le voisinage très fertile d'Abhā, partie du Sarat bénéficiant des pluies les plus importantes.

Voici les cinq endroits identifiés par leurs noms actuels :

1. *Šht* : aujourd'hui Shakhit (*šht*), dans le djebel Bani Malik, au sud-est du djebel Harub, et tout de suite à l'est de l'oued Sabya.

2. *Šdm*, ou « Sodome » : le nom subsiste en méatèse comme celui de l'oued Dāmis (*dms*), dernier affluent à l'est de l'oued Sabya (voir chapitre 4).

3. *'Mrh*, ou « Gomorrhe » : Ghamr (*gmr*), sur les pentes du djebel Harub, en amont de l'oued Dāmis.

4. *Mšrym* : ici, certainement pas « Égypte », mais l'actuel Mišrāmah (*mšrm*), près d'Abhā (voir chapitre 4).

5. *Š'r*, ou « Zoar » : ici sans aucun doute al-Ša'rā' (*š'r*), également près d'Abhā, d'autres « Zoar » se trouvant ailleurs en Asir.

Pour étayer cette transposition de l'histoire de Lot dans la Genèse de Palestine en Arabie occidentale, je donne encore d'autres preuves. Les Sodome et Gomorrhe de cette liste, selon Genèse, 19, 24, furent détruites du vivant de Lot par une pluie de soufre — « un feu de mort tombé du ciel » (voir chapitre 6, note 9). Cela paraît désigner une éruption volcanique. Il existe plusieurs Sodome possibles en Asir, dont l'une est Sudūmah (exactement *šdm*), dans la région de Bani Shahr ; aucune, cependant, n'est proche d'un volcan. Ce n'est pas le cas de l'oued Dāmis, dont le cours inférieur traverse les épais champs de lave des volcans d'Akwah. Les archéologues bibliques qui continuent à chercher les restes de Sodome et ceux de Gomorrhe dans les environs de la mer Morte en Palestine devraient se rappeler qu'on n'y a encore trouvé aucune trace d'activité

volcanique. Ces deux villes doivent être enterrées sous la lave de l'oued Dāmis, dans la région de Jizan, au pied du djebel Harub, bien qu'il y ait un Ghamr (*ḡmr*) qui aurait pu être la Gomorrhe biblique sur les pentes du djebel Harub¹⁰. Le *yrđn*, ou « Jourdain », auquel les deux endroits sont associés dans l'histoire de la migration de Lot, ne peut être que la chaîne du Harub, dont le nom biblique (signifiant « chaîne ») est toujours celui du village de Raydān. Le « cercle » (*kkr*) devait être le nom collectif employé pour désigner les vallées rayonnant des diverses faces de la chaîne du Harub, formant le bassin de l'oued Sabya et de l'oued Baysh ; le *qđm* de Lot n'est pas non plus « l'orient », mais la source de Ghamad, près de Raydān¹¹.

En ce qui concerne le nom de lieu *mšrym*, il faut souligner qu'il est rarement employé dans la Bible hébraïque pour désigner l'Égypte, comme on le dit souvent¹². Quand il ne désigne pas Mišrāmah près d'Abhā (voir chapitres 3 et 13), il désigne Mašr, sur l'oued Bishah, ou Mađrūm (*mđrm*), sur les hauteurs de Ghamid (voir chapitre 14). Le « Pharaon » biblique (*pr'h*), comme cela sera suggéré plus tard, n'était pas le souverain d'Égypte, mais un dieu d'Arabie occidentale en rapport avec Mišrāmah et Mašr, entre autres lieux¹³, et désignait peut-être aussi les chefs d'une tribu de la région. Le *mšr* biblique a pu aussi être le nom d'une tribu d'Arabie occidentale, appelée Muđar en arabe (*mđr*), « lait tourné ». Une tribu « Pharaon », nommée Far'a (*pr'*), se trouve encore aujourd'hui sur l'oued Bishah, portant le nom du dieu ou des chefs antiques de la région.

Une fois que l'on sait que le *h-yrđn* biblique, ou le « Jourdain », n'est pas le nom d'un fleuve mais un terme signifiant « la chaîne, l'escarpement », ou un nom de lieu comme Raydān, avec le même sens, il devient facile de comprendre d'autres expressions composées bibliques intégrant le même terme. On a déjà remarqué que *yrđn yrhw* (Nombres, 26, 3, 63 ; 31, 12 ;

33, 48, 50 ; 35, 1 ; 36, 13) n'est pas « le Jourdain à Jéricho » (*RSV*), mais la chaîne de Warākh', sur les hauteurs de Zahran. En plus de *yrđn yrhw*, il faut examiner d'autres expressions bibliques comprenant le terme *yrđn*. Les *m'brwt h-yrđn* (Juges, 3, 28 ; 12, 5, 6) par exemple, ne voulaient pas dire « les gués du Jourdain » (*RSV*), mais les défilés de la montagne¹⁴. Le *spt h-yrđn* (2 Rois 2, 13) n'était pas « les rives du Jourdain » (*RSV*) mais « le bord de l'escarpement » (cf. l'arabe *šph* ou *šp'*, « bord, falaise »). De fait, les Arabes vivant aujourd'hui en Arabie occidentale désignent toujours ainsi la bordure de l'escarpement de leur pays. Le *glylwt h-yrđn* (Josué, 22, 11) n'était pas « la région autour du Jourdain », mais « les pentes en terrasses de l'escarpement » (arabe *ḡl* pour « terrasse », de *ḡll*), à moins qu'il ne s'agisse de l'un des villages appelés aujourd'hui al-Jallah (*ḡl*), sur le versant maritime de l'escarpement d'Asīr.

Enfin, *g'wn h-yrđn* (Jérémie, 12, 5 ; 49, 19 ; 50, 44 ; Zacharie, 11, 3) n'était certainement pas « la jungle du Jourdain ». L'hébreu *g'wn* est connu avec le sens de « hauteur ». Seule une imagination particulièrement fertile pourrait lui faire signifier « grands arbres » ou « hauts arbres », et de là « jungle ». Le terme *g'wn h-yrđn* peut signifier « la hauteur de la chaîne ». Il se trouve cependant qu'il y a deux vallées du nom de oued Ghawwān (*ḡwn*), dans la région de Jizan, en Asīr. La première est une vallée côtière qui débouche dans la mer au port de Shuqayq. La seconde, cependant, plus au sud, est l'un des cours supérieurs de l'oued Baysh, jaillissant de l'extrémité nord de la chaîne du Harub, ou système *yrđn* (le *yrđn* ou Raydān de Lot), et rejoignant d'autres cours supérieurs. Pour faire la distinction entre cet oued « Ghawwān de la chaîne » ou « Ghawwān de Raydān » et l'oued Ghawwān côtier au nord, les textes bibliques cités l'appellent *g'wn h-yrđn*.

En reconsidérant un texte biblique qui parle de ce *g'wn h-yrđn*, on trouve une alternative intéressante à la

lecture traditionnelle. Dans les traductions conventionnelles de Zacharie, 11, 1-3 (ici *RSV*), nous lisons ce qui suit :

« Ouvre tes portes, Liban (*lbnwn*), que le feu dévore tes cèdres (*w-t'kl 'š b-'rzyk*); lamente-toi, cyprès, car le cèdre (*'rz*) est tombé, car les arbres magnifiques ont été ravagés (*'šr 'drym šddw*); lamentez-vous, chênes (singulier *'lwn*) de Bashân (*bšn*), car la forêt impénétrable est abattue (*ky yrd y'r h-bšwr*); on entend (*qwl*) la lamentation des bergers (*'llt h-r'ym*), parce que leur gloire (*'drim*) est ruinée (*šddh*); on entend (*qwl*) le rugissement des lionceaux (*š'gt kpyrym*), car la jungle du Jourdain (*g'wn h-yrdn*) a été ruinée (*šdd*). »

Tout cela est sans aucun doute pittoresque, mais complètement faux. Dans le texte hébreu, il s'agit de sept noms de lieux, et pas de deux. Le *lbnwn* en question n'est pas le mont Liban, mais les hauteurs et la vallée de Lubaynân (*lbynn*), qui bordent la région de Jizan au sud-est et se trouvent maintenant dans le territoire du Yémen (voir chapitre 1). Le *'rz* de ce Lubaynân ne pouvait pas être un cèdre, mais le genévrier géant. Le *bšn* traduit par Bashân n'est pas le al-Bathaniyyah syrien, région de hautes terres à l'est du fleuve Jourdain, comme on l'a longtemps affirmé, mais al-Bathanah (*bfn*), dans le djebel Faifa, dominant les vallées de la région de Jizan. Le *'lwn* de ce Bathanah n'est pas un chêne, mais probablement le térébinthe local. La traduction standard que j'ai citée reconnaît le *lbnwn* et le *bšn* de Zacharie comme des noms de lieux, mais n'identifie pas les autres. L'un est *g'wn* (le *g'wn h-yrdn*), déjà mentionné comme l'actuel oued Ghawwân, du *yrdn* qui est aujourd'hui le djebel Harub. Et voici les quatre autres :

1. *'Drym* : non pas « les arbres magnifiques », mais le pluriel de *'dr*, signifiant ici « pics » (cf. l'arabe *drw*; dans le dialecte de l'arrière-pays de Jizan *dry*, au masculin, vocalisé *dāri*). Il s'agit ici des cônes volcaniques ou « pics » du djebel Ḥattâb, dans le nord du Yémen, à

l'est des hauteurs du Lubaynân¹⁵. A l'extrémité sud du djebel Ḥattâb se trouve encore aujourd'hui un village nommé Ḍarwân (*drwn*, cf. l'hébreu *'drym*, « pics »). Cela pourrait être l'ancien nom des « pics » volcaniques de la région.

2. *Bšwr* : non pas « abattus » (de *bšr*, « coupés en morceaux »), mais l'actuel village de Ṣābir (*šbr*), dans le district de Banī Ghāzī de l'arrière-pays de Jizan, au pied du djebel Harub.

3. *R'ym* : pas nécessairement « les bergers » (pluriel de *r'y*), mais plus vraisemblablement une référence aux habitants de Rī' (*r'ym*, pluriel du génitif de *r'*), dans le district de Banī Ghāzī, dans la région de Jizan, sur les pentes du djebel Mašīdah. « Leur » *'dr* (*'drim*), ou « pic » (non pas « leur gloire »), aurait été le pic du même djebel Mašīdah.

4. *Kpyrym* : pas nécessairement les « lionceaux » (pluriel de *kpyr*), mais plus probablement un nom de lieu au masculin pluriel, se référant à ce qui est aujourd'hui le village de al-Rafaqât (féminin pluriel de *rḥq*, cf. l'hébreu *kpyr*), sur les pentes du djebel Harub ; *i.e.* dans le même coin que l'oued Ghawwân ou *g'wn h-yrdn*.

Donc, en reconsidérant le texte de Zacharie à la lumière de ces nouvelles suggestions, je proposerais la traduction suivante :

« Ouvrez vos portes, Lubayniens, et le feu nourrira vos genévriers¹⁶; lamentez-vous, cyprès, car le genévrier que Ḍarwân a détruit est tombé; lamentez-vous, térébinthes de Bathanah, car la forêt de Ṣābir a été abattue¹⁷; voyez les plaintes du peuple de Rī', car leur pic est détruit; voyez, les grondements d'al-Rafaqât, car le Ghawwân de Raydân est anéanti. »

Que les lecteurs soient ou non prêts à accepter la nouvelle interprétation que je propose, une chose est sûre : la Bible hébraïque n'a rien à dire sur « la jungle du Jourdain », erreur de traduction qui aurait dû faire

réfléchir même les visiteurs les moins observateurs de la région où cette profusion d'arbres est supposée exister.

Et le Jourdain (également *h-yrđn*) où Naamân d'Aram « se plonge sept fois » pour se guérir de la lèpre (2 Rois, 5, 14) ? Est-il concevable qu'un homme puisse se plonger non pas dans de l'eau, mais dans les rochers d'un escarpement ou d'une chaîne de montagnes ? Certainement pas. Le *yrđn* où Naamân « se plonge sept fois » ne put être qu'un torrent ou un cours d'eau. Dans ce cas, le terme *yrđn* vient de la même racine sémitique *yrđ* — ici pas dans le sens de « descendre, tomber, tomber par terre », mais dans le sens de l'arabe *wrd*, qui signifie « aller à l'eau ». En considérant que Naamân s'est soigné dans le Jourdain près de Samarie (*šmrwn*), qui est aujourd'hui le village de Shimrân (*šmrn*), dans l'arrière-pays de Qunfudhah dans l'Asîr côtier (voir chapitre 10), ce « Jourdain »-là, cours d'eau ou piscine, devait être sur le cours de l'oued Nu's, qui coule là. La patrie de Naamân, nommée Aram (*'rm*), serait aujourd'hui l'oued Waram (*wrm*), en aval du Rijal Alma', au sud de Shimrân, ou « Samarie ». Là, son « Damas » (*dmsq*, ou *d-msq*) n'aurait sûrement pas été le Damas syrien, mais l'actuel village local de Dhât Misk (*dt msk*). Aucun fleuve du nom de Parpar (*prpr*) et Abana (*'bn*) ne coule dans les environs du Damas syrien. Ces « fleuves » du pays de Naamân, qu'il compare au Jourdain ou *yrđn* où il se soigna (2 Rois, 5, 12) portent des noms qui sont aujourd'hui ceux des villages de Rafrafah (*rprp*) et d'al-Banâ (*bn*). Le principal cours d'eau de la région est dans la vallée de l'oued Ḥalî. On peut affirmer, en conséquence, que le Parpar biblique et Abana étaient parmi les nombreux affluents de l'oued Ḥalî.

8

La Judée arabe

Si les lecteurs peuvent admettre que le Jourdain biblique ait pu être un escarpement d'Arabie occidentale, ils devraient avoir peu de mal à admettre que la Judée biblique ait été le pays vallonné joutant le côté maritime d'Asîr. Pour être plus précis, je dirai que la Judée des anciens Israélites était située dans une zone allant de la ligne de partage des eaux de la chaîne du Sarat (le *yrđn* principal, ou « Jourdain » de la Bible hébraïque) au désert côtier de Tihâma (le « Tehôm » biblique).

Selon la Bible hébraïque, Juda est le nom de l'une des douze tribus d'Israël. C'est aussi le nom employé pour désigner le territoire que la tribu occupe, ainsi que l'un des deux royaumes du « Tout Israël », après la mort de Salomon. A l'époque achéménide, on se servait plus couramment de ce nom pour parler de tout le pays des Israélites, qui n'était plus alors indépendant.

Le pays de la tribu de Juda était apparemment sur l'oued Ađam, dans le sud du Hedjaz (voir appendice). David, fondateur du royaume du « Tout Israël », venait de là, sa ville natale étant Bethléem (*byt lhm*), village connu aujourd'hui comme Umm Lahm (*'m lhm*). Il ne faut pas s'étonner si la dynastie qu'il fonda se fit connaître comme « Maison de Juda », à cause de ses origines ; il est plus important de savoir que le Judaïsme tient vraisemblablement son nom du royaume de Juda — non pas la tribu ou le pays de la tribu —,

royaume qui se perpétua sous la maison de David jusqu'à la destruction par les Babyloniens en 586 avant J.-C.

Ce que nous appelons Judaïsme se développa par l'intermédiaire des prophètes, ou *nby'ym*, qui vivaient sous la tutelle des rois de Juda (voir chapitre 1), et la Bible hébraïque telle que nous la connaissons est un produit du royaume de Juda, plutôt que du royaume rival d'Israël. Après la destruction des deux royaumes, c'est Juda qu'on se rappela le plus. On peut du moins l'affirmer, vu que le nom de Juda fut donné à tout l'ancien territoire des Israélites à l'époque achéménide. C'est de Juda, et non d'Israël, que les Juifs en tant que communauté religieuse reçurent le nom par lequel on les désigne encore maintenant (*Yehūdīm* biblique, *Yehūdī* au singulier, de *Yehūdah*).

On ne peut guère douter que Juda ait été un nom géographique avant de devenir celui d'une tribu d'Israël. Sa forme hébraïque, *yhwdh*, est un nom dérivé de *yhd* — équivalent de l'arabe *whd*, qui veut dire « étendre bas », « être déprimé », pour un pays, pas pour un peuple. En arabe, *whd* fournit les substantifs *wahd* (*whd*) et *wahdah* (*whdh*, avec le suffixe féminin), « région basse », « plate », « ravin », alors que le *yhwdh* biblique, de *ydh*, a dû être un terme topographique sémitique ancien avec plus ou moins le même sens.

En réalité, cette contrée vallonnée jouxtant le côté maritime de la chaîne d'Asīr, que je crois être Juda, présente non seulement un panorama d'arêtes entremêlées, dont certaines se détachent de la chaîne principale et d'autres se dressent isolées ici et là, mais aussi une région plate de *wahd* ou de *wahdah*. C'est probablement de celle-ci que l'ancienne Judée reçut son nom¹.

Dans le texte biblique, d'innombrables références à Juda étayent ma thèse, selon laquelle il s'agissait du territoire des Israélites de la Bible en tant que peuple, plutôt que de celui d'une tribu israélite quelconque (voir appendice). La plupart de ces références viennent

confirmer mon idée que leurs terres comprenaient les pentes maritimes de l'Asīr géographique, ainsi que le Hedjaz du Sud jusqu'à la chaîne de Taif vers le nord. Les deux récits du retour des descendants des exilés israélites de Babylone en Judée à l'époque achéménide, dans Esdras, 2, 3-63 et Néhémie, 7, 8-65, en sont un excellent exemple. Ces deux textes, avec de légères variantes, dressent la liste des groupes ou communautés israélites qui revenaient, selon leur village ou leur ville d'origine, et pas selon la tribu ou la famille, comme on l'a cru jusqu'à présent².

En parcourant les deux textes, avec l'aide d'une bonne carte d'Arabie et un dictionnaire de noms de lieux arabes, on peut localiser facilement presque toutes les villes et tous les villages répertoriés par Esdras et Néhémie. Ce sont parfois des localités qui existent encore sous le même nom. Dans d'autres cas, elles existent sous des formes aisément reconnaissables. Dans tous les cas, on peut les trouver dans la partie d'Arabie occidentale s'étendant, en gros, de la région de Taif et de l'arrière-pays de Lith au nord, jusqu'à l'arrière-pays de Jizan au sud. Même ces termes que l'on a jusqu'à présent affirmé vouloir dire « prêtres », « lévites », « chanteurs », « gardiens de chèvres », « serviteurs du Temple » ou « serviteurs de Salomon » apparaissent lors d'une analyse plus poussée se référer clairement à des groupes venant de certaines zones de la même grande région et de ses environs arabes plus étendus (en particulier la région de Najran ; voir plus bas).

Pour préciser ces faits, je vais examiner d'abord le dernier groupe. En considérant l'absurdité d'un si grand nombre de « prêtres », on s'étonne que la manière traditionnelle de désigner ce groupe, comme les autres, n'ait jamais été mise en question. Considérons pourtant ce qui suit :

a) « Les prêtres » (*h-khnym*) sont évalués à un total de quatre mille deux cent quatre-vingt-neuf, environ le dixième des Israélites qui revenaient, et ils sont répartis de la manière suivante (Esdras, 2, 36-39 ; Néhémie, 7, 39-42) :

1. Les « fils » de Yedaya (*yd'yh*).
2. Les « fils » d'Immer (*'mr*).
3. Les « fils » de Pashehur (*pšhwr*).
4. Les « fils » de Harim (*hrm*).

Le *khnym* biblique ne peut pas ici être compris comme le pluriel de l'hébreu *khn*, ou « prêtre », car cela signifierait qu'un homme sur dix parmi les Israélites de retour était prêtre. On doit plutôt prendre ici *khnym* comme le pluriel de *khny*, génitif de *khn*, nom de lieu, avec le sens de « ceux de *khn* ». Le pays d'origine des *khnym* était apparemment l'actuelle oasis de Qahwān. Cette supposition est soutenue par la répartition géographique des *khnym*, dont les villes ou les régions (plutôt que les familles) sont répertoriées par Esdras et Néhémie comme suit :

1. Yedaya (*yd'yh*), qui est clairement aujourd'hui le territoire tribal de Wādi'ah (*wd'h*), sur l'oued Najran. Une fois Esdras (2, 36) et Néhémie (7, 39) parlent de *bny yd'yh l-byt yšw'*, traduit d'habitude par : « les fils de Yedaha de la maison de Josué », mais signifiant en réalité : « le peuple de Wādi'ah vers *byt yšw'* (nom de lieu) », puisque la préposition *l* en hébreu signifie « vers » et non « de ». La communauté en question a sûrement habité une zone s'étendant de Wādi'ah, au cœur de l'oued Najran, à (et non *de*) l'oasis de Wasī' (*wsy'*, cf. *yšw'* biblique), au sud de Riyāḍ, à l'extrémité orientale de la région de Yamamah, au centre de l'Arabie.

2. Immer (*'mr*), qui est apparemment aujourd'hui l'oasis de al-Amār (*'mr*), dans la région de Yamamah, au centre de l'Arabie, au nord-est de la grande région de l'oued Najran.

3. Pashehur (*pšhwr*), qui est aujourd'hui clairement l'oasis d'al-Ḥarshaf (*hršp*), sur l'oued Ḥabūnā, au nord de l'oued Najran.

4. Harim (*hrm*), qui est aujourd'hui l'oasis de l'oued Ḥarim (*hrm*), à l'extrémité occidentale de la région de Yamamah, en Arabie centrale.

On peut en déduire que les *khnym* devaient être une communauté dont le pays d'origine s'étendait de l'oued Najran vers le nord jusqu'à l'oued Ḥabūnā, et, vers le nord-est, dans la région de Yamamah en Arabie centrale. La vaste étendue de ce territoire peut expliquer pourquoi les *khnym* qui revenaient étaient si nombreux, selon Esdras et Néhémie. Situé à l'intérieur des terres, le pays des *khnym* était une dépendance du pays de Judée, plutôt qu'une partie intégrante de ce pays.

b) « Les lévites » (*h-lwym*) sont divisés de la manière suivante (Esdras, 2, 40 ; Néhémie, 7, 43) :

1. Les « fils » de Josué (*yšw'*).
2. Les « fils » de Qadmiel (*qdm'y'l*, ou *qdm'y l*).
3. Les « fils » de Hodavya (*hwdwyh* dans Esdras, ou *hwdwh* ou Hodva dans Néhémie).

Les *lwym* (pluriel de *lwy*, génitif de *lw* ou *lwh*) devaient être une communauté originaire de Lāwah (*lw*, ou *lwh*), dans l'oued Aḍam, plutôt que les prêtres « lévites ». Sur le même oued Aḍam, il existe toujours un village nommé Hudayyah (*hdyh*), qui n'est autre que le Hodavya d'Esdras et le Hodva de Néhémie. Dans les textes d'Esdras et de Néhémie, le peuple des Hodavya, sur l'oued Aḍam, se distingue des deux autres groupes de *lwym*, dont on parle comme étant à la fois les « fils de Josué et de Qadmiel ». C'est parce que « Josué » et « Qadmiel » étaient des lieux voisins dans l'arrière-pays de Lith, un peu plus bas sur l'oued Aḍam, dans les environs de l'actuel Ghumayqah. Ici, « Josué » est aujourd'hui représenté par le village de Sha'yah (*š'y*, cf. *yšw'* dans la Bible), tandis que « Qadmiel » est repré-

senté par le village d'al-Qadamah (*'l-qdm*, apparemment *'l qdm*, le « dieu » de *qdm*, cf. le *qdm*' l biblique).

c) « Les chantres » (*h-mšrrym*), y compris ceux d'Asaph (*'sp*) (Esdras, 2, 41 ; Néhémie, 7, 44) : il s'agissait sûrement d'une communauté venant du village de Masarrāh (*msr*, ou *msrr*), dans la région de Bāriq, à l'ouest de la région de Majaridah. À l'est de Masarrāh, dans la région de Ballasmar, se trouve le village d'Āl Yūsūf (*ysp*), portant jusqu'à ce jour le nom du « Asaph » biblique.

d) « Les portiers » (*h-š'rym*) sont divisés comme suit (Esdras, 2, 42 ; Néhémie, 7, 45) :

1. « Les fils » de Shallum (*šlwm*).
2. « Les fils » d'Ater (*'tr*).
3. « Les fils » de Talmôn (*tlmn*).
4. « Les fils » d'Aqqub (*'qwb*).
5. « Les fils » de Hatita (*hṭyt'*).
6. « Les fils » de Shobaï (*šby*).

Ces *š'rym*, loin d'être des « portiers », étaient une communauté de la région de Taïf, où leur lieu d'origine était l'actuel Sha'āriyah (*š'ry*). Tous les villages des *š'rym*, répertoriés par Esdras et Néhémie, se trouvent encore dans les environs. Ce sont Shumūl (*šmwł*, *šlwm* biblique, « Shallum ») ; Watrah (*wtr*, *'tr* biblique, « Ater ») ; Maṅṭalah (*mṅṭl*, *tlmn* biblique, « Talmon ») ; 'Uqūb (*'qwb*, *'qwb* biblique, également « Akkub ») ; al-Ḥuwayyit (*hwyf*, apparemment une forme arabisée du *hṭyt'* biblique, « Hatita ») ; et Thawābiyah (*twby*, cf. le *šby* biblique).

e) « Les serviteurs du Temple » (*ntynym*) sont répertoriés comme étant les « fils », ou peuple, de trente-cinq endroits différents (et non des familles ; Esdras, 2, 43-54 ; Néhémie, 7, 46-56).

Ils ne pouvaient certainement pas être des « serviteurs du Temple ». Je pense que c'était une commu-

nauté de la région de Jizan et du Rijal Alma' voisin, les régions de Bahr et de Birk. Leur lieu d'origine était probablement l'un des deux villages appelés aujourd'hui Tanāṭin (*tnṭn*), dans la région de Jizan. Voici les trente-cinq villages d'où ils viennent :

1. Çiha (*syh'* dans Esdras ; *sh'* dans Néhémie), Şakhyah (*shy*) ou Sakhī (*shy*) dans le Rijal Alma'.

2. Hasupha (*hswp'*) : Ḥashāfah (*hšp*), dans la région de Birk.

3. Tabbat (*tbwt*) : 'Aṭibiyyah (*'tbyt*), dans la région de Jizan.

4. Qéros (*qrs*) : Kirs (*krs*), l'un des neuf villages qui portent ce nom dans la région de Jizan ; à moins que ce ne soit Kurūs (*krs*), dans la même région.

5. Sia (*sy'h'* dans Esdras ; *sy''* dans Néhémie ; dans les deux cas avec en suffixe l'article défini araméen, laissant le nom *sy'h'* ou *sy'*) : al-Sa'ī (*s'y*), avec en préfixe l'article défini arabe, dans la région de Jizan.

6. Padôn (*pdwn*) : Fadanah (*pdn*), dans la région de Jizan.

7. Lebana (*lbnh*) : Lubānah (*lbnh*), dans la région de Jizan.

8. Hagaba (*hgbh*) : Huqbah (*hqbh*), dans la région de Jizan.

9. Aqqub (*'qwb*) : Āl 'Aqībah (*'qb*), dans la région de Jizan (distinct du 'Uqūb de la région de Taïf, voir plus haut).

10. Hagab (*hgb*) : Ḥuqbah (*hqb*), dans la région de Jizan, à moins que ce ne soit le Ḥuqbah du Rijal Alma' tout proche.

11. Shamlaï (*šmly*) : Shamulā' (*šml'*), l'un des deux villages du même nom dans la région de Jizan.

12. Hānān (*hnn*) : Ḥanīnah (*hnn*), ou peut-être Ḥanīnī (*hnn*), dans la région de Jizan.

13. Giddel (*gdl*) : Jadal (*ḡdl*), dans la région de Bahr.

14. Gaher (*ghr*) : Juḥr (*ḡhr*), ou peut-être Juḥrah (*ḡhr*), dans la région de Jizan.

15. Reaya (*r'yh*) : Rāyah (*ryh'*, exactement *r'yh*), dans la région de Jizan.

16. Reçin (*rşyn*) : parmi plusieurs possibilités, plus probablement Radwān (*rđwn*), dans la région de Jizan ; à moins que ce ne soit Rāzinah (*rzn*), dans le Rijal Alma'.

17. Neqoda (*nqwd'*, ou *nqwd* si l'on retire l'article défini araméen mis en suffixe) : Nājid (*nğd*), dans la région de Jizan.

18. Gazzam (*gzm*) : Jazāyim (*ğzym*), dans la région de Jizan, à moins que ce ne soit le nom même de Jizan.

19. Uzza ('z') : Ghazawah (*ğzw*), dans la région de Jizan, à moins que ce ne soit 'Uzz ('z), dans la région de Birk.

20. Paséah (*pśh*) : Şāfaḥ (*şpḥ*), l'un des deux villages du même nom dans la région de Jizan.

21. Bésaï (*bśy*) : Başwah (*ḥsw*), dans la région de Jizan.

22. Asna ('śnh) : Wasan (*wsn*), dans la région de Bahr.

23. Méunim (*m'wnym*, traditionnellement vocalisé comme un pluriel, mais peut-être aussi duel de *m'wn* ou *m'wny*) : Ma'ānī (*m'n*), deux villages du même nom, au Rijal Alma' ; à moins qu'il ne s'agisse de la vallée de l'oued Ma'āyin (pluriel arabe de *m'yn*, vocalisé *ma'yan*), dans la région de Jizan, ce qui est moins probable.

24. Nepusim (*npysym*, pluriel du génitif *npys*) : Naşifān (*nşpn*, singulier arabe *nşp*), dans l'oued Ađam. Les habitants israélites de ce village ont dû arriver à l'origine d'un endroit portant le même nom dans la vallée de Jizan et qui n'existe plus.

25. Baqbuq (*bqbwq*) : Jubjub (*ğbğb*), dans la région de Jizan.

26. Haqupha (*ḥqwp'*, avec l'article défini araméen en suffixe) : al-Hajfah (*ḥğp*, avec l'article défini arabe en préfixe), dans la région de Jizan³.

27. Harhur (*hrḥwr*) : impossible à identifier comme

le nom d'un lieu, mais peut-être Kharr (*hr*), identifié bibliquement en rapport avec les environs de Khīrah (*hr*), dans le Rijal Alma'.

28. Baçlut (*bşlwt*) : peut-être un nom de tribu féminin pluriel ; très courant en Arabie, d'après le nom de lieu *ḥsl* ; cf. al-Balās (*blş*), dans le Rijal Alma'. Il y a aussi le territoire tribal de Şulab (*şlb*), dans le Rijal Alma'. Autrement Şulbiyah (*şlbyt*), dans la région de Jizan.

29. Mehida (*mhyd'*) : Hamīdah (*ḥmyd*, peut-être à l'origine Hamīdā, ou *ḥmyd'*, avec l'article défini araméen en suffixe, comme le nom biblique), dans la région de Jizan.

30. Harsha (*hrś'*, avec l'article défini araméen en suffixe) : al-Khursh (*hrś*, avec l'article défini arabe en préfixe), dans la région de Jizan.

31. Barqos (*brqws*) : soit Kirbās (*krbs*) ou Karbūs (*krbs*), dans la région de Jizan.

32. Sisra (*śyśr'*) : probablement Sirr Zahrā (*sr zhr'*, corruption du nom originel, en conservant l'article défini araméen en suffixe), dans la région de Jizan.

33. Témah (*tmḥ*) : Tamaḥah (*tmḥ*), dans la région de Jizan.

34. Neçiah (*nşyh*) : Nađūḥ (*nđḥ*), dans le Rijal Alma'.

35. Hatipha (*ḥtyp'*) : Khatfā (*ḥtp'*, en conservant l'article défini araméen en suffixe), dans la région de Jizan.

Si l'on en juge par ces identifications des villages d'origine des *ntynym*, qui sont tous concentrés dans une zone de l'Asīr méridional, essentiellement le Jizan, il est clair qu'il ne s'agissait pas de « serviteurs du Temple », mais d'une communauté qui tenait son nom d'un lieu dans cette région (voir plus haut). Il en va de même pour les communautés suivantes.

f) « Serviteurs de Salomon » (*'bdy ślmḥ*), répertoriés comme les « fils », ou le peuple, de dix lieux différents (et non des familles).

Plutôt que des « serviteurs de Salomon », les *bny 'bdy*

šlmh, ou « fils » de *'bdy (m) šlmh*, étaient une communauté originaire de ce qui est aujourd'hui le village de 'Abdān (*'bdn*), dans la région de Jizan, ce village étant bibliquement identifié en rapport avec le village voisin nommé Silamah (*slmh*). Leurs demeures étaient les suivantes :

1. Sotaï (*šty*) : Āl Sūt (*št*), dans la région de Jizan.
2. Ha-Sophérêt (*h-šprt*) : Raṣafah (*ršpt*), dans la région de Jizan, apparemment confondu, textuellement, avec Āl-Safarah (*šprt*), dans la région de Ballasmar.
3. Peruda (*prwd'*, avec un article défini araméen en suffixe) : sans doute al-Fardah (*prd*, avec l'article défini arabe en préfixe), dans le Rijal Alma' ; plus vraisemblablement al-Rafdā (*rpd'*, conservant aussi l'article défini araméen en suffixe), dans la région de Ballasmar.
4. Yaala (*y'lh*) : sans doute 'Āliyah (*'lyh*), l'un des deux villages de ce nom dans la région de Jizan ; plus vraisemblablement al-Wa'lah (*w'lh*), dans l'arrière-pays de Qunfudhah.
5. Darqōn (*drqwn*) : probablement al-Darq (*drq*), dans la région de Jizan, confondu textuellement avec Qardān (*qrđn*), dans la région de Taïf.
6. Giddel (*gdl*) : Jadal (*gdł*), dans la région de Bahr (voir plus haut).
7. Shephatya (*šptyh*) : Shuṭayfiyah (*štypyh*), l'un des trois villages voisins du même nom dans la région de Jizan.
8. Hattil (*htyl*) : apparemment Sāhil al-Ḥūlūṭī (*hlt*), cité comme variante pour Sāhil Abī 'Allūt, dans la région de Jizan.
9. Pokérêt-ha-Çebayim (*pkrt h-šbym*, *šbym* étant traditionnellement vocalisé comme duel de *šby* « gazelle », voir chapitre 4) : Faqarah (*pqrt*), identifié en relation avec les villes jumelles de Sabya (*šby'*, forme araméenne de *h-šby*) et al-Zabyah (*zby*, forme arabisée de *h-šby*), ces trois lieux se trouvant très rapprochés, dans la région de Jizan.
10. Ami (*'my* dans Esdras ; *'mwn* dans Néhémie) : la

confusion se fait entre Yāmiyah (*ymy*) et Yamānī al-Marwā (*ymn*), dans la région de Jizan.

Il me semble que l'identification des villes ou des villages d'origine, que l'on a jusqu'à présent pris pour des « fils » de « prêtres », « lévites », « chantres », « portiers », « serviteurs du Temple » et « serviteurs de Salomon » de retour, mais qui étaient en réalité six groupes tribaux connus d'après leurs lieux d'origine respectifs, est suffisante en soi pour montrer où se trouvait réellement le pays biblique de Judée. Pourtant, d'autres preuves sont fournies par l'identification des autres lieux mentionnés dans Esdras, 2, et Néhémie, 7, comme pays d'origine, tous en Arabie occidentale, des Israélites revenant de Babylone. Pour plus de clarté, les lieux seront identifiés par régions, du sud au nord.

a) Région de Jizan

1. Arah (*'rh*) : Raḥ (*rh*) ; à moins que ce ne soit Raḥā (*rh*) ou Warkhah (*wrh*), dans la région de Taïf.
2. Zattu (*ztw'*, avec l'article défini araméen en suffixe) : peut-être al-Zāwiyah (métathèse de *ztw'*, avec l'article défini arabe en préfixe).
3. Ater (*'tr*, seulement dans Esdras) : Watar (*wtr*) ; à moins que ce ne soit Watrah (*wtr*) ou Watīrah (*wtr*), dans la région de Taïf.
4. Béçaï (*bšy*) : Baṣwah (*bšw*), Baṣah (*bš*) ou Buzah (*bz*, l'un des deux villages du même nom) ; à moins que ce ne soit Baḏā (*bḏ'*), dans la région de Taïf.
5. Harim (*hrm*) : Khurm (*hrm*) ; à moins que ce ne soit 'Arabat Ḥārim (le « ruisseau » de *hrm*), dans le district de Muhayil.
6. Tel-Harsha (*tl hršh*, la « colline » de *hršh*) et Tel-melah (*tl mlh*) : Jabar al-Ḥashr (la « montagne » de

ḥšr) et le promontoire (*tl*) de Ḥamīl (*hml*), ce dernier dans le pays accidenté de Ḥurrath.

7. Adīn (*'dn* dans Esdras) ou Addon (*'dwn* dans Néhémie) : la confusion se fait apparemment entre deux villages de districts voisins, l'un appelé Udhn (*'dn*) et l'autre Wadānah (*wdn*).

8. Hariph (*hryp*, seulement dans Néhémie) : Harf (*hrp*), l'un des cinq villages du même nom. Il y a aussi Ḥarf dans le Rijal Alma' ; un autre dans la région de Ballasmar ; et encore un autre dans la région de Qunfudhah. Une autre possibilité est celle de Kharfā (*hrp*), dans la région de Taif.

9. Anatot (*'ntwt*) : 'Anṭūṭah (*'ntwt*).

10. Azmavēt (*'zmwt*, dans Esdras) ou Bet-Azmavēt (*byt 'zmwt*, le « temple » de *'zmwt*, dans Néhémie) : al-'Uṣaymāt (*'smt*, ou *'symt*), dans la région accidentée de Ḥurrath.

11. Adoniqam (*'dnyqm*, apparemment *'dny qm*, « mon seigneur » de *qm*) : l'un des nombreux villages de la région nommée al-Qā'im (*q'm*), apparemment le nom d'un ancien dieu local.

b) Région du Rijal Alma'

1. Netopha (*ntph*) : Qa'wat Āl Nāṭif (la « colline » du « dieu » *ntp*).

2. Béthel (*byt'l*) : Batīlah (*btl*), déjà identifié au chapitre 7.

3. Ai (*h-'y*) : Al-Ghavy (*gy*), déjà identifié au chapitre 7.

4. Barzillāī le Galaadite (*brzly h-gl'dy*, tous deux au génitif, les noms au nominatif étant *brzl* et *gl'd*) : al-Barṣah (apparemment *'l brṣ*, métathèse de *brzl*), identifié en relation à al-Ja'd voisin (*'l-ḡ'd*, métathèse de *gl'd* ; voir chapitre 1).

c) Régions de Bahr et de Birk

1. Azgad (*'zgd*, apparemment *'z gd*) : peut-être 'Azz (*'z*), dans la région de Birk, identifié en rapport au Ḥabīs al-Qād voisin (*qd*), dans la région adjacente de Muhayil.

2. Hebayya (dans Esdras) ou Hobayya (dans Néhémie, et dans les deux cas *hbyh*) : Ḥabwah (*hbwh*), dans la région de Bahr, à moins que ce ne soit le village du même nom dans la région de Bani Shahr, ou Khabyah (*hbyh*), dans la région de Jizan. Il est moins vraisemblable que ce soit Ḥabwā (*hbw*) et Khabwā (*hbw*), de l'oued Aḍam.

d) Région de Muhayil

1. Adīn (*'dyn*) : 'Adīnah (*'dyn*).

2. Elam (*'ylm*) : 'Alāmah (*'lm*) ; à moins que ce ne soit Āl al-'Alam (*'lm*), dans la région de Tanumah du Sarat.

e) Région de Ballaḥmar-Ballasmar

1. Cherub (*krwb*) : Karbah (*krb*) ; à moins que ce ne soit al-Qarībah (*qrb*), dans la région de Jizan, ou un autre Qarībah, dans la région de Taif.

2. Bébaī (*bby*) : Bāb (*bb*), sur la chaîne du djebel Ḍirim.

3. Tummim (*tmym*) : Āl Tammām (*tmm*).

f) Région de Bariq

1. Paréosh (*pr's*) : peut-être al-Ja'āfir (*ǧ'pr*, métathèse de *pr's*, prononçant la fricative *s* comme un *ǧ*) ; à moins que ce ne soit al-Ja'āfir, dans la région voisine de Qunfudhah ; 'Ajrafah (*ǧrǧ*), dans la région de Bahr ; ou al-'Arāfijah (*rǧǧ*), les hauteurs de Ghamid.

g) Région de Majaridah

1. Gabaōn (*gb'wn*, seulement dans Néhémie) : Āl Jab'ān (*ǧb'n*).

2. Nebo (*nbw*) : Nībah (*nb*) ; à moins que ce ne soit Nabāh (*nb*), qui est le Nebo de Moïse (mont Nebo), dans la région de Taif (voir chapitre 7, note 5), ou un autre Nabāh sur la chaîne isolée du djebel Ḍirim, dans la région de Ballasmar.

h) Région de Qunfudhah

1. Gibbar (*gbr*, seulement dans Esdras) : Qabr (*qbr*) ; à moins que ce ne soit Jubār (*ǧbr*), dans la même région, ou l'un des lieux du même nom, ou de ses variantes, dans d'autres parties d'Arabie occidentale.

2. Hadīd (*hdyd*) : Hadhīdh (*hdd*, strictement *hdyd*) ; à moins que ce ne soit Ḥadād (*hdd*), dans la région de Taif, ou l'oued Ḥadīd (*hdd*, strictement *hdyd*), dans la région de Jizan.

3. Urim (*wrym*) : al-Riyām (*rym*) ; à moins que ce ne soit al-Riyāmāh (*rym*), dans la région de Bani Shahr.

4. Qiryat-Yéarim (*qryt y'rym*), Kephira (*kpyrh*) et Bérot (*b'rw*) : le contexte de Josué, 9, 17, où ces trois noms de lieux sont aussi mentionnés ensemble et en association avec Gabaōn (voir plus haut, dans la région

de Majaridah), désigne clairement le vaste arrière-pays de Qunfudhah. Dans les environs se trouvent Qiryat-Yéarim (*Qaryat 'Amir*, ou *qryt 'mr*), un Kephira (Qifarah, ou *qprh*) et un Rabthah (*rbt*), qui est peut-être Béerot.

i) Région de l'oued Aḍam

1. Pahat-Moab (*pht mw'b*) : Fātih (*p̄th*), identifié en rapport avec Umm al-Yab voisin (*'m yb*), le Moab biblique (voir chapitre 5).

2. Josué (*yšw'*, cité par Esdras et Néhémie comme dépendance de Pahat-Moab) : Sha'yah (*š'y*) (pour l'autre dépendance, « Yoab », voir région de Taif).

3. Yora (*ywrh*, seulement dans Esdras) : Waryah (*wryh*).

4. Bethléem (*byt lhm*, ou « temple » de *lhm*, littéralement « pain, nourriture, provision » ; apparemment le nom d'une divinité des provisions) : Umm Laḥm (*'m lhm*, signifiant « mère », i.e. « déesse » ou « pain, nourriture, provision »)⁴.

5. Rama (*h-rmh*, avec l'article défini) : Dhā al-Rāmāh (« celui » de *rmh*, ici avec l'article défini arabe, signifiant le « dieu » de la « colline »)⁵.

6. Géba (*gb'*, répertorié par Esdras et Néhémie en association avec « Rama ») : Jab' (*ǧb'*).

7. Mikmas (*mkms*) : Maqmaṣ (*mqmṣ*)⁶.

8. Magbish (*mgbyš*, seulement dans Esdras) : Mashājib (*mšǧb*).

j) Grande région intérieure de Lith

1. Tobiyya (*tbyh*) : peut-être Buwayt (*bwyf*), sur l'oued al-Jā'izah.

2. Ono (*'wnw*) : Awān (*'wn*) ; à moins que ce ne soit Waynah (*wyn*), dans la région de Bani Shahr.

3. Yoab (*yw'b*) : al-Yāb (*yb*), dans la région de Ghamid, près de Baljurashi. Cité par Esdras et Néhémie comme une dépendance de Pahat-Moab (voir région de l'oued Ađam), al-Yāb est situé sur les hauteurs au sud-est de l'oued Ađam. Un autre Yoab possible, plus près de Pahat-Moab, est Buwā' (*bw'*), dans la région de Taif. Les noms de Yoab (*yw'b*) et de Al-Yāb, cependant, sont absolument identiques.

4. L' « autre » Elam (*'ylm 'hr*) : il s'agit de deux vallées voisines des basses terres de Zahran, appelées oued al-'Almā' (*'lm*) et oued Yaħar (*yħr*). Il ne s'agit d'aucun « autre » Elam.

k) Région de Taif

1. Zakkāi (*zky*) : Qaṣyā (*qsy*) ; à moins que ce ne soit l'oued Qiṣī (*qsy*), dans la région de Jizan.

2. Bani (*bny*, dans Esdras) ou Binnuī (*bnwy*, dans Néhémie) : la confusion se fait entre deux lieux de la région de Taif, les villages de Binni (*bny*) et Banyā' (*bny'*).

3. Lod (*ld*) : Lidd (*ld*) ; à moins qu'il ne s'agisse de Liddah (*ld*), de l'oued al-Ja'izah, dans l'arrière-pays de Lith.

4. Jéricho (*yrhw*) : Warkhah (*wrh*) ; à moins que ce ne soit le même Jéricho (*yrhw*) que celui mentionné au chapitre 7, qui est Warākh (aussi *wrh*), dans les hautes terres du Zahran.

Dans l'ensemble, sur les cent trente noms de lieux reconnus dans les listes d'Esdras et de Néhémie, et que j'ai fait correspondre avec ceux des villages d'Arabie occidentale cités plus haut, seule l'identification de quelques-uns reste incertaine. Le plus important, peut-être, reste qu'une poignée seulement de ces noms a été identifiée avec des lieux en Palestine (dans Simons seu-

lement dix) ; par ailleurs, dans quelques cas seulement (notamment Bethléem, Lod, Nébo et Jéricho), les noms palestiniens correspondent réellement avec le nom biblique original sans soulever des questions qui restent sans réponse. (Voir Simons, Paragr. 1011 f.) Cela devrait nous conduire à conclure que le pays biblique de Judée, distinct de la Judée palestinienne (ou « pays des Juifs ») de l'époque romaine, se trouvait en Arabie occidentale et nulle part ailleurs. La Judée biblique était en fait cette région comprenant les pentes maritimes du Hedjaz et de l'Azīr méridionaux, de l'arrière-pays de Lith au nord à la région de Jizan au sud, ainsi que la région de Taif, au-delà de la ligne de partage des eaux en venant de l'arrière-pays de Lith. On pourrait fournir d'autres preuves à l'appui de cette démonstration en identifiant les noms de lieux cités comme étant en Judée dans d'autres textes bibliques, mais je crois en avoir assez dit. De plus, je ne veux pas pousser à bout la patience de mes lecteurs.

Si les textes bibliques concernés sont lus comme ils doivent l'être, dans leur hébreu consonantique original, sans tenir compte des traditions erronées, il n'existe aucune preuve attestant que l'antique Judée se soit trouvée ailleurs que là où je l'ai localisée. La preuve onomastique est si convaincante qu'elle ne semble guère nécessiter de confirmation archéologique. Néanmoins, comme je l'ai mentionné au début, personne ne sera jamais vraiment convaincu tant que des preuves archéologiques ne seront pas fournies pour soutenir ma théorie. En attendant, il serait tout à fait logique, sur la base des renseignements que je donne, de suggérer que la Judée a dû, au moins, se trouver plutôt en Arabie occidentale qu'en Palestine.

Jérusalem et la cité de David

Dire que la Jérusalem palestinienne, sacrée pour les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans, n'est pas vraiment l'endroit que l'on croit, semble une affirmation impudente, de nature à allumer la colère de tous les croyants sincères de ces trois religions. Je ne nie pas, bien sûr, que la cité de Jérusalem telle que le monde la connaît mérite sa réputation de Ville sainte. Je suggère, cependant, qu'il y avait une autre Jérusalem en Arabie occidentale, dont l'existence est antérieure à celle de Palestine, et que l'histoire de Jérusalem y commence vraiment.

La Bible hébraïque nous dit que le royaume du « Tout Israël », à l'époque du roi Salomon, s'étendait « de Dan jusqu'à Beersheba même » (1 Rois, 4, 25). On a dit que Beersheba est l'actuelle ville de Bīr Sab', dans le sud de la Palestine, tandis que Dan a été identifié sur le site des ruines de Tall al-Qādī, près des sources du Jourdain, en s'appuyant essentiellement sur le fait que le mot *qādī* veut dire « juge » en arabe (*dn* en hébreu). Cependant, comme je l'ai déjà démontré au chapitre 4, il est plus vraisemblable que Beersheba se soit trouvé sur le site de l'actuel village de Shabā'ah, dans les hautes terres d'Asīr, près de la ville de Khamis Mu-shait. Quant au Dan biblique, il subsiste probablement en Arabie occidentale, sous le nom du village de Danādīnah (pluriel arabe de *dn*), dans les basses terres de

Zahran, au sud de l'oued Aḍam, comme je le démontrerais plus loin, aux chapitres 10 et 14.

La capitale de Salomon, Jérusalem, a dû se situer quelque part entre ces deux lieux, plus vraisemblablement là où se trouve aujourd'hui un obscur village nommé Āl Sharīm (*l šrym*), près de la ville de Nimas, le long de la crête du Sarat d'Arabie occidentale. Elle aurait pu aussi se trouver à plusieurs kilomètres au sud, non loin de Tanumah. « Jérusalem » subsiste peut-être ici sous le nom du village d'Arwā (*'rw*), identifié en relation avec le village d'Āl Salām (*slm*), qui donnerait le nom composé de Arwā-Salām (*'rw slm*; cf. le *yrwšlym* biblique pour Jérusalem).

Après la mort de Salomon, son royaume du « Tout Israël » fut divisé entre ses descendants, qui continuèrent à régner à Āl Sharīm comme rois de Juda; une autre lignée de monarques se baptisèrent à l'évidence rois d'« Israël ». En fin de compte, ces derniers établirent leur capitale en Samarie (*Shōmerōn* biblique, ou *šmrwn*), que j'ai identifiée comme le village de Shimrān (*šmrn*); dans les basses terres de la région de Qunfudhah, en bas du Sarat. Depuis leur capitale, les rois d'« Israël » contrôlaient un territoire qui allait jusqu'aux régions nord du territoire de « Juda », jusqu'à la région de Taif.

Pour l'instant, cependant, occupons-nous de Jérusalem; la question plus complexe de la localisation de Juda et d'Israël sera traitée dans le chapitre suivant. La Bible hébraïque nous dit que David prit Jérusalem et la forteresse de Sion aux Jébuséens, y transportant sa capitale depuis Hébron pendant les huit années où il régna sur Juda (2 Samuel, 5, 5-10). Des cinq Hébron (*hbrwn*) qui subsistent sous le nom de Khirbān (*hrbn* par métathèse) sur les pentes maritimes d'Asīr, je suggérerais que la première capitale de David était très probablement le Khirbān de la région de Majaridah, qui avait été l'Hébron d'Abraham (voir chapitre 13). L'Hébron de David n'a certainement pas pu se trouver

en Palestine, où aucun lieu de ce nom ne semble exister.

C'est vrai, les Juifs et les Chrétiens ont traditionnellement localisé l'Hébron biblique sur la ville d'al-Khalīl, dans la région montagneuse au sud de la Jérusalem palestinienne. D'ailleurs, parce que l'endroit est associé à l'histoire d'Abraham, qui est décrit dans le Coran (4, 125) comme l'ami (*hlyl* en arabe, vocalisé *halil*, ou « Khalīl ») de Dieu, les Musulmans ont accepté l'identification juive et chrétienne d'al-Khalīl avec l'Hébron d'Abraham. Il est pourtant peu vraisemblable que le nom de lieu al-Khalīl veuille dire « ami ». C'est probablement une forme arabisée d'un nom de lieu sémitique plus ancien, *hlyl* (de *hll* en hébreu, « excaver », cf. *hll* en arabe, « percer, pénétrer »), signifiant « caverne ». Cela étant, la ville palestinienne tient sûrement son nom d'une caverne du voisinage (mentionnée par les géographes arabes), et qui fut consacrée ensuite par la tradition comme étant la tombe d'Abraham. En Asīr, cependant, nous avons une autre confirmation que le Khirbān de la région de Majaridah, dans l'arrière-pays de Qunfudhah, était la première capitale de David, parce que nous y trouvons plusieurs noms de lieux qui lui sont associés. Ce sont Gabaôn (*gb'wn*), aujourd'hui Al-Jib'an (*gb'n*) et Helkath-hazzurim (*hlqt h-šrym*), aujourd'hui al-Ḥalq (*hlq*) et al-Širām (*šrm*), qui se trouvent tous dans la même région (voir 2 Samuel, 2, 16).

Toutes ces identifications confortent mon opinion que Jérusalem a dû être Āl Sharīm, situé à quelque distance de Khirban, à l'est vers les hauteurs, sur les montagnes de Nimas, juste après l'escarpement d'Asīr. Quant aux Jébuséens (*h-ybwšy*, génitif de *ybwš*), qui possédaient la ville à l'origine, ils furent probablement l'une des nombreuses tribus qui habitèrent l'Arabie occidentale dans l'Antiquité (voir chapitre 15). Trois lieux, entre autres, continuent d'y porter leur nom : le village de Yabāsah (*ybsh*), sur l'oued Aḍam; la vallée de l'oued Yabs (*ybs*) ou Yubays (*ybys*), sur le versant

maritime de la région de Ghamid ; et le village de Yabs (*ybs*), dans la région de Qunfudhah.

Si le lecteur m'a suivi jusqu'ici dans cette transposition de la Bible hébraïque de Palestine en Arabie occidentale, c'est surtout parce que j'ai pu identifier non pas un, mais plusieurs lieux mentionnés dans des passages spécifiques de la Bible comme étant près les uns des autres, dans cette région où j'affirme que l'histoire biblique s'est déroulée. En ce qui concerne Jérusalem, cependant, le lecteur va sans doute exiger une preuve plus convaincante que la simple toponymie ne peut en fournir. Commençons donc avec la prise de Jérusalem par David, telle qu'elle est racontée dans le texte hébreu de 2 Samuel, 5, 6-10. Jusqu'à présent, les exégètes ont déploré ce qu'ils considèrent comme la pauvreté d'informations fournies par le texte, vu qu'il traite d'un événement de première importance dans l'histoire des Israélites (voir Kraeling, pp. 195-197). Ce n'est cependant pas la faute du texte, mais de la manière dont il a été traditionnellement lu et interprété. La RSV par exemple, le traduit ainsi :

« Et le roi et ses hommes marchèrent sur Jérusalem contre les Jébuséens (*l h-ybwśy*), habitants du pays, qui dirent à David : « Tu n'entreras pas ici, mais les aveugles et les boiteux te repousseront » — voulant dire : « David n'entrera jamais ici » (*l' tbw' hnh ky 'm hśyrk h-wrym w-h-pšhym l-mr l' ybw' dwd hnh*). David s'empara néanmoins de la forteresse de Sion (*w-ylkd dwd't mšdt śywn*), c'est-à-dire la Cité de David. Et David dit à ce propos : « Quiconque voudra frapper les Jébuséens, qu'il monte par le canal attaquer les boiteux et les aveugles, qui sont haïs par l'âme de David » (*w-y'mr dwd b-ywm h-hw' kl mkh ybwśy w-yg' b-šnwr w-t h-pšhym w-t h-wrym sn'w npš dwd*). C'est pourquoi l'on dit : « L'aveugle et le boiteux n'entreront pas dans la maison » (*l'kn y'mrw 'wr w-pšh l' ybw' l' h-byt*). Et David s'établit dans la forteresse (*b-mšdh*), et l'appela Cité de David. Et David bâtit la ville (*śbyb*) alentour, à partir de

Millo et à l'intérieur (*mn hmlw' w-byth*, lu généralement *mn h-mlw' w-byth*). Et David devenait de plus en plus grand, car le Seigneur, le Dieu des armées, était avec lui (*w-yhwh 'lhy śb'wt 'mw*). »

Contrairement à la traduction, la version originale en hébreu ne dit pas que David et ses hommes marchèrent sur Jérusalem « contre » les Jébuséens qui y étaient ; elle dit simplement qu'ils marchèrent « vers » les Jébuséens (*l h-ybwśy*). Cela peut suggérer que David n'eut pas à conquérir Jérusalem ; la ville avait déjà été conquise par les Israélites avant lui, à l'époque des Juges. Lors de sa conquête, les Jébuséens vivant à Jérusalem furent autorisés à y rester, et ils y étaient toujours quand on écrivit le Livre des Juges, longtemps après l'époque de David (voir Juges, 1, 8, 21, 21-25). Donc, ce que David a conquis après avoir marché vers Jérusalem n'était pas du tout Jérusalem. C'était un autre lieu, *mšdt śywn* en hébreu, généralement traduit par la « forteresse de Sion ». C'était cette *mšdh*, plutôt que Jérusalem, qui fut rebaptisée la « Cité de David ». Cette *mšdh* faisait partie du territoire jébuséen. Quand il l'eut conquise, David déclara : « Aujourd'hui, la conquête des Jébuséens est achevée » (littéralement : « En ce jour, tous les Jébuséens sont battus »). C'est le sens de l'hébreu original (*w-ylkd dwd 't mšdt śywn w-y'mr dwd b-ywm h-hw'kl mkh ybwśy*).

En réalité, avant l'époque de David, les Israélites, ayant conquis Jérusalem, avaient tenté de prendre le contrôle du « sud » (*h-ngb*), ainsi que du « pays des collines » (*h-hr*) et des « basses terres » (*h-šplh*) des Cananéens (Juges, 1, 9), mais apparemment sans succès. On ne trouve aucune mention d'une conquête de ces régions à cette époque. Cela explique pourquoi David, quand il prit *mšdh*, put proclamer : « En ce jour, la conquête des Jébuséens est achevée. » Le *mšdh* en question figure dans d'autres textes bibliques comme *hr śywn* (mont Sion, ou la montagne de Sion). Selon moi, l'endroit peut difficilement être ailleurs que sur la

chaîne de la région de Rijal Alma', à l'ouest d'Abhā et au sud de Nimas, et dont le nom est parvenu jusqu'à nous par l'un de ses villages, Qa'wat Şiyān (la « montagne » de *syn*, écrite sous sa forme biblique). Sur cette même chaîne se trouvent aujourd'hui deux villages, l'un nommé Şamad (*şmd*) et l'autre Umm Şamdah (*'m şmdh*, le *'m* initial étant l'article défini reconnu dans le dialecte arabe local). Le *mşdh* de *şywn*, qui devint la Cité de David, était probablement le deuxième. Sur cette même chaîne, aussi, se trouve un autre village appelé aujourd'hui al-Hāmil (*hml*). C'était certainement le Millo (*hmlw'*) du texte que nous étudions, l'article défini arabe suffixé du nom biblique de l'endroit étant arabisé en un article défini préfixé dans la forme actuelle du même nom.

Dans la traduction RSV citée plus haut, l'hébreu *w-ybn dwd šbyb mn hmlw' w-byth* est traduit : « et David bâtit la ville alentour, à partir de Millo et à l'intérieur ». On considère généralement que Millo était l'acropole de la Jérusalem palestinienne, juste comme Sion est généralement considérée comme la « forteresse » de cette même Jérusalem, « forteresse » étant ici la traduction standard de *mşdh*. Cependant l'hébreu *šbyb* veut en réalité dire « mur », et non « la ville alentour ». Ce que David a construit, après avoir conquis ce qui est aujourd'hui Umm Şamdah, sur la chaîne de Şiyān du Rijal Alma', était « un mur de *hmlw'* », i.e. un mur s'étendant vers « l'intérieur » (*w-byth*), à partir de l'actuel village de al-Hāmil. Il est possible aussi que ce mur ait été construit « de al-Hāmil et *byth* », *byth* étant un autre lieu près de al-Hāmil et dont le nom n'a pas subsisté aujourd'hui (cf. al-Ba'thah, ou *b'ṯh*, dans la région de Medina ; al-Bātah, ou *b'th*, sur l'oued Ađam ; Bathyah, ou *bṯyh*, au nord-est de Lith) ; en attendant de plus amples preuves, on ne peut être plus précis. On voit que David désirait transformer l'actuel Umm Şamdah, sur la chaîne du Qa'wat Şiyān (ou mont Sion), en une deuxième capitale auxiliaire de Jérusalem — un

complexe de fortifications, comprenant Umm Şamdah et al-Hāmil, pour défendre son royaume au sud. Voici comment l'endroit est décrit dans Psaumes, 48, 12-13 :

« Parcourez Sion et suivez-en l'enceinte, comptez ses tours ; fixez votre attention sur son rempart, examinez ses palais, pour pouvoir l'annoncer aux générations futures¹. »

Je dois faire remarquer ici, que contrairement à l'impression courante, la Bible hébraïque ne dit nulle part que Sion, ou la Cité de David qui y était sûrement, faisait partie de Jérusalem. Que l'on mentionne Sion avec Jérusalem dans un certain nombre de passages de la Bible (par exemple Psaumes, 102, 21 ; 125, 1, 2 ; 135, 21 ; 147, 12) n'implique pas nécessairement une proximité géographique ou qu'il s'agisse des mêmes villes. A partir du texte de divers psaumes (par exemple, 65, 1 ; 74, 2 ; 76, 2 ; 132, 13 ; 135, 21), on déduit que Sion ou « la montagne » de Sion, était non seulement la chaîne où se trouvait la Cité de David, mais fut aussi sacrée par David sanctuaire, apparemment pour remplacer celui de Shalem (*šlm*, voir chapitre 12, pas « Jérusalem » ; voir Psaumes, 76, 2). Donc, le site du sanctuaire de Sion, distinct de la Cité de David, dut être la hauteur où se trouve l'actuel village de Qa'wat Şiyān.

Enfin, je voudrais examiner une alternative possible à la lecture traditionnelle de *'wr* et de *'wryn* dans Samuel, 5, 6-10, généralement compris comme les « aveugles », et de *pśh* et de *pśhym*, voulant dire les « boiteux ». Selon les traductions standard de la Bible, les Jésuséens provoquèrent David, se vantant de laisser la défense de Jérusalem aux aveugles et aux boiteux qui s'y trouvaient ; suggérant que Jérusalem n'était défendue que par ces handicapés. David ordonna alors une attaque par la conduite d'eau (*b-şnwr*), et on nous dit plus loin que David en conçut une haine particulière pour les aveugles et les boiteux, raison pour laquelle on leur interdit l'entrée de « la maison » (désignant le Temple de Jérusalem) — règle qui n'est attestée nulle

part ailleurs dans la Bible hébraïque. Le sens commun devrait à lui seul pousser à s'interroger sur ce sujet et il ne faut pas s'étonner que le texte hébreu parle de cela en d'autres termes. Les 'wrym et pšhym, au moins dans ce contexte, ne sont pas les « aveugles » et les « boiteux », mais les membres de tribus de deux districts montagneux dans la partie nord de la région de Jizan, au sud du Rijal Alma' — apparemment les mêmes tribus que les Israélites n'avaient pu vaincre après leur conquête de Jérusalem avant l'époque de David (voir plus haut). En outre, sur le territoire des 'wrym, qui devait s'appeler 'wr, de nos jours chaîne du djebel Awarā ('wr), au nord du djebel Harub, se trouve aujourd'hui un village du nom de Şarrān (šrn, métathèse du šnwr biblique), mot que les traducteurs ont mal compris en croyant qu'il voulait dire « canal pour l'eau ». Il s'ensuit que le territoire des pšhym, qui aurait été pšh, était la région autour de l'actuel village de Şuḥayf (šhyḥ), sur la chaîne du djebel al-Ḥašhr, au sud du djebel Harub. Cela étant, on doit interpréter ainsi les événements qui suivirent l'arrivée de David à Jérusalem :

Quand David arriva à Jérusalem, les Jébuséens de l'endroit lui dirent qu'il ne devait pas s'y établir avant d'avoir soumis les tribus des régions d'Awrā' et de Şuḥayf, dans le Rijal Alma'. L'avis qu'ils lui donnèrent était sage, et l'hébreu original le traduit en vers :

*Ils dirent à David : « N'entre pas ici ;
A moins que tu ne te débarrasses des 'wrym et des
pšhym,
David, ne viens pas ici². »*

Cela poussa David à aller vers le sud, achever la conquête du territoire jébuséen en s'emparant de l'actuel Umm Şamdah, sur la chaîne de Şiyān, dans le Rijal Alma'. De là, il continua vers le sud « et atteignit Şarrān (w-yg' b-šnwr), le long des pšhym et des 'wrym (w-t h-pšhym w-t h-'wrym) ». Au sujet de ces deux tri-

bus gênantes, il existait apparemment un dicton disant qu'il ne fallait pas les « accueillir dans la maison » (littéralement « 'wr et pšh n'entreront pas dans la maison » : en hébreu 'wr w-pšh l' ybw' l h-byt). Selon le texte hébreu, il semblerait qu'ils n'aient guère aimé David :

*Ils haïssaient la personne de David (sn'w npš dwd) ;
Pour cette raison, on dit (l kn y'mrw) :
« 'wr et pšh n'entrent pas dans la maison ».*

Le texte parle aussi de manière significative de l'établissement et de la fortification de la Cité de David sur le mont Sion, immédiatement après avoir raconté l'expédition de David contre les 'wrym et les pšhym, i.e. contre les tribus du pays montagneux du djebel 'Awrā' et du Şuḥayf, au sud du Rijal Alma'. Cela veut dire que son expédition dans cette région fut une démonstration de force qui ne déboucha sur aucune conquête. C'est sans aucun doute pour tenir en échec les tribus récalcitrantes du sud du pays que David, comme on l'a déjà remarqué, se fit construire une deuxième capitale au Rijal Alma'. Le pouvoir de David pouvait maintenant devenir de plus en plus grand. Le Dieu de šb'wt (non pas des « armées », mais l'actuel village de Şabayāt, ou šbyt, dans la région de Nimas, voir chapitre 12) « était avec lui » (w-yhwh [ici « était », et pas « Yahvé » ou « le Seigneur »]... 'mw).

A la lumière de cette interprétation, on devrait chercher la Jérusalem biblique (hébreu yrwšlym, analysé yrw šlym)³, dans une région au nord de la chaîne de Şiyān (mont Sion), dans le Rijal Alma'. Cette Jérusalem (distincte de la Jérusalem palestinienne, voir chapitre 1) était très probablement établie à quelque trente-cinq kilomètres au nord de la ville de Nimas, le long de la crête de la chaîne d'Asīr, au nord d'Abhā. En fait, je suggérerais que c'est le village appelé aujourd'hui Āl Sharīm (l šrym), dont le nom contient seulement une

légère corruption arabisée de l'originel *yrv šlym* (la transposition du *r* et du *l* entre les deux parties du nom composé)⁴. S'élevant à environ deux mille cinq cents mètres, la région de Nimas, site possible de la Jérusalem biblique, se trouve dans une position stratégique pour dominer à la fois le versant intérieur et le versant maritime d'Asîr. Qui plus est, une ancienne grand-route, escaladant l'escarpement le long de la ligne de partage des eaux du Sarat, la relie à Abhâ et à Khamis Mushait au sud, et aux régions de Ghamid, Zahran et Taif au nord, c'est-à-dire sur toute la longueur de l'ancien pays d'Israël et de Juda. Je pourrais encore ajouter que cette région est particulièrement riche en restes archéologiques, encore à explorer. Ici, à l'époque biblique, se trouvaient d'innombrables sanctuaires et mausolées (voir chapitre 12), parmi lesquels le sanctuaire dudit « Dieu des armées » (le dieu de Šabayât, voir plus haut). Pour atteindre cette Jérusalem de la région de Nimas, à partir de sa capitale Hébron dans la région de Majaridah (voir plus haut), David n'eut pas à remonter bien loin la vallée de l'oued Khât. Comme capitale d'un royaume comprenant la plus grande partie d'Asîr, Jérusalem était stratégiquement beaucoup mieux placée qu'Hébron.

Bien que David ait apparemment considéré Jérusalem, près du sanctuaire vénéré de Sabaot (l'actuel Šabayât, voir plus haut), comme sa capitale officielle, il résida probablement la plupart du temps dans sa deuxième capitale, la Cité de David, surveillant de près ses frontières sud. C'est là qu'il mourut ; c'est du moins là qu'il fut enterré (1 Rois, 2, 10). Son fils et successeur Salomon, qui semble avoir été près de lui au moment de sa mort, continua à résider dans la Cité de David (*i.e.* Umm Šamdah, dans le Rijal Alma') « jusqu'à ce qu'il ait fini de bâtir sa propre demeure et la demeure du Seigneur et le mur autour de Jérusalem » (1 Rois, 3, 1). C'est alors seulement qu'il alla offrir des sacrifices à Gabaôn (aujourd'hui Āl Jib'ân, ou *gb'n*, dans la

région de Majaridah), après quoi il fit son entrée à Jérusalem (1 Rois, 3, 4 ; 15). Il se trouve que le voyage de Salomon de la Cité de David à Jérusalem via Gabaôn est parfaitement logique géographiquement. Une route qui va de Rijal Alma' à la région de Nimas passe effectivement à travers la région de Majaridah, où l'actuel village de Āl Jib'ân est situé.

Par ailleurs, l'histoire de la descendance de Salomon, telle qu'elle est racontée dans 1 Rois, suggère clairement que la Cité de David et Jérusalem étaient deux endroits différents, à quelque distance l'un de l'autre. En réalité, la distance à vol d'oiseau entre Umm Šamdah, dans le Rijal Alma', et Āl Sharîm, dans la région de Nimas, est d'environ quatre-vingts ou quatre-vingt-dix kilomètres, le trajet à parcourir par diverses routes de montagne étant considérablement plus long. Contrairement à son père David, Salomon embellit et fortifia Jérusalem et en fit sa résidence permanente. Vu que la Cité de David et Jérusalem étaient deux endroits différents, les « marches » à Jérusalem qui « descendent de la Cité de David » (*h-m'lwt h-ywrdwt m-'yr dwd*) ne doivent pas semer la confusion, car il s'agissait des « autels » ou « podiums » (*m'lwt*) qui avaient été « apportés » (*ywrdwt*) de la Cité de David à Jérusalem (Néhémie, 3, 15), peut-être à l'époque de Salomon.

Donc, si l'on affirme que la Jérusalem biblique n'était pas la Jérusalem palestinienne, mais sans doute l'actuel village d'Āl Sharîm, dans la région de Nimas en Asîr, ou quelque autre lieu proche (voir note 4), il est alors possible d'identifier avec divers degrés de certitude la plupart de ce qui est associé à Jérusalem dans le texte biblique. Les « portes » (singulier *š'r* en hébreu) de Jérusalem sont l'une des questions posées ; on peut les identifier d'après les lieux qui leur donnaient leurs noms, et qui indiquent sans doute la direction vers laquelle elles ouvraient :

1. La porte de « Benjamin » (*bn ymn*) (Jérémie, 37, 13 ; 38, 7 ; Zacharie, 14, 10) : parmi plusieurs possibilités, probablement Dhāt Yūmīn (*ymn*), dans la région de Ballasmar-Ballaḥmar.
2. La porte de l'« Angle » (*h-pnh*) (2 Rois, 14, 13, cf. 2 Chroniques, 25, 23 ; 2 Chroniques, 26, 9 ; Jérémie, 31, 38 ; Zacharie, 14, 10) : apparemment al-Nayāfah (*nyḥh*, avec l'article défini arabe), dans la région de Banū'Amr du Sarat.
3. La porte du « Fumier » (*h-'špt*) (Néhémie, 2, 13 ; 3, 13, 14 ; 12, 31) : parmi plusieurs possibilités, peut-être Fāṭīsh (*ḫtš*), sur l'oued Aḍam, ou Shaṭfah (*šṭḫ*), dans la région de Taif.
4. La porte de l'« Est » (*mzrh*, lu *m-zrh*, « du lieu du levant ») (Néhémie, 3, 29) : Āl-Muḥriz (*mḥrz*), l'un des deux villages de ce nom dans les régions de Bani Shahr et de Ballaḥmar, à l'ouest de Nimas.
5. La porte d'« Ephraïm » (*'prym*) (2 Rois, 14, 13 ; cf. 2 Chroniques, 25, 23 ; Néhémie, 8, 16 ; 12, 39) : Wafrayn (*wḫryn*, comme *'prym* dans le duel), dans la région de Bani Shahr.
6. La porte des « Poissons » (*h-dgym*) (2 Chroniques, 33, 14 ; Néhémie, 3, 3 ; Sophonie, 1, 10) : parmi de nombreuses possibilités, très probablement Āl Qadīm (*qdm*), sur le versant occidental de l'oued Bishah, immédiatement à l'est du Sarat.
7. La porte de la « Fontaine » (*h-'yn*) (Néhémie, 2, 14 ; 3, 15 ; 12, 37) : il pourrait s'agir d'une source locale ; sinon de l'actuel village d'al-'Ayn (*'yn*, avec l'article défini), dans le Sarat, dans la région de Ballasmar, qui est le village de ce nom le plus proche de Nimas.
8. La porte du « Cheval » (*h-šwśym*) (Néhémie, 3, 26 ; Jérémie, 31, 40) : il pourrait s'agir de l'actuel village de al-Sūsiyyah (pluriel arabe plutôt qu'hébreu de *sws*), dans la région de Zahran ; il s'agit plus vraisemblablement de al-Masūs (*mss*, métathèse de *šwśym*, également avec l'article défini), dans le Rijal Alma'.

9. La porte de la « Surveillance » (*h-mpqd*) (Néhémie, 3, 31) : très probablement l'actuel port de al-Qunfudhah (*qnpd*, avec l'article défini), qui est le port le plus près de la région de Nimas et de ses environs, et dont le nom semble être une corruption arabisée de *h-mpqd*.
10. La porte du « Milieu » (*h-twk*) (Jérémie, 39, 3) : al-Ṭūq (*tq*, avec l'article défini), au Rijal Alma'.
11. La porte de « Jeshanah » (*h-yśnh*) (Néhémie, 3, 6 ; 12, 39) : Yāsīnah (*ysnh*), dans l'arrière-pays de Qunfudhah, à l'ouest de la région de Nimas.
12. La porte de la « Prison » ou de la « Garde » (*h-mṭrh*) (Néhémie, 12, 39) : apparemment Māṭir (*mṭr*), dans la région de Muhayil.
13. La porte des « Brebis » (*h-šwn*) (Néhémie, 3, 1 ; 32 ; 12, 39) : Āl Zayyān (*zyn*, équivalent phonologique de *šwn*), dans la région de Ballaḥmar.
14. La porte « haute de Benjamin » (*bn ymn h-'lywn*) (Jérémie, 20, 2) : sans aucun doute Āl Yamānī (*ymn*), dans la région de Balqran, au nord de Nimas, identifié en rapport avec le village voisin de 'Alyān (*'lyn*).
15. La porte de la « Vallée » (*h-gy'*) (2 Chroniques, 26, 9 ; Néhémie, 2, 13, 15 ; 3, 13) : parmi plusieurs possibilités, plus probablement al-Jiyah (*ḡy*, avec l'article défini), dans la région de Nimas ; à moins que ce ne soit al-Jaww (*ḡw*, également avec l'article défini), dans la région de Ballasmar, à l'ouest de Nimas.
16. La porte de l'« Eau » (*h-mym*) (Esdras, 8, 1 ; Néhémie, 3, 26 ; 8, 1, 3, 16 ; 12, 37) : peut-être al-Mūmiyah (*mmy*, avec l'article défini), dans la région de Bahr, au pied des montagnes du Rijal Alma' ; peut-être aussi al-Māyayn (*myyn*, duel arabe de *my*, « eau »), dans la région de Medina, le long de la principale piste de caravanes d'Arabie occidentale vers la Syrie ; à moins qu'il ne s'agisse d'un point d'eau local.
17. La porte « derrière les gardes gardera l'endroit » (*'hr h-ršym w-šmrtm 't mšmrt h-byt mšh*, 2 Rois, 11, 6) : traduit de manière plus exacte par « le 'hr de *h-ršym* et

šmrtm à côté de la tour de guet de *byt mšh* », on obtiendrait une référence à quatre lieux. Ce sont les suivants, tous dans l'arrière-pays de Qunfudhah : Yuḥūr (*yhr*) ; Šarūm (*šrm*, métathèse de *ršym*) ; « leur » Samarah (*smrt*, le *m* final dans le *šmrtm* biblique étant la troisième personne du pronom possessif pluriel) ; et Ḥillat Mašwa (la « colonie », d'où l'hébreu *byt*, ou « maison », de *mšw*, cf. le *mšh* biblique).

18. La porte « derrière les deux murs » (*byn h-ḥmtym*, 2 Rois, 25, 4 ; cf. Jérémie, 39, 4 ; 52, 7) : il s'agit de la « région » (sens archaïque reconnu de l'arabe *byn*, vocalisé *bīn*) de Āl Ḥamāṭān (*ḥmṭn*), dans les hautes terres de Zahran (comme dans l'hébreu *ḥmtym*, *ḥmt* au singulier, la forme arabisée du nom est au duel)⁵.

19. La porte de « Shallecheth » (*šlkt*, 1 Chroniques, 26, 16) : Shaqlah (*šqlt*), dans l'arrière-pays de Qunfudhah.

20. La porte de « Sur » (*h-yšwr*, 2 Rois, 11, 6 ; 2 Chroniques, 23, 5) : Āl Yasīr (*'l ysr*), dans la région de Tanumah, au sud de Nimas, dans la direction de Abhā.

21. La porte de « Josué, gouverneur de la ville » (*yhwš' sr h-'yr*, 2 Rois, 23, 8) : ici l'actuel village de Shū'ah (*šw'*), dans la région de Bahr, semble être identifié en rapport avec les villages de al-Sirr (*sr*) et al-Ghār (*gr*, phonologiquement équivalent de *'yr*), dans le Rijal Alma' voisin (lire « le Shū'ah du SIRR de al-Ghār »).

22. La porte des « Tessons » (*h-ḥsrwt*, Jérémie, 19, 2) : al-Kharizāt (*ḥrzt*, métathèse de *ḥsrwt*, aussi au féminin pluriel), dans les environs de Hali, dans la région de Qunfudhah.

23. La porte « Neuve du Temple de Yahvé » (*š'r yhw h-ḥdš*, Jérémie, 26, 10), ou la « nouvelle porte de la maison de Yahvé » (*š'r byt yhw h-ḥdš*, Jérémie, 36, 10) : il semble s'agir d'un ancien sanctuaire dédié à Yahvé dans l'actuel village de al-Hadithah (*ḥdt*, avec l'article défini, traduction arabe de l'hébreu *h-ḥdš*, « nouveau »), dans la région de Qunfudhah.

24. La porte « Supérieure de la maison de Yahvé » (*š'r byt yhw h-'lywn*, 2 Chroniques, 27, 3, mieux traduit par la « porte de la maison de Yahvé de *h-'lywn* ») : le sanctuaire en question était celui de Al 'Alyān (*'l 'lyn*, le « Dieu » de *'lyn*), dans la région de Nimas (voir chapitre 12).

25. La « Première Porte » (*š'r h-r'šwn*, Zacharie, 14, 10) : probablement Rawshan (*rwšn*), sur l'oued Bishah ; moins vraisemblablement Rīshān (*ršn*) ou Rūsān (*rsn*), dans la région de Taif⁶.

On pourrait aller encore beaucoup plus loin, en identifiant les nombreux endroits mentionnés dans la Bible hébraïque en rapport avec Jérusalem (portions de murs, tours, sources, champs, bâtiments ou sépultures) en fonction des noms de lieux qui sont toujours les leurs, principalement à portée immédiate de Āl Sharīm, dans la région de Nimas, en Asīr. Mais je ne veux pas abuser de la patience du lecteur avec ce qui pourrait sembler des renseignements superflus. Il suffit de dire qu'il y a un lieu que je n'ai pas encore pu identifier nominale-ment, et c'est « le mont des Oliviers (*hr h-zytym*), qui s'étend devant Jérusalem vers l'est » (Zacharie, 14, 4, tel qu'on l'interprète traditionnellement). D'autre part, il y a deux autres lieux dont les noms sont associés avec Jérusalem dans le texte biblique qui ne se trouvent pas dans le voisinage immédiat de la ville, mais, les textes les concernant ne disent pas qu'ils l'étaient.

1. La vallée de Hinnom ou du « fils » de Hinnom (*gy' bn hnm*). Lire le nom comme *h-nm*, avec le *h* initial comme article défini, le nom de cette vallée (hébreu *gy'*) peut facilement être identifié comme celui de al-Nāmah (*nm*, avec l'article défini arabe), dans la région de Bal-laḥmar, entre la région de Bani Shahr et le Rijal Alma'. C'est exactement là que le texte de Josué, 15, 8 localiserait l'endroit : « à l'épaule gauche du Jébuséen (c'est-à-dire Jérusalem) » (RSV). Selon 2 Rois, 23, 10, il y

avait dans cette vallée un endroit appelé Tophèt (*htpt*, mal lu *h-tpt*). Aujourd'hui, c'est le village de al-Ḥaṭafah (*htpt*), dans le même voisinage (cf. Simons, paragr. 36).

2. Le ruisseau du Cédron (*nhl qdrwn*) : ce doit être la vallée de Banī 'Umar al-Ashā'ib, sur le versant maritime de la région de Zahran, où se trouve encore aujourd'hui un village du nom de Qidrān (*qdrn*). Dans 2 Rois, 23, 4, 6, l'hébreu *m-ḥwš l-yrwšlym b-šdmwt qdrwn* et *m-ḥwš l-yrwšlym 'l nhl qdrwn* a été traditionnellement rendu par « hors de Jérusalem dans les champs de Cédron » et « hors de Jérusalem vers le ruisseau de Cédron ». Ici, cependant, *ḥwš* est le nom d'un lieu, aujourd'hui le village de Ḥawwāz (*ḥwz*), dans la même vallée de la région de Zahran que celle où l'on trouve Qidrān. Reconsidéré à la lumière de cela, l'hébreu cité plus haut dans 2 Rois, 23, se lirait : « de Ḥawwāz à Jérusalem, dans les champs de Qidrān » et « de Ḥawwāz à Jérusalem, jusqu'au ruisseau de Qidrān ». Cette traduction va bien dans le contexte : par ordre du roi Josias, toutes les idoles, non seulement de Jérusalem, mais de toute la région entre Ḥawwāz et Jérusalem, furent ramassées et emmenées au champ de Qidrān ou au ruisseau de Qidrān, où on les brûla. (Pour l'identification traditionnelle de Cédron hors de la Jérusalem palestinienne, voir Simons, paragr. 139.)

Un jour, l'archéologie confirmera peut-être cette identification de la Jérusalem biblique à l'actuel village de Āl Sharīm, dans les hautes terres de Nīmas. Il est pourtant certain que la Cité de David, qui est aujourd'hui Umm Šamdah, dans le Rijal Alma', n'était pas la Jérusalem que nous croyions, mais une autre ville. Comme je l'ai mentionné plus haut, la Cité de David fut construite comme forteresse pour garder les accès méridionaux du royaume de David. Āl Sharīm, la « Jérusalem » de David, n'était pas seulement une forteresse de montagne, mais occupait une position centrale entre l'oued Aḍam et, au nord, la région de Taif, au sud, le Rijal Alma', puisque le territoire du royaume

s'étendait entre les deux zones. Elle était donc idéalement adaptée pour servir de capitale à David. Il faudrait aussi noter que la localisation de la ville le long de la grande route principale à l'est de l'escarpement d'Asīr la relie en plusieurs points aux pistes de caravanes vers l'est aussi bien qu'à la piste côtière vers l'ouest. Cette grande route existe encore aujourd'hui comme principal axe de communication dans la région. Une fois établi dans cette « Jérusalem », David ne régna plus seulement sur Juda, mais sur « Tout Israël » (2 Samuel, 5, 5), comme le fit après lui son fils, Salomon.

Israël et la Samarie

Si Juda, ou *yhwddh*, était la région des gorges et des ravins le long de la côte maritime de l'Asir et du Hedjaz du Sud, Israël (*ysr'l*) a dû à l'origine être la région des hauteurs plus élevées de cette même zone. On a beaucoup écrit sur l'étymologie de *ysr'l*, ou « Israël », mais le résultat a apporté plus de confusion que de clarté. Dans Genèse, 32, 28, l'idée qu'il signifie « il lutte aux côtés de Dieu » ou « Dieu lutte » (*ysrh' l*) est une étymologie populaire typique. Le nom est certainement une contraction de *ysrh' l*; ici, cependant, *ysrh* n'est pas l'imparfait de *srh* dans le sens reconnu de l'hébreu « lutte, combat », mais un substantif archaïque du même verbe dans le sens de l'arabe *srw* ou *sry* (vocalisé *sarā*). D'où le nom, signifiant « être haut, spacieux, élevé, haut placé ». Et le nom, signifiant « la hauteur de Dieu », se trouve directement relié à Sarāt (pluriel collectif de *swr* ou *sry*, vocalisé *sarū*, ou *sarī*, « hauteur montagneuse »), qui subsiste dans le nom des hautes terres d'Arabie occidentale, surtout dans ce qui est aujourd'hui l'Asir (voir chapitre 3).

En tant qu'expression signifiant « la hauteur de Dieu », le nom *ysr'l*, ou « Israël », a dû être un nom géographique avant de devenir le nom d'un peuple, et finalement d'un royaume d'Arabie occidentale distinct de celui de Juda¹. En réalité, *ysrh' l*, surtout dans les variantes de la forme inversée *l'ysrh*, « dieu des hauteurs, élévation », subsiste comme noms de lieux, non

seulement en Asīr, mais ailleurs dans le Hedjaz. En voici la liste :

1. Al-Yasr (*'l-ysr*), dans le district de Muhayil.
2. Al-Yasrā (*'l-ysr*), dans la région de Nimas.
3. Al-Yasrā (également *'l-ysr*), dans la région de Taif.
4. Yasrah (*ysrh*), dans les environs de Abhā.
5. Āl Yasīr (*'l ysir*), dans les environs de Tanumah.
6. Al-Yasīrah (*'l-ysrh*), dans la région de Medina (*al-Madīnah*), comme le nom de deux villages.
7. Yasīr (*ysr*), dans la région de La Mecque.
8. Āl Yasīr (*'l ysir*), dans la région de Qunfudhah.
9. Āl Sirah (*'l srh*), en conservant la forme hébraïque de la racine), dans la région de Abhā.
10. Al-Saryah (*'l-sry*), dans le Khamis Mushait, à l'est d'Abhā.
11. Abū Saryah (*'b sry*), dans la région de Taif.
12. Al-Sarī (*'l-sry*), localisation indéterminée.

On peut ajouter à cette liste d'autres noms qui viennent de *srw* comme variante de *sry*, dans le sens que j'ai suggéré. On trouve un équivalent presque exact de l'hébreu *ysr'l* (avec *'l* en suffixe plutôt qu'en préfixe) dans Suraywīl (*srywyl*, corruption, semble-t-il, de *sry 'l*), nom d'un village arabe du Najd (*Nağd*), qui fit partie de la région de Yamamah².

Le « peuple d'Israël » biblique (*bny ysrl*) a dû être à l'origine une confédération de tribus dans les hautes terres d'Arabie occidentale. Selon les écrits, ces tribus étaient douze : Ruben (*r'wbn*), Siméon (*šm'wn*), Lévi (*lwy*), Juda (*yhw dh*), Gad (*gd*), Asher (*'šr*), Issachar (*ysskr*), Zabulon (*zblwn*, essentiellement *zbl*), Dan (*dn*), Nephtali (*nptly*), Joseph (*ywšp*) et Benjamin (*bn ymyn*, essentiellement *ymyn*). Le nom de deux d'entre elles, sous une forme arabe aisément reconnaissable, désigne deux tribus historiques d'Arabie occidentale, appelées les Lu'ayy (*'ly*, cf. *lwy*, ou Lévi) et les Yashkur (*yškr*, cf. *ysskr*, ou Issachar). Les dix autres sont toujours identifiables sous les noms de tribus d'Arabie occidentale qui subsistent jusqu'à ce jour. Ce sont : les Rawābīn (*rwbñ*,

ou Ruben); les Samā'inah (*sm'n*, ou Siméon³); les Wahādīn (Wahādī au singulier, ou *whd*, pour Juda); les Zabbālah ou Zubālah (toutes deux *zbl*, pour Zabulon); les Duwāniyah, les Danaywī ou les Dandan (toutes trois essentiellement *dn* pour Dan); les Falātīn (*pltn*, pour Nephtali); les Jūdān (Jūdī au singulier), Jūdah, Jūdī ou Jādī (toutes quatre *gd*, pour Gad); les Dhawī Sharī (le peuple de Sharī, ou *šr*, pour Asher); les Banū Yūsuf (*yšp*, pour Joseph); les Yamnā, Yamanah ou Yamānī (toutes trois *ymn*, pour Benjamin).

D'ailleurs, parmi les douze tribus d'Israël, celle de Joseph existait, selon les textes, en deux branches : Ephraïm (*'prym*) et Manassé (*mns*). De manière assez étonnante, l'actuelle tribu d'Arabie occidentale de Banū Yūsuf s'appelle de fait « les Deux Branches » (arabe *al-Far'ayn*). Le nom tribal Ephraïm subsiste en Arabie occidentale dans Fīrān (*prn*), et Manassé dans Mansī (*mns*). D'autres preuves onomastiques détaillées concernant les origines arabes occidentales des douze tribus sont exposées dans l'appendice.

La Bible hébraïque nous dit que ces douze tribus s'établirent au pays de Juda, c'est-à-dire sur le versant maritime de l'Asīr géographique, où elles fondèrent un royaume à la fin du XI^e ou au début du X^e siècle avant J.-C. Les circonstances économiques et sociales étaient alors favorables à l'apparition d'un tel royaume en Arabie occidentale. Les visées de la Mésopotamie, de la Syrie du Nord et de l'Égypte sur l'Arabie occidentale avaient temporairement faibli après 1200 environ, ce qui laissait le chemin libre à l'établissement d'États locaux indépendants dans la péninsule. A un moment donné, entre 1300 et 1000 avant J.-C., on avait également vu s'accroître le commerce des caravanes à travers l'Arabie, comme l'indique l'introduction massive du chameau pour remplacer l'âne comme bête de somme. Le royaume du « Tout Israël » (voir chapitre 9), cependant, ne conserva pas longtemps son unité politique. Vers la deuxième moitié du X^e siècle, son territoire était

déjà gouverné par des lignées royales rivales : les rois de « Juda », avec leur capitale à Āl Sharīm (lieu suggéré de la « Jérusalem » biblique), et les rois d'« Israël ». De nouvelles tentatives de contrôle impérialiste sur l'Arabie occidentale, d'abord de la part de l'Égypte, puis de la Mésopotamie, créaient et perpétuaient sans aucun doute cette division (voir chapitre 1).

Les exégètes, pensant en termes de Palestine, ont traditionnellement parlé des royaumes rivaux de « Juda » et d'« Israël » comme se trouvant respectivement au nord et au sud, ce dernier ayant été concentré autour de la ville de Naplouse, au nord de la Palestine. En fait, comme nous allons le voir, en Arabie occidentale, les centres gouvernementaux d'Israël se trouvaient à l'origine au nord de Juda. Ce n'étaient pourtant pas des territoires clairement séparés les uns des autres. Il s'agissait plutôt d'une division politique à l'intérieur d'un même territoire, fondée sur des unités de croyance renforcées par un schisme religieux. Les rois de Juda et d'Israël, semble-t-il, contrôlaient des villes et des villages dans les mêmes régions, souvent très proches les uns des autres. C'était certainement le cas dans le centre du territoire de Judée, c'est-à-dire dans l'arrière-pays de Qunfudhah. C'était aussi le cas plus au nord, dans les régions de Lith et de Taif (voir plus bas).

Le premier homme à s'établir comme roi d'« Israël » après la mort de Salomon fut « Jéroboam, fils de Nebat », décrit comme un *'prty mn h-šrdh*, que l'on considère traditionnellement comme voulant dire « un Ephraïmite de Çerêda » (1 Rois, 11, 26). De manière significative, David, fondateur de la dynastie qui continua le règne de Juda, est aussi évoqué comme fils d'un *'prty* de Bethléem. Il est certain que *'prty* ne peut pas vouloir dire « Ephraïmite » ; en hébreu, un Ephraïmite serait un *'prymy*, de *'prym* (duel de *'pr*), aujourd'hui Wafraïn (*w'pryn*, duel de *w'pr*), dans le Bani Shahr. En réalité, *'prth* (dont le génitif est *'prty*) subsiste sous le

nom du village de Firt (*'prt*), sur l'oued Ađam, dans la région de Lith. Bethléem, comme on l'a déjà noté, était un autre village du même oued Ađam, aujourd'hui Umm Laħm (associé à *'prth* également dans Michée, 5, 2 ; Ruth, 1, 2 ; 4, 11). « Çerêda », ville natale de Jéroboam dans le voisinage de Firt, est aujourd'hui al-Şadrah (*šdrh*, avec l'article défini comme en hébreu), également dans la région de Lith. La querelle entre Jéroboam et la maison de David avait certainement pour origine les vieilles jalousies entre les familles rivales des chefs de Firt sur l'oued Ađam, et qui se développèrent ensuite sur une plus grande échelle politique.

Jéroboam commença sa carrière politique au service de Salomon, puis se révolta contre lui avant d'être obligé de s'enfuir en Égypte, où il se réfugia auprès du roi Sheshonq I (voir chapitre 11). Après la mort de Salomon, il rentra en Judée pour défier Jéroboam, fils de Salomon qui lui succédait, se posant en roi rival d'« Israël » (voir 1 Rois, 11, 26 ; 12, 20). S'étant fait roi lui-même, Jéroboam « bâtit Sichem (*škm*), dans la région accidentée d'Ephraïm (*'prym*) et y résida » (1 Rois, 12, 25). En considérant que l'« Ephraïm » biblique, comme on l'avait déjà vu, est aujourd'hui Wafraïn, dans le district de Bani Shahr de l'arrière-pays de Qunfudhah, la Sichem qu'il bâtit et dont il fit sa capitale (distincte de l'autre « Sichem » biblique) aurait pu être l'actuelle Suqāmah (*sqm*), sur l'oued Suqāmah, sur les pentes méridionales à l'ouest de la région de Zahran, un peu au nord de Bani Shahr. Cependant, c'était plus probablement al-Qāsīm (*qsm*), dans l'arrière-pays de Qunfudhah.

Peu après, Jéroboam se mit à construire (probablement à fortifier) la ville de Penuel (*pnw'l*), décrite dans 1 Rois, 12, 25, qui est selon toute vraisemblance al-Naflah (*n'pl*), dans la région de Taif, ou peut-être al-Nawf (*'l-nwp*), nom aujourd'hui donné à une chaîne couverte de forêts dans les hautes terres de Zahran. Pour empêcher ses disciples d'aller rendre un culte à

« Jérusalem », il leur bâtit de nouveaux sanctuaires à Béthel et à Dan (1 Rois, 12, 29 f). « Béthel » est certainement un lieu connu aujourd'hui sous le nom de Buṭaylah (*bṭyl*), sur les hauteurs de Zahran (voir plus bas); « Dan » est sans aucun doute l'actuelle Danādīnah, dans les basses terres maritimes de la région de Zahran, le nom arabe de l'endroit étant le pluriel de *dny*, génitif de *dn* (voir chapitre 4).

Bien que sa capitale fût établie à Sichem, Jéroboam semble avoir aussi résidé de temps à autre à Tirça (1 Rois, 14, 7), au-dessus d'un lieu appelé Gibbetôn (1 Rois, 16, 15 f). « Gibbetôn » (*gbtwn*) a dû être l'un des villages de ce qui est aujourd'hui la chaîne de al-Naqabat (*nqbt*), sur les hauteurs de Ghamid. Plus haut au nord, se trouve un hameau du nom de al-Zīr (*zr*), qui a pu être Tirça. Cette région est particulièrement riche en restes archéologiques. Les rois d'Israël, qui ont succédé à Jéroboam, ont établi leur capitale d'abord à « Tirça », puis à « Jezraël » (l'« Esdraelon » de la Septante grecque), puis en « Samarie » (1 Rois, 15, 33 f; 18, 45 f; 20, 43 f), cette dernière « Samarie » étant une ville qu'ils bâtirent eux-mêmes près de « Jezraël », qu'ils achetèrent à « Shemer » : d'où le nom qu'ils lui donnèrent. « Jezraël » (analysé *zr' l*, « que Dieu sème » ou « les semailles de Dieu ») est sûrement l'actuel Āl al-Zar'ī (*'l zr'*), en aval de l'oued Al-Ghayl, assez près au sud-est de Qunfudhah. D'où il apparaît que la célèbre « plaine d'Esdraelon », loin d'être la dépression séparant la Palestine de la Galilée en Syrie, n'a pu être que l'ancien nom de l'oued al-Ghayl. « Shemer » (*šmr*), propriétaire originel de la montagne sur laquelle Samarie (*Shōmerōn* en hébreu, ou *šmrwn*) fut construite, ne fut sans doute pas du tout un individu, mais une tribu dont le nom subsiste en Arabie occidentale jusqu'à aujourd'hui avec les Shimrān (précisément *šmrn*). L'actuel territoire des Shimrān comprend l'arrière-pays de Qunfudhah et s'étend à travers l'escarpement et la ligne de partage des eaux jusqu'à l'oued Bishah. « Samarie » était sûre-

ment l'actuel village de Shimrān, dans l'arrière-pays de Qunfudhah, un peu plus haut que Āl al-Zar'ī ou « Jezraël ». Shimrān s'élève effectivement sur une montagne.

Il n'est guère nécessaire d'examiner tous les noms de lieux bibliques mentionnés comme appartenant aux rois d'Israël. Pour montrer comment ces rois et leurs rivaux de Juda étendirent leur domination sur des villes et des villages dans les mêmes régions, il devrait être suffisant de démontrer comment le nom de la plupart des villes que l'on dit avoir été fortifiées par Roboam pour la défense du royaume de Juda subsiste dans la zone qui s'étend de l'arrière-pays de Qunfudhah vers le nord, où les rois d'Israël avaient leurs principaux centres gouvernementaux (voir 2 Chroniques, 11, 6-9).

Les noms de ces endroits sont les suivants :

1. « Bethléem », déjà identifié comme étant Umm Laḥm, sur l'oued Aḍam, dans la région de Lith (voir plus haut).

2. « Etam » (*'ytm*), probablement Ghutmah (*ḡtm*), dans la région de Lith. Il existe cependant d'autres Etam possibles dans l'Asīr géographique.

3. « Teqoa » (*tqw'*, substantif archaïque de *qw'*) : Waq'ah (*wq't*), sur l'oued Aḍam; Yaq'ah (*yq't*) ou Qa'wah (*q'wt*), dans le Rijal Alma'.

4. « Bet-Çur » (*byt šwr*, « maison » ou « temple » de *šwr*) : probablement le Al Zuhayr (*'l zhyr*) du Rijal Alma', ou celui de la région de Ballasmar; peut-être aussi al-Šār (*šr*) ou al-Šūr (*šr*) dans la région de Lith; al-Šūr ou al-Šūrā (tous deux *šr*), dans la région de Qunfudhah; ou al-Šūrah (également *šr*), dans les environs de Bahr.

5. « Soko » (*swkw*) : Sikah (*sk*), dans la région de Taif. Parmi les autres possibilités : Sāq (*sq*), Shāqah (*šq*) et Sūqah (*sq*), dans la région de Lith, ce dernier étant sur l'oued Aḍam; également Shāqah et Shāqiyah (*šqy*), dans la région de Jizan.

6. « Adullam » (*d'lm*): Da'ālimah (*d'lm*), dans la région de Taif.

7. « Gat » (*gt*): al-Ghāt (*gt*), dans la région de Jizan.

8. « Maresha » (*mršh*): Mashār (*mšr*), dans la région de Bani Shahr; Mashārah (*mšrh*), appelé Mashārat al-'Alī, dans le Rijal Alma'; Mashārī (*mšr*), également dans le Rijal Alma'; ou un autre Mashārī, dans l'arrière-pays de Qunfudhah, non loin de Shimrān.

9. « Ziph » (*zyp*): probablement Šifā (*šp*), dans la région de Qunfudhah; peut-être Siyāghah (aussi *šp*), dans la région de Nimas.

10. « Adorayim » (*d'wrym*, traditionnellement vocalisé comme le duel de *dwr*): al-Dārayn (*dryn*, duel arabe de *dr*), nom de trois villages dans la région de Taif, et d'un village dans les hautes terres de Zahran.

11. « Lakish » (*lkyš*): certainement pas le Tall al-Duwayr palestinien (voir chapitre 5). L'association du lieu avec *gb'wn*, *mqd*, *hbrwn* et *glwn* (« Gabaôn », « Maqqéda », « Hébron » et « Eglôn », Josué, 10, *passim*), qui sont aujourd'hui Al Jib'an (*gb'n*), Maqdī (*mqd*), Khirbān (*hbrn*) et 'Ajlān (*gln*), dans l'arrière-pays de Qunfudhah (tous quatre transcriptions exactes), désigne clairement Āl Qayās (*l qys*), dans la même zone.

12. « Azéqa » (*'zqh*): 'Azqah (*'zqh*), dans la région de Qunfudhah.

13. « Çoréa » (*sr'h*): parmi plusieurs possibilités, la plus vraisemblable est Zar'ah (*zr'h*), sur les pentes maritimes de la région de Zahran.

14. « Ayyalón » (*'ylwn*): soit Alyān (*'lyn*), dans la région de Lith, soit Aylā' (*'yl*), dans la région de Qunfudhah.

15. « Hébron » (*hbrwn*): Khirbān (*hbrn*), dans la région de Majaridah (voir chapitres 9 et 13).

Il est clair que les royaumes d'Israël et de Juda englobaient ce qui était au moins dans une certaine

mesure un seul territoire. Ils incarnaient aussi un seul peuple, divisé dans sa loyauté entre les rois de la maison de David établis dans Āl Sharīm comme je l'ai suggéré (ou « Jérusalem ») et une succession de dynasties rivales établies ailleurs, souvent assez près d'Āl Sharīm, dont les gouvernants défiaient la légitimité de la maison de David en s'appelant eux-mêmes rois d'Israël. Parallèlement à cette division politique, comme je l'ai déjà dit, il y avait certainement un schisme religieux mettant face à face l'orthodoxie de Juda, qui survit dans le Judaïsme, et l'hétérodoxie d'Israël, perpétuée par le sectarisme des Samaritains. Chez les Juifs de Juda, le culte du Dieu Yahvé se développa en une religion universelle complexe, par l'intermédiaire des prophètes (les *nby'ym*). L'autorité religieuse de ces prophètes fut cependant en général contrecarrée par les rois d'Israël et leurs disciples, dont la conception de la religion israélite semble être demeurée tribale — d'où leur promptitude bien connue à accepter pour dieux ceux des autres peuples ou des autres tribus parmi lesquels ils vivaient. Nous ne nous intéresserons pas ici aux raisons du développement ultérieur de l'hétérodoxie d'« Israël » en « Samaritanisme ». Il suffit de dire que les Samaritains, en tant que secte, continuent à s'appeler *bny ysr'l*, « le peuple d'Israël », ou *h-šmrym* (vocalisé *Shōmerīm*). On considère généralement que cela veut dire « les vigilants », mais le sens réel est « ceux de *šmr* », en relation avec l'ancien (et toujours existant) territoire tribal d'Arabie occidentale des Shimrān. Chez les Juifs orthodoxes, on les appelle *h-šmrwnym* (vocalisé *Shōmerōnīm*), « ceux de Shōmerōn », ou « Samarie », un temps capitale des rois d'Israël et qui subsiste dans le village de Shimrān, en Arabie occidentale.

Quand le Judaïsme, d'une manière ou d'une autre, s'étendit d'Arabie occidentale en Palestine et ailleurs, il le fit à la fois sous sa forme orthodoxe et samaritaine. En Palestine, les Samaritains se constituèrent une nouvelle Samarie là où se trouve aujourd'hui Sabastiyah

(*Sabastiyah*, Le Sébaste classique) près de la moderne Naplouse ; là, ils reconnurent deux montagnes comme étant les monts bibliques de Garizim (*grzym*) et d'Ebal (*'ybl*), qu'ils considéraient comme sacrés. Les textes bibliques qui parlent de ces montagnes donnent l'impression qu'elles devaient être très proches.

On parle du mont Garizim et du mont Ebal dans Josué, 8, 33, après le récit de la conquête par Israël de *yryhw* et de *h-'y* — la « Jéricho » qui est l'actuelle Rakhyah, sur l'oued Aḍam, voir chapitre 7 ; et la « Aï » qui est aujourd'hui 'Ūyā' (*'y*), dans les hauteurs entre les régions de Zahran et de Taif, plutôt que al-Ghayy, dans le Rijal Alma' (voir chapitres 7 et 13). Le *byt 'l*, ou « Béthel » associé dans ce cas avec *h'y*, est le Buṭaylah (*btyl*) des hautes terres de Zahran plutôt que le Batīlah du Rijal Alma'. Ce Buṭaylah contrôle l'un des principaux passages de l'escarpement (ou *yrdn*) de cette région. Selon Deutéronome, 11, 30, le mont Garizim et le mont Ebal se trouvaient « au-delà du *yrdn*, à l'ouest de la route (aujourd'hui la grande route de Taif à Abhā), vers le couchant ». En bas de Buṭaylah, sur les pentes occidentales de la région de Zahran, se dressent les chaînes jumelles du djebel Shadā. La chaîne la plus haute, au nord, a dû être le « Garizim » biblique, ce nom étant toujours porté sur les hauteurs par le village de Ṣuqrān (*sqm*, métathèse corrompue de *grzym*, avec le suffixe pluriel hébreu arabisé dans l'actuelle forme du nom). La chaîne la plus basse, au sud, a dû être Ebal — nom que l'on n'y retrouve plus, mais qui subsiste dans les environs plus larges de Zahran sous la forme de oued 'Ilyab (*'lyb*) ; et également sous celle des villages de 'Abālah (*'bl*), 'Ablā (*'bl*) et 'Ablah (*'bl*), et des villages et de la chaîne sablonneuse de Bil'alā' (*bl'l*), où se trouve aussi un village nommé La'bā' (*l'b*). La chaîne sablonneuse de Bil'alā' ne pouvait pas être le mont Ebal, parce qu'elle est à l'est plutôt qu'à l'ouest de l'escarpement et de la route.

Selon Deutéronome, 11, 29, le mont Garizim était la

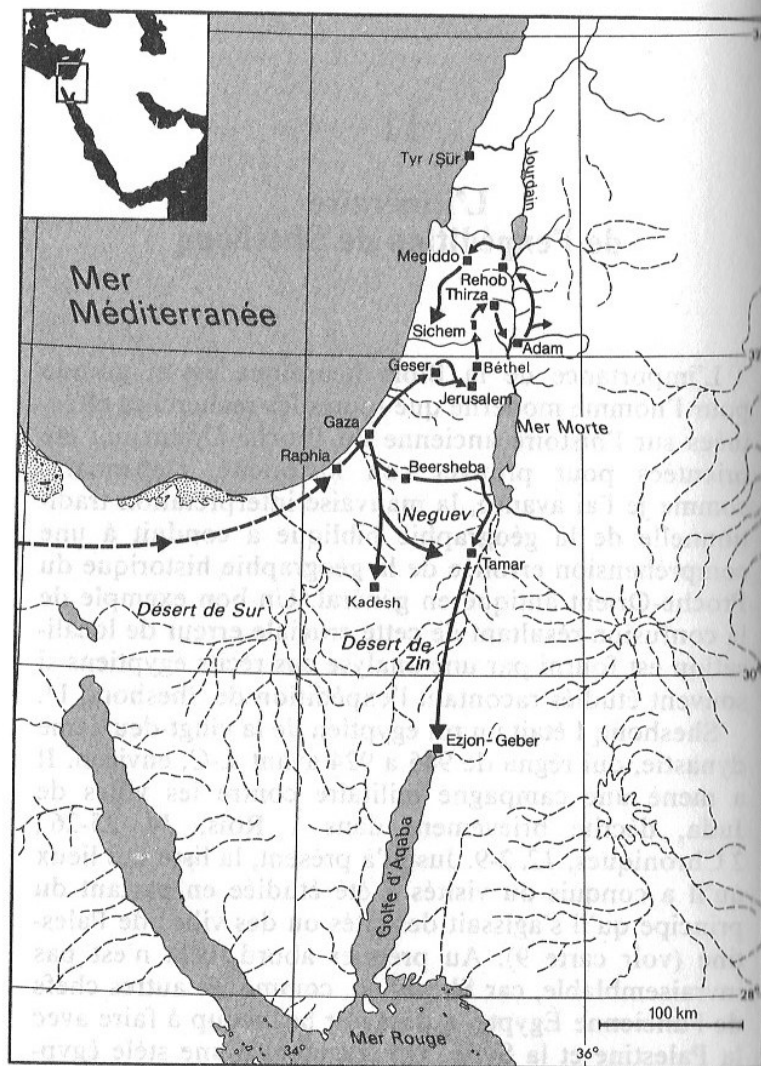
montagne que les Israélites devaient bénir, et le mont Ebal celle qu'ils devaient maudire. En fait, la chaîne nord du djebel Shadā est couverte de forêts denses et a toujours été cultivée en terrasses, alors que la chaîne sud est dénudée. Juges, 9, 7 associe le mont Garizim à Sichem (*škm*). C'est aujourd'hui le village de Suqāmah (*sqm*), sur l'oued Suqāmah, qui coule à l'est au pied de la chaîne nord du djebel Shadā. Sur cette même chaîne (voir chapitre 7, note 5), on trouve « un autel de pierres brutes, sur lesquelles personne n'a levé d'outil métallique » (Josué, 9, 31 ; cf. Deutéronome, 27, 2-8). On trouve des autels semblables dans d'autres parties de la région de Zahran, l'un d'entre eux au moins portant une inscription encore non décryptée (cf. Josué, 8, 32). Les peuples d'Asīr et du Yémen ont traditionnellement considéré l'autel de la chaîne nord de Shadā (*i.e.* celui du Garizim biblique) comme un sanctuaire particulièrement saint. Ils y allaient en pèlerinages spéciaux, tenant à ne s'arrêter à aucun des villages jalonnant la route. Cette coutume a cependant disparu aujourd'hui.

Quelles qu'aient pu être les deux montagnes sacrées des Samaritains palestiniens de Naplouse, elles ne furent certainement pas les monts Garizim et Ebal originels.

L'itinéraire de l'expédition de Sheshonq

L'importance de la Bible hébraïque est si grande pour l'homme moderne que toutes les recherches effectuées sur l'histoire ancienne du Proche-Orient ont été orientées pour prouver son historicité. Cependant, comme je l'ai avancé, la mauvaise interprétation traditionnelle de la géographie biblique a conduit à une compréhension erronée de la géographie historique du Proche-Orient antique en général. Un bon exemple de la confusion résultant de cette cruciale erreur de localisation est fourni par une analyse des récits égyptiens si souvent étudiés racontant l'expédition de Sheshonq I^{er}.

Sheshonq I était un roi égyptien de la vingt-deuxième dynastie, qui régna de 945 à 924 avant J.-C. environ. Il a mené une campagne militaire contre les villes de Juda, décrite brièvement dans 1 Rois, 14, 25-26; 2 Chroniques, 12, 2-9. Jusqu'à présent, la liste des lieux qu'il a conquis ou visités a été étudiée en partant du principe qu'il s'agissait des cités ou des villes de Palestine (voir carte 9). Au premier abord, cela n'est pas invraisemblable, car Sheshonq, comme les autres chefs de l'ancienne Égypte, a dû avoir beaucoup à faire avec la Palestine et la Syrie. Un fragment d'une stèle égyptienne trouvé sur la côte de la Palestine porte son nom, ou ce que les savants affirment être son nom, mais une preuve comme celle-ci ne veut pas nécessairement dire qu'il était vraiment là pendant son expédition contre le royaume de Juda. Des inscriptions et des objets de



Carte 9 : L'itinéraire de Sheshonk I^{er} en Palestine

l'Égypte ancienne ont été découverts en différents endroits du Proche-Orient, mais peu de savants considèrent que leur présence atteste que le roi dont ils parlent passa un jour dans la région où on les a trouvés.

Il me paraît certain que pendant son expédition contre Juda, Sheshonq ne se rendit pas en Palestine. Appareillant de l'un des ports égyptiens de la côte de la mer Rouge, Sheshonq arriva quelque part le long de la côte du Hedjaz, apparemment près de Lith. Il avait, semble-t-il, l'intention de faire une grande démonstration de puissance militaire dans la région, pour rappeler aux rois de Juda et aux autres gouvernants d'Arabie occidentale que leurs territoires n'étaient pas hors de portée de la puissance égyptienne. Après avoir pris pied dans l'arrière-pays de Lith, le pharaon égyptien continua vers le sud, en direction de la partie centrale de Juda, soit par la route côtière, soit par une autre route plus à l'intérieur, longeant les contreforts de la montagne. En chemin, il s'arrêtait de temps à autre pour faire des razzias dans les régions plus montagneuses, et il pénétra une fois l'escarpement du Sarat jusqu'à Al Sharīm, qui, comme je l'ai avancé, était probablement le site de la Jérusalem de la Bible hébraïque. Peut-être grisé par ses succès dans cette région, il s'enhardit à avancer vers le sud, dans la région de Jizan, où ses opérations militaires semblent avoir été limitées, peut-être à cause de la forte résistance que lui opposèrent les tribus montagnardes de la région. De là, Sheshonq retourna presque directement dans les environs de Lith, où il conquiert non seulement de nombreuses villes du versant maritime de l'escarpement, mais aussi beaucoup d'autres dans la région de Taïf, poussant sa conquête à l'intérieur des terres, jusqu'aux limites du désert.

Voilà, du moins, ce que je suppose, en me fondant sur une nouvelle interprétation de l'expédition de Sheshonq telle qu'elle est décrite dans la Bible hébraïque et dans ses propres listes topographiques. Il est inutile de dire que l'itinéraire que j'ai tracé ne se conforme pas à

celui des exégètes traditionnels, qui, je dirais, se sont livrés à un étonnant tour de passe-passe en s'efforçant de donner quelque logique au récit de Sheshonq pour le faire tenir dans les frontières de la Palestine. On ne peut guère prendre leur version au sérieux, cependant, car elle repose sur l'étrange principe que les scribes égyptiens responsables de la transcription des récits ne savaient pas comment rendre les noms de lieux qu'ils possèdent dans leur propre langage et dans leur écriture. Cela semble peu probable puisque l'égyptien ancien n'est pas un cousin très éloigné des langues sémitiques. Même en acceptant une hypothèse aussi fragile, on ne peut faire coïncider les noms des lieux mentionnés dans les listes de Sheshonq qu'en méprisant de manière très cavalière le texte égyptien originel. Il ne faut pas s'étonner, dès lors, que les exégètes ne soient pas du tout d'accord sur ce qui s'est réellement passé pendant l'expédition de Sheshonq. En revanche, si nous lisons ces récits en pensant à l'Arabie occidentale, de nombreux problèmes — sinon tous — disparaissent, nous laissant avec un itinéraire remarquablement clair de la campagne du chef égyptien. Je suggérerais aussi que, si d'autres listes topographiques égyptiennes, tout comme les listes mésopotamiennes de même nature, étaient étudiées de la même manière, des résultats étonnants seraient obtenus (voir, par exemple, mes commentaires sur Karkémish et Karkara au chapitre 1, note 11, et sur la conquête de Sargon II et les « Amarna Letters » au chapitre 5).

Il est vrai que les récits bibliques de l'expédition de Sheshonq (*šwsq* ou *šysq*, « Shishak » dans la Bible) contre Juda ne donnent pas de détails géographiques. Le plus long des deux — celui de 2 Chroniques, 12, 2-9 — raconte simplement que le roi égyptien, arrivé avec une grande armée, « prit les villes fortifiées de Juda et s'avança jusqu'à Jérusalem », sans parvenir à la prendre. Le roi de « Juda », qui était Roboam, fils de Salomon, parvint apparemment à acheter le départ des

envahisseurs avec « le trésor de la maison du Seigneur (i.e. le Temple) et le trésor de la maison du roi ». Cela peut expliquer pourquoi Jérusalem ne figure pas parmi les noms lisibles des listes de Sheshonq. Il se peut aussi que le nom de la ville se soit trouvé dans les parties perdues des listes, ou qui ne subsistent que sous forme de fragments impossibles à décrypter.

Sheshonq, comme je l'ai dit, a dû traverser la mer Rouge pour arriver sur la côte sud du Hedjaz, près de Lith. De là, il se dirigea vers les hauteurs pour prendre six places fortes dans l'arrière-pays de Lith (numéros 10-15 sur la grande liste de Sheshonq au temple d'Amon, à Karnak), dont quatre demeurent entièrement lisibles. Ces places fortes sont les suivantes, telles qu'elles sont numérotées sur la liste topographique originale de Sheshonq :

10. *mṯt'* : Mutī' (*mṯ'*), sur l'oued Aḍam ; ou al-Mat'ah (*mt'*), sur l'oued al-Jā'izah, plus au sud.

13. *rbt* : Ribāṭ (*rbṭ*), dans les basses terres de Zahran, ou un autre Ribāṭ, plus au sud sur l'oued al-Shāqqah.

14. *t'nkī'*² : le « Tanak » biblique, ou *t'nk* ; aujourd'hui Ka'nah (*k'nt*), dans les basses terres de Zahran³.

15. *šnmī'*⁴ : al-Mashniyyah (*mšny*), dans les hautes terres de Zahran.

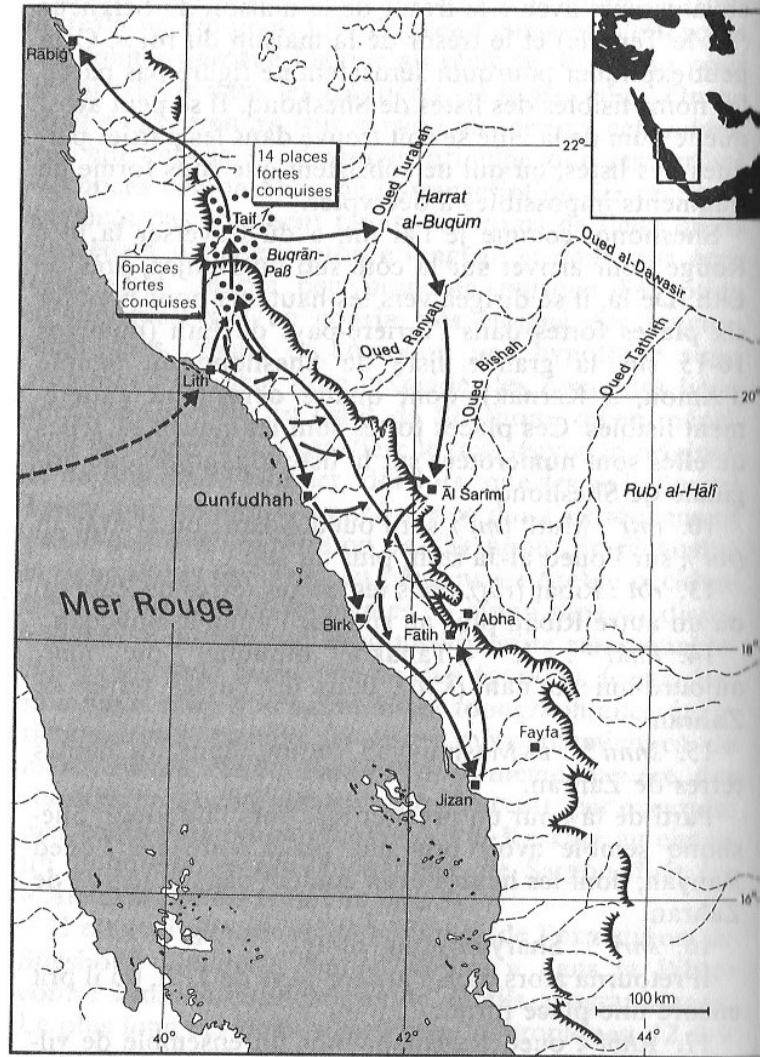
Parti de là pour un premier raid vers l'intérieur, Sheshonq semble avoir pris une place forte sur l'oued Ranyah, dont les hautes eaux coulent dans la région de Zahran.

16. *šnrī'*⁵ : Sharyāniyyah (*šryny*).

Il retourna alors dans l'arrière-pays de Lith, où il prit encore une place forte :

17. *Rḥbī'* : oued Raḥabah (*rḥb*), un ensemble de villages dans les basses terres de Zahran ; ou Ruḥbah (*rḥb*), sur l'oued Aḍam.

Sheshonq prit ensuite la direction du sud vers les terres centrales de Juda, dans l'arrière-pays de Qunfudhah et de Birk. Il se peut qu'il ait emprunté soit la

Carte 10 : L'itinéraire de Sheshonk I^{er} en Asir

route côtière, soit celle qui est plus à l'intérieur et longe les premiers contreforts des montagnes. Sur son chemin, il s'arrêta ici et là pour faire des razzias dans les montagnes (voir carte 10). Sur les dix-sept places fortes qu'il attaqua dans cette région, on peut encore en lire quinze et les identifier avec divers degrés de certitude :

18. *hprmi'* (analysé *hpr mi'*) : Ḥafar (*hpr*), identifié en rapport avec Muwayh tout proche (*mwy*), dans les environs de Qunfudhah, pour le distinguer d'autres Ḥafar dans la même région et ailleurs⁶. Ḥafar est aujourd'hui un village du district administratif de Muwayh.

19. *idrm*, lu également *'drm* : al-Mardā (*mrd'*), dans la région de Majaridah.

21. *šwd* : al-Dīsh (*dyš*), dans l'arrière-pays de Hali.

22. *mḥnm* : clairement la métathèse du « Mahanaïm » biblique (*mḥnym*), qui serait actuellement Umm Manāhī (pluriel arabe de *mnḥ* ; métathèse de *mḥn*, dont le pluriel hébreu est *mḥnym*), dans la région de Qunfudhah⁷.

23. *qb'n* : Āl Jub'ān (*ḡb'n*), le « Gabaôn » biblique (*gb'wn*), dans la région de Majaridah.

24. *bt h(w)rn* : al-Rawḥān (*rwḥn*) ; le « Bet-Horon » biblique (*byt hwrwn*), dans la région de Qunfudhah ; à moins que ce dernier ne soit Khayrān (*hyrn*), sur l'oued Aḍam.

25. *qdtm* : peut-être Makdah (*mkdṭ*), dans la région de Bahr.

26. *iyrn* : al-Rawn (*rwn*), dans l'arrière-pays de Hali⁸.

27. *mkdī'* : Maqdī (*mqd*), dans la région de Qunfudhah, l'un des trois « Megiddos » bibliques (*mgdw*), les deux autres étant Maghdah (*mḡd*), dans la région de Taif (voir note 3), et Shu'ayb Maqdah (la « vallée » de *mqd*), sur l'oued Aḍam.

28. *idr* : Wadhrah (*wḍr*), dans la région de Bani Shahr.

29. *id hmrk* (analysé *h-mrk*) : le *id* dans le nom (hébreu *yd*) est l'équivalent de l'arabe *wādī* (*wd*), ou « vallée » ; *h-mrk*, avec l'article défini hébreu, est

aujourd'hui al-Marākah (*mrk*), avec l'article défini arabe, dans la région de Qunfudhah. Le village de al-Marākah est effectivement situé dans l'une des principales vallées de la région.

31. *hinm*, lu également *h'y'nm* : Hawmān (*hwmn*), dans la région de Qunfudhah ; Āl Hawmān, dans la région de Ballasmar ; ou Ḥawmān, dans la région de Muḥayil.

32. *'rn* : 'Arīn (*'rn*), le « Eran » biblique (*'rn*), dans la région de Qunfudhah ; à moins que ce dernier ne soit Āl Ghurrān (*grn*), dans la région de Bani Shahr.

33. *brn*, lu aussi *brm* : Barmah (*brm*), dans la région de Qunfudhah ; à moins que ce ne soit Burrān (*brn*), dans les basses terres de Zahran.

34. *dt ptr*, lu aussi *d dptr*⁹ : soit al-Fatrah (*'l-pt̄r*), dans le Rijal Alma', soit al-Dafrah (*'l-dp̄rt*), dans la région de Bahr ; à moins qu'il ne s'agisse d'un autre al-Dafrah, dans le district de Faifa de la région de Jizan (voir plus bas).

C'est sûrement à ce stade de la campagne que Sheshonq traversa l'escarpement et se porta contre Āl Shārīm (i.e. la Jérusalem biblique suggérée dans la région de Nimal), sans entrer dans la cité. Quand il fut arrivé à *dt ptr* ou *d dptr*, cependant, Sheshonq était déjà en direction du sud pour faire un tour rapide dans l'arrière-pays de Jizan, ou il y était peut-être déjà (voir numéro 34). Les quatre places qu'il dut prendre dans la région étaient les suivantes :

35. *iḥm* : Wahm (*wḥm*), dans le district de Masāriḥah.

36. *bt'rm* : 'Umar (*'mr*), dont le nom complet est Qaryat 'Umar Maqbūl (littéralement, « le village d'Umar à qui prières et pèlerinages sont dus, ce qui explique le *bt*, ou « temple », dans le nom tel que le cite la liste de Sheshonq), dans le district de Maḍāyā.

37. *kgri* : Gharqah (*grq*), dans le district de Abū 'Arīsh ; apparemment patrie des Arqites (*'rqy*, génitif de *'rq* ou *'rqh*) de Genèse, 10, 17, jusqu'à présent pris pour

le 'Arqā du nord du Liban, dans l'arrière-pays de Tripoli.

38. *sik* : Kūs (*kws*), dans le district de Masāriḥah, ou Kīs (*kys*), dans le district d'Āriḍah.

En revenant de la région de Jizan, Sheshonq s'arrêta à *bt tpw* (*h*) (le Bet-Tappuah biblique, ou *byt tpwh*, Josué, 15, 53), aujourd'hui al-Fātiḥ (*pth*), dans la région de Bahr. De là, il se rendit directement dans l'arrière-pays de Lith, faisant de nouvelles conquêtes (notamment sur l'oued Aḍam) et reprenant ses razzias, cette fois à travers le col de Buqrān, pour prendre des places dans la région de Taif. Les places qu'il conquiert dans la vallée de l'oued Aḍam sont les suivantes :

40. *ibrī'* : Wabīr (*wbr*).

55. *p' kt̄t* : Qaṭīṭ (*qt̄t*)¹⁰.

56. *idmī'* : Wadmah (*wdm*).

58. (*m*)*gdr* : Maqḍhar (*mqr*).

67. *inmr* : Namirah (*nmr*) ; à moins que ce ne fût un autre Namirah, où Namir (*nmr*), hors de la vallée de l'oued Aḍam, mais près de l'arrière-poste de Lith.

69. *ftiṣī'* : Fatīsh (*ptš*).

74. (*h*)*bri* : Khabīrah (*hbr*).

78. *'dit* : Aḍyah (*'dyt*).

112 et 119. *irḥm* : al-Raḥm (*rḥm*), apparemment attaqué deux fois.

133. *ir(i')* : Waryah (*wryh*), le « Jorah » biblique (*ywrh*, voir chapitre 8).

Hors de la vallée de l'oued Aḍam, Sheshonq semble avoir pris Āl Yarār (*'l yrr*), dans la région de Banū 'Amr du Sarat. Le nom est rendu sur la liste n° 70 sous la forme *irhrr* ou *'r hrr* (décomposé *h-rr*), le *'r* égyptien remplaçant le *'l* sémitique (Āl arabe), puisque les anciens Égyptiens écrivaient *l* comme *r* (et quelquefois *n*).

Plus loin, dans l'arrière-pays de Lith, les places suivantes furent aussi attaquées :

45. *bt d̄bi* : Umm Ḍabyah (*'m ḏby*).

54. (*q*)*dšt* : Kadīсах (*kdst*).

57. *dmrm* (décomposé *d mrm*) : Āl Maryam (*l mrym*, le « Mérom » biblique, ou *mrwm*, Josué, 11, 5, 7).

59. *yrđi'* : Yarīdah (*yrđ*).

89. *hq(q)* (décomposé *h-qq*) : al-Qūqā' (*qq*, avec l'article défini arabe).

Ayant passé le col de Buqrān, Sheshonq lança des raids contre quatorze places de la région de Taif, que la grande liste de Sheshonq désigne par leurs noms :

60. *p' 'mq* : la vallée de l'oued 'Amq (*'mq*).

72. *ibrm* : Barmah (*brm*), oasis près de l'oued Turabah et du désert de basalte de Ḥarrat al Buqūm.

76. *wrkyt* : al-Wirāq (*wr'q*, pluriel arabe de *wrq*; cf. *wrkyt*, féminin pluriel de *wrk*).

80. *dpkī'* (décomposé *d pki'*), lu également *dpk* (*dpk*) : Āl Faqīh (*l pqh*); à moins que ce ne soit le al-Faqīh (comme *l pqh*) de la vallée de l'oued Aḍam.

86. *tšdn (w)* : Shadanah (*šdnt*); à moins que ce ne soit Dashnah (*dšnt*), dans la région de l'arrière-pays de Lith.

88. *šnyy'* : Shaniyah (*šny*).

91. *wht wrkī'* : Wahaṭ (*whṭ*), identifié en rapport avec le Dār al-Arākak voisin (*'rk*), cité par les écrits arabes sur la région de Taif, pour le distinguer de Wahaṭ de la région de Ballasmar en Asīr.

93. *yšht* : Shuḥūṭ (*šht*), nom d'une petite vallée de la région de Taif.

95 et 99. *hmnī'* et *hnni* : pas un seul endroit, mais deux, Āl Hūman (*hmn*) et Ḥanānah (*hnn*).

107. *hqrm* : al-Miḥraq (*mḥrq*), l'un des deux villages du même nom dans les environs.

108 et 110. *'rdi'* : 'Aradah (*'rd*).

111. *nbt* : Nabāh (*nb*, avec le suffixe féminin *nbt*)¹¹.

118. (*p' ?*) *byy'* : Buwā' (*bw'*).

150. *irdn* : al-Dārayn (*dryn*; pas le « Jourdain », voir chapitre 7) : l'un des trois villages portant ce nom; à moins que ce ne soit al-Dārayn des hauteurs de Zahran plus au sud.

On peut identifier d'autres places pillées par Sheshonq dans l'Asīr du Nord et le Hedjaz du Sud, mais je

crois que la démonstration est faite : il est clair que sa campagne se déroula en Arabie occidentale et non en Palestine. Plus précisément, il semble que l'envahisseur égyptien poussât ses raids à l'intérieur des terres, jusqu'au désert basaltique de Ḥarrat al-Buqūm, où il attaqua l'oasis de Barmah (voir numéro 72), et aussi *ibr* (numéro 122), qui est aujourd'hui l'oasis de Wabr (*wbr*). Il apparaît aussi qu'il se dirigea vers le sud, traversant le cours supérieur de l'oued Ranyah (*šrnri'*, numéro 104, décomposé *šr nri'* : Āl Siyār [*syr*], dans les hautes terres de Ghamid, à la source de l'oued Ranyah [*rny*]), pour envahir la vallée de l'oued Bishah. Ici, semble-t-il, en deux occasions il attaqua *irqd* (numéro 97), qui est probablement l'actuel Āl Qirād (*qrd*); *idmm* (numéros 98 et 128), probablement la vallée de l'oued Adamah (*'dm*); et *inn* (numéro 140), qui est aujourd'hui Wanan (*wnn*).

Dans le prologue de la grande liste de Karnak, Sheshonq dit avoir soumis « les armées de Mitanni » — soit l'actuel village de Mathānī (*mṭny*), ou plus vraisemblablement les environs de la vallée de l'oued Mathān (*mṭn*), dans la région de Taif, où il prit tant de villages, comme je l'ai déjà noté. Le « Mitanni » en question n'était certainement pas un royaume de Mésopotamie du Nord; dans ce cas, il y aurait un anachronisme flagrant¹². Dans la liste la plus courte de Sheshonq au temple d'Amon à El Hibehn, *nhrn* (numéro 4) n'est certainement pas la Mésopotamie, comme cela a été affirmé jusqu'à présent, mais l'actuel village de Nahārīn (*nhrn*), non loin de l'oued Mathān, ou le village de Mathānī, dans la région de Taif. Cette place est sans aucun doute la « Naharayim » biblique (*nhrym*, Genèse, 24, 10; Deutéronome, 23, 5; Juges, 3, 8; Psaumes, 60, 2; 1 Chroniques, 19, 6), que la version des Septante (suivie par les études bibliques traditionnelles) devait identifier comme la Mésopotamie (voir chapitre 1). De même, le *iss(wr)* sur la même liste (numéro 9) n'est pas en Assyrie, mais, parmi diverses possibilités,

le candidat le plus plausible est Yasir (*ysr*), dans la région de La Mecque, près du port de Rābigh.

En laissant de côté ces incertitudes mineures, il semble sûr qu'il faudrait revoir non seulement l'histoire biblique, mais aussi l'histoire ancienne de toute la région du Proche-Orient. Sous leur apparence aride, ces listes de noms de lieux de l'Ancien Testament sont, j'en suis sûr, un terrain fertile pour une nouvelle génération de savants. S'ils peuvent se débarrasser de la notion traditionnelle qu'ils se trouvent en Palestine, ils clarifieront de vastes secteurs d'histoire ancienne jusqu'à présent si confus.

12

Melchisédech : indices pour un panthéon

Vu la référence sans équivoque à un grand-prêtre nommé Melchisédech dans les traductions anglaises et françaises standard de l'Ancien Testament, il semblerait aberrant de se demander si, effectivement, il a bien existé. Pourtant, si ce fut le cas, la Bible hébraïque n'a rien à dire sur lui. Il est vrai qu'une structure de consonnes écrite *mlky šdq* apparaît dans deux textes bibliques (Genèse, 14, 18 et Psaumes, 110, 4), et qu'elle a été traduite avec le sens de « mon Roi est justice ». Dans chaque cas, cependant, il semble très improbable qu'il s'agisse d'un nom propre. Dans Genèse, 14, 18, *mlky šdq* semble être une expression idiomatique. Dans Psaumes, 110, 4, c'est presque certainement une référence aux « rois » (*mlkym*, avec le *m* final du suffixe pluriel abandonné dans la structure au génitif) d'un lieu particulier.

Examinons le texte complet de Genèse, 14, 18. Il est écrit consonantiquement comme suit : *w-mlky šdq mlk šlm hwšy' lhm w-yyn w-hw khn l-l' lywn*. On l'a toujours vocalisé pour arriver à ce sens : « et Melchisédech, roi de Shalem (*šlm*), apporta du pain et du vin et il est prêtre d'Él 'Elyōn (ou « le Très-Haut » [RSV]). Dans le contexte, cependant, le *mlk* dans *mlky* n'est sûrement pas le mot hébreu pour « roi » permettant de faire de *mlky šdq* un nom de personne voulant dire « mon Roi est justice ». C'est plus probablement le pluriel de *mlk*, forme contractée de *mlwk*, signifiant « bouchée » —

participe d'un verbe accepté en arabe (mais pas en hébreu) comme *'lk*, « mâcher ». Les dictionnaires arabes citent « *'lwk šdq* (vocalisé *ālūk šidq*, littéralement "bouchée d'offrande") comme un euphémisme archaïque de "nourriture", spécialement de nourriture offerte à un hôte. D'où le vrai sens de Genèse, 14, 18 serait : "et le roi de Shalem apporta de la nourriture (littéralement des bouchées d'offrande), du pain et du vin, et il est prêtre d'Ēl 'Elyōn" ». Incidemment, la syntaxe particulière du texte hébreu original, comme de tout Genèse, 14, suggère qu'il fut écrit en vers, comme un récit épique des exploits militaires d'Abram l'Hébreu (voir chapitre 13). Mot à mot, la traduction du passage serait : « et nourriture le roi de Shalem apporta, pain et vin ; et il est prêtre d'Ēl 'Elyōn ».

Dans le contexte de l'histoire racontée dans Genèse, 14, le roi de Shalem honorait « Abram l'Hébreu », qui rentrait d'une aventure militaire réussie, chargé de butin. Ayant apporté « son pain et son vin », le roi de Shalem invita Abram à manger ; idiomatiquement, il « lui donna un morceau de nourriture » (*w-ytn lw m'sr mkl*, Genèse, 14, 20). Cela montre encore plus clairement que le *mlky šdq* de Genèse, 14, 18, comme le *mkl* (arabe *m'kl*, vocalisé *ma'kal*) de Genèse, 14, 20, se réfère à de la nourriture, et pas au nom de quelqu'un, « Melchisédech ». Traditionnellement, l'expression de *m'sr mkl* a été lue *m'sr m-kl*, voulant dire « un dixième de tout », puisque *m'sr* veut dire « dixième » et « dixième portion », aussi bien que « portion ». De plus, le sujet de *w-ytn lw*, « et il lui donna », a toujours été considéré comme étant Abram plutôt que le roi de Shalem, bien que ce dernier ait été le sujet des deux phrases précédentes. Le vers dans sa totalité a donc été interprété comme voulant dire, non que le roi de Shalem invita Abram à manger, mais qu'Abram lui donna le dixième de son butin — justification erronée de la dîme ecclésiastique, puisque le roi de Shalem était aussi un prêtre du « Très-Haut ». Nous trouvons ici, me semble-t-il, un

exemple de la distance prise par la lecture traditionnelle de la Bible hébraïque par rapport au texte.

Si l'on se tourne vers le texte consonantique de Psaumes, 100, 4, on trouve ce qui suit : *'th khn l-'wlm 'l dbrty mlky šdq*, traditionnellement vocalisé pour donner en traduction : « vous êtes prêtre pour toujours dans l'ordre de Melchisédech », la personne à qui l'on s'adressait étant sans doute le roi David.

Examinons cependant ce qui suit :

1. L'hébreu *l-'wlm* peut certainement signifier « pour toujours », mais il peut aussi signifier « à 'Ōlām » — nom d'un dieu ou d'un sanctuaire, ou épithète pour Yahvé, le dieu d'Israël (voir plus bas), signifiant « éternel ». En considérant qu'aucun mortel ne peut être prêtre — ou rien d'autre — « pour toujours », la deuxième interprétation possible de l'hébreu *l-'wlm* a beaucoup plus de sens dans ce contexte.

2. L'hébreu *dbrty* ne peut pas signifier « ordre », car ce n'est pas un mot au singulier. Ce ne peut être que le duel de *dbrh* (*dbrtym*, distinct du féminin pluriel *dbrwt*), le *m* final du suffixe du duel abandonné dans la structure génitive *dbrty(m) mlky(m) šdq*. L'hébreu *dbrh* est le nom verbal féminin de *dbr*, clairement ici dans le sens de l'arabe vocalisé *dabara* (également *dbr*), « suivre ». Le mot doit donc être traduit par « suivant » (i.e. « zone de juridiction », ou plus vraisemblablement « troupeau »), ce qui donnerait à *dbrty(m)* le sens de « les deux suivants » ou « les deux troupeaux ». Le fait qu'il existe des lieux appelés *šdq* dans deux endroits différents d'Arabie occidentale devrait aussi être pris en compte (voir plus bas).

3. L'hébreu *mlky(m) šdq*, dans le contexte, apparaît comme une structure au génitif signifiant « les rois de *Šedeq* ». On peut, bien sûr, le lire aussi comme un nom propre, Melchisédech. Deux références coraniques, cependant, suggèrent que *šdq* (vocalisé *šidq*, et interprété comme « justice ») a très bien pu être un lieu : un lieu où le peuple d'Israël eut à s'établir (10, 93) ; égale-

ment le siège d'un « roi puissant » (54, 55). Cela renforce beaucoup la première interprétation. Il est significatif qu'aucune mention de Shalem ni d'Ēl 'Elyōn ne figure dans le psaume.

A la lumière de ces observations, la lecture de Psaumes, 110, 4 devrait être corrigée pour parvenir au sens suivant : « tu es prêtre d'Ōlām sur les deux troupeaux (ou deux *dabrahs*) des rois de *Sedeq* ». Ici, comme dans Genèse, 14, 18, il n'est question d'aucun Melchisédech.

Dans les deux passages examinés, il s'agit en fait de deux sortes de prêtres-rois : ceux de « Shalem » et Ēl 'Elyōn, et ceux de *Sedeq* et Ōlām. Tandis que les rois de « Shalem » (*šlm*) étaient prêtres d'Ēl 'Elyōn (*l'lywn*), ceux de *Sedeq* (*šdq*) étaient prêtres d'Ōlām (*wlm*). Longtemps prise pour une ville de Palestine, parfois identifiée comme Jérusalem, la Shalem de Genèse, 14 n'a pu être que l'actuel village de Āl Salāmah (*l'slm*, « dieu de *šlm* », ou « dieu de sécurité, de bien-être, de paix »), dans la région de Nimas, sur les hauteurs d'Asīr. Tout près, dans la même région, se trouve le village de Āl 'Alyān (*l'lyn*, cf. *l'lywn* biblique), portant jusqu'à ce jour le nom de la divinité que le roi de Shalem servait comme prêtre. Également dans la même région de Nimas, et sur les hauteurs de Tanumah un peu au sud-est, se trouvent les villages de Āl al-A'lam (*l'lm*) et Āl al-'Alam (*l'lm*), portant jusqu'à ce jour le nom de la divinité (le *wlm* biblique) que les rois de *Sedeq* servaient comme prêtres. Les deux différents « troupeaux » ou « zones de juridiction » (hébreu *dbrytn*) de ces prêtres-rois (si deux lieux avec noms identiques n'étaient pas en cause) auraient pu être centrés autour des hauteurs de Zahran, à l'extrême nord d'Asīr, et des régions de Jizan et de Najran, à l'extrême sud. Très probablement, le siège de ces rois de *Sedeq* qui servaient le dieu Ōlām était l'actuel village de Bayt al-Šadīq (*byt l-šdq*, « temple du dieu de *šdq* »), dans la région de Zahran. Tout près se trouve un autre village

nommé Šidāq (*šdq*). Deux autres villages nommés Šidāqah (*šdq*) et Šiddīqah (*šdq*) se trouvent toujours dans la région de Jizan, ainsi qu'un autre, nommé Šadaqah (*šdq*), dans les environs de l'oued Najran. S'il est vrai, comme je l'ai suggéré, que le roi David était originaire de la vallée de l'oued Aḍam, près de Bayt al-Šadīq, dans la région de Jizan, et qu'il finit par régner comme roi de « Sion » (ou Šiyān) du Rijal Alma', plus près du Šidāqah de la région de Jizan, l'explication du duel dans *dbrytn* pourrait se trouver là.

En outre, ce qui suit devrait être pris en compte :

1. Le Dieu israélite Yahvé est distinctement identifié comme *Shālōm* (*šlwm*, forme de *šlm*, ou « Shalem ») dans le nom d'un autel que l'on dit construit par Gédéon à « Ophra » (*prh*), lieu censé avoir appartenu à quelqu'un de « Ezer » (*by h- 'zry*, « le père des Ezrites », cité dans Judges, 6, 24). Le « Ophra » en question doit être l'actuel 'Afrā (*pr*), village dans la région de Nimas, non loin de 'Adhrah (*dr*, cf. hébreu *zr*), sans aucun doute le « Ezer » biblique, dans le Bani Shahr voisin. A l'évidence, l'autel de Yahvé *Shālōm* n'était autre que Āl Salāmah, dans la région de Nimas — le « Shalem » de Genèse, 14.

2. Le Messie, dont la naissance est prophétisée dans Isaïe, 9, 6, est appelé *l'gbwr by 'd sr šlwm*, généralement traduit par « Dieu puissant, père éternel, prince de la paix » (*RSV*). L'hébreu *sr šlwm* veut sans doute dire ici « prince de *Shālōm* », i.e. de la ville sainte de « Shalem », ou Āl Salāmah. *by 'd* est certainement le nom d'un dieu qui survit dans le nom du village de Abū al-'Id (*b 'd*, ou *b l- 'd*), dans la région de Jizan. Il est tout aussi certain que *l'gbwr* est le nom d'un dieu subsistant dans le nom de trois villages nommés Āl Jabbār (*l'gbr*) : un dans la région de Tanumah ; un dans la région d'Abidah, un dans le district de Majaridah ; tous trois en Asīr. Dans Isaïe, les noms de trois dieux d'Arabie occidentale sont donnés au Messie israélite qui devait s'asseoir sur le trône de David.

3. La lecture traditionnelle de Genèse, 14, 22 a longtemps affirmé qu'Abram l'Hébreu, lors d'un serment, identifie son propre dieu, Yahvé, à l'Ēl 'Elyōn du roi de « Shalem ». Le texte hébreu du serment d'Abram, *hrmti ydy 'l yhw' 'l 'lywn*, est normalement considéré comme voulant dire : « j'ai juré (littéralement, "levé la main") à Yahvé Ēl 'Elyōn » (dans RSV, « au Seigneur Dieu le Très-Haut »). En fait, l'hébreu *yhw'* ici (comme dans les exemples cités plus haut) doit se lire comme l'imparfait archaïque du verbe *hyh* — « être ». D'où il faut lire le serment : « j'ai juré, Ēl 'Elyōn étant un dieu », ou : « j'ai juré (comme) Ēl 'Elyōn est un dieu (*'l yhw' 'l 'lywn*) », la reconnaissance d'Ēl 'Elyōn comme dieu étant présentée comme garante de la vérité du serment. Dans Psaumes, 7, 18, cependant, 'Elyōn est mentionné de manière non équivoque comme le nom de Yahvé (*šm yhw' 'lywn*, « le nom de Yahvé est 'Elyōn »). Yahvé est aussi appelé 'Elyōn dans Psaumes, 47, 3. Par ailleurs, 'Elyōn est cité plutôt que Yahvé comme le nom du Dieu d'Israël dans plus de vingt autres passages du texte biblique, où on le traduit généralement par « le Très-Haut ».

4. Yahvé est identifié comme Ēl 'Ōlām (*'l 'wlm*) dans Genèse, 21, 33, et comme 'lhy(m) 'wlm (littéralement, « les dieux de 'Ōlām ») dans Isaïe, 40, 28. On l'appelle aussi « Roi de 'Ōlām (*mlk 'wlm*) dans Jérémie, 10, 10.

5. Dans Psaumes, 7, 18, l'hébreu *'wdh yhw' b-šdqw* a jusqu'à présent été pris avec le sens de : « je remercie Yahvé (ou "le Seigneur") pour sa droiture (ou justice) ». Le *b* dans *b-šdqw*, cependant, veut clairement dire « dans » ou « à », et ne peut en aucun cas signifier « pour ». Cette lecture nécessiterait dans ce cas la préposition hébraïque *l*, comme *l-šdqw*. La bonne traduction de l'hébreu est donc : « je remercie Yahvé dans son *Šedeq* », dans son sanctuaire de *šdq*, qui est probablement le Šidāqah ou Šiddiqah de Jizan¹. On peut, de fait, examiner d'autres passages bibliques dans lesquels le mot *šdq* apparaît et déterminer, selon le contexte,

quand il se réfère à un sanctuaire nommé *Šedeq* et quand il signifie simplement « droiture ».

Cela devrait être maintenant parfaitement clair : selon toute probabilité, il n'y eut jamais de grand-prêtre de « Shalem » du nom de « Melchisédech » mentionné dans la Bible et qui se trouvait à la tête d'un « ordre ». Quel que soit l'intérêt de cette conclusion, le plus significatif est sans doute que ces recherches sur Melchisédech apportent des indices qui aident à dévoiler un grand mystère historique : les origines oubliées du monothéisme dans l'Arabie occidentale ancienne.

Tout d'abord, il faut se rappeler que le mot désignant le « Dieu » unique, en hébreu, est *Elōhīm* ('lhy(m)), masculin pluriel de *elōh* ('lh) ou « dieu ».

On peut alors suggérer sans danger que ce qui fut reconnu à un certain moment en Arabie occidentale comme le Dieu unique était à l'origine un panthéon de dieux locaux ou tribaux. Dénombrer les noms de lieux en Arabie occidentale commençant par Āl ('l, cf. hébreu 'l, « Dieu »), en laissant les innombrables noms de lieux portant l'article défini arabe *al*, qui pourrait être une survivance de l'hébreu 'l, montrerait vite que le panthéon de l'Arabie occidentale ancienne comptait à l'origine des centaines de dieux, comprenant peut-être des dieux appelés de noms différents. Parmi ces dieux, se trouvaient Āl Salāmah (*šlm* ou *šlwm* bibliques), Āl 'Alyān ('l 'lywn biblique), Āl al-A'lam ou Āl al-'Alam ('wlm biblique), et Šidq (*šdq* biblique, trouvé aussi comme *šdq* et *šdyq* sur des inscriptions arabes). Dans la Bible hébraïque, Āl Salāmah, Āl 'Alyān et Āl al-A'lam (ou *al-'Alam*) sont clairement identifiés au dieu israélite Yahvé (*yhw'*, voir plus bas), et un *šdq* est cité comme sanctuaire de Yahvé. Un certain nombre d'autres dieux d'Arabie occidentale se trouvent identifiés à Yahvé. Leurs noms subsistent comme noms de lieux dans leur pays d'origine. C'est le cas de Āl Sādi ('l *šdy*, 'l *šdy*

biblique, ou *Ēl Shaddāi*, souvent traduit par « Dieu tout-puissant » ; Āl Rahwah (*rhw*, « trou d'eau, puits », *l r'y* biblique, vocalisé *Ēl Rō'i*, mal traduit par « Dieu de vision ») ; al-Ṣabayāt (*šby't*, « gazelles », nom de lieu d'un sanctuaire ; *šb'wt* biblique, ou « Sabaot », voulant aussi dire « gazelles », mais traditionnellement interprété avec le sens d'« armées », « troupes » — d'où la traduction de *yhwh šb'wt*, par « le Dieu des armées », alors que cela veut dire « le Yahvé de Ṣabayāt »). Comme on l'a déjà vu, les noms de deux autres dieux d'Arabie occidentale, Āl Jabbār (*l gbwr* biblique) et Abū al-'Id (*'b d* biblique) sont identifiés dans Isaïe, 9, 6 comme noms du Messie israélite ; ces deux dieux ont peut-être aussi été identifiés au dieu israélite Yahvé².

Quant au nom de Yahvé lui-même, il subsiste aussi en Arabie occidentale, non seulement comme le *yh* ou *yhw* des inscriptions thamudiques et lihyanites du nord du Hedjaz (fait déjà reconnu), mais aussi dans un certain nombre de noms de lieux. L'un d'eux est celui d'une chaîne montagneuse, le djebel Tahwā (*thw*), dans l'Asīr côtier. D'autres sont ceux de villages comme al-Hāw (*l hw*), près de La Mecque ; al-Hawā' (*l-hw*), Abū Hiyā' (*'b hy*) et Hiyah (*hyh*), près de Taif ; Āl Hiyah (*l hyh*), dans la région de Nīmas (peut-être le nom du sanctuaire principal de Yahvé, si l'on considère sa proximité de Āl 'Alyān et de Āl al-A'lam, voir plus haut), et Hiyāy (*hyy*), près de Dhahran, sur les hauteurs les plus méridionales de l'Asīr (peut-être le *dt zhrn* des inscriptions arabes). Vraisemblablement, Yahvé, comme *Ēl 'Elyōn*, était à l'origine un dieu des hauteurs montagneuses. Son nom a été le sujet de controverses très savantes, mais il peut s'expliquer simplement comme un substantif archaïque du verbe *hwh* (plutôt que *hyh*, « être », souvent suggéré), non pas dans le sens hébreu et arabe de « tomber », mais dans le sens arabe (non reconnu en hébreu) de « monter, être élevé ». Son nom seul, avec ce sens, a pu le faire reconnaître comme divinité suprême et transcendante.

On ne peut vraiment dire quand Yahvé fut identifié avec les autres dieux du panthéon d'Arabie occidentale, comme l'*Elōhīm* (*l hym*, « Dieu », distinct de *h-l hym*, « les dieux ») d'Israël. Tout ce que l'on peut dire est que l'identification était sélective. Alors que le nom de certains dieux d'Arabie occidentale finirent par être confondus avec celui de Yahvé, d'autres ne le furent pas. C'est le cas du nom du dieu « Sakkut » (*skwt*, Amos, 5, 26), qui survit dans le voisinage d'Abhā, dans les hautes terres d'Asīr, comme celui du village de Āl Skūt (*l skwt*). C'était aussi le cas des différents dieux appelés « Baal » (*b'l*, peut-être à l'origine une contraction de *'b'l*, « père des moissons », ou « celui des moissons »), comme « Baal Zebub » (*b'l zbwb*, 2 Rois, 1, 2), dont le nom subsiste dans celui de plusieurs villages d'Asīr comme Dhabūb (*dbwb*), et Dhubābah (*dbb*), dans la région de Jizan, et Āl Dhubābah (*l dbb*), près de Khamis Mushait. On comprend aisément pourquoi ce Baal Zebub (nom que l'on considère généralement comme voulant dire « le Seigneur des mouches ») ne fut jamais identifié à Yahvé. A en juger par le sens actuel de *zbb* en arabe, son nom indique qu'il était le « père des récoltes à l'énorme phallus ».

Un inventaire complet des dieux d'Arabie occidentale qui furent identifiés à Yahvé et de ceux qui ne le furent pas dépasse cependant les limites de cet ouvrage. Ce qui est plus important, c'est qu'une nouvelle interprétation de certains passages de la Bible hébraïque peut nous donner des preuves utiles pour aider les savants à formuler une nouvelle théorie expliquant comment le monothéisme s'est développé en Arabie occidentale. Une nouvelle fois, l'onomastique indique la direction que d'autres plus savants que moi en la matière peuvent suivre.

J'ajouterai uniquement ceci en conclusion : dans Genèse, 22, 1-14, il y a une intéressante histoire qui, lue soigneusement, éclairerait la transition entre polythéisme et monothéisme en Arabie occidentale (ou au

moins le culte de Yahvé comme dieu suprême). Dans ce passage, on nous dit qu'Abraham se vit commandé par « les dieux » (*h-'lthym*, distinct de *'lthym*) d'emmener son fils, Isaac, au pays de « Moriyya » (*h-mryh*, aujourd'hui al-Marwah, ou *mrwh*, aussi avec l'article défini, au Rijal Alma' ; voir la géographie de l'histoire d'Abraham au chapitre 13). Là-bas, il devait l'offrir en sacrifice sur une montagne, identifiée par le nom de *yhwh yr'h*, ou « Yahvé Yireh » (aujourd'hui Yarā', ou *yr'*, également au Rijal Alma'). Abraham suivit soigneusement le commandement des « dieux » (*h-'lthym*, répété dans 22, 1, 3, 9)³, mais quand il commença à préparer l'autel pour le sacrifice de son fils et que son fils demanda où était l'agneau du sacrifice, Abraham répondit que « Dieu » au singulier (*'lthym*, et non *h-'lthym*) y pourvoirait (22, 8). Entendant cela, Yahvé intervint pour empêcher qu'Isaac fût sacrifié, en fournissant à sa place un bélier pour l'offrande, convaincu qu'Abraham « craignait Dieu (de nouveau *'lthym*, et non *h-'lthym*), comme on nous le dit dans Genèse, 22, 11 f. Est-il trop fantaisiste de dire que cette histoire fut racontée à l'origine pour dire comment était né le monothéisme ?

13

Les Hébreux des forêts d'Asīr

Le terme « Hébreu » (*'bry*, au pluriel *'brym*, *'bryym*, au féminin *'bryt*) apparaît dix-sept fois dans la Bible hébraïque, et trois fois dans les Écritures chrétiennes (Actes, 6, 1, 2 ; Corinthiens, 11, 22 ; Philippiens, 3, 5). Dans les textes chrétiens, il sert à distinguer les Chrétiens qui étaient ethniquement juifs des autres — particulièrement « hellénistiques » (Actes, 6, 1). Dans les textes hébreux, son emploi est parfois vague ; la lecture de ces textes, cependant, nous laisse avec l'impression que les peuples de l'ancien Israël étaient à l'origine considérés comme des tribus hébraïques.

Que peut-on dire des « Hébreux » ? Jusqu'à présent, de nombreuses tentatives ont été faites pour identifier le *'brym* biblique avec le *ḥa-pi-ru* des textes cunéiformes, le *'prm* ougaritique, l'égyptien *'pr*, et le *ḥabiru* des « Amarna Letters » (pour ces « Amarna Letters », voir chapitre 5). On croit généralement qu'un tel peuple n'a pas tant été un groupe ethnique qu'une classe sociale de gens n'obéissant à aucune autorité et vivant hors la loi, comme des bandits, des mercenaires, des vagabonds ou des mendiants. Si ces *ḥa-pi-ru* avaient vraiment été les *'brym* bibliques, les textes cunéiformes, écrits dans des langues étroitement reliées à l'hébreu biblique, auraient sûrement écrit correctement leur nom, sans un ou plus d'un changement consonantique fondamental. En examinant les listes topographiques égyptiennes au chapitre 11, on s'aperçoit que les Égyptiens

tiens anciens reproduisaient aussi la structure consonantique des noms de lieux sémitiques correctement ; ils ne confondaient sûrement jamais un *b* et un *p*. Donc, l'égyptien *'pr* n'a guère pu être une mauvaise transposition de l'hébreu *'br* — racine d'où dérive *'brym*.

Pour mieux comprendre ce que les Hébreux étaient à l'origine, on peut examiner l'histoire d'Abraham dans la Genèse, où ce patriarche apparaît sous deux noms : Abram (*'brm*), jusqu'à Genèse, 17, et Abraham (*'brhm*), à partir de Genèse, 18. Sans se soucier de savoir si Abram et Abraham étaient la même personne, l'histoire de la Genèse les traite comme tels. Dans Genèse 14, 13, ce patriarche, considéré comme l'ancêtre des Israélites et d'autres peuples alliés, est appelé « Abram l'Hébreu » (*'brm h-'bry*). On dit aussi qu'il vivait « près des chênes (plus vraisemblablement les « bois ») de Mambré » (*b-'lny mmr'*, littéralement « dans », et non « près » des bois de Mambré). On décrit ce même Abram comme vivant dans les bois de Moré (*mwrh*), dans Genèse, 12, 6, et dans les bois de Mambré (voir plus haut), dans Genèse, 13, 18. Ces derniers bois apparaissent également comme demeure d'Abraham dans Genèse, 18, 1, juste là où se produit le changement de nom du patriarche.

Il est clair que celui que l'on désigne comme l'ancêtre des Israélites, décrit dans la Genèse, était un « Hébreu », ou *'bry*, un homme vivant dans les bois. Le terme *'bry* lui-même peut l'indiquer. Jusqu'à présent considéré comme l'équivalent du verbe arabe *'br* (vocalisé *'abara*), « traverser, croiser, traverser », l'hébreu *'br* dans *'bry*, ou son pluriel *'brym*, peut tout aussi bien être l'équivalent du nom pluriel collectif arabe *gbr* (vocalisé *gabar*, *gabarrah* au singulier, ou *gbrh*), signifiant « bois ». A l'origine, les « Hébreux » ont pu être une peuplade d'Arabie occidentale vivant dans les bois. Dans la région de Dhahran, sur les hauteurs les plus méridionales d'Asîr, se trouve encore aujourd'hui un village nommé Āl al-Ghabarān (*'l gbrn*, « dieu des

bois »). Un dieu nommé ainsi a-t-il pu être le *'thy h-'brym* (« Dieu des Hébreux », *RSV*) identifié comme Yahvé, le Dieu d'Israël, dans six passages de l'Exode (3, 18 ; 5, 3 ; 7, 16 ; 9, 1, 13 ; 10, 3)² ?

Pour trouver l'endroit où la peuplade forestière des « Hébreux » d'Arabie occidentale prit, croit-on, son origine, on peut suivre l'itinéraire d'« Abram l'Hébreu », tel qu'il est décrit dans Genèse, 11, 31 ; 13, 18. Abram, dit-on, vint à l'origine de Ūr Kasdîm ou *'wr ksdym*, avec son peuple. La traduction traditionnelle de ce Ūr Kasdîm par « Ur en Chaldée », considéré comme étant en Mésopotamie, vient de la version des Septante grecque et représente donc une interprétation erronée de la période hellénistique. En fait, la demeure originale d'Abram a dû être l'actuel Waryah (*wry*, cf. *'wr*), dans la vallée de l'oued Ađam, identifié bibliquement en relation avec Maqşūd (*mqşd*, cf. *ksdym*), lieu qui est toujours dans cette région. De là, Abram et son peuple se rendirent à « Harân » (*hrn*) — apparemment l'actuel Khayrân (*hyrn*), également dans la vallée de l'oued Ađam. Là, Abram se sépara de son peuple et se dirigea vers le sud, dans la région de « Sichem » (*škm*), aujourd'hui al-Kashmah (*kšm*), au Rijal Alma', où il s'établit dans les bois de « Moré » — apparemment l'actuel Marwah (*mrwh*), l'un des deux villages du même nom en Asîr, l'autre étant le « Moriyya » biblique (voir chapitre 12). Puis, Abram se dirigea vers la « montagne » (c'est-à-dire « la chaîne ») à l'est de « Béthel » (*byt 'l*), l'actuel Batilah (*btl*), dans le Rijal Alma' (voir chapitre 4), campant à un endroit où « Béthel » était à l'ouest et « Aï » (*h-'y*, l'actuel al-Ghayy, dans la même région, voir chapitre 7) à l'est³. Il existe effectivement un « Béthel » appelé Bayt Ūlā (*byt 'l*) en Palestine, dans la région de al-Khalîl (ou « Hébron »). A une distance considérable à l'est, de l'autre côté de la mer Morte, se trouve un Aï appelé Khirbat 'Ayy (*'y*), dans la région de al-Karak. Les deux régions, cependant, sont séparées l'une de l'autre, non

par une montagne, mais par la vallée particulièrement profonde de la mer Morte. C'est peut-être pour cette raison que les exégètes n'ont pas identifié ces lieux comme le « Béthel » et le « Aï » d'Abram, et ils ont eu raison. Cependant, leur suggestion que le « Béthel » en question est le Baytīn palestinien, et Aï le al-Tall voisin (voir chapitre 7, note 8) n'est absolument pas défendable.

Abram se déplaça ensuite dans la direction du « Négeb » (*h-ngb*, aujourd'hui al-Naqab, ou *nqb*, de nouveau dans le Rijal Alma'). De là, il se rendit à *msrym* — non pas l'Égypte, selon l'identification traditionnelle, mais l'actuelle Mišrāmāh (*mšrm*), près d'Abhā, où, dit-on, il se heurta à « Pharaon » — *pr'h*, apparemment le dieu local⁴. Après avoir séjourné là, ce qui, dit-on, lui apporta de grandes richesses, probablement en vendant du bétail, Abram retourna au Rijal Alma' — d'abord au « Négeb », ou al-Naqab ; puis à l'endroit de son campement précédent, entre « Béthel », ou Batīlah, et « Aï », ou al-Ghayy. C'est de là qu'il finit par aller s'installer dans les bois de « Mambré » (*mmr'*), près d' « Hébron » (*hbrwn*) — aujourd'hui Namirah (*nmr*), près de Khirbān (*hrbn*), dans la région des montagnes de l'arrière-pays de Qunfudhah. Dans les environs de Namirah, et dans cette même région de Qunfudhah, il existe encore un groupe de quatre villages nommés Qaryat Āl Silān, Qaryat al-Shiyāb, Qaryat 'Ašiyah et Qaryat 'Āmir — sans aucun doute le « Qiryat-Arba » (*qryt 'rb'*, « village de quatre », ou « villages de quatre », peut-être quatre dieux) où mourut la femme du patriarche (Genèse, 23, 2), qui est identifié dans le même contexte qu' « Hébron ». Dans le même voisinage se trouve aussi le village de Maqfalāh (*mqplh*), portant toujours le nom de la grotte de « Makpela » (*mkplh*), que le patriarche acheta, hors d'Hébron, comme sépulture pour sa famille (Genèse, 23, 9f). Autant pour la précision de l'histoire de la Genèse. De manière plus générale, on peut aussi ajouter que le nom

d'Abram (*'brm*) subsiste dans celui de deux lieux des régions où il vécut le plus : le village de Sha'b Barām (la « vallée » de *brm*), dans le Rijal Alma' ; et Barmah (*brm*), dans la région de Qunfudhah.

Il est clair que la carrière d'Abram fut centrée autour de la région du Rijal Alma' et celle des montagnes plus au nord, dans l'arrière-pays de Qunfudhah — région où des forêts denses de genévriers et de cyprès sur les hauteurs et des savanes de térébinthes, d'acacias et d'autres arbres, plus bas, sont parsemées de pâturages et de terres arables. Incidemment, le « bois » du « Mambré » d'Abraham est représenté aujourd'hui par l'ensemble d'acacias et de tamaris dans les environs de Namirah et de Khirbān, dans l'arrière-pays de Qunfudhah. Il ne s'est jamais agi de « chênes » (comme dans la vieille traduction biblique), ni de « térébinthes » (comme dans les plus récentes). Cependant, Mišrāmāh, où le patriarche s'établit un moment, était sans aucun doute une importante ville de marché, très semblable à ce que Abhā et Khamis Mushait toutes proches furent à une époque plus récente. Les hautes terres y sont intensément cultivées et elles se trouvent à un important croisement de routes commerciales. On dit qu'Abram se rendit là quand « il y eut une famine dans le pays », causée probablement par les criquets, puisque les oueds du côté maritime d'Asir furent infestés par cette peste vorace jusqu'à une période récente.

Tous les peuples d'Israël étaient-ils à l'origine des « Hébreux », ou des peuplades tribales des régions boisées de l'Asir ? Probablement pas. Parmi les douze « fils » d'Israël, considérés comme les ancêtres éponymes des douze tribus d'Israël (s'il y en avait douze) on ne parle distinctement dans la Genèse que de Joseph comme d'un « Hébreu » — un *'yś 'bry*, ou « homme hébreu » ; un *'bd 'bry*, ou « esclave, serviteur hébreu » ; un *n'r 'bry*, ou « garçon hébreu » (Genèse, 39, 14, 17 ; 41, 12). Aucun de ses « frères » n'est désigné comme hébreu, même si on en parle collectivement ainsi (par

exemple, 43, 32). On raconte que Joseph fut vendu comme esclave en « Égypte » (*mšrym*) — soit Mišrāmah près d'Abhā, soit Mašr (*mšr*, singulier de *mšrym*), dans la vallée de l'oued Bishah. Avant cela, il avait vécu à Hébron, déjà identifié comme Khirbān, dans la région de Qunfudhah, tandis que ses « frères » gardaient leurs troupeaux près de « Sichem » ou al-Kashmah (voir plus haut), dans le Rijal Alma' (Genèse, 37, 13-14). Envoyé à la suite de ses frères au « Sichem » et ne parvenant pas à les rattraper, Joseph les suivit à « Dôtan » (écrit *dtyn* et *dtm*, Genèse, 37, 17), probablement Dathanah (*dtm*), dans le voisinage du djebel Faifa, dans l'arrière-pays montagneux de Jizan⁵. Au pied du djebel Faifa se déroule le défilé qui relie la région côtière de Jizan et l'intérieur de l'Asīr. Cela explique pourquoi les caravaniers passèrent près de « Dôtan » en se rendant à Mišrāmah ou à Mašr, enlevant Joseph à ses « frères » et l'emmenant avec eux pour le vendre là-bas comme esclave. Plus tard, les frères de Joseph (tout comme son père) le suivirent à Mišrāmah ou Mašr, pour fuir la famine de leur pays, comme l'avait fait le patriarche Abram quelque temps auparavant.

La prééminence de l'élément hébreu parmi les Israélites est indiquée par le rôle dominant donné à Joseph parmi ses « frères », une fois qu'ils eurent émigré vers le territoire de Mišrāmah ou Mašr (probablement Mašr, puisque l'hébreu *'rš mšrym* est mieux traduit par « le pays du peuple de *mšr* », le mot *mšry*, *mšrym* au pluriel, étant le génitif de *mšr*). Une fois établis là, tous les « frères » israélites et leurs descendants furent reconnus comme hébreux (Genèse, 43, 32 ; Exode, 1, 15f, 19 ; 2, 6, 7, 11, 13 ; 21, 2), et leur Dieu Yahvé considéré comme le « Dieu des Hébreux », comme je l'ai déjà indiqué. Après l'apparition des Israélites comme communauté politique, cependant, le terme « hébreu » ne fut employé qu'occasionnellement pour les désigner, invariablement pour les distinguer ethniquement des

autres peuples parmi lesquels ils vivaient ou se trouvaient (1 Samuel, 4, 6, 9 ; 13, 3, 19 ; 14, 11 ; Jonas, 1, 6).

Finalement, la langue que l'on connut comme « l'hébreu » n'était certainement pas le langage des seuls Hébreux ou des seules tribus d'Israël. Il fut en son temps un langage largement répandu, non seulement en Arabie occidentale, mais aussi ailleurs. Ce furent cependant les Israélites d'Arabie occidentale, se réclamant d'une origine hébraïque commune, qui immortalisèrent cette langue dans leurs magnifiques écrits — la Bible hébraïque, dont la géographie est le sujet de la présente étude. Quel meilleur nom peut-on donner à cette langue, très expressive par nature, mais enrichie et transformée en véhicule d'idées éternelles par le génie d'un grand peuple ?

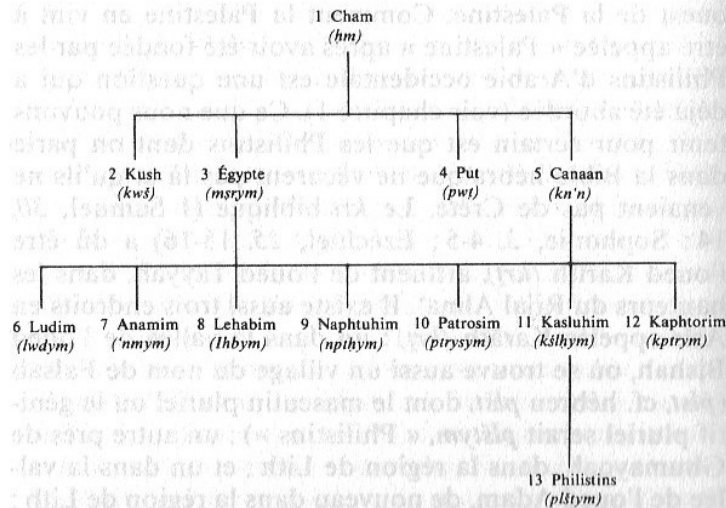
Les Philistins arabes

K.A. Kitchen, éminent savant biblique, écrit : « Parmi les peuples de l'Ancien Testament, les Philistins sont à la fois les plus familiers et les plus insaisissables¹. » Leur caractère insaisissable n'a rien d'étonnant, car les exégètes ont persisté à chercher leur pays d'origine biblique au mauvais endroit. Parce que l'on parle des Philistins comme des « Kérétiens » dans certains passages de la Bible (*krty*, génitif de *krt*), on a longtemps considéré comme un article de foi qu'ils étaient à l'origine un mystérieux « peuple maritime venant de l'île méditerranéenne de Crète, venus occuper le sud-ouest de la Palestine. Comment la Palestine en vint à être appelée « Palestine » après avoir été fondée par les Philistins d'Arabie occidentale est une question qui a déjà été abordée (voir chapitre 1). Ce que nous pouvons tenir pour certain est que les Philistins dont on parle dans la Bible hébraïque ne vécurent pas là et qu'ils ne venaient pas de Crète. Le *krt* biblique (1 Samuel, 30, 14; Sophonie, 2, 4-5; Ezéchiel, 25, 15-16) a dû être l'oued Karīth (*krt*), affluent de l'oued Tayyah, dans les hauteurs du Rijal Alma'. Il existe aussi trois endroits en Asīr appelés Karāth (*krt*) : un dans la vallée de l'oued Bishah, où se trouve aussi un village du nom de Falsah (*plst*, cf. hébreu *plšt*, dont le masculin pluriel ou le génitif pluriel serait *plšty*, « Philistins ») ; un autre près de Ghumayqah, dans la région de Lith ; et un dans la vallée de l'oued Ađam, de nouveau dans la région de Lith ;

où se trouve aussi un village appelé Faṣilah (*ḫslt*, métathèse de *ḫslt*, avec le *ṣ* transformé dans la prononciation locale en *ṣ* plutôt qu'en *s* standard).

Plutôt que de discuter de manière fastidieuse la tradition savante biblique sur la question des Philistins, je trouve plus simple de dire qui ils étaient vraiment. Les célèbres « Tables des peuples » dans Genèse, 10 les classent parmi les descendants de Cham, fils de Noé. Ces « Tables des peuples » sont en fait des listes des anciennes tribus et communautés d'Arabie occidentale, comme on le verra bientôt. La Genèse, en fait, n'est rien d'autre qu'un récit d'anciennes légendes d'Arabie occidentale. La notion généralement reconnue selon laquelle elle tente d'expliquer les origines d'un monde

Table 2. Les Philistins
dans les « Tables des peuples »



plus vaste (celui de tout le Proche-Orient) n'est guère valide, et doit être rejetée. La Table 2, fondée sur Genèse, 10, 6, 13-14, montre comment les Philistins de la Bible sont censés être descendus de Cham.

En considérant que les Philistins de la Bible étaient les voisins des Israélites et qu'on a déjà montré que les Israélites étaient des Arabes occidentaux, les noms de cette table peuvent être identifiés en termes de géographie d'Arabie occidentale comme suit :

1. « Cham » (*hm*) : probablement Ḥamm (*hm*), dans la région de Qunfudhah ; peut-être Ḥamm, dans le district de Bahr, plus au sud.

2. « Kush » (*kws*) : Kūthah (*kwṭ*), dans les environs de Khamis Mushait (voir chapitre 4)².

3. « Égypte » (*msrym*) : ici probablement Maḍrum (*mḍrm*), dans les hauteurs de Ghamid. Les autres possibilités sont Misrāmah, près d'Abhā, et Maṣr, dans la vallée de l'oued Bishah (voir chapitre 10) ; Āl Maṣrī (*mṣry*, « celui de *mṣr* »), dans la région de Taif (une bonne possibilité) ; ou Maḍīr (*mḍr*), dans le district de Muhayil. Il est aussi possible qu'il y ait un rapport entre le *mṣrym* biblique, masculin pluriel de *mṣr* ou *mṣry*, et la tribu arabe connue nommée Muḍar (*mḍr*).

4. « Put » (*pwf*) : Fātiyah (*ḫty*), dans la région de Qunfudhah ; ou Fawāyiṭ (pluriel arabe de Fūt, ou *ḫwṭ*) dans le Rijal Alma'.

5. « Canaan » (*kn'n*) : Āl Kun'ān (*'lkn'n*, « le dieu de Canaan »), dans la vallée de l'oued Bishah. Les peuples cananéens, tels qu'ils sont énumérés dans Genèse, 10, 15-16, ont tous des noms qui sont des génitifs de noms de lieux dans diverses parties de l'Asīr, et qui ne seront pas identifiés ici ; les villes des Cananéens, énumérées dans Genèse, 19 pour fixer les limites du territoire cananéen, subsistent aussi par le nom, là où une tribu locale porte le nom de *al-Qin'ān* (*qn'n*). L'affirmation cryptique dans Genèse, 10, 18 qu'« après, les familles des Cananéens s'étendirent à l'étranger » peut expliquer pourquoi le nom de deux cités cananéennes d'Ara-

bie occidentale (Sidon et Gaza, pour ne pas en mentionner d'autres, non répertoriées, comme Shur ou Tyr) se trouvent aussi dans le nom d'anciennes cités côtières de Syrie. Quand Hérodote, écrivant (*I*, 1) au ^ve siècle avant J.-C., dit que les Phéniciens (le peuple de la côte syrienne qui parlait un langage consonantique presque identique à celui de l'Hébreu biblique) avaient jadis vécu sur les rives de la mer Rouge, ayant migré vers la Méditerranée et s'étant établis « là où ils habitent toujours », il était sans le savoir d'accord avec l'affirmation faite sur l'extension à l'étranger des Cananéens dans Genèse, 10, 18. Quelle que soit l'origine du nom « Phénicie », qui est une traduction de l'ancien grec, il subsiste certainement en Arabie occidentale dans le nom du village de Fanīqā (*pnq*), dans la vallée de l'oued Bishah, où le village de Āl Kun'ān se trouve aussi. La question du Canaan biblique a déjà été abordée dans les chapitres 1 et 4.

6. « Ludīm » (*lwdym*) : Lūdhān (*ldn*), dans le Rijal Alma'; Lawdhān (*lwdn*), dans la région intérieure de al-Qaṣīm; Lidān (ou Liddān, duel de *ld*), dans la région de Taif. Il y a aussi un Lidd (*ld*) dans la région de Taif, et un Lidah (ou Liddah, *ld*) dans la région de Lith. *Lwdym* pourrait être le génitif pluriel de n'importe lequel.

7. « Anamīm » (*'nmym*, pluriel du génitif de *'nm*) : Ghanāmīn (pluriel arabe de *gnm*), nom de deux villages de la région de Taif, où se trouvent aussi deux villages nommés Ghunam (*gnm*), l'un se nommant Ghanamah (*gnm*). Deux autres villages nommés Ghanamah se trouvent aussi dans le Rijal Alma'.

8. « Lehabīm » (*lhbym*) : Lahbān (*lhb*), de *lhb*, avec un article défini archaïque), dans la région de Taif. Il y a aussi un village nommé Abī Lahab (*'b lhb*, le « père » ou « dieu » de *lhb*) dans la région de Jizan. Le Banū Luhabah (*lhb*) est une tribu du désert de Buqūm, à l'est de Taif.

9. « Naphtuhīm » (*npthym*, duel ou pluriel de *npth*) :

Mafātīh (*mpth*, vocalisé comme un pluriel arabe du même mot), dans la région de Taif. Il y a aussi un village nommé Miftāḥ (*mpth* au singulier) dans la région de Lith. Comme nom tribal d'Arabie occidentale, « Naphtuhīm » semble subsister différemment comme celui de la tribu de Fatāḥīn (*pthn*), dans la région de Taif.

10. « Patrosīm » (*ptrsym*, pluriel du génitif de *ptrs*) : Sharfāt (*šrpt*), nom complet Ḥājib Banī al-Sharfāt (nom d'une tribu), dans la région de Birk. Il existe aussi une tribu, les Farsāt (*prst*), que l'on trouve aujourd'hui dans le nord du Hedjaz. Comme dans le pluriel hébreu *ptrsym*, Sharfāt et Farsāt sont tous deux au pluriel arabe.

11. « Kasluhim » (*kślhym*, génitif pluriel de *kślh*) : suivant le schéma de corruption selon lequel le *gl'd* biblique (« Galéed ») a donné *'l-g'd* (al-Ja'd, voir chapitre 1), en rejetant un *l* interne pour en faire un article défini arabe, *kślh* serait aujourd'hui al-Ḥusakah (*'l-hsk*), dans la région de Medina; Wadi al-Ḥusakī (*'l-hsk*), en Arabie du Nord; ou al-Qaṣḥ (*'l-qsh*), dans la vallée de l'oued Aḍam. Une tribu de la région de Taif s'appelle aujourd'hui al-Ḥushān (*'l-hskn*, avec le *n* final pour suffixe pluriel arabe).

12. « Kapthorīm » (*kptrym*, pluriel de *kptr* ou *kptry*) : apparemment al-Faqarāt (pluriel arabe de *pqrt*, métathèse de *kptr*), dans la vallée de l'oued Bishah; ou al-Rafaqāt (pluriel arabe de *rpqt*), dans la région de Jizan. Ces deux noms de lieux ont la structure de noms de tribus.

13. « Philistins » (cités comme descendants des Kalushīm, et donc prenant peut-être leur origine dans la région de l'oued Aḍam, d'où ils se répandirent dans d'autres régions; hébreu *plśtym*, duel ou pluriel de *plśt*, ou son génitif, *plśty*) : Falsah (*plst*), dans la vallée de l'oued Bishah; Shalfā (*šlp*, probablement *šlpt* à l'origine, prononcé comme *šlph*), près d'Abhā; Faṣlah (*plst*), dans la région de Qunfudhah; et quatre villages nom-

més Faṣīlah (*ḥslt*), deux dans les hauteurs de Zahran, un dans la vallée de l'oued Aḍam, de la région de Lith, et l'un dans le Bani Shahr, au sud-est de Qunfudhah.

A la lumière de ces preuves, il semblerait que les Philistins bibliques faisaient partie d'un certain nombre de peuples d'Arabie occidentale avec lesquels vivaient les Israélites, non seulement le long de la mer Rouge, mais peut-être aussi à l'intérieur des terres de la région de l'oued Bishah. Il est clair qu'ils parlaient la même langue que les Hébreux ou les Israélites, à voir les noms propres de leurs chefs ou « rois », tels que certains textes bibliques les rapportent, comme « Abimélek » (*'b mlk*, de *mlk*, « posséder, avoir » ou « roi »); « Ahuzat » (*'hzt*: peut-être le pluriel de *'hzh*, arabe *'hdh*, « propriété, possession »); et « Pikol » (*pykl*, Genèse, 26, 26; cf. arabe Afkal, ou *'pkl*, « tremblement », reconnu comme nom tribal et personnel en arabe ancien)³. Les Philistins n'avaient certainement pas la même religion que les Israélites, ni les mêmes coutumes; la Bible hébraïque parle d'eux d'une certaine manière comme des « incirconcis » (Juges, 14, 3; 15, 18; 1 Samuel, 14, 6; 17, 26, 36; 31, 4; 2 Samuel, 1, 20; 1 Chroniques, 10, 4). Ils adoraient divers dieux du pays, mais leur dieu particulier était « Dagôn » (*dgwn*, de *dgn*, « blé, grain »), qui avait un sanctuaire à « Gaza » (Juges, 16, 21-23) et à « Ashdod » (1 Samuel, 5, 1f). « Gaza » et « Ashdod » étaient deux des cinq villes principales des Philistins sur la côte d'Asīr, et le nom des sanctuaires de Dagôn subsiste encore dans les environs, comme on le voit dans l'identification suivante des cinq cités :

1. « Gaza » (*'zh*): 'Azzah (*'zh*), dans la vallée de l'oued Aḍam, dans la région de Lith. Dans le même voisinage se trouve le village de Daghmā (forme araméennisée de *dgm*, avec l'article défini araméen en suffixe; cf. *dgn* ou *dgwn* biblique); également quatre autres villages nommés Duqum (*dqm*), l'un d'eux dans la vallée de l'oued Aḍam. D'autres « Gaza » sur la côte d'Asīr sont

'Azzah, dans le district de Majaridah; Āl 'Azzah (*'l 'zh*, « dieu de Gaza », sans aucun doute « Dagôn »), dans le district de Ballasmar; et 'Azz (*'z* sans le suffixe féminin) près de Birk.

2. « Ashdod » (*'šdwd*): Sudūd (*sdwd*), dans le Rijal Alma', où le village de Dharwat Āl Daghmah (le « pic du dieu *dgm* », ou « Dagôn ») se trouve aussi en haut de la montagne. D'autres « Ashdods » en Arabie occidentale sont Sidād (*sdd*), dans la région de Jizan, et Shadād (*sdd*), dans la région de La Mecque. Il y a un village nommé Daghūmah (*dgm*) près d'un Sidād, dans la région de Taif.

3. « Ashqelôn » (*'šqlwn*): soit Shaqlah (*šql*), dans le voisinage de Qunfudhah, ou Thaqālah (*tql*), dans le même voisinage; peut-être les deux. Le *tqln* (vocalisé *taqalān*) du Coran (55, 31) est peut-être une référence à ces deux endroits dans un contexte par ailleurs obscur. L'« Ascalon » palestinien, 'Asqalān (*'sqln*), pourrait être le même nom, sauf qu'il commence par la fricative pharyngée prononcée 'ayn plutôt que par le coup de glotte de *'šqlwn*.

4. « Gat » (*gt*): al-Ghāt, dans la région de Jizan (voir chapitre 10). Parmi d'autres Gath d'Arabie occidentale, il y a al-Ghātī (*gt*), dans la région de Zahran, où un village nommé Al Dughmān existe aussi (*'l dgm*, « le dieu Dagôn », ici le *dgm* portant l'article défini sémitique archaïque).

5. « Eqrôn » (*'qrwn*): 'Irqayn (*'rqyn*), dans la vallée de l'oued 'Itwad, entre le Rijal Alma' et la région de Jizan; à moins que ce ne soit Jar'ān (*gr'n*, métathèse de *'qrwn*), dans le Rijal Alma'.

Quel que soit l'endroit où l'on ait pu les trouver en Arabie occidentale, les Philistins bibliques avaient certainement leurs principales cités sur le versant maritime d'Asīr, apparemment concentrées dans l'arrière-pays des ports de Lith, Qunfudhah, Birk et Jizan. Ici, leur territoire se raccordait à celui des Israélites et d'autres populations locales. Rien n'indique dans la Bible qu'ils

aient été à l'origine des colons étrangers, venant d'ailleurs comme un « peuple de la mer ».

Pour montrer à quel point les Philistins de la Bible et les Israélites de l'Asīr côtier qui vivaient côte à côte étaient proches, dans les mêmes régions et districts, voici une analyse topographique de l'histoire de Samson, qui se déroule presque entièrement dans l'arrière-pays de Lith, dans le Hedjaz du Sud (lire l'histoire entière telle qu'elle est racontée dans Juges, 13-17).

Samson naquit dans les montagnes, sur la côte de la région de Zahran, dans le village de al-Zar'ah (*zr'h*, cf. *sr'h* biblique, ou « Çoréa »). Sa famille appartenait à la tribu de Dan (*dn*), qui portait le nom de ce qui est aujourd'hui Danādinah (pluriel arabe du génitif de *dn*, « Danite »), dans la même région. L'« Esprit de Yahvé » commença à l'animer à al-Maḥnā (*mḥn*), près de Danādinah (*mḥnh dn* biblique, le « Manoah de Dan » plutôt que « Manoah-Dan »), entre Zar'ah et al-Ishtā' (*'l-št*, inversion de l'original *'št'l* ou *'št'l*, « Eshtaol », signifiant « femme, épouse de Dieu »). Il prit une femme parmi les Philistins de « Timna » (*tmnh*), apparemment l'actuel al-Mathanah (*mṭnh*), toujours dans cette même région de Zahran. Sa première attaque contre les Philistins fut dirigée contre Shaqlah ou Thaqālah, près de Qunfudhah (« Ashqelôn », voir plus haut). Il se dirigea alors vers le nord pour séjourner à Ghuṭmah (*ḡṭm*, *yṭm* biblique, « Etam »); dans la vallée de l'oued Aḍam.

En représailles, les Philistins attaquèrent « Lehi » (*lhy*), dans le pays de Juda, qui est l'actuel Lakhyah (*lhy*), également dans la vallée de l'oued Aḍam. Tout près, aujourd'hui encore, se trouvent les villages de Dhā al-Rāmah (*rmh*) et Dhā al-Ḥamīrah (*ḥmyr*). On raconte que Samson abattit mille attaquants philistins *b-lhy h-ḥmwr*, qui, c'est intéressant, veut dire à la fois « avec la mâchoire d'un âne » et « dans le Lakhyah de

Ḥamīrah » (i.e. le Lakhyah voisin de Ḥamīrah). Le but de l'histoire était à l'évidence d'expliquer l'origine de ces deux noms de lieux. L'endroit où se déroula la bataille fut en conséquence appelé, selon l'histoire, « Ramat-Lehi » (*rmt lhy*), signifiant à la fois « montagne de la mâchoire » et « le Rāmah de Lakhyah ». La source à laquelle se rafraîchit Samson, appelée « Enha-Qoré » (*'yn h-qwr'*), est le site de ce qui est aujourd'hui le village de al-Qarā (*qr'*, avec l'article défini arabe), également dans la vallée de l'oued Aḍam.

La femme philistine Dalila, que Samson prit pour maîtresse, et qui finit par le tromper pour entraîner sa perte, venait de la vallée de « Soreq » (*nḥl swrq*) — aujourd'hui très probablement Shurūj (*šrwg*), dans la vallée de l'oued Aḍam ; à moins que ce ne fût Shāriqah (*šrq*) ou Shark (*šrk*), dans la région de Qunfudhah. Samson finit ses jours à « Gaza » (*'zh*) — le 'Azzah de l'oued Aḍam (voir plus haut). Il fut enterré entre Zar'ah (« Çoréa ») et al-Ishtā' (« Eshtaol »), dans la région de Zahran.

Ici, on peut s'amuser à s'attaquer aux fameuses énigmes de Samson. Je pense qu'elles ne furent qu'une série d'histoires ou de devinettes destinées à expliquer l'origine des noms de lieux et à conserver la mémoire populaire des rapports tribaux entre une communauté et une autre. Comme on l'a déjà vu, l'histoire de la « mâchoire d'âne » de Samson fut élaborée pour expliquer deux noms de lieux, ceux de l'actuel Lakhyah et de Ḥamīrah. L'histoire racontant comment il prit « le miel dans la carcasse du lion » (*m-gwyt h-'ryh rdh h-dbš*, Juges, 14, 9) suggère, à un premier niveau, des étymologies pour les noms de trois endroits, Jaww (*gw*, cf. *gwyt*, « à l'intérieur de », ici « à l'intérieur de » la carcasse) et Waryah (*wryh*, cf. *'ryh*, « lion »), dans la vallée de l'oued Aḍam ; et Dabash (*dbš*), près de Hali, dans la région de Qunfudhah. A un second niveau, l'histoire suggère que Dabash, dans la région de Qunfudhah, était à l'origine une colonie fondée par des émigrants

de Jaww, près de Waryah, peut-être sous le patronage de Samson. Mot à mot, la phrase hébraïque se traduit de deux manières : d'abord : « de l'intérieur du lion il prit (ou gratta) le miel » ; puis : « du Jaww de Waryah il prit Dabash ».

L'énigme de Samson concernant le miel qu'il prit à l'intérieur du lion traite d'un autre groupe de deux communautés mères et de leurs colonies respectives : « hors de celui qui mange (*m-h-'kl*) sortit quelque chose à manger (*m'kl*) ; hors de la force (*m-'z*) sortit quelque chose de doux (*mtwq*) » (Juges, 14, 14). L'énigme peut aussi être lue comme une devinette signifiant : « de al-Kūlah (*kl*, dans la région de Qunfudhah) vint Makīlah (*mkl*, dans le district de Bahr) ; de 'Azz ('z, le "Gaza" près de Birk, voir plus haut) vint Mathqah (*mtq*, dans la région de Qunfudhah) ». Avec des devinettes comme celle-ci, la culture du Proche-Orient continue à se rappeler les événements et les histoires du passé. Il existe un phénomène comparable dans la culture européenne, comme on peut le voir dans un certain nombre de paragraphes du *Oxford Dictionary of Nursery Rhymes*.

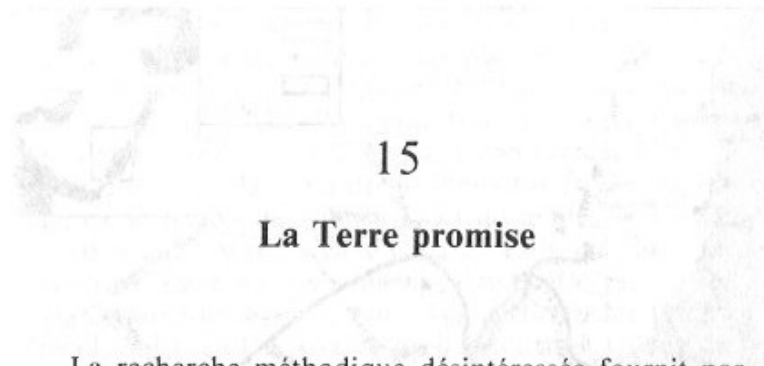
Quand les Philistins auxquels Samson posait son énigme furent en mesure d'y répondre parce que son épouse philistine leur avait secrètement donné la solution, il répondit par la devinette suivante : « Si vous n'aviez pas labouré avec ma taure (*'glh*, ici *'glty*, possessif de la première personne), vous n'auriez pas trouvé mon énigme (*hydh*, ici *hydty*, de nouveau possessif de la première personne) » (Juges, 14, 18). Selon l'histoire, Samson avait soupçonné les Philistins d'avoir « labouré » dans le champ de sa femme pour avoir les bonnes réponses à l'énigme. L'autre sens de la devinette, cependant, peut être librement rendu dans les termes suivants : « Si vous ne venez pas de 'Ajlāt (*'glt*, dans le Bani Shahr), vous ne pouvez pas connaître Haydah (*hydh*, également dans le Bani Shahr). » Il s'agit ici à l'évidence d'un proverbe disant qu'on ne peut connaître vraiment quelque chose qu'en étant au courant de

tout ce qui s'y rapporte — ce qui pourrait aussi servir d'épigraphe à cette étude.

Examiner et réinterpréter toutes les références bibliques aux Philistins dépasse mon champ d'action limité. Dans 1 Samuel, 6, 18, cependant, on parle de l'extension du territoire où on trouva les Philistins, ce qui mérite un commentaire. En hébreu, on lit ce qui suit : *kl 'ry plštyim [...] m-'yr mbsr w-'d kpr h-przy*. La RSV traduit par « toutes les cités des Philistins [...] à la fois les villes fortifiées (*m-'yr mbsr*) et les villages entourés de remparts (*w-'d kpr h-przy*) ». On peut difficilement imaginer une traduction moins exacte. En fait, *m-'yr mbsr* veut simplement dire « depuis la cité de *mbsr* », cette cité étant l'actuel village de Miḍbar (*mḍbr*), dans la région montagneuse de Ḥurrath, à l'extrémité sud de la région de Jizan. Quant à *'d kpr h-przy*, cela peut seulement vouloir dire « vers le village de *przy* », le *prz* en question étant aujourd'hui le hameau de al-Firḍah (*ḥrḍ*), dans la vallée de l'oued Aḍam (l'hébreu *przy* est le génitif de *prz*, et se réfère aux habitants de l'endroit). Selon cette définition géographique du pays des Philistins, leur territoire s'étendait donc entièrement depuis l'extrémité sud de la région de Jizan jusqu'à la vallée de l'oued Aḍam. En bref, il n'y avait pas de frontière géographique établie entre les territoires israélites et philistins dans la zone en question, ce qui devrait éclairer considérablement non seulement l'histoire de Samson, mais aussi d'autres passages de la Bible où il est question des Philistins.

Il est intéressant de noter que dans l'histoire de Samson, le lion est décrit comme un animal qui vit dans les montagnes et les vallées. Cela suggère que le territoire des Philistins s'étendait dans ces régions. La mention de l'oued Aḍam, une vallée importante, renforce l'idée d'une zone géographique bien définie. Le fait que Samson ait pu labourer le champ de sa femme dans cette zone, sans rencontrer de frontières, est un indice supplémentaire sur l'étendue de leur territoire commun.

Dans les traductions courantes de la Bible, le mot *prz*



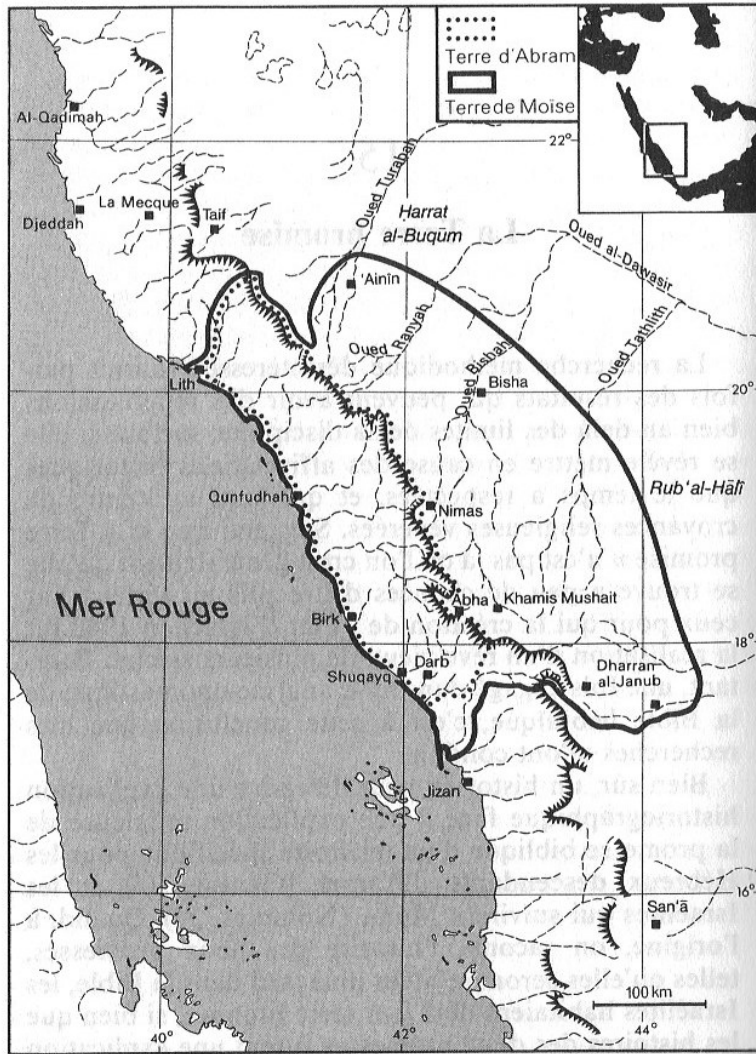
15

La Terre promise

La recherche méthodique désintéressée fournit parfois des résultats qui peuvent avoir des répercussions bien au-delà des limites de sa discipline, surtout si elle se révèle mettre en cause des affirmations historiques que le temps a respectées, et qui sont au centre de croyances religieuses vénérées. Suggérer que la « Terre promise » n'est pas là où l'on croit généralement qu'elle se trouve a peu de chances d'être pris au sérieux par ceux pour qui la création de l'État d'Israël en 1948 fut la réalisation d'un rêve vieux de plusieurs siècles. Pourtant, une fois engagé dans mon analyse onomastique de la Bible hébraïque, c'est à cette conclusion que mes recherches m'ont conduit.

Bien sûr, un historien peut défendre une explication historiographique face à une explication religieuse de la promesse biblique d'un territoire spécifique pour les Hébreux descendants d'Abram (Genèse, 15) et les Israélites qui suivirent Moïse (Nombres, 34). Quand, à l'origine, on raconta l'histoire des deux promesses, telles qu'elles seront relatées plus tard dans la Bible, les Israélites habitaient déjà leur terre promise, si bien que les histoires des deux promesses furent une explication *ex post facto*. Ce qui est important pour nous ici, cependant, c'est de considérer ces promesses du point de vue de la géographie historique et non de l'histoire ou de la religion.

Dans les traductions conventionnelles, la terre pro-



Carte 11 : La Terre Promise

mise par Yahvé à Abram l'Hébreu (Genèse, 15, 18) est dite s'étendre « du fleuve d'Égypte (*nhr mšrym*) au grand fleuve, le fleuve Euphrate (*nhr prt*) ». Contrairement à l'opinion reçue, je suggérerais que le pays indiqué dans le texte hébreu original comprenait le pays historique de Juda (chapitre 8), dans l'Asîr géographique, de la région de Jizan au sud jusqu'à la vallée de l'oued Ađam, dans l'arrière-pays de Lith, au nord. Le « fleuve d'Égypte » (*nhr mšrym*) dans cette promesse, n'est certainement pas le Nil, mais le torrent de l'oued 'Itwad, qui prend sa source près de l'actuel village de Mišrāmah, dans les hautes terres d'Asîr, et forme l'actuelle frontière entre la région de Jizan et le Rijal Alma'. Ce pourrait être l'oued Liyad, qui sépare la région de Jizan du Yémen, et où un village nommé Mašram (*mšrm*) se trouve toujours. Dans la vallée de l'oued Ađam, qui fait partie de la principale vallée de la région de Lith, se trouve un village nommé Firt (*prt*) et un autre appelé Farat (également *prt*), ce qui me conduit à suggérer que la promesse de Yahvé à Abram devrait être lue comme suit : « à vos descendants je donnerai ce pays, du torrent de Mišrāmah (ou Mašram, *nhr mšrym*) jusqu'au grand torrent (*h-nhr h-gdwl*), le torrent Firt (ou Farat, *nhr prt*) », celui-ci étant l'oued Ađam et non le « fleuve Euphrate ».

Le pays promis à Abram et à ses descendants « hébreux » était naturellement inhabité. La promesse de Yahvé dénombra les habitants — dix peuplades en tout (Genèse, 15, 19-21), parmi lesquelles cinq étaient des peuples cananéens, selon Genèse, 10, 15-18 (voir chapitre 14). Les noms de tous ces peuples subsistent comme noms de lieux dans différentes parties d'Asîr, et surtout en Juda. Les voici :

1. Les « Qénites » (*qyny*, génitif de *qyn*) : comme nom tribal, *qyny* subsiste dans le nom de l'actuel Qawāyinah (Qawnī au singulier, ou *qwny*, de *qwn*), au sud de Taif. Des noms de lieux de la même famille sont Qānī (*qn*), dans la région de Jizan ; Qann (*qn*), dans le

district de Ballasmar; Qanā (*qn*), en tout quatre villages, le premier dans le district de Bahr, le deuxième dans les hautes terres de Dharhan, le troisième dans la région de Qunfudhah, près de Hali, et le quatrième dans la vallée de l'oued Aḍam; Qanan (*qnn*), dans le district de Majaridah; Qanwah (*qnw*), dans le Rijal Alma'; Qannah (*qn*), en tout cinq villages, le premier dans le district de Muhayil, le deuxième près de Khamis Mushait, le troisième dans la région de Jizan et les deux derniers dans la vallée de l'oued Aḍam; Āl Qanīnah (*l qny*), dans les hautes terres de 'Abidah; Qanyah (*qny*), dans la vallée de l'oued Aḍam.

2. Les « Qenizzites » (*qnzy*, génitif de *qnz*): Qanāzīz (pluriel arabe de *qnzyz* ou *qnz*), dans la région de Jizān. On trouve toujours une tribu arabe nommée al-Qunaysāt (Qunaysī au singulier, ou *qnysy*, de *qnys*).

3. Les « Qadmonites » (*qdmny*, génitif de *qdmn*): Damjān (*dmgn*, métathèse de *qdmwn*), dans la région de Taif. Moins vraisemblablement, mais de manière aussi plausible, il y a Qadamah (*qdm*), dans la région de Lith, et Kawādimah (*kwdm*), dans la région de Jizan. Les Qidmān (*qdmn*) sont aujourd'hui une tribu arabe du nord du Hedjaz.

4. Les « Hittites » (*hty*, génitif de *ht*; cités comme Cananéens dans Genèse, 10); Hāthah (*ht*), dans la région de Lith; Hāḥ (*ht*), dans le district de Ballasmar; Ḥatwah (*htw*), dans le Rijal Alma'; Ḥittay (*hty*), dans les terres côtières de Zahran; Āl Ḥatāhīt (*l htḥyt*, « dieu du peuple *ht* »), dans la vallée de l'oued Aḍam. Ḥatāhīt (pluriel arabe de *hty*), par ailleurs, est cité dans la littérature arabe comme un nom tribal arabe.

5. Les « Perizzites » (*przy*, génitif de *prz*): Āl Farzān (*l przn*, *prz*, avec l'article défini sémitique archaïque), dans le Bani Shahr; Furḍah (*prḍ*, cf. *prz*), nom de quatre villages, un dans la région de Jizan, deux dans la vallée de l'oued Aḍam et un dans la région de Majaridah. Peut-être aussi le nom des actuelles tribus des Ṣafārīn (Ṣafārī au singulier, ou *ṣpry*), dans le sud du

Hedjaz; et les Farasāt (Farsī au singulier, ou *ḥrsy*) dans le nord du Hedjaz.

6. Les « Rephaïm » (*rp'ym*, duel ou pluriel de *rp'* ou son génitif *rp'y*): Rafah (*rp*), dans la région de Jizan, et Rāfyah (*rp'y*), dans le Rijal Alma'. La littérature arabe parle d'un Yarfā (*yrp'*, substantif archaïque de *rp'*), tribu du sud-ouest d'Arabie.

7. Les « Amorites » (*mry*, génitif de *mr*; cités comme Cananéens dans Genèse, 10): Amarah (*mr*), dans la région côtière de Zahran; Wamrah (*wmr*), dans la vallée de l'oued Aḍam; aussi probablement Marū (*mrw*, avec le *w* final comme l'article défini araméen en suffixe), trois villages en tout, deux dans la vallée de l'oued Aḍam et un dans le district de Bahr. Comme nom tribal, *mry* est peut-être toujours présent dans le nom de l'ambigu Banū Murrah (*mr*), ou celui de Marū (*mrw*), dans le Hedjaz du Sud.

8. Les « Cananéens » (*kn'ny*, génitif de *kh'n*): Āl Kun'an (*l kn'n*), dans la vallée de l'oued Bishah; également le nom de la tribu des al-Qin'an (*qn'n*), en Asīr (voir chapitre 14). Pour plus de détails, voir chapitres 1 et 4.

9. Les « Girgashites » (*grgšy*, génitif de *grgš*, hyperbolique ou diminutif de *grš*, répertoriés comme Cananéens dans Genèse, 10): Juraysh (*grysš*), diminutif de *grš*, et Quraysh (*qrysš*, diminutif de *qrš*), dans la région de Qunfudhah; également Quraysh, deux villages dans la région de Taif; Qaryat Quraysh, dans la région de Qunfudhah; Dār Banī Quraysh, dans la vallée de l'oued Aḍam; Quraysh al-Hasan, dans les hautes terres de Zahran. Le nom tribal historique d'Arabie occidentale de Quraysh ne peut guère être que le même nom.

10. Les « Jébuséens » (*ybwśy*, génitif de *ybwś*; cités comme Cananéens dans Genèse, 10): Yabasah (*ybs*), dans la vallée de l'oued Aḍam; Yabs (*ybs*), sur les pentes maritimes de la région de Ghamid; et Yabs, près de Mudhaylif, au nord de Qunfudhah (voir chapitre 9).

Yubbas (*ybs*) et Yābis (*ybs*) sont toujours des noms de tribus en Arabie occidentale.

Considérant que mon identification des dix tribus est correcte, la recherche biblique sur leur histoire s'est complètement égarée¹. Il n'est donc guère surprenant que si peu de preuves paléographiques et archéologiques aient été apportées pour justifier leur provenance, parce que toutes les investigations entreprises à cet égard l'ont été à partir des mauvais lieux — la Palestine et la Syrie historique plutôt que l'Arabie occidentale.

Selon la Genèse, c'étaient les terres de ces anciennes tribus d'Arabie occidentale qui furent promises par Yahvé à Abram et à ses descendants. Ces mêmes terres étaient aussi comprises dans le territoire promis par Yahvé à Moïse (Nombres, 34, 1-12), qui n'était en fait pas plus petit que celui promis à Abram, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais au contraire plus grand. Il comprenait « le pays de Canaan dans sa totalité » (34, 2), incluant l'Asîr intérieur aussi bien que côtier, ainsi que la région de Taïf dans le Hedjaz, des côtes de la mer Rouge au bord du désert d'Arabie centrale.

En tentant de donner une interprétation géographique des limites de cette « Terre promise » en termes de Palestine, les savants se sont invariablement heurtés à des difficultés, ce qui n'est pas non plus surprenant puisque ce territoire n'en fait pas partie. En lisant le texte hébreu de la « promesse », comme on l'a traditionnellement interprété, donc vocalisé, le *ym* biblique a toujours été pris comme voulant dire « mer » bien que ce même *ym* soit aussi reconnu avec le sens d'« ouest ». Les savants ont aussi considéré que *ym h-mlh* voulait dire la « mer de sel », ou « mer salée », en référence à la mer Morte palestinienne. Si *mlh* en hébreu et en arabe veut dire « sel », il veut aussi dire « sable » dans l'actuel dialecte de l'Asîr intérieur. Donc, alors que le *h-ym h-gdwl* biblique veut certainement dire « la Grande Mer » (pour l'Arabie occidentale, pas la Méditerranée mais la mer Rouge), *ym h-mlh*,

dans le contexte de la « promesse » dont nous parlons, ne veut pas dire « mer de sel », mais « à l'ouest des sables ». Il s'agit, comme on le verra, de Bilād Yām (*ym*), littéralement le « pays de l'ouest », qui flanque de fait les « sables » (*mlh*) de l'« Empty Quarter » d'Arabie à partir de l'« ouest » (*ym*). De même, *ym knrt* veut dire « à l'ouest de Quraynāt » (un lieu, voir plus bas), et non pas la « mer de Chinnereth », pris — sans aucun fondement — pour le nom biblique du lac palestinien de Tibériade. Il s'ensuit que la structure *ktp ym knrt* ne veut pas dire « l'épaule (*kpt*) de la mer de Chinnereth » (*RSV*), mais « Qatf, à l'ouest de Quraynāt », Qatf (*qtṣ*) étant en fait un lieu d'Arabie occidentale juste à l'ouest de Quraynāt (voir plus bas).

En interprétant la « Terre promise » de Moïse, les exégètes se sont trompés non seulement sur le sens de l'hébreu *ym*, mais aussi sur *h-yrdn*, qu'ils prirent pour le Jourdain palestinien. Ils se sont encore trompés sur le nom d'un lieu nommé *qdš brn'* (ou « Cadès-Barné »), faussement identifié depuis 1847 comme l'oasis de 'Ayn Qudays, dans le sud de la Palestine (voir chapitre 4). L'identification ne s'est faite que sur l'idée que l'arabe Qudays, ou *qdys*, est le diminutif de Quds, ou *qds*, qui est l'équivalent de l'hébreu *qdš*. En réalité, *qdš brn'*, décomposé en *qdš b-rn'* (le *b* étant ici apparemment une contraction de '*b*, « père », i.e. « dieu »), veut simplement dire le « lieu saint », « le sanctuaire » ou le « sanctuaire » de « dieu » *rn'*, dont le nom subsiste avec métathèse dans deux noms de lieux d'Arabie orientale comme Abū 'Arīnah (*'b 'rn*), et dans les hauteurs d'Asîr au sud de Khamis Mushait comme Āl 'Arīnah (*'l 'rn*). « Cadès-Barné » a dû être une ancienne « ville sainte », qui subsiste aujourd'hui dans le village de Āl 'Arīnah, comme nous le verrons. Notons aussi que le nom de l'ancien dieu d'Arabie occidentale *rn'* subsiste par une autre métathèse sous la forme de *r'n*, dans des inscriptions lihanites et dedanites dans le nord du Hedjaz.

Voici les limites de la terre promise aux Israélites qui suivirent Moïse, telles qu'on les trouve dans Nombres, 34 et reliées à la géographie d'Arabie occidentale :

1. La limite occidentale est la « Grande Mer » (*h-ym h-gdwl*, 34, 6), i.e. la mer Rouge (voir plus haut).

2. La limite méridionale part du désert de Zīn, ou *zn* (*sn* biblique, « Çin »), oasis de la région de Najran, qui est correctement décrite comme étant « sur le côté » (*l'yd*) de la vallée de l'oued Idimah ou *'dm* (*'dwm* biblique, « Edom »), en fait vers le sud ; plus précisément, « de Qūziyyah (*qzyh*), à l'ouest des sables vers l'est » (*m-qsh ym h-mlh qdmh*), Qūziyyah (*qsh* biblique) étant une oasis de Bilād Yām, en aval de Zīn, sur l'oued Najran, et juste sur la lisière occidentale des sables de l'« Empty Quarter ». De là, les limites s'étendent vers l'ouest, « au sud de la montée d'Akrabbim (*'qrbym*) », aujourd'hui un village de Sarāt 'Abīdah, en montant de l'oued Najran, nommé al-Jarābī' (pluriel arabe de *'grb*, métathèse biblique de *'qrb*, dont le pluriel hébreu serait *'qrbym*)². Plus à l'ouest, la limite passe à travers un autre Zīn (*sn* biblique), dans la région de Dhahran, qui est en fait au sud de Āl 'Arīnah (ou « Cadès-Barné », voir plus haut), exactement comme le texte le dit. Elle passe alors à travers ce que l'hébreu biblique décrit comme *ḥsr 'dr* (« Haçar-Addar »), qui évoque probablement le « pays où s'est établi » (*ḥsr*) une tribu nommée *'dr*, dont le nom est toujours porté par une tribu de Ādhār (*'dr*) au Sarāt 'Abīdah et dans les environs de Dhahran al-Janub. Puis la frontière passe à travers Āl 'Ašmān (*'šmn*, cf. *'zmn* ou *'zmwn* en hébreu, « Ačmôn »), dans la région de Dhahran, pour atteindre l'oued 'Itwad (*nḥl mšrym*, signifiant « les palmes de Mišrāmah » ou « les hautes eaux de Mišrāmah » (voir plus haut), mais pas « le Ruisseau d'Égypte », comme c'est traditionnellement rendu ; pour la confusion de ce Mišrāmah avec « Égypte », voir plus haut. De là, la

frontière suit le cours de l'oued 'Itwad (ou peut-être de nouveau celui de l'oued Liyah, voir plus haut), jusqu'à la mer (34, 3-5).

3. La frontière nord commence à la côte de la mer Rouge et monte sur la montagne, passant à travers le « mont Hor » (*hr h-hr*), déjà identifié comme la chaîne (*hr*) de al-Harrah (*hr* avec l'article défini arabe), à l'extrémité nord des hautes terres de Zahran (voir chapitre 7, note 5). De là, la frontière tourne directement vers le nord pour rejoindre la région de Taif, à Dhawī Himāt (*hmt*), ou Himātah (*hmt*, cf. *hmt* biblique, « Hamat »), et Sidād (*sdd*, cf. *šdd* biblique, « Çedad »). De là elle continue à travers *zprn* (« Ziphron », peut-être l'actuel Şafra', ou *špr* sans l'article défini *n* comme suffixe archaïque³), pour s'achever dans le désert basaltique de Ḥarrat al-Buqūm, à l'« oasis » ou au « lieu » (hébreu *ḥsr*) de 'Aynīn (*'ynn*, cf. *ḥsr 'ynn* biblique, « le *ḥsr* » ou « colonie » de « *ynn* », généralement rendu par « Haçar-Enân », 34, 7-9).

4. La frontière est, partant de 'Aynīn (voir plus haut), se dirige vers le sud, apparemment vers al-Thafan (*tfn*, cf. *špm* biblique, « Shepham »), sur l'oued Tathlith (nom complet Haḏāyir al-Thafan, ou les « colonies » de al-Thafan). Elle continue alors vers le sud, passant à travers « Harbel » (*rblh*), à l'est de Ayin (*'yn*), qui peut être l'actuel al-Rābiyah (*'l-rbyh*)⁴, à l'extrémité de l'oued Habūnā, près de Yām, au nord-est de l'oasis de 'Ayn, dans la région de Najran. De là, la frontière passe à travers 'Qaṭf (*qtṭ*), à l'ouest de Quraynāt (*qrynt*) (*ktp ym krnt*, voir plus haut), Quraynāt étant une oasis de l'oued al-Dawāsir, et Qaṭf s'étendant au sud-ouest de ce Quraynāt, dans Bilād Yām. De là elle traverse « la chaîne » (*h-yrdn*), certainement ce que Philby appelait la « grande bosse de granite » du djebel Abū Hamdān, dans la région de Najran, pour s'achever « à l'ouest des sables » (*ym h-mlh*) de l'« Empty Quarter » (34, 10-12).

En projetant les frontières de la « Terre promise » de

Moïse, telles qu'elles sont interprétées ici, sur une carte d'Arabie occidentale, il ne reste plus guère de questions à se poser. Le tableau est complet presque jusqu'au moindre détail.

16

Un voyage à l'Éden

Selon les standards auxquels les Occidentaux sont habitués, Junaynah, dans la vallée de l'oued Bishah, ne ressemble guère à un jardin ; comme oasis à la lisière du désert, l'endroit a cependant un certain charme. C'est « le plus bas des villages de Bishah », écrit H. St J. B. Philby, qui se rendit à Junaynah au début des années trente ; c'est « une oasis dans le désert », sans plus « aucun palmier » au-delà. Tel que Philby la décrit, l'oasis comprenait « une gracieuse arcade de palmeraie » avec des « étendues de blé et d'orge qui mûrissaient » à son extrémité orientale, « d'épaisses plantations » de tamaris, et « une belle touffe » de buissons autour de ruines abandonnées, avec un petit village à côté — dans l'ensemble « une image idéale d'oasis », particulièrement à la lueur de la lune (*Arabian Highlands*, Ithaca, New York, 1952, pp. 29-31). Étant le plus éloigné des villages de Bishah, Junaynah, malgré son insignifiance, figure sur la plupart des cartes de la péninsule arabe (20° 20' nord par 40° 55' est). Philby visita l'endroit et le décrit sans savoir que c'était le jardin d'Éden. Comment aurait-il pu le savoir, alors que la tradition pesait de tout son poids pour localiser ce jardin quelque part en Mésopotamie, très loin de là ?

J'espère que le lecteur est prêt maintenant à accepter l'idée que la Bible hébraïque fut écrite par des auteurs israélites vivant dans la région montagneuse de Juda,

sur la côte d'Asîr. Dans Genèse, 2, 8-14, l'un de ces auteurs, dont on ne saura jamais le nom, décrit le site du jardin d'Éden comme suit :

« Et le Seigneur (ou Yahvé Dieu) planta un jardin (*gn*) dans l'Éden, à l'est, et il y mit l'homme qu'il avait fait. Et le Seigneur Dieu fit pousser du sol tous les arbres qui flattent la vue et sont bons pour la nourriture, l'arbre de vie (*hyym*) également au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance (*d'h*) du bien et du mal. Un fleuve (*nhr*, "courant", "fleuve") coulait de l'Éden pour arroser le jardin, et il s'y divisait pour former quatre fleuves (*r'sym*, pluriel de *r's*, "tête, hautes eaux"). Le nom du premier est Pishôn (*pyšwn*) : c'est celui qui coule dans tout le pays d'Havila (*hwylh*), où il y a de l'or ; et l'or de ce pays est bon ; il y a aussi du bdellium et de l'onix. Le nom du deuxième fleuve est Gihôn (*gyhwn*) ; c'est celui qui coule dans tout le pays de Kush (*kwš*). Et le nom du troisième fleuve est *hdql* (traditionnellement traduit le "Tigre"), qui coule à l'est de *šwr* (traditionnellement rendu par "Assur"). Et le quatrième fleuve est *pri* (traditionnellement rendu par "Euphrate"). »

Plus tard, parlant d'Adam, le premier homme, et de sa famille, le même auteur donne deux éléments d'information supplémentaires sur la localisation de l'Éden et de son jardin. Quand Adam et sa femme Ève furent expulsés du Paradis, Yahvé plaça les chérubins (*krbym*, duel ou pluriel de *krb*, littéralement « prêtres ») « à l'est du jardin », pour garder l'accès à l'arbre de vie (3, 24). Quand Caïn, fils aîné d'Adam et Ève, tua son frère Abel et fut puni en étant chassé hors de la présence de Yahvé, il alla s'établir « au pays de Nod (*nwd*), à l'est d'Éden » (4, 16).

Tout ce que nous apprenons ainsi sur la localisation géographique de l'Éden peut se résumer comme suit :

D'abord, l'Éden était à l'est du pays de l'auteur du texte biblique en question, qui était le pays de Juda, sur la côte d'Asîr.

Deuxièmement, Éden et son jardin étaient situés dans un réseau hydrographique comprenant quatre affluents reconnus, identifiés par leurs noms.

Troisièmement, le jardin (*gn*) d'Éden (*'dn*) s'étendait en aval d'Éden, arrosé par un cours d'eau qui coulait hors (*ys'*) d'Éden.

Quatrièmement, le jardin était associé à deux arbres ayant une signification particulière, l'un étant l'arbre de « vie » (*hyym*) et l'autre l'arbre de la « connaissance » (*d'h*).

Cinquièmement, deux chérubins ou plus (*krbym*, pluriel de *krb*, voulant dire « prêtres ») furent mis en faction à l'est du jardin d'Éden pour garder l'accès de l'arbre de vie.

Sixièmement, à l'est de l'endroit où se trouvait Éden, s'étendait le pays de Nod (*nwd*).

On peut en déduire que le jardin d'Éden était dans une région d'oasis bien arrosées, entre le pays de Juda, en Asîr côtier, et une région intérieure appelée *nwd*. Il paraît évident à la lumière d'une identification des quatre « fleuves » d'Éden que cette région n'ait pu être que le bassin de l'oued Bishah :

1. Le « Pishôn » (*pyšwn*, essentiellement *pšn*), coulant dans le pays d'« Havila » (*hwylh*), où il y a de l'or. C'est aujourd'hui l'oued Tabālah, le plus occidental des affluents du Bishah. L'oued tient son nom actuel de l'une des nombreuses oasis jalonnant son cours. Son nom biblique subsiste dans celui du village de Shūfān (*špn*, métathèse de l'hébreu *pyšwn*), près de sa source, dans les hauteurs de Nimas. L'auteur de l'histoire d'Éden devait considérer l'oued Tabālah (ou le « Pishôn ») comme le principal cours d'eau du réseau de l'oued Bishah, si l'on voit comment il décrit son cours. « Havila », que le Pishôn est dit border, est l'actuel Ḥawālah (*hwlh*), dans les hauteurs de la région de Ghamid, au nord de Nimas. Le cours principal de l'oued Bishah borde effectivement la région de Ghamid du côté des terres intérieures, après sa jonction avec ses

principaux affluents. Il est exact que c'était un pays où l'on trouvait de l'or ; on en trouvait dans l'Antiquité, et on en cherche encore aujourd'hui. C'était probablement le pays « de l'or fossile [...] pas sous la forme de poussière, mais en blocs », noté par Strabo dans sa description de l'Arabie (voir chapitre 3). A l'est de la région de Ghamid coule un petit affluent de l'oued Bishah, qui s'appelle en fait oued Dhahab, « la vallée de l'Or » (voir chapitre 3). On y trouve aussi de la cornaline (*h-šhm*), généralement mal traduite par « onyx ». Aujourd'hui encore, les pèlerins revenant de La Mecque rapportent des chapelets de cette pierre semi-précieuse. Le bdellium (*bdlh*) dont on parle est une gomme très recherchée produite par un arbre local (*Commiphora mukul*), spécial à l'Arabie, appelé aujourd'hui le baume Meccan. Malgré la ressemblance des noms, le « Pishôn » biblique n'est sûrement pas l'affluent du cours principal de l'oued Bishah, connu aujourd'hui comme oued Shaffān (*špn*).

2. Le « Gihôn » (*gyhwn*, essentiellement *ghn*), coulant dans le pays de « Kush » (*Kwš*). C'est le cours principal de l'oued Bishah, comme on l'appelle aujourd'hui, l'un de ses principaux affluents s'appelant toujours l'oued Jūhān (*ghn*). Cet oued est situé entre Khamis Mushait et Abhā, où se trouve aussi un village du nom de Āl Jāhūn (aussi *ghn*). Le nom actuel de l'oued Bishah vient du village de Bishah, près de la jonction des principaux affluents du système général. Le « Kush », dont le pays est bordé par le « Gihôn », est aujourd'hui le village de Kūthah (*kwṭ*, voir chapitre 4), dans les environs de Khamis Mushait, qui flanque effectivement l'oued Jūhān.

3. Le *hdql*, traditionnellement considéré comme le Tigre mésopotamien. Si le nom de ce « fleuve » avait été *h-dql* (aujourd'hui arabisé en al-Dijlah, ou *dğlh* précédé par l'article défini), ç'aurait pu être le Tigre. En fait, le nom du fleuve, tel qu'il est donné dans la Genèse, est distinctement *hdql*, avec un *h* initial plutôt

que le *h*, ce qui fait un monde — au moins des centaines de kilomètres — de différence. Aujourd'hui, le nom *hdql* subsiste dans celui du village de Āl Jaḥdal (*ghdl*), dans les hauteurs de Sarat 'Abidah, où l'on trouve les hautes eaux de l'oued Tindaḥah. Sarat 'Abidah est situé au sud-est de Khamis Mushait, et l'oued Tindaḥah rejoint le cours principal de l'oued Bishah au nord de Khamis Mushait. À l'époque biblique, l'oued Tindaḥah a dû s'appeler *hdql*, d'après le nom du village où il prend sa source. Tout juste comme le *hdql* n'est pas le Tigre, mais l'actuel oued Tindaḥah, le *'šwr*, à l'est duquel il coule, n'est pas l'Assyrie. En fait, l'oued Tindaḥah coule bien immédiatement à l'est d'un *'šwr* qui est aujourd'hui le village de Banī Thawr (*twr*), appelé aussi Āl Abū Thawr. Comme nous avons eu l'occasion de le démontrer plusieurs fois, il n'y a guère d'erreur topographique dans la Bible hébraïque.

4. Le *pri*, traditionnellement pris pour l'Euphrate, n'a pu être que l'actuel oued Khārif, qui sort des hauteurs de la région de Tanumah, au nord d'Abhā, et qui est l'un des principaux affluents de l'oued Bishah. Son nom biblique, *pri*, a dû venir du nom d'un village situé près de sa source, appelé aujourd'hui al-Tafrā' (*tpr*, métathèse de *pri*). Dans d'autres textes bibliques, comme on l'a déjà vu, le *pri* est l'oued Aḍam (voir chapitre 1, note 11), ce qui n'est pas le cas ici.

Selon le récit de la Genèse, le fleuve (*nhr*) de l'Éden se divisait en quatre grands cours (*r'sym*) dans les environs de l'Éden et de son jardin. En réalité, le *r'sym* biblique subsiste dans le nom de l'oasis de Rawshan (*rwšn*), situé près de l'endroit où l'oued Tabālah (le « Pishôn ») se jette dans le cours principal de l'oued Bishah¹. A une courte distance en amont de Rawshan le long de l'oued Tabālah, se trouve une autre oasis nommée 'Adanah (*'dn*), portant jusqu'à aujourd'hui le nom biblique d'Éden (*'dn*). L'oasis de Junaynah (*gnyn*, diminutif de *gn*, cf. hébreu *gn*, « jardin ») ne se trouve pas loin en aval de Rawshan, irrigué par les eaux qui

coulent de 'Adanah. Cela peut sembler mystérieux mais c'est lui : le jardin d'Éden, pas moins, et subsistant sous son nom (voir carte 8).

A l'est du confluent de l'oued Bishah, dans les environs de l'Éden biblique, se trouve un pays de « Nod » — une « terre d'errance » (hébreu *nwd*), exactement comme l'expliquent les dictionnaires standard d'hébreu biblique (du verbe *nwd*, « être sans foyer », « aller d'un endroit à l'autre, errer sans but »). C'est la bande de désert pastoral brûlé qui sépare l'intérieur d'Asîr de l'Arabie centrale. Au-delà de ce pays de Nod, il n'y a « rien qu'une désolation sans fin » — soit un désert de pierres, soit « l'étendue morte » de l'« Empty Quarter » (*Arabian Highlands*, p. 221).

Au sud-est de l'oued Bishah se trouve l'oasis de al-Qarbān (*qrbn*, avec l'article défini ; cf. hébreu *h-krbym*, « les prêtres »). Il aurait pu s'agir des « chérubins » postés à l'est du jardin d'Éden après qu'Adam et Ève eurent été bannis. Dans le contexte de cette histoire, cependant, le mot *h-krbym* aurait pu de fait signifier « les prêtres » (voir plus bas). Quant à l'arbre de vie (*hyym*) et à l'arbre de la connaissance (*d'h*) dans le jardin, ils étaient certainement des arbres sacrés voués aux dieux locaux anciens. L'actuel village de Āl Ḥiyah (*l hy*), sur l'oued Bishah, porte toujours le nom d'un dieu de la « vie » d'Arabie occidentale oublié, de même les villages de Āl Ḥī (*l hy*) et Āl Ibn Ḥī (également *hy*), dans les montagnes d'Asîr, vers l'ouest ; Āl Ḥayāt (*hyt*), dans la région de Dhahran, et Hiyīn (*hyyn*, cf. hébreu *hyym*, au pluriel), dans la région de Jizan. L'actuel village de Āl Da'yah (*l d'y*, cf. hébreu *d'h*), dans les montagnes à l'ouest de l'oued Bishah, a gardé aussi jusqu'à ce jour le nom d'un dieu de la « connaissance » oublié d'Arabie occidentale.

Le jardin biblique d'Éden était-il un bois sacré — un lieu de culte pour l'adoration d'un dieu de la vie et d'un dieu de la connaissance — avant de devenir le jardin de Yahvé ? Les preuves toponymiques dont on dispose

vont certainement dans ce sens. Analysée dans ce même cadre référentiel, l'histoire biblique du jardin peut révéler d'autres sens, qui, comme la recherche sur la question de Melchisédech, pourraient apporter d'autres éléments sur les origines du monothéisme en Arabie occidentale. Cependant, je n'entreprendrai pas une telle analyse de ce récit.

Il faut remarquer, cependant, que le Coran ne parle pas d'un jardin de l'Éden, mais de « jardins de l'Éden », au pluriel, et aussi de « fleuves » (*anhār*), pas d'un seul fleuve (*nahr*), coulant « sous eux ». En tout, il y a onze références coraniques à ces « jardins de l'Éden » ; et pas une seule à un unique jardin, nous laissant dubitatifs quant à leur nombre. De manière plus significative, il existe deux passages du Coran faisant allusion à une étroite relation entre les jardins des cultes religieux traditionnels, ce qui peut être l'explication de la mention biblique des chérubins ou prêtres placés comme gardes du jardin d'Éden. Un texte raconte que la plupart des gens dirent à Mohammed qu'ils ne voulaient pas reconnaître sa mission religieuse à moins qu'il ne pût démontrer qu'il avait à sa disposition « un jardin de palmiers et de vignes avec des rivières coulant à flots » (17, 89-91). Dans un autre texte, des gens se demandaient comment Mohammed pouvait prétendre être un prophète alors qu'il mangeait de la nourriture ordinaire, circulait dans les marchés et n'avait pas de « jardin particulier pour lui fournir sa nourriture » (25, 7-8).

Nous ne connaissons directement qu'un seul de ces jardins sacrés de l'ancienne Arabie occidentale, dont le jardin d'Éden biblique et ses « chérubins » sont le prototype. Il existait encore dans les premières décades du VII^e siècle avant J.-C. C'était le jardin du grand prêtre Maslamah de Yamamah, monothéiste arabe, contemporain mais non disciple de Mohammed. Il s'appelait Ḥadiqat al-Rahmān, al-Rahmān (*rhmn*, « le miséricordieux ») étant le nom du dieu unique dans certains

cultes monothéistes pré-islamiques. Du vivant de Mohammed, Maslamah souhaitait s'entendre avec lui. Après la mort de Mohammed, cependant, il se brouilla avec ses successeurs, et le premier calife, Abū Bakr (632-634 de notre ère) envoya des troupes contre lui. Selon les historiens arabes, le cri de guerre de Maslamah et de ses disciples était : « Le jardin ! Le jardin ! » On raconte en fait que la dernière résistance de Maslamah contre les forces de l'Islam eut lieu dans l'enceinte de son propre jardin, où lui-même et dix mille de ses disciples se battirent jusqu'à la mort.

« Une pensée intéressante : Maslamah, avec son jardin sacré, a-t-il pu être le dernier des chérubins d'Arabie occidentale ?

17

Chants des montagnes de Jizan

L'idéalisation de la vie à la campagne, semble-t-il, était aussi à la mode à la cour royale de la Jérusalem arabe qu'au Versailles des derniers Bourbons. Il faut garder cela à l'esprit en étudiant le « Cantique des Cantiques » de Salomon (*šyr h-šyrym 'šr l-šlmh*), anthologie de chants folkloriques parlant d'amour entre les bergers et les vigneronns, apparemment compilés sous l'un des derniers rois de Juda, bien que portant le nom de Salomon. Cette anthologie, conservée parmi les *ktwbym* (ou « livres ») hébreux, finit par être ajoutée à la Bible, avec d'autres « livres » de sagesse et de proverbes attribués à Salomon.

Les Juifs ont traditionnellement interprété le matériel hardiment érotique compris dans le Cantique des Cantiques comme une série d'allégories démontrant l'amour de Dieu pour Israël. Les Chrétiens considèrent les mêmes passages comme des prophéties allégoriques racontant l'amour du Christ pour l'Église. Pour l'oreille arabe, cependant, les poèmes compris dans le Cantique des Cantiques ont une résonance beaucoup moins éthérée : ils veulent dire exactement ce qu'ils disent, premiers exemples d'un genre de poésie érotique encore très vivante aujourd'hui.

Des chants très semblables abondent dans la littérature arabe classique, et l'on peut entendre leur équivalent moderne dans tout le Nord-Est, chaque fois que l'on donne des réunions avec un divertissement musi-

cal. Des imitations de ces chants, comme c'est le cas de tous les chants folkloriques du monde, se retrouvent dans le répertoire arabe de music-hall et de juke-box, et leur popularité témoigne de la vigueur de cette tradition.

Dans ces chants folkloriques arabes d'aujourd'hui, comme dans le Cantique des Cantiques biblique, les jeunes amants sont transformés en gazelles et en daims qui se donnent des rendez-vous secrets dans les vignes et dans les tentes des bédouins. Frapper à la porte ou entrer dans un vignoble ou un verger pour cueillir des fruits (spécialement des grenades et des raisins) ou partager librement le lait et le miel sont des références érotiques que tout le monde prend pour ce qu'elles sont.

Dans le Cantique des Cantiques, l'amant est Salomon (*Shlōmōh*, ou *šlmh*), et l'aimée, quand on l'identifie par son nom, est la « Sulamite » (*šwlmty*), féminin de *šlmh* ou Salomon (voir plus bas). Dans le chant d'amour arabe traditionnel, la jeune fille aimée est souvent Salmā (féminin du nom Salmān, équivalent arabe de l'hébreu *Shlōmōh*, ou Salomon). Comme la Sulamite biblique, la Salmā arabe est louée dans les vers classiques comme dans les chansons modernes pour sa beauté basanée ; elle a toujours été brune et avenante, aussi loin qu'on s'en souvienne.

La forte similitude existant entre le Cantique des Cantiques et la poésie d'amour arabe a naturellement déjà été commentée par les savants. Morris Seale a récemment noté :

« Selon moi, on comprend mieux le Cantique si on le compare à la poésie érotique d'origine arabe. Celui qui a étudié l'ancienne poésie arabe est immédiatement frappé par la très grande ressemblance entre cette poésie nomade et les effusions du Cantique. Cette ressemblance s'étend aux sujets, au genre littéraire et à l'imagerie. La Sulamite bien-aimée du Cantique est la sœur de toute une troupe de beautés célébrées par les poètes-amoureux arabes. Les poètes vivaient dans les villes

mais leur esprit errait dans le désert. L'arabe moderne regorge de tels exemples. Cette œuvre de poésie sensuelle (*i.e.* le Cantique) désigne l'ethos d'une époque en voie de civilisation, aux mœurs libres. Comme telle, c'est un monument dressé au passé nomade des Hébreux, quand le plaisir et la célébration de l'amour physique comptaient plus que la crainte de Dieu¹. »

Reste pourtant à savoir où cette science érotique conservée dans le Cantique des Cantiques prend son origine. Ce ne fut nulle part ailleurs que dans le vrai pays de la Bible, l'Asīr, comme j'espère le démontrer.

A en juger par les noms de lieux cités, ces chants d'amour ont dû venir à l'origine des montagnes et des collines de l'arrière-pays de Jizan — ce demi-cercle de superbes chaînes, en partie dénudées, en partie très boisées et en partie cultivées en terrasses, qui dominent les vallées fertiles de la large plaine côtière de Jizan. Quand Philby se rendit dans cette région, il fut frappé par la splendeur du paysage. De plus, ses « sens en éveil furent frappés par le son d'un berger jouant au pipeau un air suave sur les pentes de la montagne » (*Arabian Highlands*, p. 488), qui lui fit souhaiter de pouvoir « enregistrer les harmonieux chants folkloriques » : des peuplades du lieu (p. 503) — remarque que Philby ne fit dans aucune autre région d'Asīr. A l'époque biblique également, il n'y avait aucun moyen d'enregistrer les airs des chansons folkloriques locales pour la postérité. Une sélection de paroles fut pourtant conservée.

Comment, quand et pourquoi ces chants furent rassemblés dépasse le cadre de cette étude ; ma connaissance de l'histoire biblique textuelle ne serait pas non plus à la hauteur de la tâche. Je suis cependant certain que la science contenue dans le Cantique des Cantiques n'a pu venir que des montagnes de Jizan. Dans tout pays, les chants populaires sont souvent composés par des baladins errants qui ont beaucoup voyagé et qui sont désireux de montrer leur connaissance des lieux où ils sont allés. Par ailleurs, en citant des noms de

lieux de différentes régions dans leurs chants, les baladins rendent ces chants directement intelligibles à leurs auditeurs, où qu'ils se trouvent. Un baladin peut même changer les noms de lieux dans une chanson donnée en fonction de la région où il se trouve, ce qui s'est produit dans le texte du Cantique des Cantiques. Sauf indication contraire, ils appartiennent tous au district de Jizan. C'est important, car une telle identification clarifie bien des passages du texte hébreu de cette charmante anthologie de vieux poèmes d'amour, qui demeureraient sans cela obscurs.

Examinez ce qui suit :

1. « Je suis noire et pourtant belle, filles de Jérusalem, comme les tentes de Qédar (*qdr*), comme les pavillons de Salma (*yry'wt šlmh*) » (*RSV*, 1, 5). « Qédar » est peut-être ici al-Ghadīr (*gdr*), dans la région montagneuse d'Āridah. On parle des tentes de Qédar comme de *'hly(m)*; le *yry'wt* de *šlmh*, cité en même temps que les « tentes » de Qédar comme étant très sombres (c'est-à-dire noires), n'ont pas pu être les « pavillons de Salma ». L'hébreu *yry'wt* veut dire « rideaux de tente » ou « toile de tente », et *šlmh* ici n'est pas « Salma », mais soit le village de al-Salamah (transcription complète de *šlmh*), dans le district d'Abū 'Arīsh, soit celui de Āl Salamah (également *šlmh*), sur les hauteurs de Dhahran al-Janub, au-delà de la région montagneuse de Jizan. Il faut donc lire ce vers : « Je suis noire et pourtant belle, filles de Jérusalem, comme les tentes de al-Ghadīr, comme la toile des tentes de al-Salamah. »

2. « Mon bien-aimé est une grappe de cypre, dans les vignes d'En-Gaddi (*'yn gdy*, la « source » de *gdy*) » (*I*, 14). Il semble s'agir ici de la « source » de al-Jiddiyyīn (pluriel arabe de *gdy*, ou *gdy*, génitif de *gd*), célèbre oasis du district de Sabya.

3. « Je suis la rose (*hbšlt*, « asphodèle ») de Saron (*h-šrwn*), le lis des vallées » (2, 1). Ici, l'asphodèle est iden-

tifiée comme étant un lis des vallées. En réalité, dans ce contexte, Saron est une vallée ; aujourd'hui celle de l'oued Sharrānah (*šrn*), dans la région des montagnes de Ḥurrath.

4. « Ma colombe, cachée au creux des rochers (*b-ḥgwy h-sl'*), en des retraites escarpées (*b-str h-mdrgh*) [...] » (2, 14). L'hébreu *ḥgwy h-sl'* peut vouloir dire « creux des rochers ». Ici, cependant, il semble se référer à un village dans les hauteurs du Rijal Alma', appelé aujourd'hui Jarf Sala' (*ḡrṣ sl'*). Dans le nom actuel, l'arabe *ḡrṣ* est une traduction de l'hébreu *ḥgw*, qui subsiste dans le dialecte de Jizan comme *ḥqw* (vocalisé *ḥaqū*), employé aujourd'hui pour désigner le pied d'une chaîne montagneuse. L'hébreu *mdrgh*, cité seulement dans deux passages du texte biblique (le second étant Isaïe, 38, 20) et interprété avec le sens de « montagne », est ici clairement un nom de lieu — aujourd'hui al-Madrajah (exactement *mdrgh*), dans le djebel Harub. Pour quelqu'un de la région de Jizan, les hauteurs du Rijal Alma' se trouveraient « derrière » (*b-str*, « sous le couvert de ») Jabal Harub. Il faut donc lire le vers : « Ma colombe de Jarf Sala', derrière Madrajah... »

5. « Sois semblable, mon bien-aimé, à une gazelle, à un jeune faon, sur les montagnes escarpées » (*hry btr*) (2, 17). Même si l'on considère qu'ici *btr* veut dire « escarpé », il ne peut pas être une description de *hry(m)*, qui veut dire « montagnes » ou « hauteurs » (pluriel de *hr*), puisque *btr* est au singulier. Il ne peut s'agir que des « montagnes » ou « hauteurs » du djebel Bani Malik, où existe encore un village nommé Batar (*btr*).

6. « Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres ondulant sur les pentes de Galaad » (*hr gl'd*, ou « mont Galaad ») (4, 1). Le mont Galaad en question doit être ici l'éperon montagneux de al-Ja'dah (*'l-ḡ'd*), dans le Rijal Alma', après l'oued 'Itwad en venant de la région de Jizan.

7. « Tes dents sont un troupeau de brebis tondues (*k-'dr h-qšwbwt*) qui remontent du bain » (4, 2). Ici *h-qšwbwt* est certainement le nom d'un endroit, aujourd'hui al-Quṣaybāt (*qsybt*, au féminin pluriel et avec l'article défini comme en hébreu), dans les montagnes de Ḥurrath. On ne trouve aucune « brebis » dans l'original, et un « troupeau tondu » en hébreu aurait été *'dr qšwb*, non pas *'dr qšwbwt*, où le nom est au masculin singulier et l'adjectif au féminin pluriel. D'où : « Tes dents sont comme le troupeau de Quṣaybāt qui remonte du bain. »

8. « J'irai à la montagne de la myrrhe (*hr h-mwr*), à la colline de l'encens (*gb't h-lbwnh*) » (4, 6). Il n'y a en fait rien de figuratif dans ce vers. La « colline de *h-lbwnh* » est incontestablement celle du djebel al-Lubaynī (*lbyny*), dans le district de Ḥurrath. La « montagne de myrrhe » se réfère à l'une des chaînes des hauteurs de Mawr (*mwr*), aujourd'hui au Yémen, où se trouve le cours supérieur de l'oued Mawr.

9. « Viens du Liban (*lbnwn*), ma fiancée [...] Quitte (exactement "descends" les cimes de l'Amana (*'mnh*), les cimes du Sanir (*snyr*) et de l'Hermon (*hmrwn*), repaire des lions (*m'ntw 'rywt*), montagnes des léopards (*hrry h-nmrym*) » (4, 8). Les « Liban », « Amana », « Sanir » et « Hermon » sont ici les hauteurs de Lubaynān (*lbynn*), juste au sud de la frontière du Yémen ; Yamānī (*ymn*), dans le district de 'Aridah ; al-Sarrān (*šrn*), dans le djebel Harub ; et Khimrān (*hmrn*), dans le district de Ḥurrath. Le « repaire des lions » est l'actuel village de al-Ma'āyin (pluriel arabe de *m'yn*) du djebel Harub, identifié en relation avec le district adjacent de al-Rayth (prononcé *ar-Rayth*, ou *'ryt*, cf. hébreu *'rywt*). Les « montagnes des léopards » sont clairement les chaînes du djebel Dhū Nimr (*nmr*, « léopard »), dans le district de Ḥurrath, à moins que la référence ne soit à al-Numūr (pluriel arabe de *nmr*), dans les environs du district de Rubū'ah.

10. « Tu es belle, mon amie, comme Tirça, charmante comme Jérusalem, terrible comme une armée

avec ses drapeaux » (*'ymh k-ndglwt*) (6, 4). L'hébreu *ndglwt*, ici traduit par « drapeaux » et librement interprété comme « une armée avec ses drapeaux », n'est cité dans aucun autre passage de la Bible. C'est clairement le féminin pluriel de *ndgl*, pris pour le participe de la forme *np'l* de *dgl*, « levez le drapeau ». En réalité, il doit s'agir d'une rangée de collines dans l'extrême sud de la région de Jizan, appelée aujourd'hui al-Janādīl (pluriel arabe de *ḡndl*, « grand rocher, bloc de pierre », dont *ndgl* est la métathèse). On peut ajouter ici que *'ymh k-ndglwt* signifie probablement « effrayant comme al-Janādīl » plutôt que « terrible comme al-Janādīl », les montagnes et collines de l'arrière-pays de Jizan étant vraiment majestueuses dans leur sauvage beauté. Pour les « Tirça » et « Jérusalem » bibliques, voir chapitres 10 et 9 respectivement.

11. « Je suis descendu au jardin des noyers (*ḡnt 'gwz*), pour regarder les fleurs de la vallée, pour voir si la vigne bourgeonne, si les grenadiers fleurissent » (6, 11). Dans un jardin de noyers on pourrait s'attendre à voir des noix plutôt que des fleurs, des vignes et des grenades. D'ailleurs, « jardin de noyers », en hébreu, aurait été rendu par *ḡnt h-'gwz*, vu que *'gwz* veut dire « noix », ou « noyer » (le terme n'est cité nulle part ailleurs dans la Bible hébraïque et n'est considéré comme voulant dire « noix » que par analogie avec l'arabe *ḡwz*). Cependant, ce dont il s'agit ici est un nom de lieu, aujourd'hui le village de al-Janāt (*ḡnt*), dans le district de Bal-Ghazī (ou Banī al-Ghāzī, *ḡzy*, cf. *'gwz* biblique) — région où les contreforts du djebel Faifa et du djebel Bani Malik se fondent dans la côte maritime du Jizan. La « vallée » dont il est question a pu être celle de l'un des affluents de l'oued Sabyā ou de l'oued Ḍamad.

12. « Reviens, reviens, Sulamite (*h-šwlmyt*), reviens, reviens, que nous te regardions (*w-nḥzh bk*)! Pourquoi regardez-vous la Sulamite (*mh ḥzw b-šwlmyt*), comme la danse de deux armées (*k-mḥlt h-mḥnym*)? » (RSV, 6, 13 ; Bible hébraïque, 7, 1). Ici, *šwlmyt*, féminin du géni-

tif de *šwlm*, pourrait désigner une fille de ce qui est aujourd'hui le village de al-Shamlā (*šml*), dans le territoire de la tribu de Salāmāh (*slm*), dans le djebel Bani Malik. Certains savants ont suggéré que ce pourrait être en fait le nom d'une jeune fille, ce que je trouve plus plausible, vu qu'il est mentionné dans le même vers une fois avec et une fois sans l'article défini (trait commun à certains noms arabes encore aujourd'hui). Comme tel, il pourrait être l'équivalent de Salmā (*slm'*, féminin de *slmn*) — prototype poétique de la bien-aimée si souvent célébrée dans les chants anciens et modernes arabes. Dans le vers en question, traduit conventionnellement, cette Sulamite est comparée à « la danse de deux armées » (ou deux « camps », *mḥlt h-mḥnym*), ce qui n'a aucun sens. La racine verbale de *mḥl*, cependant, est *ḥlh*, qui est reconnu en arabe (*ḥly*) dans le sens de « décorer » ; d'où le *ḥly* hébreu (et arabe) comme nom, signifiant « ornements féminins ». Comme autre substantif de *ḥlh*, *mḥlh* peut aussi vouloir dire « ornement ». Le vers peut donc être traduit ainsi : « Reviens, reviens, Sulamite [...], que nous te regardions. Pourquoi regardez-vous (*mḥ ḥzww*) la Sulamite comme l'ornement des camps ? »

13. « Ton cou est comme une tour d'ivoire (*mgdl h-šn*). Tes yeux comme les piscines de Heshbôn (*ḥšbwn*), près de la porte Bat-Rabbim (*l š'r bt-rbym*). Ton nez est comme la tour du Liban (*mgdl h-lbnwn*), sentinelle tournée vers Damas (*šwph pny dmsq*). Ton chef se dresse semblable au Carmel (*r'šk 'lyk k-krml*), et tes boucles (*dlt r'šk*) flottent comme la pourpre ; un roi est pris dans leurs nattes (*k-'rgmn mlk 'swr b-rḥym*) » (RSV, 7, 4-5 ; Bible hébraïque, 7, 5-6). Parmi les noms de lieux ici reconnus, « Heshbôn » est la chaîne (et la source) de Shiḥb (*šḥb* métathèse de *ḥšb*, sans l'article défini archaïque *n* (en suffixe), dans le Rijal Alma', et « Bat-Rabbim » est Sha'b al-Barām (*brm*, métathèse de *rbym*), dans la même région. Le « Liban », ou Lubaynān du Nord Yémen, a déjà été identifié ; il se dresse à travers

la région de Jizan, à partir du djebel Bani Malik, où se trouve un « Damas » (l'actuel village de Dhā Misk, ou *d-msk*, cf. *dmsq* biblique). « Carmel » ou Kirmil (*krml*) est cité par les géographes arabes comme une chaîne de la région de Jizan, son nom étant toujours porté par les Karāmilah (ceux de *krml*), tribu de l'oued Jizan. *H-šn* (*mgdl h-šn*, compris avec le sens de « tour d'ivoire ») n'est pas reconnu comme nom de lieu, mais se réfère probablement à al-Sinn (*sn*), dans la région de Muhayil, ou à al-Shanū (*šn*), village sur la chaîne isolée du djebel Ḍirim, dans les environs de la région de Ballasmar. L'hébreu *dlt r'šk k-'rgmn mlk 'swr b-rḥym*, jusqu'à présent traité comme deux phrases séparées (« tes boucles flottent comme de la pourpre ; un roi est pris dans leurs nattes ») n'est en fait qu'une phrase. Ici, *dlt* veut dire « cheveux en désordre », ou simplement « cheveux », plutôt que « boucles » ; *'rgmn* veut dire « tissus de laine », ou « tissus de laine teinte », plutôt que « pourpre » (et qui songerait à des cheveux pourpres ?) ; *'swr* est un nom de lieu, Āl Yasīr (*ysyr*), dans la région de Tanumah dans le Sarat, plutôt qu'un nom commun voulant dire « captif » ; *rḥym* (pluriel de *rḥt*) est l'équivalent de l'arabe *riḥāt* (pluriel collectif de *rḥt*), reconnu dans le sens de « tapis, couvertures, capitonnage, tissus d'ameublement », et ne veut pas dire « nattes ». Les traducteurs de la Bible ont admis des incertitudes au sujet de la traduction de cette phrase, qui doit être : « les cheveux de ta tête sont comme les tapis de laine du roi d'Asūr (Āl Yasīr) », ce qui a un sens. Les tapis de laine colorés avec des teintures végétales (de plus en plus aujourd'hui avec des teintures artificielles) se fabriquent toujours dans le Sarat et se vendent sur les marchés d'Abhā et de Khamis Mushait.

14. « Salomon avait une vigne à Baal-Hamôn (*b'l hmwn*) » (8, 11). Si vous prenez *b'l* comme étant *b-ʿl*, il signifie « au-dessus » ou « sur la hauteur » et non « Baal ». Hamôn (*hmwn*) doit être l'oued Haman (*hmn*),

dans le district de Ḥurrath. D'où : « Salomon avait une vigne sur les hauteurs de Haman. »

15. « Fuis, mon bien-aimé, sois semblable à une gazelle, à un jeune faon sur les montagnes embau-mées » (*hry bšmym*) (8, 14). Il pourrait s'agir ici de deux lieux nommés Bashāmah (*bšm*) dans la région de Jizan, l'un dans la région des collines de al-'Āriḏah, et l'autre dans la région de collines bordant l'oued 'Itwad. Si seulement ces deux Bashāmahs étaient concernés, alors *hry bšmym* se lirait au duel plutôt qu'au pluriel.

Le Cantique des Cantiques n'est en aucun cas le seul exemple de l'art populaire des montagnes de Jizan que l'on trouve dans la Bible hébraïque. Il y en a un autre dans les psaumes attribués aux « fils de Coré » (*bny qrh*, voir note 1 au chapitre 9). Comme je l'ai déjà indiqué, ces « fils de Coré » étaient une tribu de l'arrière-pays montagneux de Jizan. Leur nom survit ici jusqu'à ce jour dans celui du village de al-Qarḥah (*qrh*), dans le djebel Faifa, et de al-Qarḥān (*qrhn*), dans le djebel Bani Malik, ce dernier nom étant l'équivalent arabe de *qrhym* (pluriel hébreu de *qrh*), signifiant le peuple de *qrh*, ou la tribu *qrh*.

Les textes du Cantique des Cantiques, comme je l'ai déjà mentionné, ont dû être compilés non pas à l'époque de Salomon, mais sous ses successeurs. En fait, une preuve suggère que les chants ont dû être rassemblés quelque temps après sa mort et la division du royaume, quand ses descendants régnaient comme rois de Juda à Jérusalem, alors que leurs rivaux, les rois d'Israël, résidaient à Tirça. Dans le vers qui dit : « Tu es belle, mon amie, comme Tirça, charmante comme Jérusalem », la mention parallèle des deux noms dans une seule phrase indique une reconnaissance de l'égalité de statut entre les deux villes. Une telle égalité de statut ne pouvait pas exister du temps de Salomon, alors que « Tirça » n'était qu'un endroit peu connu dans les hauteurs de Ghamid

(voir chapitre 10), tandis que « Jérusalem » était la capitale du « Tout Israël ».

Bien que le fait de transposer le Cantique des Cantiques de Palestine en Asīr puisse sembler peu important pour notre compréhension de la Bible — la traduction erronée de noms de lieux par des fleurs ne change guère le contenu des chants —, les exemples que j'ai choisis sont néanmoins révélateurs. Les poèmes hébreux anciens n'y gagnent pas seulement en précision géographique, mais nous sommes conduits à reconnaître leur enracinement en un lieu facilement définissable. Bien des lecteurs de la Bible ne parviennent pas à l'admettre, un reste de piété leur marquant la valeur de ces textes écrits dans un langage employé par des gens qui vivaient dans un endroit précis à une époque précise.

Ce qu'une relecture du Cantique des Cantiques de la Bible hébraïque démontre clairement est que les passages qui semblent poétiquement exacts, si évocateurs dans leur beauté sensuelle, sont susceptibles d'une interprétation plus prosaïque, plus vraie. Plus vite nous reconnaitrons que c'est dans l'ancienne terre fertile d'Asīr que s'est enracinée l'une des croyances les plus vénérées par une grande partie de la race humaine, plus vite nous serons aptes à mieux comprendre une partie importante de notre héritage.

Épilogue

On peut, naturellement, continuer à réinterpréter la géographie de la Bible hébraïque en termes d'Arabie occidentale plutôt qu'en termes de Palestine. Cela suffit, cependant, pour cette étude. Un jour, si une nouvelle génération d'exégètes bibliques décidait d'abandonner ce que je crois être les traditions surannées de leur science, tout le texte de la Bible hébraïque serait correctement redéfini. Les mots jusqu'à présent considérés comme des substantifs, des verbes, des adjectifs, des noms de toutes sortes, pris comme substantifs et gérondifs et même comme adverbes, seraient reconnus comme des noms de lieux, alors que certains mots jusqu'alors pris pour des noms de lieux deviendraient tout autre chose. Mis dans un ordinateur, avec la masse des noms de lieux d'Arabie occidentale répertoriés, les noms de lieux bibliques, connus et inconnus seraient tous — ou presque tous — identifiés. De nouveaux atlas bibliques, complètement différents de ceux avec lesquels le monde actuel est familiarisé, seraient préparés et publiés pour servir de guides adéquats aux lecteurs de la Bible.

Jusqu'à présent, je ne me suis pas posé la question soulevée par mes recherches dans le domaine de la géographie biblique : tout cela change-t-il quelque chose à la Bible en tant que livre de religion ? A l'évidence, la réponse doit être oui, dans ce sens que cela rétablira la véracité de l'histoire biblique à un degré que personne

n'a encore soupçonné. On devrait obtenir beaucoup de renseignements sur les origines, le développement et la nature des religions juive et chrétienne — renseignements fondés sur la rigueur scientifique plus que sur les suppositions, ce qui rendrait indéfendable la plupart de ce qui a été écrit jusqu'à présent sur le sujet. Correctement étudiée à la lumière de sa vraie géographie, la Bible apparaîtra comme un livre historique, dont l'historicité n'aura plus besoin d'être prouvée par des artifices boiteux — et certainement pas par une archéologie biblique qui persiste à chercher le pays de la Bible au mauvais endroit... L'histoire ancienne de tout le Proche-Orient, réétudiée à la lumière d'une interprétation historique plus exacte de la Bible dans son propre cadre historique, prendra davantage de sens.

Même ainsi, il est bon de se rappeler que la Bible hébraïque est l'ineestimable héritage de la race humaine et le restera, qu'elle ait été écrite à l'origine en Palestine ou en Arabie occidentale. Les anciens Israélites continueront à juste titre d'être reconnus comme un grand peuple qui contribua au premier chef à la civilisation humaine, qu'ils aient vécu en Palestine ou en Asîr et que leur Jérusalem soit l'actuelle Jérusalem ou un village d'Arabie occidentale nommé Āl Sharîm. La géographie importe pour l'histoire, mais pas pour la stature historique, et encore moins pour la religion et la foi, qui sont des matières d'un autre ordre. Alors que ma thèse peut causer une certaine consternation — peut-être encore plus un certain scepticisme —, je demanderai donc seulement que les preuves que j'ai avancées soient soigneusement étudiées à la lumière d'une enquête scientifiquement désintéressée. La Bible est, après tout, la Bible, et rien ne peut certainement minimiser son importance comme livre qui contient la sagesse qui a façonné le cours de la civilisation et soutenu la foi de

tous les vrais croyants. Ce qui importe, c'est sa signification pour l'humanité plus que le contexte géographique dans lequel les événements qu'elle décrit se sont vraiment déroulés.

Lawiyyah dans la région de Bāḥah et un autre nommé Luwayyah (*lwy*) près de Taif attestent la présence ancienne de la tribu également dans ces régions.

JUDA (*yhwdh*) : le nom est encore porté aujourd'hui par plusieurs tribus arabes, parmi lesquelles les Wahādīn (pluriel de Wahādī, ou *whd*). Voir chapitre 8 pour l'explication. Deux villages nommés Wahdah (*whdh*) existent dans le Rijal Alma'. Il y a aussi un Wahdah sur l'oued Aḍam, un autre dans la région de Bāḥah, un troisième dans la région de Nimās ; et aussi un Wihād (*whd*) sur l'oued Bishah. Quand les Philistins attaquèrent le « pays de Juda » à l'époque de Samson, ils attaquèrent « Lehi » (*lhy*), aujourd'hui (*lhy*), sur l'oued Aḍam (voir chapitre 14). Cela indique que le pays de Juda originel a dû se trouver là. On dispose aussi d'une autre preuve biblique de cela.

DAN (*dn*) : aujourd'hui ce nom est celui des tribus arabes de Duwāniyah (*dny*), Danaywī (*dny*) et Dandan (*dndn*). Le pluriel arabe du nom tribal, Danādīnah (*dndn*), est porté par un village des basses terres maritimes de la région de Zahran. Il existe une autre preuve biblique que le territoire de Dan était là ; voir les toponymiques de l'histoire de Samson au chapitre 14.

NEPHTALI (*nptly*) : la tribu arabe des Falātīn (*pltn*) porte encore aujourd'hui une métathèse de ce nom. Le territoire de la Nephtali biblique a pu englober des régions s'étalant de l'arrière-pays de Birk, au nord, à celles de Jizan, au sud. Deux villages nommés Maftalī (*mptly*) et Āl Maftalah (*l mptl*) se trouvent dans la première région ; trois villages nommés Maftal (*mptl*) sont situés dans la seconde.

GAD (*gd*) : parmi plusieurs tribus arabes qui portent toujours ce nom, on trouve les Jadī (*gd*) et les Jūdān (pluriel de Jūdī, ou *gd*). Jādiyah (*gdy*), dans la région de Bāḥah, et Jīdiyah (*gdy*), près de La Mecque, indiqueraient que la Gad biblique serait une tribu du Nord. Il y a aussi un Jadyah (*gdy*) dans la région de Taif. D'autre part, il y a un Ghādah (*gd*) près de Abhā, un Ghādī (*gd*) et deux villages nommés Ghādiyah (*gdy*) dans la région de Jizan, sans parler d'un Ghādiyah au nord, dans l'arrière-pays de Lith, qui suggère une autre patrie méridionale pour

Gad. Le port de La Mecque, Juddah (*gd*), et deux villages nommés Juddah et Ibn Juddah dans la région de Qunfudhah peuvent aussi être en relation avec ce nom tribal.

ASHER (*šr*) : la tribu arabe qui porte aujourd'hui le même nom est Dhawī Shārī (*šr*). Le nom de lieu identique est Wishr (*wšr*), dans la région de Jizan, qui suggère qu'Asher était une tribu du Sud. Sharawrā, ou Sharawah (*šrwr*), est probablement un pluriel arabe du même nom tribal ; c'est un village dans la région de Najran, dans la partie la plus méridionale des terres intérieures d'Asir.

ISSACHAR (*ysskr*) : la tribu de Shukarah (*škr*) de l'oued Sāyah, au nord de La Mecque, porte ce qui semble être aujourd'hui le nom de cette tribu biblique. Il y a aussi une tribu Shukarah sur l'oued al-Dawāsir, à l'ouest de l'oued Bishah. Plus près du *ysskr* biblique, cependant, on trouve le nom de la tribu historique arabe de Yashkur (*yškr*).

ZABULON (*zblwn*) : les Zabbālah (*zbl*) des hautes terres du sud de l'Asir sont une tribu d'Arabie occidentale qui continue à porter ce nom : le porte aussi la tribu de Zubālah (également *zbl*), qui se trouve sur l'oued Ḥajar, au nord de La Mecque. Le *zblwn* biblique est le même nom, avec l'article archaïque féminin défini ajouté en suffixe.

JOSEPH (*ywsp*) : l'arabe Banū Yūsūf (*ysp*) porte toujours le même nom aujourd'hui. Il y a aussi un village nommé Āl Yūsuf (*l ywsp*) dans les hauteurs du pays de Ballasmar, en Asir central. Le nom subsiste aussi sous une forme arabisée, Asfā' (*'sp*), nom d'un village sur les hauteurs d'Asir et aussi d'un autre village près de Ghumayqah, dans l'arrière-pays de Lith, où le pays tribal de Joseph paraît s'être trouvé (voir chapitre 6).

BENJAMIN (*bnymyn*, ou *bn ymyn*, voulant apparemment dire « fils du Sud ») : il est certain que *ymyn* (comme *ymn*) veut dire « sud ». Dans la littérature arabe pré-islamique, l'équivalent arabe exact du nom biblique, Ibn Yāmin (*bn ymn*), désigne en langage poétique les peuples du Yémen (*Yaman*, ou *ymn*, également « sud »). Aujourd'hui, en Arabie occidentale, nous trouvons les tribus de Yamnā, Yamanah et Yamānī (toutes *ymn*), qui

continuent à porter le même nom. Des villages avec des noms dérivés de *ymn* (comme al-Yamānī et Āl Yamānī) sont nombreux dans la partie méridionale de l'Asīr géographique. Selon Genèse, 35, 18, Benjamin s'appelait Benoni (*bn. 'wny*) avant que son nom ne fût changé. Le *'wny* biblique (d'une racine *'ny*, peut-être variante de *'nh*, « tenir, comprendre ») veut probablement dire ici « caravane » (cf. l'arabe *āniyah*, ou *'nyh*, dans le sens de « sacoches », ou « sacoches », à la fois au singulier et au pluriel collectif). Donc, alors que Ben-oni pouvait signifier le « fils de la caravane », Benjamin, soulignant la localisation plutôt que le commerce du peuple concerné, devait signifier « le fils du Sud » (aujourd'hui l'Asīr méridional et le Yémen voisin). Le nom convient dans les deux cas, parce que l'ancien Asīr dépendait largement pour son commerce des caravanes venant du sud.

Subdivisions de la tribu de Joseph

ÉPHRAÏM (*'prym*, duel ou pluriel de *'pr*) : comme nom tribal arabe moderne, nous avons Firān (duel ou pluriel de *fr*, cf. *'pr*). Le territoire d'Éphraïm devait se trouver sur l'oued al-Malāḥah, dans le district de Bani Shahr, sur le versant maritime d'Asīr, où un village nommé Wafrayn (*w'pryn*, duel de *w'pr*) existe toujours.

MANASSÉ (*mns*) : comme nom de tribu arabe, le nom subsiste dans celui de Mansī (*mns*). Il y a un village nommé Mansiyah (*mnsyh*) près de Sabya, dans la partie nord de la région de Jizan ; un Munshāh (*mnsḥ*), dans la région de Ballasmar ; un Mamshāh (*mmḥ*, corruption dialectale de *mns*), dans la région de Qunfudhah ; également un Manshiyyat al-Far', dans la région de Bāḥah, dans le nord de l'Asīr. La principale concentration de Manassé paraît avoir été fort proche de celle d'Éphraïm.

Les « mères » des tribus israélites

Selon Genèse 29, 30 et 35, Ruben, Siméon, Lévi, Juda et Issachar furent donnés à Jacob par Léa (*lh*), fille aînée de

son oncle maternel Laban (*lbn*), frère de sa mère Rébecca (*rbqh*), Laban et Rébecca étant tous deux enfants de Bétuel (*btw'l*). Joseph et Benjamin naquirent de la sœur cadette de Laban, Rachel (*rhl*). Dan et Nephtali étaient les fils de Bilha (*blhh*), servante de Rachel, alors que Gad et Asher étaient les fils de Zilpa (*zlph*), servante de Léa.

Tout cela indique que l'origine maternelle des tribus israélites se situait dans le Nord. Le nom de Bétuel, père de Laban et de Rébecca et grand-père paternel de Léa et de Rachel, subsiste dans le nom du village de Buṭaylah (*btyl*), dans les hauteurs de Zahran au sud de Taif. Le nom de Rébecca, sous la forme de Ribqah (exactement *rbqh*) se retrouve un peu plus au sud, dans les hautes terres de Ghamid, dans celui d'un village près de Baljurashī. Il se trouve qu'il y a aussi un Ribkah (*rbkh*, variante de *rbqh*) près de Rābigh, dans les environs de La Mecque, où un village nommé Laban (*lbn*) subsiste aussi, portant toujours le nom du frère de Rébecca. Sur cet arrière-plan topographique, on doit associer le nom de Léa, fille de Laban, nièce de Rébecca et mère de six des douze fils de Jacob, à celui de la vallée de l'oued Liyyah (*lyh*), dans la région de Taif, à l'est de La Mecque, plutôt qu'avec l'oued Liyah (également *lyh*), dans la région de Jizan.

Comme sœur de Léa, Rachel semblerait avoir porté le nom de Rakhilah ou Rukhaylah (*rhl*, cf. hébreu *rhl*), l'un des villages de l'oued Liyyah, en gardant à l'esprit qu'un village nommé Rakhil (*rhl*, identique à *rhl*) existe jusqu'à ce jour plus au nord, dans les environs de Yanbu' al-Nakhl, à l'ouest de Médina. Le nom de la servante de Rachel, mère de Dan et de Nephtali, étant Bilha (*blhh*), rappelle le nom de l'actuel village de Balhā' (*blh'*) en réalité prononcé Balhā ou Balhah (*blhh*), dans les environs de Lith, au sud-ouest de Taif, près de la côte de la mer Rouge. Quant à la servante de Léa, Zilpa (*zlph*), mère de Gad et d'Asher, son nom est toujours porté par l'un des trois villages dans le même voisinage : Dhulf (*dlp*), sur l'oued Aḍam ; Zulf (*zlp*), également sur l'oued Aḍam ; et (le plus vraisemblable) Zuluf (*zlp*), dans la région de Taif, près de l'oued Liyyah.

De manière significative, deux lieux nommés 'Aqb (*'qb*, racine de *y'qb*, ou « Jacob ») existent toujours dans la région de Zahran, au sud de Taif, ainsi qu'un lieu nommé 'Uqūb

(*'qwb*), l'un appelé 'Aqīb (*'qyb*) et l'autre 'Aqībah (*'qyb*), dans la région de Taif. Il y a là aussi un village nommé Al-Ya'āqīb (pluriel arabe de *y'qwby*, littéralement « le peuple de Jacob »). Tous ces villages se trouvent dans les régions de Taif et de Zahran, qui chevauchent la ligne de partage des eaux entre l'arrière-pays et les régions côtières du sud du Hedjaz. Donc, en tenant compte de la topographie de la région, le nom de Jacob ou *y'qb*, comme substantif de *'qb*, pourrait être rattaché à l'arabe *'aqabah* (*'qbh*), signifiant « col de montagne, passage ». En fait, on trouve aujourd'hui plusieurs villages nommés 'Aqabah dans la même région. Les tribus de Jacob peuvent donc à l'origine avoir été le peuple contrôlant les cols entre le sud du Hedjaz et l'Asīr du Nord (cf. l'analyse de la traversée de *h-yrdn* par Josué au chapitre 7). En tenant compte du fait que la Genèse décrit Laban, oncle de Jacob, comme un Araméen, et le fait bien parler araméen plutôt qu'hébreu (voir chapitre 1), on peut dire qu'un peuple de Jacob vivant dans la même région a pu aussi avoir des origines araméennes, avant d'émigrer vers le sud pour se fondre avec les tribus parlant hébreu en Asīr, et connues ensuite sous le nom d'israélites. En fait, l'« Aram » de Laban semble survivre aujourd'hui dans Aryamah (*'rym*), dans les hauteurs de Zahran (voir chapitre 1, note 3). Cela peut expliquer l'affirmation cryptique de Deutéronome, 26, 5 : « Un Araméen errant était mon père ; il descendit à *msrym* (non pas « Égypte », mais Mišrāmāh, près d'Abhā, comme on l'a déjà suggéré) et y séjourna, en petit nombre ; et il y devint une nation, grande, puissante et nombreuse. »

De nouveau, comment ne pas se rappeler ces mots de Gerald de Gaury : « Qui sait quels trésors d'histoire se trouvent dans les ruines chaotiques d'Asīr ? » Les noms de lieux qui y subsistent sont en eux-mêmes un inestimable trésor historique et nous pouvons affirmer qu'ils ont beaucoup plus à nous apprendre sur l'ancien Proche-Orient que ce qui a été dit dans ce livre.

Notes

1. LE MONDE JUIF DE L'ANTIQUITÉ

1. Le terme « sémite », employé pour désigner les peuples apparentés aux Hébreux et à leur langue, fut d'abord introduit par A. L. Schlözer en 1781. Il vient du « Sem » (*'sm*) biblique, fils de Noé et ancêtre supposé des Israélites et d'autres peuples bibliques. La Bible hébraïque parle des peuples descendus de Sem sans les désigner comme étant « sémites » ou « sémitiques ».

2. La langue s'est peut-être appelée ainsi dans l'Antiquité. Une mention de la « langue de Canaan » (*spt kn'n*), voulant apparemment dire hébreu, se trouve dans un passage biblique, Isaïe, 19, 18.

3. Plus tard, on montrera par une analyse toponymique que le pays biblique de Canaan se trouvait sur le versant maritime d'Asīr, et non en Palestine ou sur la côte syrienne, comme on le croit communément. En fondant leur démonstration presque entièrement sur des preuves bibliques mal interprétées, les exégètes ont affirmé que les Araméens étaient à l'origine les habitants de la zone nord de la Syrie, à l'ouest de l'Euphrate. Cependant, un nouvel examen de ces preuves bibliques nous montre que ce dont la Bible nous parle comme d'« Aram » (*'rm* consonantique) était en fait en Arabie occidentale. « Aram Naharim » (*'rm nhrym*, Genèse, 28, 2, etc.), par exemple, n'était certainement pas la Mésopotamie, mais l'actuel Nahārin (*nhrym*) près de Taif (*al-Tā'if*), dans le sud du Hedjaz. On peut donc conclure que Paddān-Aram (*pdn 'rm*, Genèse, 28, 2, etc.) était près de Dafinah (*d'pn*), dans les environs de La Mecque, mais pas en Mésopotamie. De même, d'autres noms que la Bible hébraïque associait avec Aram — Bet-Rehob, Aram Zoba et même Damas (le Dhā Misk d'Arabie occidentale, ou *d msk*, cf. hébreu *dmsq*) — peuvent être localisés aujourd'hui par leurs noms dans le Hedjaz et l'Asīr. Un oued Waram (*wrm*) y porte aussi le nom de l'ancien Aram. Incidemment, l'Iram coranique (*'rm*, Coran, 89, 7) comme nom de lieu est consonantiquement identique à l'Aram biblique, qui est aussi *'rm*. Le Coran associe l'endroit avec celui de Dhāt al-'Imād, al-'Imād étant aujourd'hui un village dans les hautes terres de Zahran (*Zahrān*), région au sud de Taif, où un Aram local existe toujours sous le nom du village d'Aryamah (*'rym*). Honnêtement, on ne peut dire avec certitude jusqu'où s'étendait le pays biblique en Arabie occidentale, mais il englobait certainement les régions méridionales du Hedjaz.

4. Zellig S. Harris, *A Grammar of the Phoenician Language* (New Haven, Conn., 1936), p. 7, note 29. Harris cite également d'autres preuves montrant que les Phéniciens, le long de la côte syrienne comme ailleurs, s'appelaient en réalité eux-mêmes Cananéens.

5. La preuve qu'apporte ici Hérodote, comme sur d'autres points ratta-

chés à l'histoire de l'ancien Proche-Orient, est généralement réfutée comme n'ayant aucune valeur réelle par les historiens et les archéologues modernes de la région. Ils la traitent sans aucun doute cavalièrement parce qu'elle ne coïncide pas avec leurs idées, qui découlent en grande partie de mauvaises interprétations de textes anciens et de trouvailles archéologiques, fondées à leur tour sur de fausses interprétations du matériel géographique et archéologique de la Bible hébraïque. La suggestion que la mer Rouge d'Hérodote n'était pas la mer Rouge mais le golfe Persique n'a pas besoin d'être créditée, car il y a peu d'éléments pour la soutenir.

6. Hérodote (2, 44) raconte, d'après les prêtres de la cité phénicienne de Tyr à son époque, que cette cité fut fondée deux mille trois cents ans plus tôt.

7. La Tyr (hébreu *sr*) biblique n'était pas une cité près de la « mer » (hébreu *ym*), mais l'actuelle grande oasis de Zūr (*zr*), appelée Zūr al-Wādī'ah, dans la région de Najran, qui se trouve à la lisière du pays de Yām (*ym*), au bord du désert d'Arabie centrale. Ses « bateaux » (hébreu *'wnywt*) étaient en fait des caravanes d'animaux de charge (arabe *'nyl*, « sacoches ») et les lieux avec lesquels elle faisait du commerce peuvent être identifiés par leurs noms dans diverses parties d'Arabie. La Bible parle du roi Hiram (*hyrm*) de *sr*, ou « Tyr » ; aucun roi antique n'est mentionné pour la cité libanaise de Tyr, le phénicien Ahiiram (*'hrm*, non pas *hyrm*) ayant été roi de Byblos, qui est un endroit totalement différent. Gebal (*gbl* ou *qbl*) est parmi les noms de lieux les plus courants en Arabie occidentale, un Gebal particulier, près de la Tyr biblique, étant Al Qābil (*qbl*), dans la région de Najran. Le Arwad d'Arabie occidentale est aujourd'hui Riwad (*rwd*), dans les hautes terres d'Asir ; la Sidon biblique est étudiée au chapitre 4. Selon les géographes arabes, Lubaynān (*lbynn*, non vocalisé *lbnn*, ou « Liban ») était le nom des hautes terres qui chevauchent aujourd'hui la frontière entre l'Asir et le Yémen. Sur les contreforts côtiers de cette région, un village nommé Lubayni (*lbyny*) existe toujours. Les cèdres bibliques du Liban ont dû être les genévriers géants de ce Lubaynān d'Arabie occidentale, et la neige biblique du Liban sans aucun doute la neige locale (voir chapitre 2).

8. Le Carmel d'Arabie occidentale est Kirmil (aussi *krmil*), mentionné dans le dictionnaire géographique de Yāqūt (4, 448) comme chaîne côtière dans l'extrême sud de l'Asir, en bordure du Yémen, et s'étendant de là immédiatement vers l'ouest du Liban d'Arabie occidentale (voir note 7). Cela explique pourquoi le mont Carmel est parfois cité en association avec le mont Liban dans les textes bibliques, dont l'un est Isaïe, 29, 17, *sb lbnwn l-krmil*, pris dans le sens de « le Liban deviendra un champ fertile », mais voulant dire en réalité « le Liban deviendra (ou retournera à) Carmel ».

9. Des noms de lieux équivalant à l'hébreu *glyl* (voulant dire « pentes en terrasses ») sont courants dans les hautes terres d'Arabie occidentale. Entre autres, il y a l'oued Jalil (*glyl*), dans le sud du Hedjaz, au sud-ouest de Taïf.

10. Le *hmrwn* biblique (dans les métathèses, *hmrn* ou *hmrn*) survit dans les noms d'au moins cinq lieux du sud du Hedjaz et de l'Asir, appelés Ḥamrān ou Khamrān.

11. L'oued Aḍam, qui jaillit des hautes terres de Taïf et coule dans la direction de la mer Rouge, est quelquefois cité dans la Bible hébraïque comme *nhr prt*, qui le fait facilement confondre avec l'Euphrate mésopotamien. Cette confusion est accentuée par la description biblique du *nhr prt* comme *h-nhr h-gdwl*, « le grand fleuve », l'oued Aḍam étant l'un des plus grands fleuves à affluents d'Arabie occidentale. En réalité, le nom biblique de l'oued dérive de celui du village appelé aujourd'hui Firt (*prt*), dans la même région. Comme la bataille de Karkémish, la bataille de Karkara (ou plutôt Qarqara), livrée par les Assyriens aux rois d'Amat et Imērišu et à leurs alliés Gindibu' d'Aribi et Ahab d'Israël (*Ahabu Sir'ila*) vers le milieu du

ix^e siècle avant J.-C., eut en fait lieu en Arabie occidentale, et non le long du fleuve Oronte dans le nord de la Syrie, comme on le croit généralement. Amat, jusqu'à présent considéré comme se référant à Ḥamah, dans la vallée de l'Oronte, au nord de la Syrie, est en fait le village actuel de Amṭ (*'mt*), près de Taïf, et donc pas loin du Karkémish biblique. Imērišu n'est pas le Damas syrien que l'on croit, d'ailleurs sans aucun fondement. Parmi plusieurs possibilités en Arabie occidentale, Marāshā (*msš*), dans les hautes terres méridionales d'Asir (la région de Dhahran al-Janūb, voir chapitre 3) est la plus vraisemblable. Gindibu' d'Aribi est généralement considéré comme ayant été un chef arabe du désert syrien. En réalité, une tribu appelée Banū Jundub (*gndb*) habite toujours les hautes terres de l'Asir central, et Aribi a dû être l'actuel 'Arabah (*'rbh*), village de ces hautes terres où on trouve toujours la tribu de Banū Jundub. Karkara même, dans ce cas, serait l'actuel Qarqarah ou Qarqarā (*qrqr*), en Asir côtier, dans l'arrière-pays du port de Qunfudhah, au sud de Lith. Il existe trois autres lieux appelés Qarqar (*qrqr*) également en Arabie occidentale, et aucun dans la région d'Oronte en Syrie. Pour les incertitudes concernant les onomastiques en rapport avec la bataille de Karkara, tel que cela a été jusqu'à présent interprété géographiquement, voir les notes dans *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament* (James B. Pritchard, éd. Princeton, 1969 ; dorénavant Pritchard), pp. 278-279.

12. Les traductions des documents égyptiens (comme celles de Pritchard) sèment la confusion en identifiant de manière non critique les noms de lieux cités avec des noms de lieux palestiniens ou syriens, au lieu de traduire les noms originaux, ce qui doit être fait. Il en va de même (comme dans Pritchard) pour les documents mésopotamiens et autres. La recherche sur les lieux en question doit être menée avec l'aide des documents originaux et non des traductions.

13. Les Égyptiens voulaient aussi, entre autres choses, s'approprier le bois de genévrier d'Asir (plutôt que le cèdre du Liban) comme matériau de construction, et pour la construction des bateaux, le cèdre n'étant guère utilisable à ces fins. Pour la confusion entre le cèdre et le genévrier, voir les passages correspondants dans Alessandra Nibbi, *Ancient Egypt and Some Eastern Neighbours* (Park Ridge, N. J., 1981).

14. Il faut noter que les historiens arabes des périodes islamiques les plus anciennes, dont les ouvrages conservent les vieilles traditions arabes méritant une attention sérieuse, affirment que Nabuchodonosor était un conquérant d'Arabie et racontent l'histoire des conquêtes qu'il y fit.

15. A en juger par Michée, 1, 1, l'expression de cet espoir en la « fille de Jérusalem » date du viii^e siècle avant J.-C. Jusqu'à présent, les exégètes ont pris les expressions « fille de Sion » et « fille de Jérusalem » comme de simples références poétiques à Sion et à Jérusalem, évitant ainsi l'obligation de fournir d'autres renseignements historiques.

16. Ces mots sont adressés à Sennachérib, roi d'Assyrie (704-681 avant J.-C.).

17. Pour le Sabaot biblique en tant que principal sanctuaire de Yahvé dans les hautes terres d'Asir (aujourd'hui village de al-Ṣabayāt, cf. hébreu *'lhy šb'wt* ou *yhwš šb'wt*), voir chapitre 12.

18. La carrière prophétique de Zacharie coïncide avec les premières années du règne du chef achéménide Darius I (522-486 avant J.-C.), comme il apparaît clairement dans la mention de Darius et des années de son règne dans le texte des prophéties de Zacharie. Parce que Zacharie, 9, 13 parle de *ywn*, que l'on a pris comme une référence à la Grèce (*laones* en grec), ce chapitre et ce qui suit dans Zacharie ont été attribués par les critiques à un autre écrivain de cette dernière période (époque achéménide tardive ou début hellénistique). En réalité, l'hébreu *ywn* peut être seulement une référence à la

Grèce dans Daniel. Partout ailleurs dans la Bible hébraïque, il se réfère à ce qui est aujourd'hui le village de Yānah (*yn*), près de Taif, dans le sud du Hedjaz, ou au village de Waynah (*wyn*), sur les pentes occidentales d'Asīr, dans la région de Bani Shahr. Zacharie était apparemment l'un des Israélites revenus de Perse ou de Babylone en Arabie occidentale au début de la période achéménide (voir texte). Déçu par ce qu'il y trouva, il aurait pu avoir des raisons de se détourner des anciennes Sion et Jérusalem en Arabie occidentale pour espérer en une nouvelle Sion et une nouvelle Jérusalem en Palestine.

19. Ces changements de langage successifs, affectant les pays du Proche-Orient entourant la vaste étendue du désert syro-arabe, ont dû être en relation avec des vagues successives de tribus pastorales venant du désert central pour s'établir dans les terres sédentaires qui l'entourent. Il apparaît que le cananéen était la langue de la population tribale et sédentaire d'origine à la limite occidentale des hautes terres du désert syro-arabe, en Syrie et en Arabie. De nouveaux colons venus du désert, à une époque antérieure, y introduisirent l'araméen et aussi le mésopotamien. D'autres colonies établies dans la même zone par des tribus de langue arabe venues du désert introduisirent l'arabe. Comme variantes d'une langue mère sémitique, le cananéen, l'araméen et l'arabe pourraient être considérés d'une égale ancienneté, bien que l'arabe soit tenu linguistiquement pour le plus ancien des trois.

20. Un des faits indiquant cela (mis à part les sons de voyelles) fut l'adoption de l'adoucissement araméen de la plosive sourde *k*, quand elle est précédée d'une voyelle, en fricative sourde *h*, qui n'est confirmé dans aucun exemple par la vocalisation actuelle des noms de lieux bibliques survivant en Arabie occidentale, où le *h* est invariablement la prononciation alternative d'une autre fricative, *h*.

21. Un certain nombre de tribus d'Arabie occidentale qui ne sont pas juives aujourd'hui affirment qu'elles ont une lointaine origine juive, et l'on croit volontiers dans cette région que le pays des prophètes bibliques se trouvait là. La science tribale arabe rappelle que les Juifs habitaient les montagnes du Hedjaz (*sic*) quand les Arabes étaient encore dans le désert, et que c'étaient les Juifs qui y domestiquèrent les premiers le chameau. Voir Alois Musil, *The Manners and Customs of the Rwala Bedouins* (New York, 1928), pp. 329-330.

22. Pour *nhrym* et *pri*, voir ci-dessus, notes 3 et 11. Pour *ksdym*, voir chapitre 13. Si le *mšrym* biblique se réfère parfois à l'Égypte, il désigne encore plus souvent une ville ou une région d'Arabie occidentale, dans les terres intérieures d'Asīr ; voir chapitres 4, 13 et 14.

23. Voir le résumé de la discussion sur le contenu topographique de ce rouleau dans Emil G. Kraeling, *Rand McNally Bible Atlas* (New York, 1962 ; dorénavant cité comme Kraeling), pp. 66-68.

24. Le travail des archéologues bibliques en Palestine a été effectivement l'objet de sévères critiques. Écrivant en 1965, Frederick V. Winnet remarqua que « les bases de certains édifices élevés par les savants OT ces dernières années [...] sont en mauvais état et ont grand besoin de vastes réparations » (*Journal of Biblical Literature*, 84 (1965), pp. 1-19). Le point de vue du professeur Winnet est repris par d'autres savants bibliques de grande notoriété, comme J. Maxwell Miller et H. J. Franken.

25. Les Goshēn (*gšn*), Pitom (*ptm*) et Ramsès (*r'mśś*) mentionnés dans la Genèse et dans l'Exode en rapport avec le séjour des Israélites dans le pays de *mšrym* n'ont jamais été localisés en Égypte de manière satisfaisante (voir articles dans J. Simons, *The Geographical and Topographical Texts of the Old Testament...*, Leiden, 1959, dorénavant cité comme Simons, qui tente plusieurs identifications). Deux Goshēn possibles (Ghathān, *gtn*, et Qashānīn, *qšnn*, pluriel de *qšn*), un Pitom (Āl Fuṭaymah, *ḫym*, *ḫim* non vocalisé) et un

Ramsès (Maṣās, *mśś*) se trouvent encore dans l'Asīr intérieur, dans la région du *mšrym* d'Arabie occidentale. Le *r'* initial dans *r'mśś* (Ramsès) est probablement le nom d'un dieu. Dans la forme vocalisée *Rā'* ou *Rā'ī*, il figure comme partie initiale d'un certain nombre de noms de lieux d'Arabie occidentale.

26. Au contraire de la Bible hébraïque, qui raconte l'histoire complète des anciens Israélites de leurs débuts légendaires jusqu'au 6^e siècle avant J.-C., les autres documents historiques qui nous sont parvenus des différents pays de l'ancien Proche-Orient ne relatent que des fragments d'histoires — des listes de rois, des récits d'expéditions militaires précises, des traités de paix — et en aucun cas l'histoire complète d'un peuple donné, d'un État ou d'un empire.

27. Voir la traduction des papyrus araméens du 6^e siècle avant J.-C. se référant à la communauté juive d'Eléphantine (semble-t-il une colonie militaire de la période achéménide) dans Pritchard, pp. 491-493, 548-549. Certains de ces papyrus font allusion à l'ancienneté de la présence juive de langue araméenne dans cette région. Il est intéressant de noter que ces papyrus parlent de Juifs et non d'Israélites.

2. UNE QUESTION DE MÉTHODE

1. Le *šlg* biblique, par exemple, qui apparaît dix-huit fois dans différents textes bibliques, est généralement pris dans le sens de « neige », sauf dans Job, 9, 30, où il est souvent traduit avec le sens de « produit permettant de nettoyer ou de blanchir », sans doute la saponaire. Ce dernier est probablement une connotation de *šlg* dans d'autres passages bibliques, notamment dans Psaumes, 51, 9. Dans ce contexte : « Purifie-moi avec l'hysope et je serai propre, lave-moi et je serai blanc comme neige (*tkbšny w-m-šlg 'lbyn*) » serait peut-être mieux traduit par : « Tu me purifieras avec l'hysope et je serai propre, tu me laveras et grâce à la saponaire je serai blanc. » Deux produits nettoyants — l'hysope, qui purifie, et les racines de la saponaire qui blanchissent — sont à l'évidence rassemblés dans ce vers. Pour la saponaire arabe, voir plus bas.

2. Le *b'r lhy r'y* biblique signifie « puits du ravin de *r'y'* », et non « puits du vivant qui me voit (*l-hy r'y'*) », comme on interprète communément ce nom. Même si le *lhy* dans ce nom se lit *l-hy*, il voudrait dire « au vivant », et non « du vivant ». En fait, *lhy*, dans la forme arabe vocalisée *lahī*, veut dire « ravin ». Le nom du ravin en question est *r'y'*; vocalisé pour devenir en arabe *rawī* (*rwy*), il signifierait « celui qui est irrigué », et non « celui qui voit » ou « celui qui me voit », ce que suggère immédiatement la forme du mot en hébreu. Ce *rwy* ne pouvait être que ce qui est aujourd'hui l'oasis de Rawiyah (*rwy*) sur l'oued Bishah (*Bishah*), dans l'Asīr intérieur. L'oasis portant ce nom se trouve effectivement le long d'une route conduisant à Shur — Āl Abū Thawr (*twr*, cf. hébreu *šwr*). Il peut aussi s'agir de deux autres lieux, l'un nommé Kadas (*kds*, cf. hébreu *qdś*), sur les pentes occidentales d'Asīr, et l'autre al-Bāridah (*brd*), une oasis de l'oued Bishah. Pour les tentatives forcées de localiser Beer Lahaī Roī dans le sud de la Palestine, voir Simons, paragr. 367, 368 ; également Kraeling, pp. 69-70.

3. Le Dr Ahmad Chalabi attira mon attention sur ce point, c'est un mathématicien et un banquier, qui s'intéresse en amateur à l'étude et à la géologie bibliques.

4. Voir Ahmad Khattab et autres, « Results of a Botanic Expedition to Arabia in 1944-1945 » (*Publication of the Cairo University Herbarium*, n° 4, 1971), p. 27.

5. La neige tombe rarement sur les montagnes du Yémen, dans l'Arabie du Sud-Ouest, où la saison des pluies se situe en été, époque de la mousson

du sud-ouest. En Asîr, cependant, les montagnes retiennent en été les pluies de la mousson du sud-ouest aussi bien que celles des vents du nord-ouest en hiver. C'est pourquoi les sommets les plus hauts reçoivent et retiennent parfois des neiges hivernales (voir chapitre 3).

6. Selon la tradition islamique, Mohammed n'a pas interdit de manger du *dabb*, bien qu'il n'en mangeât pas lui-même. Aujourd'hui, certains Sunnites arabes mangent du *dabb*, alors que les Shiïtes le tiennent en abomination. Pour autant que je sache, on ne trouve pas de *dabb* dans les pays du nord du Proche-Orient.

7. Par exemple, on peut conclure de la manière dont les noms de lieux arabes de type hébreu sont réellement prononcés que le *k* n'était pas normalement adouci en *h*, alors que le *h* était fréquemment prononcé comme un *h*. De même, le *t* était adouci en *l*, mais apparaît aussi comme une variante dialectale du *s*. Le *'ayn* (') était aussi souvent prononcé *g* qu'autrement, et le coup de glotte (') était souvent prononcé comme un *w* ou un *y* semi-vocalique, ces deux semi-voyelles étant à leur tour interchangeables, et souvent vocalisées comme une voyelle ouverte *â*.

8. Il y a aussi une preuve biblique de l'identification du djebel Hâdî dans l'Asîr côtier comme le Horeb biblique. Selon Deutéronome 1, 1, « Moïse s'adressa à tout Israël » dans « le désert de la Araba (*'rbh*), en face de Suph (*'swp*), entre Parân (*p'rn*) et Tophel (*tpl*), Labân (*lbn*), Haçérot (*hçrt*) et Di-Zahab (*dy zhb*) ». Cela se trouve au col de l'oued Ghurâbah (*grbh*), qui sépare les régions de Ghamid et de Zahran. Un village nommé al-Şafâ (*şp*, cf. *şwp*) domine l'oued Ghurâbah au nord. L'oued est également situé entre un *p'rn* (djebel Farân, ou *prn*), à l'est ; un *tpl* (oued Tufâlah, ou *tp̄l*), au sud ; un *lbn*, aujourd'hui le village de al-Bunn (*l-bn*), au nord ; un *dy zhb* (Al-Duhayb, ou *dhyb*), également au nord ; et un *hçrt*, aujourd'hui al-Haçîrah (*hçrt*), à l'ouest (à moins que ce ne soit le djebel Khuḍayrah, ou *ḥdrt*, qui est aussi au nord). Le nom du Moïse biblique survit aussi dans le même voisinage, dans celui du village de al-Mūsâ. Deutéronome, 1, 2 dit que l'endroit était à « onze jours de voyage depuis l'Horeb ». Par la route, la distance entre le djebel Hâdî et l'oued Ghurâbah est approximativement de deux cents à deux cent cinquante kilomètres et peut facilement être couverte en une marche d'environ onze jours, à raison d'une vingtaine de kilomètres par jour.

3. LE PAYS D'ASIR

1. En réalité, le nom d'Asîr (*'sr*, ou *'syr*) désigne les hautes terres tribales qui entourent Abhâ, bien que l'usage administratif ait conduit à l'employer pour la région plus vaste que j'ai indiquée. Le nom apparaît comme une survivance par métathèse du « Sêir » biblique, ou « mont Sêir » (*s'yr*, Genèse, 14, 6, 36, 8f, etc.). Pour la relation entre le nom Tihamah et le « Tehôm » biblique, voir chapitre 6.

2. Pour la relation entre le nom « Sarât » et l' « Israël » biblique, voir chapitre 10.

3. Pour une étude moderne de la géographie et de l'écologie d'Asîr, voir Kamal Abdul-Fattah, *Mountain Farmer and Fellah in 'Asir...* (Erlangen, 1981). Pour la flore d'Asîr, voir *Western Arabia and the Red Sea* (Londres, H.M.S.O., 1946), Appendice D, pp. 590-602. On a déjà fait référence à la possibilité que le chameau ait d'abord été domestiqué comme bête de somme en Asîr. Voir Michael Ripinsky, « Camel Ancestry and Domestication in Egypt and the Sahara », dans *Archaeology*, 36, 3 (1983), pp. 21-27.

4. Strabo parle de l'or d'Arabie occidentale, quand il décrit le pays entre le Hedjaz et le Yémen (16, 4, 18) : « Près de ce peuple se trouve une nation plus civilisée qui habite un district au climat plus tempéré, car il est bien

arrosé de pluies fréquentes. On y trouve de l'or, non pas sous la forme de poussière, mais en blocs, qui ne nécessite guère de purification. Les plus petits morceaux sont de la taille d'une noisette, les moyens de celle d'une nêfle, et les plus gros de celle d'une noix [...]. » L'allusion de Strabo au climat tempéré et aux pluies fréquentes ne laisse aucun doute : il parlait bien de l'Asîr.

5. Ce Īdimah (*'dm*) est un lieu arabe dont il est peut-être question dans la Bible sous le nom d'Edom (*'dm*). Un autre auquel on se réfère plus souvent est l'oued Iddam (*'dm*), au sud de La Mecque. Un troisième est représenté par le village de Admah (*'dm*), dans la région de l'oued Bishah.

6. Pour l'activité des volcans dans la région de Jizan en Asîr, voir M. Neumann Van Padang, *Catalogue of the Active Volcanoes and Solfataras Fields of Arabia and the Indian Ocean* (Naples, Association internationale de Vulcanologie, 1963), pp. 12-13.

4. A LA RECHERCHE DE GÉRAR

1. Pour dater l'histoire biblique, on se fonde sur des synchronismes historiques, comme celui qui concerne l'expédition du chef égyptien Sheshonq I contre Juda pendant le règne du fils de Salomon, Roboam (voir chapitre 11). Il peut donc être considéré comme plus ou moins exact.

2. L'identification habituelle de l'hébreu *nhl msrym* est l'oued al-'Arish, qui sépare la Palestine du Sinaï. Pour l'identification du *nhl msrym* hébreu en Arabie occidentale, voir chapitre 15.

3. En ce qui concerne la tribu de Siméon et son territoire en Arabie occidentale, voir appendice.

6. EN PARTANT DE TEHÔM

1. Sur la discussion de la question du Juda biblique, voir chapitre 8.

2. La vocalisation de *thwm* comme *tehôm* est celle de la tradition massorétique ; le mot a très bien pu être vocalisé autrement à l'origine.

3. Les semi-voyelles *y* et *w* sont facilement interchangeables dans les langues sémitiques.

4. Le suffixe féminin *h* (*t* muet) dans l'arabe *thmh* (qui est strictement *thm*) renforce le genre féminin du *thwm* biblique.

5. Les savants ont été trompeusement conduits à cette idée par le fait que le mot *thwm* (*tehômâ*), en syriaque, veut dire « chaos, abysse profond, puits sans fond », etc., probablement issu de *hwm*, dans le sens de « se perdre ».

6. Le *t* final dans *thmt* n'est pas nécessairement un suffixe féminin pluriel, puisqu'il peut être aussi un suffixe féminin singulier.

7. Le *m*, qui est la préposition « depuis » dans *m-mgd* et *m-thwm*, est oublié de manière bien pratique dans cette traduction, sans aucun doute parce qu'il gênait le narrateur. Une note dans la *RSV* admet que *m-il* veut dire « avec la rosée » (en fait « de la rosée ») plutôt qu'« au-dessus ». Ici, *tl* (nom venant de *lll*, « couvercle, toit », ou faute d'orthographe pour *tl*, « montagne, pic ») semble se référer à l'une des chaînes de Samāyin.

8. La racine *brk*, signifiant « bénir », est également l'hébreu pour « s'agenouiller », « s'établir » au sens figuré. En arabe, le premier sens de *brk* est « établir », « s'établir ».

9. L'une des erreurs les plus communes dans la lecture traditionnelle de la Bible est cette confusion entre *yhw* dans le sens de « il est », ou « il sera » (également « c'est », « ce sera »), avec *yhw*, nom du dieu israélite Yahvé. Par exemple, cette phrase dénuée de sens : « Le Seigneur (*yhw*) fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe la lave et le feu du Seigneur (*'š m-'t yhw*) du ciel »

(Genèse, 19, 24), doit se lire : « Le Seigneur (*yhwh*) fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe la lave, et c'est un feu mortel (*w-š m' yhwh*) du ciel. » L'hébreu *m't* doit ici être lu comme variante de *mw't*, pour signifier « mort ». Dans les langues sémitiques, le coup de glotte et les semi-voyelles *w* et *y* sont facilement interchangeables.

7. LA QUESTION DU JOURDAIN

1. Voir Simons, paragr. 137. Notant que « le fleuve le plus important de Palestine » n'est jamais mentionné dans la Bible hébraïque comme un *nhr*. Simons ajoute dans une note que « le problème de l'origine et de la signification de " Jourdain ", sur lequel des opinions divergentes ont jusqu'à présent été émises, n'est toujours pas résolu ».

2. Les géographes arabes employaient à l'origine le mot Urdun (*'rdn*) pour désigner le territoire de Galilée et les parties adjacentes de la vallée du fleuve Jourdain plus que le Jourdain lui-même. Ce nom pourrait être l'équivalent de l'hébreu *yrđn*, mais pas obligatoirement. Les dictionnaires arabes font dériver le nom de la racine *rdn*, « flétrir, rider, durcir », en suggérant qu'il veut dire « bourru, insolent ». Pour les dérivés de *yrđn*, voir plus bas.

3. D'innombrables cours d'eau saisonniers et momentanés coulent des différentes parties de l'escarpement d'Asir, ce qui explique le terme biblique *my h-yrđn*, ou *mymy h-yrđn* (« eau » ou « eaux » de *yrđn*, voir plus bas). Dans certains cas cependant, le terme *yrđn* ne figure pas dans la Bible avec le sens de « cours d'eau » ou « piscine ». Il dérive alors de *yrđ* dans le sens arabe (*wrd*) d'« aller vers l'eau ». Voir l'histoire de Naamān à la fin de ce chapitre.

4. Selon les historiens arabes, Mohammed se rendit de Médina à La Mecque lors de son dernier pèlerinage, en passant par le djebel Shatān et le village voisin de Kadā', qui est toujours là.

5. Selon Nombres, 33, 41-49, Moïse conduisit les Israélites dans les dernières étapes de leur voyage errant du mont Hor (*hr h-hr*) à Çalmona (*šlmnh*); puis à Punōn (*pwnn*); Obot (*'bt*); Iyyē-ha-Abarim (*'yy h-'brym*), sur le territoire de Moab (*mw'b*); Dibōn-Gad (*dybn gd*); Almōn-Diblatayim (*'lmm d'bltym*); les montagnes d'Abarim (*hry 'brym*), en face du Nébo (*nbw*); les « plaines » de Moab (*'rbt mw'b*), « près du Jourdain vers Jéricho » (*'l yrđn yrhw*, littéralement « sur » le *yrđn* de *yrhw*). Puis ils campèrent « près du Jourdain » (*'l yrđn*, littéralement « sur » le *yrđn*), entre Bet-ha-Yeshimot (*byt h-yšmt*) et Abel-ha-Shittim (*'bl h-štym*), dans les « plaines » de Moab (*'rbt mw'b*). Les huit premiers lieux indiqués sont dans les régions de Ghamid et de Zahran. Ce sont aujourd'hui le « promontoire » (hébreu *hr*) de al-Harrah (*hr*, l'article défini arabe remplaçant l'article défini hébreu dans le nom actuel); Salāmān (*slmn*); djebel al-Nawf (*nwp*); l'oued Bāt (*bt*); les « pierres entassées » (*'yym*) de al-Arbā (*'rb*, cf. *'brym*, pluriel du génitif de *'br*), dans le djebel Shadā, toujours là comme une grosse dalle de pierre triangulaire dressée sur trois autres grosses pierres et révééré comme sanctuaire d'Abraham; les villages voisins de Badwan (*bdwn*) et de al-Ghādī (*gd*), près de la ville de Qilwah; deux autres villages un peu plus éloignés de Qilwah, nommés 'Amlah (*'ml*, cf. *'lmm*) et al-Badlah (*bdlt*, cf. *dbltym*, pluriel du nom ou de son génitif); et finalement les hauteurs du djebel Ghārib (*grb*), dans le Sarat de Zahran, qui est exactement face à Nabāh (*nb*), le Nébo biblique, sur l'arête la plus méridionale de la chaîne de Taif vers le nord. Quant à *'rbt mw'b*, ce ne sont pas les « plaines » de Moab, mais l'actuel village de Ghurābah (*grbt*, ou *grbh*, voir le texte), situé immédiatement à l'est de la ligne de partage des eaux entre les régions de Zahran et de Taif, et de l'autre côté de *yrđn*, ou « escarpement », en venant de Umm al-Yāb (*'m yb*), le Moab biblique. Ce Ghurābah se trouve de fait sur la même portion de

yrđn, ou « escarpement » que celle où l'on trouve le village de Warākh, ou *wrh* (le Jéricho biblique, voir texte). La région où les Israélites de Moïse finirent par s'établir était cette portion de hautes terres entre al-Athimmah (*'tm*), dans la région de Zahran, et le « cours d'eau » (*'bl*) du djebel Shatan (*štn*), appelé aujourd'hui oued Waji, dans la région de Taif. Pour la maladroite tentative d'expliquer la géographie de Nombres, 33, 41-49 en termes de Transjordanie, voir Kraeling, pp. 124-125.

6. Le Jourdain en Palestine ne coule pas à l'époque des moissons. En Asir, cependant, c'est une saison de pluies torrentielles qui peuvent causer d'énormes inondations. Je me suis rendu dans la région fin mai et j'ai constaté ce fait avec satisfaction.

7. Les voyageurs visitant l'Asir côtier, au siècle présent encore, racontent que l'on emmenait les jeunes garçons sur une butte près de leur village pour les circoncire en public. Le terme pour « circoncire » est localement *'allā* (*'l*), littéralement « élever, prendre une place élevée ». Dhī Ghulf, appelé autrefois Gibeath-haaraloth, aurait pu être le site d'une butte où la circoncision rituelle se faisait sur de jeunes adultes.

8. Les exégètes ont également mal identifié le « Béthel » biblique comme étant le village palestinien de Baytīn (*bytn*), sur la base d'une vague ressemblance entre les deux noms, et rien d'autre. Ils suggèrent que « Aī » pourrait être l'actuel al-Tall, près de Baytīn. Pour d'autres développements, voir chapitre 13, note 3.

9. En fait *'r* (plutôt que *'yr*, « cité »), singulier de *'ry* (ou *'rym*) du texte, et *m'rh* dérivent de la même racine, non reconnue en hébreu, mais dont l'équivalent arabe est *gwr*, « couler, entrer, entrer dans une cachette, pénétrer le sol ». L'équivalent arabe de *m'rh* est *mgrh*, vocalisé *magārah*, et comme *gār* (voir texte) veut dire « caverne » et dérive de la même racine, *gwr*.

10. Ce Ghamr se trouve probablement hors de portée des projections volcaniques du 'Akwāh; tout comme un autre « Gomorrhe » de la région de Jizan, le Ghamrah (*gmrh*, avec le suffixe féminin comme dans *'mrh*), dans le djebel Bani Malik. Les « Gomorrhe » d'Asir (comme *gmr* ou *'mr*, *gmrh* ou *'mrh*) sont trop nombreuses pour être comptées.

11. Les exégètes ont inventé le terme « pentapolis » pour parler des « cinq villes » de la « plaine du Jourdain », comprenant « Sodome » et « Gomorrhe », « Adma » et « Çeboïm » (voir chapitre 4), ainsi que « Bela Zoar » (Genèse, 15), bien qu'ils n'aient pu localiser aucune de ces cinq villes dans la vallée du Jourdain palestinien. Voir Simons, paragr. 271.

12. Des doutes plus anciens sur le fait que le *msrym* biblique soit invariablement une référence à l'Égypte sont émis dans *Zeitschrift für Assyriologie*, 37, 76; *Reallexikon der Assyriologie* (éd. E. Ebeling et B. Meissner, Berlin, 1928), I, 255a; Harri Torczyner, *Die Bundeslade und die Anfänge der Religion Israels* (Berlin, 1930), pp. 67f.

13. Ce dieu était sans aucun doute le *'l msry* (littéralement : « dieu du peuple *msr* »), dont le nom survit dans celui du village d'Al Maşrī, dans la région de Taif. A en juger par la répartition des noms de lieux venant de la racine *msr* en Arabie occidentale, on peut suggérer que le *'rs msrym* biblique s'étendait du cours supérieur de l'oued Bishah près d'Abhā, au cours supérieur de l'oued Ranyah, au sud-est de Taif.

14. Fu'ād Hamzah, se rendant en Asir en 1934, dénombra vingt-quatre défilés semblables traversant l'escarpement, de Nimas vers le sud, sans mentionner ceux qui se trouvent entre Taif et Nimas. Voir *Fī Bilād 'Asir* (Riyāḍ, 1968), pp. 91-93.

15. Tels qu'ils sont décrits dans Van Padang, pp. 14-16, ces volcans s'élèvent à environ deux mille neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer et se présentent aujourd'hui comme soixante cônes, dans l'ensemble d'une époque récente. Les cratères et leurs champs de lave s'étendent autour du djebel

Hattâb dans toutes les directions. Van Padang indique, s'appuyant sur les géographes classiques arabes, que l'éruption volcanique décrite dans le Coran (68, 17-33) s'est produite dans ce district, ce qui est correct. Dans le texte coranique, ce que l'éruption détruit est décrit comme un « jardin » (68, 17), et les habitants de ce « jardin », selon l'exégèse du Coran de al-Fakhr al-Râzî qui fait autorité, sont « dits être israélites ».

16. Cela strictement parlant, est la traduction de l'hébreu *w-t'kl 'š b-'rzyk*, qui ne veut en aucun cas dire « que le feu puisse dévorer vos genévriers ».

17. Hébreu *yrd*.

8. LA JUDÉE ARABE

1. Selon Genèse, 29, 35, 49, 8, le nom *yhw dh*, comme celui de l'ancêtre éponyme de la tribu de Juda (l'une des douze tribus d'Israël, voir appendice), veut dire « que Yahvé soit loué » (*yhw ydh*). Ce n'est qu'une étymologie populaire et n'a d'intérêt que comme telle. Le mot n'a pas reçu d'explication satisfaisante à ce jour, et l'on a dit que, d'après son origine, c'était le nom d'une tribu plutôt que celui d'un territoire. Normalement, on appelle les tribus du nom de leurs territoires, bien qu'il y ait des exemples où les territoires aient porté le nom des tribus qui les habitaient.

2. Jusqu'à présent, les exégètes ont eu tendance à penser que les noms des deux listes précédés de *bny*, ou « fils de », étaient des noms tribaux ou des noms de famille, tandis que ceux précédés de *nwšy*, ou « peuple de », étaient surtout des noms de lieux. En hébreu ancien, comme en arabe moderne, on pouvait aussi facilement parler des « fils » du pays que du « peuple » d'un pays. L'emploi des deux expressions dans un même texte était certainement une recherche de style.

3. Ce Hajfah, ainsi que Qihāfah (*qhāp*) et Qihf (*qhāp*) dans la région adjacente du Rijal Alma', a dû être le Aḥqāf (pluriel de *hāqāp*) du Coran, 46, 21, considéré traditionnellement comme les dunes de sable de la région de Haḍramūt, dans le sud de l'Arabie.

4. Ce qui rend absolument certaine l'identification du Bethléem biblique avec Umm Laḥm, sur l'oued Aḍam, est son association dans divers passages de la Bible avec le nom de lieu « Ephratha » (*prth*), qui est aujourd'hui Firt (*prt*), près de Umm Laḥm, sur le même oued Aḍam. Voir, par exemple, Michée, 5, 1 : « Mais toi, Bethléem d'Ephratha, qui es petit parmi les clans de Juda [...] » Voir aussi chapitre 9.

5. C'est le Rama, près de Bethléem, où fut enterrée Rachel, et qui est mentionné par les prophètes, par exemple Jérémie, 31, 35 : « Une voix se fait entendre à Rama, lamentation et pleurs amers. Rachel pleure ses enfants [...] » Pour Rachel, voir appendice.

6. Noter l'association de Géba et de Mikmas avec Rama (voir note 5) dans Isaïe, 10, 28-29.

9. JÉRUSALEM ET LA CITÉ DE DAVID

1. Ce psaume est attribué aux « fils de Coré » (*bny qrh*), dont le nom subsiste intact dans ceux des villages de al-Qarḥan (*qrh*), dans le djebel Faifa, et al-Qarḥan (*qrhn*), dans le djebel Bani Malik, tous deux dans la région de Jizan, bien au sud du Rijal Alma'. Dans un vers précédent du même psaume (48, 2), le « mont Sion » est en fait cité comme se trouvant « loin au nord ».

2. Ce n'est qu'une traduction possible de l'hébreu original : *w-ywmr l-dwd l-mr l' tbw' hnh ky 'm hšyrk h-wrym w-h-pšhym l-mr l' ybw' dwd hnh*.

3. Le nom *ywšlym* a paru énigmatique jusqu'à présent. Il signifie très probablement la « demeure » (substantif *ywš*, cf. racine verbale arabe *ry*,

« demeurer, habiter »), de *šlym* (cf. le nom tribal substantif Sulaym, ou *slym*, dans les hautes terres d'Asīr). La racine *ry* se retrouve dans d'autres noms de lieux d'Arabie occidentale, comme Arwā' (*'rw*) et Arwā (*'rw*). S'il n'était pas le nom d'une tribu (peut-être une sous-tribu jébuséenne), *šlym* pouvait être le nom d'un dieu local — peut-être une variante de *šlm* (voir chapitre 12).

4. Il est aussi possible que le nom *ywšlym* ait combiné le nom actuel de deux villages, Arwā (*'rw*) et Al Salām (*šlm*), dans la région de Tanumah du Sarat, un peu au sud de la région de Nimas (voir plus haut).

5. Le singulier de ce nom, *hmt* (comme dans Nombres, 13, 21 et vingt et un autres lieux dans la Bible hébraïque), subsiste aussi dans le sud du Hedjaz sous le nom d'un village appelé Dhawī Ḥamāf et de six villages appelés Ḥamatāh. La confusion faite entre ce nom de lieu biblique et celui de Ḥamāh (*hnh* ou *hmt*), de la vallée d'Oronte en Syrie, a beaucoup contribué à faire dévier la compréhension traditionnelle de la géographie biblique. La connotation de ce même nom, tel qu'il apparaît dans les documents anciens mésopotamiens et égyptiens, doit être aussi soigneusement reconsidérée.

6. Comparez l'identification des noms des portes de Jérusalem faite ici avec celle de J. Simons, *Jerusalem in the Old Testament* (Leiden, 1952), qui est fondée sur des découvertes archéologiques dans la Jérusalem palestinienne, sans aucune preuve toponymique pour l'étayer.

10. ISRAËL ET LA SAMARIE

1. Je suis personnellement convaincu que le *t' ntr* (ou « terre de Dieu ») des Égyptiens n'est autre que le *ytr'* (ou « montagne de Dieu ») de la Bible — c'est-à-dire le Sarat de l'Asīr géographique, avec sa riche forêt, ses ressources minérales et autres. Une étude, plus approfondie, cependant, est clairement nécessaire pour étayer cette opinion.

2. Le nom est localement interprété comme un diminutif de l'arabe *sirwāl*, « pantalons », ce qui est une interprétation hautement convaincante. Najd est le nom traditionnel du plateau d'Arabie centrale. Comme preuve de la présence israélite dans cette région à l'époque biblique, voir l'identification du *khnym* comme communauté israélite de l'oued Najran et de la région de Yamamah (chapitre 8).

3. Les Samā'inah (ou le Samā'in ; également *sm'n*) existent aujourd'hui dans le sud de la Palestine. À l'origine, cependant, ils semblent être venus d'un endroit appelé al-Sim'āniyyah (*sm'n*) au Yémen, d'où vient le nom de la tribu. Selon ce que la Bible dit d'eux, les Siméonites étaient une tribu « méridionale » dans le pays biblique des Israélites.

11. L'ITINÉRAIRE DE L'EXPÉDITION DE SHESHONQ

1. Pour ces documents, voir J. Simons, *Handbook for the Study of Egyptian Topographical Lists Relating to Western Asia* (Leiden, 1937), pp. 178-187 ; cf. K. A. Kitchen, *The Third Intermediate Period in Egypt, 1100-650 avant J.-C.* (Warminster, 1973), pp. 293-300, 432-447, qui présentent une liste complète de la littérature correspondante. Dans l'étude qui nous concerne, je transcrirai l'orthographe consonantique égyptienne des noms de lieux des listes de Sheshonq selon le système que j'ai adopté dans la transcription des noms de lieux arabes et hébreux, ou du moins de manière aussi semblable que possible. Pour simplifier les choses à l'usage du lecteur, j'ai cependant maintenu la différence entre les semi-voyelles, généralement distinguées les unes des autres dans la transcription de l'égyptien ancien par *i* et *y*.

2. Le *i'* final ici, comme dans d'autres noms qui suivent, semble avoir remplacé parfois le suffixe féminin arabe (et aussi hébreu) *h* (qui est le *t* muet). Comme je l'ai déjà noté, un certain nombre de noms de lieux bibliques portant ce suffixe subsistent sans lui aujourd'hui en Arabie occidentale, alors que des noms de lieux bibliques au masculin subsistent souvent aujourd'hui en Arabie occidentale au féminin, avec le suffixe *h* (*t* muet) en plus.

3. Dans Juges, 1, 27 ; 5, 19-21, ce « Tanak » est géographiquement associé à Bet-Shéân (*byt š'n*), Dor (*dwr*), Yibleam (*'bl'm*), Megiddo (*mgdw*) et le « torrent » de Qishôn (*nhl qyšwn*). De ces cinq lieux, seul Yibleam reste impossible à identifier à un village du sud du Hedjaz. Ce pourrait être Bil'ūm (*bl'm*), aujourd'hui oasis de la région de Qašim, à quelque distance au nord-est de Taïf. Ce pourrait être aussi Bani Walibah (*wlb*), dans la région de Ghamid, identifié en relation avec al-Amiyah (*'my*), dans la région voisine de Zahran. Les quatre autres lieux, tous quatre dans la région de Taïf, sont aujourd'hui les villages de Shanyah (*šny*), l'un des villages nommés Dar (*dr*), Maghdah (*mġd*) et Qaysân (*qysn*). Le Ta'nuq cité dans la littérature géographique arabe ne peut pas être le « Tanak » dont on parle ici, puisqu'il est situé dans le Hedjaz du Nord et non du Sud.

4. Ce n'est pas le « Shunem » (*šwnm*) biblique suggéré jusqu'ici, qui est probablement aujourd'hui Sanūmah (*snm*), dans le Rijal Alma' ; d'autres possibilités : Nasham (*nšm*) ou Nashim (*nšm*), dans la région de Jizan, et Dhī Nishām (*nšm*), dans la région de Ballasmar.

5. Non pas le « Bet-Shéân » biblique suggéré jusqu'ici, déjà identifié dans la note 3. Le *bt* (hébreu *byt*, « maison ») cité ici, comme dans d'autres noms des listes de Sheshonq, veut dire « temple ». Il est souvent abandonné dans les formes arabisées de ces noms.

6. Non pas l' « Hapharayim » (*hprym*, Josué, 19, 19) biblique suggéré jusqu'ici, qui doit être l'actuel al-Harfān (duel de *hrp*, comme l'hébreu *hprym* est le duel de *hpr*), dans le Rijal Alma'.

7. Le nom hébreu veut dire les « deux campements », ou (avec une autre vocalisation) les « campements ». Le nom arabe n'est peut-être pas tant une corruption qu'une erreur de traduction, comme l'arabe *manāhi* est un pluriel de *manhā*, qui veut dire « campements ».

8. Non pas le « Ayyalōn » (*'y'wn*) biblique suggéré jusqu'ici, qui est identifié au chapitre 10.

9. Le *dt* (arabe *d't*, vocalisé *dāt*) ou *d* (nominatif arabe *dw*, vocalisé *dū*), dans ce nom comme dans d'autres, signifie « celui de », i.e. « la déesse de » (féminin *d't*) ou « le dieu de » (masculin *d*) ; dans la forme arabisée du nom, il figure normalement comme *'l*, ce dernier dans ce cas ne devant pas être lu comme l'article défini arabe mais comme un mot indépendant qui, comme Āl (aussi *'l*), voudrait dire « dieu ».

10. Le *p'* ici, comme dans d'autres noms des listes de Sheshonq, est l'arabe *fay'* (*fy'*), signifiant « district », « voisinage » ; cf. hébreu *ph*, « ici, par ici, de ce côté ».

11. C'est incontestablement le « Nebayot » biblique (*nbywt*, ou *nbyt*), répertorié parmi les « fils » d'Ismaël dans Genèse, 25, 13 avec « Qédar », et identifié comme le « Nebayot de Qédar » dans Isaïe, 60, 7. Nabaāh se trouve dans le district de Bajilah de la région de Taïf ; de même que le village de al-Qidārah (*qdr*), le « Qédar » biblique. Les « Nebayot » ne sont donc pas les Nabathéens de Petra, comme on les a identifiés jusqu'ici. Nabāh est apparemment aussi le Nébo biblique.

12. Comme les récits de nombreuses conquêtes égyptiennes ont été lus selon une géographie erronée, les exégètes ont conclu que ceux-ci contiennent un certain nombre de faux exploits. Si l'on considère que le royaume de « Mitanni » mésopotamien n'existait déjà plus depuis plusieurs siècles à

l'époque de Sheshonq, l'affirmation par ce dernier qu'il avait vaincu Mitanni est prise comme une vantardise, ce qui n'était pas le cas, puisque Mitanni était une ville d'Arabie. Cf. Pritchard, pp. 263-264, avec référence au texte.

12. MELCHISÉDECH : INDICES POUR UN PANTHÉON

1. Le titre du psaume 7 rattache sa composition à un lieu — non pas à une personne — nommé « Kush » (*kwš*), qui est très probablement l'actuel Kūs (*kws*) ou Kīсах (*kys*), tous deux dans la région de Jizan. Il faut noter ici que les numéros des vers extraits des psaumes sont ceux de l'hébreu original, non des traductions.

2. A part le dieu *šdq*, les noms des dieux *slm* (comme *slmn*, avec le suffixe hyperbolique), *wlm* (comme *'lm*) et peut-être *'b'd* (comme *b'dn*, ou *b'dn*, avec l'article défini archaïque), sont attestés dans les inscriptions arabes.

3. Les verbes dont *h-'lhym* (les « dieux ») sont sujets dans ce passage, apparaissent dans le texte hébreu sans le suffixe pluriel pronominal *w*. Cela a peut-être été imprimé par des rédacteurs trompés par le texte. D'autre part, ils ont apparemment omis l'article défini dans *h-'lhym*.

13. LES HÉBREUX DES FORÊTS D'ASIR

1. On ne peut pas exclure la possibilité que les « Hébreux » reçurent leur nom de *'br* dans le sens de « traversée », en référence au défilé montagneux (*m'brwt h-yrdn*, voir chapitre 7) des hauteurs du Sarat d'Arabie occidentale, qui a pu être leur pays d'origine.

2. Le « dieu des forêts », dont le nom est toujours porté par le village de Āl al-Ghabarān, dans la région de Dhahran, s'est peut-être aussi appelé Abū Ghabar, aujourd'hui nom d'un village de l'oued Najran. D'autres villages avec des noms dérivés de *gbr* se trouvent aussi dans diverses parties des hautes terres d'Asir.

3. Dans l'histoire d'Abraham, relatée par la Genèse, il y a peut-être bien une confusion entre ces « Béthel » et « Aï » du Rijal Alma' et ceux des régions de Zahran et de Taïf (Buṭaylah et 'Ūyā'), plus près de l'oued Aḍam (voir chapitre 10).

4. Il n'existe pas moins de vingt-huit villages en Arabie occidentale portant le nom de ce *pr'h*, comme Far'ah (*pr'h*) ou al-Far'ah (*'l-pr'h*). Le nom du village Āl Firā'ah (*'l-pr'h*) dans le district de Ballasmar montre clairement que c'était le nom d'un dieu. Il y a deux villages nommés al-Far'ah près d'Abhā, où l'on trouve Mišrāmāh. La « maison » de *pr'h*, qui était affligée d'« une grande peste à cause de Saraï, femme d'Abraham » (12, 17), était sans aucun doute le temple de ce dieu à Mišrāmāh, où Saraï, prise pour la sœur et non la femme d'Abraham, fut gardée.

5. Cette différence d'orthographe du nom est peut-être due à une confusion entre Dathanah (*dtn*) et ce qui est aujourd'hui le village de Dathīnah (*d'tyn*) sur l'oued Aḍam, qui était le territoire de la tribu de Joseph (voir chapitre 8 et appendice).

14. LES PHILISTINS ARABES

1. K. A. Kitchen, « The Philistines », dans D. J. Wiseman ed., *Peoples of Old Testament Times* (Oxford, 1973), p. 53.

2. Le nom *kwš* peut aussi être représenté par Kīсах (*kys*) et Kūs (*kws*),

dans la région de Jizan, et par Kiwāth (*kwī*) près de Ghumayqah, dans la région de Lith.

3. « Pikol » a jusqu'à présent été considéré comme un nom « non sémitique » ; d'où le commentaire de K. A. Kitchen : « Finalement, sur le plan linguistique, le mélange de sémitique (Abimélek, Ahuzzat) et de non sémitique (Pikol) [...] montre l'assimilation d'étrangers dans un milieu sémitique. »

15. LA TERRE PROMISE

1. Pour ce que les exégètes ont dit sur ces peuples bibliques, qui étaient de manière si évidente des tribus d'Arabie occidentale, voir les divers articles de D. J. Wiseman éd., *Peoples of Old Testament Times*, déjà cités au chapitre 14.

2. La confusion faite dans l'arabisation du nom est entre 'qrb (hébreu et arabe « scorpion ») et l'arabe *ḡrb'*, vocalisé *ḡarbū* (rongeur du désert, le gerboa).

3. Autres possibilités : Zafar (*zpr*) et Dharif (*drp*), aussi dans la région de Taif. Si l'hébreu *zprn* se lit comme *z-prn* (le « un » de *prn*, ou « dieu », i.e. sanctuaire, de *prn*), l'endroit en question a pu être Farān, dans les hautes terres de Zahran, en bordure du désert basaltique de Ḥarrat al-Buqūm. En tout cas, ce Farān était sans aucun doute le « Parān » biblique (*p'rn*, Genèse, 21, 21 ; Nombres, 10, 12 ; 12, 16 ; 13, 3, 26 ; Deutéronome, 1, 1 ; 33, 2 ; 1 Samuel, 25, 1 ; 1 Rois, 11, 18 ; Habaquq, 3, 3). Le El Parān, ou 'p'rn, de Genèse, 14, 16, d'autre part, serait l'actuel Āl Farwān (*'l p'rw*), au sud de Khamis Mushait.

4. Ici, comme dans le cas de *gl'd* (Galaad) devenant al-Ja'd (chapitre 1) et de *kšlh* devenant al-Hasakah (chapitre 14), un *l* intérieur a peut-être été rejeté par corruption pour devenir l'article défini arabe pris comme suffixe. L'identification de « Harbel » demeure cependant incertaine.

16. UN VOYAGE A L'ÉDEN

1. L'oued Harjāb, l'un des trois principaux affluents de l'oued Bishah, rejoint le confluent approximativement au même point. L'auteur de la Genèse semble l'avoir considéré comme une extension de l'oued Tindahah, qui, comme l'oued Harjāb, rejoint le cours principal de l'oued Bishah en venant de l'est.

17. CHANTS DES MONTAGNES DE JIZAN

1. Morris S. Seale, *The Desert Bible* (Londres, 1974), condensé des pages 54 à 74.

Index

- ABARIM (montagne d') : 270 n. 5.
 ABEL-HA-SHITTIM : 270 n. 5.
 ABIMÉLEK (roi) : 77, 86, 216.
 ABRAHAM (Abram) : à propos d'Hébron, 152-153 ; voyage, 204-207 ; roi de Shalem, 194, 198 ; Terre promise à, 223-229 ; la séparation d'avec Lot, 124-127 ; le sacrifice d'Isaac, 202.
 ACHÉMÉNIDES : Juda sous les, 134, 135 ; conquêtes en Arabie occidentale, 38, 39, 40.
 AÇMŌN : 203.
 ADAM : 234.
 ADAM (lieu) : 121, 122, 123.
 ADHRAH : 197.
 ADMA : 88, 90, 271 n. 11.
 ADORAYIM : 176.
 ADULLAM : 176.
 AELIA CAPITOLINA : 43.
 AGRICULTURE : en Asīr, 69, 70.
 AHAB (roi) : 100, 102.
 AHUZZAT (roi) : 216.
 AÏ : 124, 178, 205, 271 n. 8, 275 n. 3.
 AKKADIEN (langage) : 22, 41.
 AKRABBIM (montée d') : 230.
 ALEXANDRE LE GRAND : 42.
 ALMŌN-DIBLATAYIM : 270 n. 5.
 ALPHABET CONSONANTIQUE : 10-11, 23, 41, 54-55.
 AMANA (cimes de l') : 246.
 AMARNA LETTERS : 104-105, 203.
 AMORITES (peuple) : 227.
 AMOS (livre d') : sur Tehōm : 114.
 ANALYSE TOPONYMIQUE : 19, 53, 57.
 ANAMIM (tribu) : 214.
 ANCIEN TESTAMENT : voir « Bible hébraïque ».
 ARABA (mer d') : 121, 268 n. 8.
 ARABE (langue) : classique, 22 ; alphabet, 54-56 ; remplacé par l'araméen, 40, 266 n. 19 ; hébreu biblique interprété à sa lumière, 51 ; transcription, 10-14.
 ARABE (poésie amoureuse) : Cantique des Cantiques, 241-242.
 ARABIE OCCIDENTALE : connexions, 29-33, 37, 71, 171 ; émigration de Palestine, 30-35 ; traditions historiques relatives dans la Bible hébraïque et le Coran, 61, 212 ; conquêtes impérialistes, 35-39, 102-104, 172 ; origines du Judaïsme, 28, 39-49, 133-135 ; changement de langue, 40-41, 55, 266 n. 19 ; survivance du Judaïsme, 37, 39, 41-43 ; tribus, 171-172, 257-262.
 ARAM : 132, 262, 263 n. 3.
 ARAMÉENS : 263 n. 3 ; Laban en tant que, 261-262.
 ARAMÉEN (langue) : 10, 22, 29, 40, 266 n. 19 ; Bible hébraïque traduite en, 52 ; similitude avec le cananéen, 30, 40 ; forme moderne syriaque, 51 ; vocalisation de l'hébreu fondée sur l'archéologie, 40-41 ; absence en Asīr, 90 ; objets façonnés égyptiens, 181-183 ; preuves non concluantes, 93-105 ; affirmations historiques et géographiques trompeuses sous-jacentes, 93-94, 253-255 ; sa nécessité dans la région de Nimas, 159, 160 ; étude comparative avec les noms de lieux, 53, 54 ; les preuves toponymi-

ques doivent être confirmées par elle, 57, 149.
 ARBRES (sacrés) : dans l'Eden : 234, 235, 238.
 ARQITES : 188.
 ARWARD : 33, 264 n.7.
 ASA (roi) : 77, 81, 86.
 ASHDOD : 216.
 ASHER (tribu) : 170, 259, 261.
 ASHQELÒN : 217, 218.
 ASTIR : fouilles archéologiques pas encore entreprises, 88-89 ; noms de lieux bibliques qui y sont concentrés, 27 ; commerce caravanier, 30, 71 ; isolement et divisions, 72-74 ; géographie et écologie, 65-71 ; monothéisme, 28.
 ASMONEËNS : 43, 44.
 ASSYRIE : invasion d'Arabie occidentale, 36 ; expédition de Sheshonq n'y ayant pas eu lieu, 191-192 ; listes topographiques, 103-104.
 AYIN : 231.
 'AYNIN : 231.
 AYYALÒN : 176, 274 n.8.
 AZÉQA : 96, 98, 176.
 BAAL (dieux) : 201.
 BAAL-HAMÒN (vignes à) : 249.
 BABYLONE : retour des Israélites, 134-149 ; conquête de l'Arabie occidentale, 35-37.
 BARAKAH : 112, 113.
 BASHÂN : 130.
 BAT-RABBIM (porte de) : 248.
 BEER LAHAÏ ROÏ : 57.
 BEERSHEBA : 78-79 ; fouilles archéologiques, 78, 94 ; Gérar et, 75, 77, 79, 80, 82 ; Strabon sur, 60 ; localisation en Arabie occidentale, 82, 83, 90, 151.
 BELA ZOAR : 271 n.11.
 BENJAMIN (tribu) : 170, 259, 260.
 BEN-ONI : 260.
 BET-ÇUR : 175.
 BÉTHEL : 124, 174, 178, 205, 271 n.8.
 BETHLÉEM : 147, 149, 172-173, 272 n.4 ; origine de David, 133 ; mentionné, 33, 175.
 BET-HORON : 187.
 BET-REHOB : 263 n.3.
 BET-SHÉÂN : 274 n.3.
 BET-TAPPUAH : 189.
 BÉTUEL : 261.
 BET-HA-YESHIMOT : 270 n.5.

BIBLE : voir « hébraïque ».
 BILHA (servante de Rachel) : 261.
 BISHAH (jardin d'Eden à) : 233-238.
 CADÈS (en relation avec Gérar) : 77, 80, 82, 83, 86, 90.
 ÇALMONA : 270 n.5.
 CANANÉENS : peuple, 213-214 ; tentative des Israélites pour les asservir, 155 ; langue, 22, 266 n.19 (voir aussi hébreu) ; migration en Palestine, 32-33 ; en Terre promise, 227-230 ; territoire, 75, 78, 88, 89, 263 n.3.
 CANTIQUE DES CANTIQUES : 241-252.
 CARMEL (mont) : 33, 249, 264 n.8.
 ÇARTAN : 121, 122.
 ÇEBOYIM : 40, 87, 88, 90, 271 n.11.
 ÇEDAD : 231.
 CÈDRE : confusion avec genévrier : 130, 265 n.13.
 CÉDRON (ruisseau) : 166.
 CÉPHATA (vallée de) : 77, 85, 90.
 ÇERÉDA : 172.
 CHAALA : 84, 85.
 CHAM (ancêtre des Philistins) : 213-216.
 CHANTS FOLKLORIQUES, noms de lieux : 243.
 CHANTRES : traduction erronée, 138.
 CHÉRUBINS : au jardin d'Eden, 235, 238, 239, 240.
 CHINNERETH (mer de) : 229.
 CHRÉTIENTÉ : nouvelle compréhension possible, 253-255.
 CHRONIQUES : sur Gérar, 77, 80-83, 89 ; sur le territoire israélite, 175 ; sur les Philistins, 216 ; sur Sheshonq, 181, 184.
 ÇIN (désert) : 230.
 COMMERCE : en Arabie occidentale : 30, 38, 71 ; en Transjordanie, 102.
 CIRCONCISION (en masse) : 120, 123, 271 n.7.
 CORAN : preuves : 61, 62 ; sur le Jardin d'Eden, 239.
 CORÉ (fils de) : 272 n.1.
 ÇORÉA : 176.
 CRÈTE (fausse origine des Philistins) : 211.
 CRIQUETS : 69, 207.
 DAGÒN (dieu philistin) : 216.
 DALILA : 219.
 DAMAS : 132, 249, 263 n.3.
 DAN : 151, 174.

DAN (tribu) : 170, 218, 258, 261.
 DARIUS I (roi) : 265 n.18.
 DAVID : règne sur « Tout Israël », 44, 134, 167 ; rivalité de ses descendants avec Israël, 173, 177 ; Hébron, sa capitale, 152-153, 160 ; conquête de Jérusalem, 152-161.
 DAVID (cité de) : 152-161, 166.
 DEUTÉRONOME : les bénédictions de la tribu de Joseph, 111, 114 ; l'Horeb, 268 n.8 ; les monts Garizim et Ebal, 178-179 ; les Araméens errants, 262.
 DIBÒN-GAD : 270 n.5.
 DI-ZAHAB : 268 n.8.
 DOR : 274 n.3.
 DÒTAN : 208.
 EBAL (mont) : 178-179.
 EDEN (jardin d') : 233-240.
 EDOM : 230, 269 n.5.
 ÉGYPTE : références erronées, 44, 126-127, 206, 213-214, 223, 225, 229.
 ÉGYPTIENS : identification incertaine avec les Kushites, 80-82 ; langue, 184 ; campagnes militaires contre Juda, 35-36, 181-185 ; documents, noms de lieux, 35, 46, 60, 101, 183-192, 265 n.12.
 ELATH (inscription) : 94.
 EL 'ELYÒN (dieu) : 193, 194, 196, 198, 200.
 ELÒHIM : 199, 201.
 EN-GADDI : 244.
 EN-HA-QORÉ (source) : 219.
 ÉNIGMES DE SALOMON : 219-221.
 EPHRAÏM : 173.
 EPHRAÏM (tribu) : 171, 260.
 EPHRAÏMITE : nom de ville mal traduit, 172.
 EPHRATHA : 272 n.8.
 EQRÒN : 217.
 ERAN : 188.
 ESDRALON (plaine d') : 174.
 ESDRAS : sur le retour des Israélites de Babylone, 135-148.
 ESEQ : 77, 83 n., 90.
 ETAM : 175, 218.
 ÉTHIOPiens : identification traditionnelle avec les Kushites, 77, 81, 83.
 EUPHRATE (fleuve) : affirmation erronée, 225, 234, 264 n.11.
 EVE : 234, 238.
 EXODE : sur Tehòm, 114 ; sur Yahvé, 205.
 EZÉCHIAS (roi) : 95.
 EZÉCHIEL : sur les Philistins, 211.
 EZER : 197.
 EZION-GEBER : 94.
 Faune et flore (analyse toponymique) : 58-60.
 GABAÒN : 153, 160, 187.
 GAD (tribu) : 170, 258, 259, 261.
 GALAAD (mont) : 29.
 GALILÉE : 33.
 GALLUS, Aelius : son voyage, 84-85.
 GARIZIM (mont) : 178-179.
 GAT : 176, 217.
 GAZA : comme ville cananéenne, 214 ; soi-disant à proximité de Gérar, 75, 77, 78, 79-81, 83, 86-88 ; comme ville philistine, 216 ; lieu de la mort de Samson, 219.
 GEBAL : 33.
 GÉDOR : 89.
 GENÈSE : sur Abraham, 202, 204-207 ; sur Aram, 263 n.3 ; sur Benjamin, 260 ; sur la bénédiction de la tribu de Joseph, 111-113 ; sur le jardin d'Eden, 234-238 ; sur Gérar et le territoire cananéen, 75, 77, 89 ; sur les tribus israélites, 260-262 ; sur l'alliance de Jacob et de Laban, 29 ; sur le voyage de Lot, 124-126 ; sur la signification d'Israël et de Juda, 169, 272 n.1 ; sur Melchisédech et Abraham, 194-196 ; sur le mont Séir, 268 n.1 ; sur la « Terre promise », 223-228 ; comme document proto-historique, 48 ; sur Sodome et Gomorre, 269-270 n.9.
 GENÉVRIER : 130, 265 n.13.
 GÉOLOGIE comme support des preuves toponymiques, 57.
 GÉRAR : 75-92.
 GIBBETÒN : 174.
 ETAM : 175, 218.
 GIBEATH-HAARALOTH : 120, 123, 271 n.7.
 GIHÒN (fleuve) : 234, 236.
 GILGAL (les douze pierres de) : 123.
 GIRGASHITES (peuple) : 227.
 GOMORRHE : voir « Sodome ».
 GOSHÈN : 266 n.25.

GREC (Bible traduite en grec) : voir Septante.

HAÇAR-ADDAR : 230.
 HAÇÉROT : 268 n. 8.
 HADIQUAT AL-RAHMÂN : 239.
 HADRIEN : reconstruction de Jérusalem, 43.
 HAMAT : 231.
 HAMIRAH : 218.
 HAPHARAYIM : 274 n. 6.
 HARÂN : 205.
 HARBEL : 231.
 HARIM (fils de) : 136.
 HAVILA : 235.
 HÉBRAÏQUE (Bible) : les livres, 20 ; date et composition, 21 ; première traduction, 52 ; géographie et histoire, affirmation erronée, 44-46, 181 ; impossibilité d'en minimiser l'importance, 253-254 ; traduction erronée, 19, 21, 23, 58.
 HÉBREU (biblique) : interprétation à la lumière des langues sémites modernes, 51 ; parlé par les Philistins, 216 ; vocalisation traditionnelle (massorétique), 21, 23, 24, 51-53 ; transcription, 10-14 ; vocalisation, 10, 21, 23, 40-41, 51-53, 55-56 ; voir aussi « Noms de lieux » bibliques.
 HÉBREU (rabbinique) : 51, 56.
 HÉBREU : peuple, 203-209 ; recherche infructueuse de preuves en Mésopotamie, 44.
 HÉBRON : Abram, 153, 206 ; capitale de David, 152-153 ; Joseph, 207-208 ; mentionné, 33, 176.
 HEDJAZ : 65, 67 ; noms de lieux bibliques, 27 ; guerre des Israélites et des Moabites, 100, 101.
 HELKATH-HAZZURIM : 153.
 HERMON (cimes de l') : 33, 246.
 HÉRODE LE GRAND (roi) : 43.
 HÉRODOTE : sur l'origine arabe occidentale des habitants de la Palestine, 30, 60, 214.
 HESHBÛN : 248.
 HIMYAR (royaume juif) : 44.
 HINNOM (vallée de) : 165.
 HIRAM (roi) : 264 n. 7.
 HITTITE (peuple) : 226.
 HOR (mont) : 231, 270 n. 5.
 HOREB (mont) : 61, 268 n. 8.

IMMER (fils de) : 136.
 IMMIGRATION : en relation avec l'origine des noms de lieux, 33.
 INSCRIPTIONS : leur mauvaise interprétation : 94-108.
 ISAAC : son sacrifice, 202.
 ISAÏE : sur les « filles » de Sion et Jérusalem : 37 ; sur Gêba et de Mikmas, 272 n. 6. ; sur la langue de Canaan, 263 n. 2 ; l'annonce du Messie, 197, 200 ; sur Nebayot de Qêdar, 274 n. 11.
 ISRAËL : étymologie, 169-170 ; rivalité avec Juda, 36, 171-172, 176 ; secte samaritaine, 177 ; territoire, 172-176.
 ISRAËLITES : affiliation aux Cananéens et aux Araméens, 30 ; conquête de Jérusalem, 154 ; traversée du « Jourdain », 120 ; prééminence des Hébreux parmi eux, 208-209 ; importance, 253-255 ; captivité en Égypte ; absence de preuves archéologiques, 45 ; sens aigu de l'histoire, 48 ; le royaume qu'ils ont fondé, 33, 35, 48, 171-172 ; séparation du royaume de Juda et Israël, 35, 129, 176-177 ; comparaison avec les Philistins, 215-216 ; retour de Babylone, 134-148 ; territoire, rapport avec le territoire philistin, 216-221 ; les douze tribus, 133-134, 170-171, 207-208, 257-260 ; guerres contre Moab, 99, 100, 101 ; voir aussi « Israël », « Juda ».
 ISSACHAR (tribu) : 170, 259, 260.
 IYYÉ-HA-ABARIM : 270 n. 5.
 JACOB : 29, 260.
 JACOB (peuple) : 261.
 JÉBUSÉENS (peuple) : perte de Jérusalem, 152, 153, 154, 155, 157 ; dans la « Terre promise », 227.
 JÉRÉMIE : sur le Jourdain, 129 ; sur Rachel, 272 n. 5.
 JÉRICO : 121, 122, 123, 148, 178.
 JÉROBOAM (roi) : 172, 173.
 JÉRUSALEM, 33, 43 ; « fille » de, 37-38, 265 n. 15 ; prise par David, 153-161 ; « portes », 161-165 ; puissance impériale, 43 ; inscriptions prétendues s'y référer, 94-99 ; les vic-

toires de Sheshonq dans la région, 184, 185-190 ; inscription de Siloé, 95 ; voyage de Salomon, 161 ; dans le Cantique des Cantiques, 244, 250 ; localisation en Arabie occidentale 151-167.
 JEZRAËL : 174, 175.
 JIZAN : région de, 71 ; pays de Canaan, 89 ; retour des Israélites, 141-143 ; les conquêtes de Sargon II, 103 ; Sheshonq, 183, 188 ; le Cantique des Cantiques, 241-251 ; Çeboyim localisé à Jizan, 40.
 JONAS : sur Tehôm, 114-115 ; son usage du terme « hébreu », 208.
 JOSEPH : 207-208.
 JOSEPH : tribu, 170, 171, 259, 261 ; sa bénédiction, 111, 112, 113.
 JOSËPHE, Flavius : sur l'histoire juive, 44.
 JOSUË : traversée du Jourdain, 48, 120, 121.
 JOSUË (Livre de) : sur Garizim et Ebal, 178, 179 ; sur Haphrayim, 274 n. 6 ; sur le Jourdain, 129.
 JOTHAM (roi) : 94.
 JOURDAIN : 33 ; son identification comme terme topographique, 117-132 ; en relation avec la « Terre promise », 229.
 JUDA : 67, 133 ; campagnes militaires égyptiennes contre Juda, 35, 36, 183-192 ; le royaume établi, 171 ; « Terre promise » à Abraham, 223-227 ; le raid des Philistins, 258 ; rivalité avec Israël, 36, 171-172, 176 ; le territoire, 171-172, 176-177 ; localisation en Arabie occidentale, 143-149.
 JUDA (tribu) : 170, 258, 260.
 JUDAÏSME : son développement et son expansion, 176-177 ; son établissement en Palestine, 30-42, 49, 177 ; nouvelles manières de l'aborder, 253-255 ; ses origines, 28, 133-134 ; ses origines arabes occidentales oubliées, 42-46 ; survivance en Arabie occidentale, 42-46.
 JUGES : 48.
 JUGES (Livre des) : sur la prise de Jérusalem, 154-155 ; sur le « Jourdain », 129 ; sur le « mont Garizim », 178 ; sur les Philistins, 216 ; sur Samson, 218-220 ; sur « Tanak », 274 n. 3.
 JUIVE (religion) : voir « judaïsme ».
 JUNAYNAH : 233, 237.
 KAPHTORIM (tribu) : 215.
 KARKARA (bataille de) : 264-265, n. 11.
 KARKËMISH (bataille de) : 35, 265 n. 11.
 KASLUHIM (tribu) : 215.
 KERËTIENS : 211.
 KUSH (pays de) : 236, 275 n. 1.
 KUSH (tribu) : 213.
 KUSHITES : Éthiopiens selon la tradition, 77-78, 81-83 ; localisation en Arabie occidentale, 85.
 LABAN (oncle de Jacob) : 29, 261-262.
 LAKHYAH : 218-219.
 LAKISH (lieu) : 176.
 LANGUES, vieilles affirmations erronées, 46-47 ; voir aussi « arabe », « araméen », « hébreu », « sémitiques », etc.
 LÉA (femme de Jacob) : 260-261.
 LEHABIM (tribu) : 214.
 LEHI : 218.
 LÉSHA : 87, 88.
 LÉVI (tribu) : 170, 257-258, 260.
 LÉVITES (mauvaises traductions du mot) : 137-138.
 LIBAN : 33, 264 n. 7 et 8 ; fausse référence, 130 ; dans le Cantique des Cantiques, 246, 248.
 LISTES TOPOGRAPHIQUES : 103-104, 183-184, 203.
 LITH (région) : les Israélites, 147-148 ; la présence de Sheshonq, 183-189 ; l'histoire de Samson, 218.
 LOD : 149.
 LOT : son voyage, 124-129.
 LUDIM (tribu) : 214.
 MAHANAÏM : 187.
 MAKPELA : 206.
 MALOTHAS : 84, 85.
 MAMBRE (bois de) : 204, 206.
 MANASSÉ (tribu) : 171, 260.
 MANOAH : 218.
 MARESHA : 77, 82, 85, 90, 176.

MASLAMAH (grand prêtre) : 239-240.
 MEGIDDO : 274 n. 3.
 MELCHISÉDECH (roi) : 193-196.
 MER MORTE : référence erronée, 121, 228.
 MER MORTE (les rouleaux) : 43, 52.
 MER ROUGE : 230-231.
 MÉROM : 190.
 MĒSHA (roi) : 99-100, 102.
 MÉSOPOTAMIE : prétendue origine d'Abraham, 205 ; prétendu pays de l'Eden, 233 ; impossibilité d'y trouver des Hébreux, 47 ; invasion de l'Arabie occidentale, 36 ; mythes, 28 ; documents, noms de lieux bibliques, 47, 60, 103-104 ; localisation erronée des expéditions de Sheshonq, 191.
 MESSIE : 197, 200.
 MÉTATHÈSE : 11 n., 23-25, 55.
 MICHÉE : sur Bethléem, 272 n. 4 ; sur les « filles » de Sion et Jérusalem, 37, 265 n. 15.
 MIČPA : 29.
 MILLO DE JÉRUSALEM : 155, 156.
 MINÉRAUX : en Asir, 70.
 MIQADDAH : 112-113.
 MIŠRĀMAH : 83, 127, 128, 206, 207, 208, 225, 250.
 MITANNI : 191, 274-275 n. 12.
 MOAB (territoire) : 270 n. 5.
 MOABITE (la pierre, interprétation erronée) : 99-102.
 MOHAMMED (Prophète) : 239.
 MOÏSE : dans le Coran, 61 ; la « Terre promise », 231-232 ; à la tête des Israélites, 48, 120, 271 n. 5.
 MONOTHÉISME : son développement, 28, 109-202.
 MORÉ (bois de) : 204, 205.
 MORIYYA (pays de) : 202.
 NAAMĀN D'ARAM : 132.
 NABONIDE (roi) : 37.
 NABUCHODONOSOR (roi) : 37.
 NAHARAYIM : 191.
 NAPHTUHIM (tribu) : 214-215.
 NAPLOUSE : 172, 178-179 ; Ostraca à proximité, 95.
 NEBAYOT : 274 n. 11.
 NĒBO : 146, 149, 270 n. 5, 274 n. 11.
 NĒGEB : présence d'Abraham, 206 ; en relation avec Gêrar, 77 ; départ de Lot, 124.
 NEGRA : 84.

NĒHĒMIE : sur le retour des Israélites de Babylone, 135-149.
 NEIGE : 58.
 NEKO II (roi) : 35.
 NEPTALI (tribu) : 170, 258, 261.
 NIMAS : 67.
 NOD (pays de) : 234, 238.
 NOMBRES : sur le Jourdain, 128 ; sur le voyage de Moïse avec les Israélites : 270-271, n. 5 ; sur la Terre promise, 223, 229-232.
 NOMS DE LIEUX : comme reflet des changements linguistiques, 40-42 ; origine arabe occidentale des noms de lieux palestiniens, 32-33 ; survie, 53 ; dans le Cantique des Cantiques, 241-251 ; éléments topographiques, 117, 118, 120.
 NOMS DE LIEUX DANS LA BIBLE : concentration en Asir, 28 ; erreurs de reconnaissance, 60, 130-131, 133-149, 253-254 ; preuve sur d'autres documents anciens, 46-47, 60-63, 103-104, 181-192, 203 ; mauvaise interprétation des inscriptions, 93-103, 104-108 ; analyse linguistique, 19-20, 53-58 ; fausse identification avec des noms de lieux palestiniens, 46.
 OBOT : 270 n. 5.
 'OLĀM (dieu) : 195, 196, 197, 198.
 OLIVE (huile d') : 59.
 OLIVIERS (mont des) : 165.
 OMRI (roi) : 100, 101, 102.
 OPHRA : 197.
 OR : en Asir, 70, 268 et 269 n. 4 ; dans le jardin d'Eden, 234-235.
 OSTRACA (mauvaise traduction) : 96-99.
 PADDĀN-ARAM : 263 n. 3.
 PALESTINE : preuves archéologiques non concluantes, 95-103 ; comme pays d'origine de la Bible hébraïque, 44-46 ; immigration d'Arabie occidentale, 30-35 ; contrôle impérialiste, 39-40 ; établissement du Judaïsme, 28-38, 49, 177 ; établissement des Philistins et des Cananéens, 29, 211-212 ; noms de lieux d'Arabie occidentale en relation avec l'immigration, 33.

PARĀN : 268 n. 8, 276 n. 3.
 PASHEHUR (fils de) : 136.
 PATROSIM (tribu) : 215.
 PENTAPOLIS : 271 n. 11.
 PENUEL : 173.
 PÉRIZITE (peuple) : 226.
 PERSAN (empire) : 38-39, 43.
 PHARAON : 128.
 PHÉNICIE : 32, 214.
 PHILISTINS : affirmations les concernant, 47, 211 ; comme descendants de Cham, 212-215, en relation avec Gêrar, 78, 86 ; comparaison avec les Israélites, 216-217 ; les attaques de Juda, 258 ; en Palestine, 32-33, 211 ; le territoire, 78, 216-221.
 PHÉNICIE : 32, 214.
 PIKOL (chef) : 216.
 PISHŌN : 234, 235, 236.
 PITOM : 266 n. 25.
 PLUIES : en Asir : 69.
 PORTIERS : traduction erronée, 138.
 PRÊTRES : noms de lieux mal traduits, 135-137.
 PROPHÈTES : le développement du Judaïsme par leur intermédiaire, 134.
 PROVERBES : sur Tehōm, 114-116.
 PSAUMES : attribués aux fils de Coré, 250 ; sur l'ysope et la neige, 267 n. 1 ; sur Melchisédech, 193, 195-196 ; sur Tehōm, 114 ; sur Sion, 157.
 PTOLEMÉES : 42.
 PUNŌN : 270 n. 5.
 PUT (tribu) : 213.
 QADMONITES : 226.
 QARHOH : 99-100.
 QĒDAR : 244, 274 n. 11.
 QĒNITES : 225-226.
 QĒNIZZITES : 226.
 QISHŌN : 274 n. 13.
 RABĪDAH : 112, 113, 114.
 RACHEL (fille de Laban) : 261, 272 n. 5.
 RAĤM : 112, 113.
 RAKKAH : 112, 113.
 RAMA : 272 n. 5.
 RAMAT-LEHI : 219.
 RAMSÈS : 266 n. 25.
 REBECCA (mère de Jacob) : 261.
 REHOBOT : 77, 83 n., 90.
 REPHĀIM (peuple) : 227.
 ROBOAM (roi) : 172, 175, 184.
 ROIS (Livre des) : sur le ruisseau de Cédron, 166 ; sur les « filles » de Sion et de Jérusalem, 38 ; sur l'expansion du « Tout Israël », 151 ; sur Jéroboam, 174 ; sur le « Jourdain », 128, 131 ; sur l'expédition de Sheshonq, 181.
 ROMAINS : contrôlant la Palestine, 43.
 RUBEN (tribu) : 170, 257, 260.
 SABAOT : 159, 265 n. 17.
 SAKKUT : 201.
 SALMA : 242, 244.
 SALOMON : « Tout Israël » sous son règne, 48, 151-152 ; mines de cuivre, 94 ; sa rivalité avec Jéroboam, 173 ; son voyage de la Cité de David à Jérusalem, 161 ; le palais, 58 ; les serviteurs, 141-142 ; le Cantique des Cantiques, 241-252.
 SAMARIE : prise par Sargon II, 36 ; comme capitale israélite, 36, 152, 174, 177 ; en relation avec le Jourdain, 132 ; Ostraca de, 95-96.
 SAMARITAINS (secte) : 177.
 SAMSON : 218-221.
 SAMUEL : sur la prise de Jérusalem par David, 154-161 ; sur les Philistins, 211 ; emploi du terme « hébreu », 208.
 SANIR (cimes de) : 246.
 SAPONAIRE : 59, 267 n. 1.
 SARĀĪ (femme d'Abraham) : 275 n. 4.
 SARAT (hautes terres) : 65, 67, 69, 118 ; en relation avec Israël, 169 ; le voyage de Sheshonq, 183.
 SARGON II (roi) : sa conquête d'Israël, 36 ; sa liste topographique, 103-104.
 SARON (rose de) : 244-245.
 SAÛL : 48.
 ŠEDEQ : 195, 196, 197, 198.
 SĒĪR (mont) : 268 n. 1.
 SĒLEUCIDES : 42-43.
 SÉMITTIQUES (langues) : leurs traits communs, 21-25 ; alphabet consonantique, 9, 24, 41, 55, 56 ; l'hébreu comme dialecte (voir aussi « Hébreu »), 29 ; les métathèses, 11, 23-24, 55 ; l'hébreu biblique interprété à la

- lumière des langues sémites modernes, 51-52.
 SENNACHÉRIB : 265 n. 16.
 SEPTANTE : 44, 52, 191, 205.
 SERVITEURS DE SALOMON : mauvaise traduction, 141-142.
 SERVITEURS DU TEMPLE : mauvaise traduction, 138-141.
 SHALEM : prêtres-rois, 193, 194, 196, 197, 198, 199 ; sanctuaire, 157.
 SHEPHAM : 231.
 SHESHONQ I (roi) : son expédition, 35, 181-192 ; Jéroboam se réfugie chez lui, 173.
 SHIBAH : voir « Beersheba ».
 SHITTIM : 120.
 SHUNEM : 274 n. 4.
 SHUR (en relation avec Gêrar) : 77, 80-81, 82, 86-90.
 SICHEM : 173, 179, 205, 208.
 SIDON (en relation avec Gêrar) : 75, 78, 87, 88, 90.
 SILOË (inscription) : 95-96.
 SIMÉON (tribu) : 170, 257, 260.
 SION : cité de David, 152-153, 154, 155-158 ; « fille » de, 37, 38, 265 n. 15.
 SITNA : 77, 83 n., 90.
 SODOME ET GOMORRHE : en relation avec Gêrar, 87, 90 ; les volcans mentionnés, 58, 87, 127, 128.
 SOKO : 175.
 SOREQ : 219.
 STRABON : sur le voyage d'Aelius Gallus, 84-85 ; sur Beersheba, 60 ; sur les oiseaux en Asîr, 59 ; sur l'or en Asîr, 236, 268-269 n. 4.
 SULAMITE : 242, 247.
 SUPH : 268 n. 8.
 SYRIAQUE (langage) : 51.
 TABLES DES PEUPLES : 212.
 TAIF : 65 ; proximité de la bataille de Karkémish, 35, 264 n. 11 ; origine des Israélites, 148 ; présence de Sheshonq, 183, 189, 191.
 TALL AL-DUWAYR OSTRACA : 96-99.
 TANAK : 185, 274 n. 3.
 TEHOM : 109-116.
 TEIM : 37.
 TEQOA : 175.
 THADYAYN : 112, 113.
 TIGRE (fleuve) : localisation erronée dans le jardin d'Eden, 234-237.
 TIMNA : 218.
 TIRÇAN : 174, 246, 247, 250.
 TOPHEL : 268 n. 8.
 TRANSJORDANIE : 102.
 TYR : 33, 213, 264 n. 6 et 7.
 UR (en Chaldée) : 205.
 URDUN (emploi fait par les géographes arabes) : 270 n. 2.
 VOCALISATION : en hébreu, 9, 41-42, 55-57 ; traditionnelle (massorétique), 21, 24, 51-53.
 WHADAH : 67.
 YAHVÉ : 195-202 ; son culte développé en religion universelle, 177 ; en relation avec le jardin d'Eden, 234 ; « Dieu des Hébreux », 208 ; forme hébraïque, 114, 125-126, 271 n. 9 ; « Terre promise », 223-232 ; dans les noms de lieux, 197-199 ; comme divinité suprême, 28, 197, 202.
 YAMAMAH : 239.
 YEDAYA (fils de) : 136.
 YEGAR SAHADÛTA : 29.
 YIBLEAM : 274 n. 3.
 ZABULON (tribu) : 171, 259.
 ZACHARIE : sur les « fouilles » de Sion et de Jérusalem, 38, 265-266 n. 18. ; sur le Jourdain, 128-129 ; sur le mont des Oliviers, 165.
 ZÉPHANIE : sur les Philistins, 211.
 ZÉRAH LE KUSHITE : 77, 81, 82, 85.
 ZILPA (servante de Léa) : 261.
 ZIPH : 176.
 ZIPHRON : 231.

Table

<i>Clé pour la transcription de l'arabe et de l'hébreu</i>	9
<i>Transformations consonantiques</i>	12
Préface	15
Introduction	19
1. Le monde juif de l'Antiquité	27
2. Une question de méthode	51
3. Le pays d'Asîr	65
4. A la recherche de Gêrar	75
5. Fausses découvertes en Palestine	93
6. En partant de Tehōm	109
7. La question du Jourdain	117
8. La Judée arabe	133
9. Jérusalem et la cité de David	151
10. Israël et la Samarie	169
11. L'itinéraire de l'expédition de Sheshonq	181
12. Melchisédech : indices pour un panthéon	193
13. Les Hébreux des forêts d'Asîr	203
14. Les Philistins arabes	211
15. La Terre promise	223
16. Un voyage à l'Éden	233
17. Chants des montagnes de Jizan	241
Épilogue	253
<i>Appendice</i>	257
<i>Notes</i>	263
<i>Index</i>	277

Table des matières

1. Le monde qui se transforme 27

2. Une question de méthode 31

3. Le rôle de l'État 35

4. La recherche de l'équilibre 39

5. Indes (économiques) en Inde 43

6. Le parti de l'État 47

7. La question de l'industrialisation 51

8. La question de l'industrialisation 55

9. L'industrialisation et la crise de l'État 59

10. L'industrialisation et la crise de l'État 63

11. L'industrialisation et la crise de l'État 67

12. L'industrialisation et la crise de l'État 71

13. Les Hébreux des Indes d'Asie 75

14. Les Hébreux des Indes d'Asie 79

15. La Terre promise 83

16. Un voyage à Eden 87

17. Chants des monnaies de Jean 91

Épilogue 95

Annexes 99

Notes 103

Index 107



Aubin Imprimeur
LIGUÉ, POITIERS

ISBN 2-246-35281-9

Achévé d'imprimer en décembre 1986
N° d'édition 7157 / N° d'impression L 22390
Dépôt légal, décembre 1986
Imprimé en France